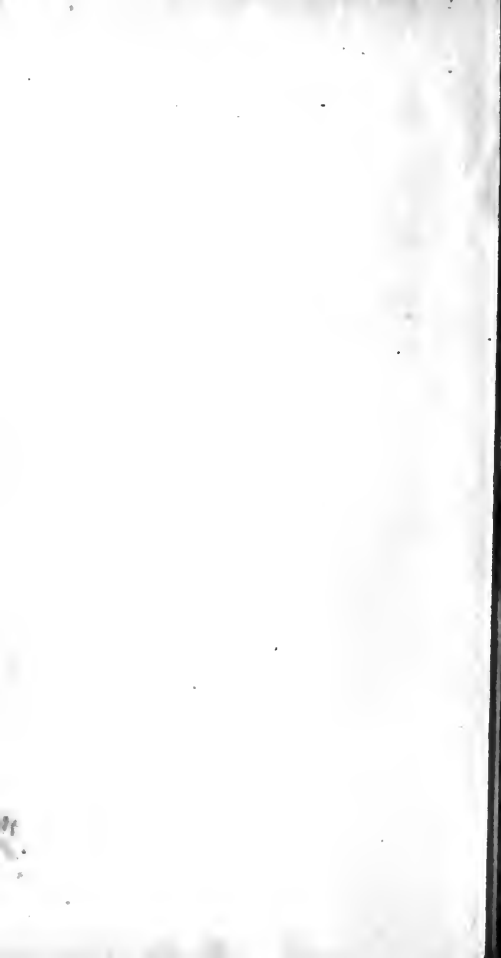




B. 6.







LES
MEMOIRES

DE MESSIRE
JACQUES DE CHASTENET,
CHEVALIER, SEIGNEUR

DE

PUYSEGUR,

Colonel du Regiment de Piedmont, &
Lieutenant General des Armées
du Roy.

*Sous les Regnes de LOUIS XIII.
& de LOUIS XIV.*

Donnez au Public par M. DU CHESNE, Conseiller du
Roy en ses Conseils, Historiographe de France.

Avec des Instructions Militaires.

TOME PREMIER. J 2



Suivant la Copie de Paris,

A A M S T E R D A M,


Chez ABRAHAM WOLFGANG, 1696.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
123.9
.P8A3
1690

coll. spec.

P R E F A C E.

 UOI que Monsieur de Puysegur n'ait rien dit de sa naissance dans cet Ouvrage, & qu'il se soit seulement contenté de parler des choses qui se sont passées dans les Guerres où il s'est trouvé, & des avantages qu'il a eu d'y bien & fidelement servir le feu Roi, d'immortelle Memoire, & après lui nôtre Auguste Monarque son Successeur à la Couronne, heureusement Regnant, n'ayant jamais eu d'autre ambition que celle de pousser sa fortune par son courage, sa valeur, & sa fidelité inviolable pour son Prince : Nous nous sentons néanmoins obligez de dire en passant qu'il tiroit son Origine d'une ancienne Maison Noble & Qualifiée de la Province de Guyenne; & nous nous contenterons de mettre au devant de cette Preface les huit lignes paternelles & maternelles dudit Sieur de Puysegur, par lesquelles on connoitra aisément qu'il étoit né Gentilhomme : Aussi en a-t-il donné de si glorieuses marques par toutes ses

P R E F A C E.

Actions militaires dans les Combats, Rencontres, Batailles & Sieges memorables où il s'est rencontré, que ceux qui prendront la peine de lire ces presens Memoires, seront facilement persuadez de cette verité.

Lorsque son Pere mourut il laissa quatorze enfans, dont il étoit le septième. Il eut des Freres, qui embrasserent aussi-bien que lui, la profession des Armes, qui furent tuez dans le service; mais pour lui, il fut si favorisé du Ciel, qu'outre la benediction qu'il en reçût de vivre longues années, ayant servi sa Patrie l'espace de plus de quarante-cinq ans, il ne fut jamais blessé dans aucuns Combats ni Rencontres: Il fut seulement fait prisonnier deux fois par les Ennemis, & est mort à l'âge de quatre-vingts-deux ans.

Et comme nous avons recouvré depuis l'impression du Manuscrit dudit Sieur de Puysegur, quelques pieces qui auroient bien merité d'être mises en leur place, si elles fussent tombées plutôt entre nos mains, d'autant qu'elles justifient, & ses beaux

em-

P R E F A C E.

emplois, & l'estime qu'il s'est acquise par les Armes, & par sa prudence & sagesse: Nous avons jugé que n'étant pas à propos de les mettre hors d'œuvre, il suffiroit de rapporter ici un mot de la substance, pour préparer ceux qui les liront, à prendre plaisir à la lecture de l'Ouvrage entier, qui leur sera sans doute tres-agreable.

La premiere de ces pieces est un Passeport accordé par Isabelle Infante d'Espagne & Gouvernante des Pais-Bas, le sixième Juin 1632. pour six mille paires d'Armes pour le Regiment des Gardes Françaises, que le Sieur de Puysegur alloit acheter en Hollande par ordre du Roi.

La seconde, écrite du camp de Rhetel le vingt & unième Juillet 1641. est un Pouvoir donné audit Sieur de Puysegur, pour lors Sergent Major de brigade d'infanterie, par Monsieur le Maréchal de Chastillon General de l'Armée du Roi, pour traiter avec Monsieur de Bouillon & le General Lamboy, de la rançon & dépense de tous les prisonniers,

P R E F A C E.

tant Officiers que Soldats, de cavalerie & d'infanterie, de quelque qualité & condition qu'ils fussent, qui avoient été pris à la bataille de Sedan: lequel Traité ledit Maréchal de Chastillon promet faire executer de sa part, ainsi qu'il aura été accordé par ledit Sieur de Puysegur.

La troisiéme, est une Lettre de cachet du Roi, datée de Rucl, le dix-neuviéme Juin 1644. Signée, LOUIS; Et plus bas, LE TELLIER, par laquelle sa Majesté ayant eu bien agreable la recommandation qui lui avoit été faite par son Oncle le Duc d'Orleans en faveur dudit Sieur de Puysegur, pour lui donner la Charge de Sergent de bataille en ses Armées, & la lui faire exercer en celle que commandoit mondit Seigneur le Duc d'Orleans en personne; Elle la lui accorde volontiers, par l'avis de la Reine Regente, Madame sa mere, pour la connoissance que sadite Majesté avoit de la capacité, affection, & mérite dudit Sieur de Puysegur, l'assurant que les services qu'il lui rendra en sa-
di-

P R E F A C E.

ditè Armée , lui seront en bonne considération.

La quatrième, donnée au camp de Bouzinguen , le quinzième Juin 1648. est un Ordre de Monsieur le Prince de Condé , General des Armées en Flandre , par laquelle il est enjoint à tous Mestres de Camp , Colonels , Chefs & Officiers , tant de cavalerie que d'infanterie , du corps de l'Armée que commandoit Monsieur le Maréchal de Rantzau , de faire executer ce qui leur sera ordonné & commandé par le Sieur de Puysegur , Lieutenant Colonel du Regiment de Piedmond , & Maréchal de bataille des Armées de sa Majesté , &c.

La cinquième, est un Ordre du Roi, daté de saint Germain en Laye , le vingt & unième Mars 1649. par lequel sa Majesté ayant été avertie que les ennemis avoient passé la riviere d'Aisne pour entrer dans la Champagne , & voulant empêcher l'effet de leurs desseins , auroit commis , par l'avis de la Reine Regente Madame sa Mere , & ordonné le Sieur

P R E F A C E.

de Puysegur, Sergent de bataille en ses Armées, pour se transporter incessamment, & en diligence en toutes les Villes & lieux le long de la riviere de Marne; & y étant, faire armer & assembler les Gentilshommes & les Communes du Pais, & les incommoder en tout ce qui leur sera possible, & generalement faire tout ce qu'il verra être necessaire & à propos pour le service de sa Majesté, &c.

La sixième, en date du 27. Avril 1651. est une Lettre du Roi à Monsieur le Maréchal d'Aumont, son Lieutenant General en l'Armée de Flandres, écrite à Paris, par laquelle sa Majesté lui mande, qu'ayant resolu de se servir du Sieur de Puysegur, en sa Charge de Maréchal de Camp dans sadite Armée, elle lui ordonne de l'employer dans les fonctions de sadite Charge, & le faire reconnoître en ladite qualité de tous ceux & ainsi qu'il appartiendra, le considerant comme une personne que sadite Majesté tient en particuliere estime & confiance.

La septième, est une Commission de
sa

P R E F A C E.

sa Majesté donnée à Paris le premier jour d'Avril l'an de grace 1655. & de son Regne le douzième, adressée au Sieur de Puysegur, Maréchal de Camp dans ses Armées, & Lieutenant Colonel dans le Regiment de Piedmont, par laquelle le Roi declare, que la Charge de Mestre de Camp dudit Regiment, que commandoit le Sieur Marquis de Saxeuse, étant vacante par son décès, & la desirant remplir d'une Personne qui eût toutes les qualitez necessaires pour s'en acquitter dignement, il avoit estimé qu'il ne la pouvoit confier à personne qui la meritât mieux que ledit Sieur de Puysegur, pour les preuves signalées qu'il avoit renduës de sa valeur, capacité, experience consommée en la Guerre, prudence, vigilance, & bonne conduite (qui sont les termes ordinaires; mais le Roi ajoûte) depuis trente-sept, ans qu'il servoit dans les Armées & Troupes, tant du feu Roi son tres-honoré Seigneur & Pere de glorieuse Memoire, que dans les siennes, s'étant trouvé

P R E F A C E.

en plusieurs Sieges , Attaques & Défenses de Places , Batailles , Rencontres, & autres Occasions importantes ; notamment depuis l'ouverture de la Guerre entre cette Couronne & celle d'Espagne, en faisant lesdites Charges de Maréchal de Camp , & de Lieutenant Colonel, & en plusieurs autres qu'il avoit acquises par degrez , & par la Recommandation de sa vertu , même en la dernière occasion du secours d' Arras , étant à la tête de notre Regiment , il avoit fait paroître sa fidélité & affection au service de sadite Majesté, &c.

La huitième, du 28. Aoust de l'année suivante 1656. est une Lettre de Monsieur le Prince audit Sieur de Puysegur , dattée du Camp de Marguion , par laquelle il lui mande qu'il apprendra par Monsieur le Comte de Marchin, ce que son Altesse lui mande sur son sujet en Réponse de sa Lettre , & de celle que ledit Sieur de Puysegur lui avoit écrite, ce qui l'empêchoit de lui dire autre chose , sinon qu'il auroit toujours grand plaisir à l'obliger, y
étant

P R E F A C E.

étant porté par inclination, & par le souvenir de leur ancienne amitié, qui lui fait être toujours autant que par le passé, son tres-affectionné à le servir, LOUIS DE BOURBON.

La neuvième, est une Lettre de Monsieur le Duc d'Esperron, dattée d'Auxonne, le 29. Octobre 1656. par laquelle il lui mande qu'il a eu la joie qu'il se pouvoit imaginer, de le sçavoir en liberté, & de l'avoir appris par lui-même, qu'il ne pouvoit lui écrire une plus agreable nouvelle, puisque l'estimant & cherissant comme il faisoit, il ne pouvoit sans beaucoup de déplaisir sçavoir la durée de sa prison : Qu'il lui avoit mandé du depuis, ce que la Cour avoit fait pour son fils aîné, & qu'il pouvoit croire qu'il n'en avoit pas peu de joye, & quoi que ce qu'il lui demande pour lui, soit contre sa methode & sa pratique ordinaire, il y consentoit volontiers, parce qu'il ne pretendoit point que l'on tirât de consequence des choses qu'il faisoit pour des personnes qui lui étoient cheres comme lui, &

P R E F A C E.

dont les services étoient extraordinaires , comme il ſçavoit qu'étoient les ſiens, & qu'il étoit ſon tres-fidèle Compagnon à lui rendre ſervice tres-humble : Ainſi ſigné
LE DUC D'ESPERNON.

La dixième dattée de Fontainebleau le troſième Juillet 1657. eſt une Lettre de Monsieur de Louvois , écrite audit Sieur de Puyſegur , par laquelle il lui mande qu'il lui eſt d'autant plus obligé de ſon Livre, (C'étoit un Traité de l'Art-Militaire , que ledit Sieur de Puyſegur avoit dedié au Roi.) Que l'Exemplaire qu'il lui avoit plu de lui envoyer , étoit de ceux qu'il avoit deſtinez pour peu de perſonnes : Que cet Ouvrage auroit ſans doute l'Approbation de tous ceux qui le verroient , puisqu'il n'enſeignoit que ce qu'on lui avoit vu pratiquer ſi utilement , & qu'il eſſayeroit de profiter de la lecture qu'il en feroit , & qu'il ſeroit bien aïſe de lui en témoigner ſa reconnoiſſance aux occaſions qui ſ'offriroient pour ſon ſervice , & qu'il étoit avec- véritablement ſon tres-humble & tres-

P R E F A C E.

*tres-obeissant serviteur: Ainsi signé, L E
T E L L I E R L O U V O I S.*

*L'onzième, datée de saint Germain
en Laye le 17. Novembre 1674. Signée
L O U I S ; Et plus bas , L E
T E L L I E R , est une Lettre de ca-
chet du Roi, par laquelle sa Majesté ayant
en considération les fideles & utiles ser-
vices que ledit Sieur de Puysegur lui avoit
rendus en diverses Charges & Emplois
importans dans ses Troupes & Armées
durant longues années, & ceux que lui
rendent aussi dans sesdites Troupes trois de
ses Enfans , Elle promet le traiter favo-
rablement en toutes occasions.*

*Outre les pieces cy-dessus rapportées,
& celles qui sont énoncées dans ses Me-
moires , on en pourra peut-être encore re-
couvrer d'autres , comme on a fait celles-
cy depuis l'impression de ce Livre , qui est
tres-utile pour l'Histoire , & pour le mé-
tier de la Guerre, ne s'étant trouvé guer-
re de Personnes de son temps , qui l'ait
mieux entendu que le Sieur de Puyse-
gur.*

P R E F A C E.

Le Lecteur est averti, qu'il trouvera à la fin de ces Memoires, quelques Chapitres d'Instructions, que ledit Sieur de Puysegur avoit faits touchant la Guerre: Et comme ils ont été imprimez pendant une maladie qui nous est survenue depuis neuf mois, il s'est glissé quelques fautes, & notammens dans les dattes des années, auxquelles il aura la bonté de suppléer, s'il lui plaît.



T A B L E

De ce qui est contenu en ce Livre.

C OMMANDEMENT de l'Armée de Champagne, donné à Monsieur de Guise en 1617. où fut pris Riscourt, Château-Portien & Rethel.	<i>Page 1, 2</i>
Siege de Caën, & prise du Pont de Scé.	3
Voyage du Roi à Saumur. Siege de Saint Jean d'Angely & de Clerac.	<i>là-même.</i>
Siege de Montauban & de Monur.	8 & 11
Siege de Tonneins, Negrepolice & de Saint Antonin.	12, 13
Siege de Montpellier.	17
Voyage du Roi à Avignon.	35
Voyage du Roi à l'Isle de Ré, d'où il chassa Monsieur de Soubise, & le commencement du siege de la Rochelle.	37
Secours de Ré.	43
Prise de la Rochelle.	52
Voyage du Roi en Piedmont, où il força en passant le Pas de Suze.	54
Le Roi reçût Madame la Princesse de Piedmont entre Suse & Vaussionin.	57
Voyage du Roi en Savoye.	63
Voyage de Piedmont sous Monsieur le Cardinal de Richelieu, & la prise de Pignerol.	65. & <i>suiv.</i>
Secours de Casal.	70
Dépêche du Roi pour arrêter Monsieur de Marillac.	77
Retour de l'Armée en France qui secourut Casal, & la prise de Verdun.	84
Ordre du Roi de mener Monsieur de Marillac.	84

T A B L E.

rillac à Pontoise, & sa mort.	86
Commandement au Sieur de Puysegur d'aller en Flandres demander des Passe- ports à l'Infante, pour aller prendre des armes en Hollande pour armer six-mil- le hommes des Gardes.	90
Retour de Hollande où le Sieur de Puyse- gur rendit compte au Roi de tout son voyage.	95
Combat de Castelnau dary où Monsieur de Montmorency fut pris, & ce qui est ar- rivé depuis sa prise jusqu'à sa mort.	100 & suiv.
Marche de l'Armée du Roi à Coublan, com- mandée par Monfr. de S. Chaumont.	111
Siege de la Motte par Monsieur le Maré- chal de la Force.	112
Marche de l'Armée commandée par Mes- sieurs les Maréchaux de la Force & de Brezé, pour aller dans le Palatinat, où l'on alla assiéger Spire.	là-même.
Passage du Rhin & du Necre à Manin.	117
Secours d'Ilderbek.	118, 119
Passage de l'Armée commandée par Mes- sieurs de Chastillon & de Brezé à Mezie- res.	123
Bataille d'Avein.	126
Recit du voyage que l'Armée fit en Hol- lande.	130
Retour de l'Armée de France à Calais.	138
Attaque de l'Armée des ennemis au pas- sage de Bray & de Cerisy.	143
Retraite de l'Armée à Noyon partant du grand Roüy.	150 Com-

T A B L E.

- Commandement de l'Armée par Monfr.
de Candal & Monsieur le Cardinal de la
Vallette. Prise de Landrecy, & le com-
bat près Maubeuge. 158, 159
- Rendez-vous de l'Armée de Monfr. le Ma-
réchal de la Force aux environs de Saint
Quentin, & le combat de la redoute.
161, & *suiv.*
- Siege de Renty & du Catelet. 164
- Le dessein d'aller assieger Aire, & ne pou-
vant l'assieger on fut à Hédin. 166, 167
- Campement de l'Armée commandée par
Monsieur le Maréchal de la Meilleraye,
& le dessein d'enlever les Cravates à
l'Hilaire. 176 & *suiv.*
- Dessein d'assieger Charlemont par Monfr.
le Maréchal de la Meilleraye, avec le
siege d'Arras. 179
- Voyage fait par le Sieur de Puysegur à A-
miens vers le Roi après le siege d'Arras.
189
- Rendez-vous de l'Armée de Monsieur le
Maréchal de Chastillon vers Sedan. 194
- Voyage du Sieur de Puysegur vers le Roi &
M. le Cardinal, sur le dessein qu'avoit
M. de Chastillon d'assieger Sedan par
force, & ce qui fut résolu ensuite. 194, 195
- Commencement de la marche pour aller
faire un fort à Vadelincourt suivant
l'Ordre du Roi, & ensuite la bataille fut
donnée & perdue. 203, 204
- Nouvelles de la mort de Monfr. le Comte
de Soissons par son Trompette qui arriva
à Rethel. 206, 207

T A B L E.

- Le Sieur de Puysegur envoyé à Sedan pour
traiter de la rançon des prisonniers qui
avoient été pris à la bataille, & l'entre-
tient qu'il eut avec Monsieur le Duc de
Bouillon. 209
- Retour du Sieur de Puysegur de Sedan à
Rethel, & de Rethel à Reims, où étoit le
Roi, & ce qui se passa dans les Confere-
nces qu'il eut avec le Roi & M. le Cardi-
nal du sujet de son voyage. 216 & *suiv.*
- Départ du Roi de Reims, pour s'avancer à
Mezieres, & ce qui se passa tant au siege
de Donchery qu'à Mezieres pendant le
séjour du Roi. 223 & *suiv.*
- Voyage de l'Armée en Flandres. Prise de la
Bassée. Siege de Bapaume, où M. le Com-
te de Guiche fut fait Maréchal de Fran-
ce, & M. de S. Preuil arrêté. 228 & *suiv.*
- Voyage du Roi à Perpignan. Commande-
ment des deux Armées qui restoient en
Flandres, l'une à Monsieur le Comte
d'Harcourt, l'autre à Monsieur le Ma-
réchal de Guiche, & furent ensemble
pour secourir la Bassée. 230
- Separation des deux Armées au retour de
la Bassée. Celle de Monsieur le Comte
d'Harcourt allant vers Calais, & celle de
Monfr. le Maréchal de Guiche à Hon-
necourt, & ensuite comme la bataille a
été perdue. 234 & *suiv.*
- Siege de Graveline par Monsieur le Duc
d'Orleans, & tout ce qui s'est passé pen-
dant ce temps-là. 244
- L'Armée commandée par Messieurs de
Gaf-

T A B L E.

- Gaillon & de Rantzau. 251
- Rendez-vous de l'Armée de Monsieur le Duc d'Orleans. Prise de Launoy. Siege de Courtray, où l'Armée de Monsieur le Duc d'Anguien vint joindre celle de son Altesse. 252 & *suiv.*
- Siege & prise de Bergue, où le Sieur de Puysegur fut mis dans la place pour y commander. 254
- Monsieur le Duc d'Anguien fit raser les lignes de Mardik, & après alla camper à Honfrot. Prit Furnes, & fut assiéger Dunkerque qu'il prit. 257, 258
- Prise de Dixmude par Monsieur de Rantzau, dans laquelle le Sieur de Puysegur fut mis pour commander. 261
- Siege d'Ypres par l'Armée de Monsieur le Prince, & sa prise, où le Sieur de Puysegur fut mis pour commander. 265
- Ordre donné par Monsieur le Prince au Sieur de Puysegur, de commander l'Armée de Monsieur de Rantzau, & d'achever le fort de Lacquenoc, & tout ce qui se passa pendant le temps qu'il commanda l'Armée. 274 & *suiv.*
- Ordre de Monsieur le Prince à Monsieur de Rantzau d'aller assiéger Furnes, & ce qui s'est passé pendant le siege. 279 & *suiv.*
- La sortie du Roi, de Paris, & ce qui se passa pendant que le Sieur de Puysegur fut en quartier de Maître d'Hôtel. 287 & *suiv.*
- Siege de Cambray, & levement d'icelui par Mon-

T A B L E.

Monsieur le Comte d'Harcourt. 291,

292

Arrivée de Monsieur le Cardinal au Câteau-Cambresis, où l'Armée de Monsieur le Comte d'Harcourt étoit campée, & de la maniere qu'il fut reçu arrivant à l'Armée. 300 & suiv.

Combat au passage de l'Escaut, & prise de Condé. 303 & suiv.

Ordre au Regiment de Piedmont pour venir vers Soissons joindre Messieurs d'Aumont & de Villequiers. 308 & suiv.

Proposition faite par le Sieur de Puysegur à Monfr. le Cardinal Mazarin de prendre Rethel, lui en faisant connoître la facilité, & ensuite tout ce qui s'est passé durant le siege, & comme la bataille a été donnée & gagnée. 312 & suiv.

Commandement de l'Armée par Monsieur le Maréchal d'Aumont, & ce qui se passa pendant la campagne. 339

Ordre au Regiment de Piedmont d'aller en garnison à Soissons. 343

Siege de Coucy. 352

Proposition faite au Sieur de Puysegur par Monsieur de Bezançon de la part de Monsieur le Duc d'Orleans. 354

Ordre de la Reine aux Officiers des vieux Regimens de lui aller parler. 357

Entrée des ennemis en France, & la prise de Chauny. 359. & suiv.

Passage de l'Armée des ennemis proche Soissons marchant vers Laon, où le Sieur de Puysegur eut ordre de se jetter avec
le

T A B L E.

le Regiment de Piedmont.	360, 361
Siege de Château-Porcien.	363
Siege de Rethel par Messieurs de Turenne & de la Ferté.	368
Comme le Roi vint à l'Armée qui étoit proche le Val-Saint-Pierre. Retour du Roi à Ribemont, & ce que le Sieur de Puysegur dit à son Eminence.	370 & <i>suiv.</i>
Siege de Mouzon.	378
Le Sacre du Roi à Rheims. Siege de Ste- nay, pendant lequel temps l'Armée de Messieurs de Turenne & de la Ferté étoit vers Peronne. Leur marche à Mouchy- le-Preux pour secourir Arras.	381
Siege de Landrecy par les Armées de Mes- sieurs de Turenne & de la Ferté.	395
Assemblée de l'Armée de Monsieur le Ma- rêchal de Turenne à Chauny pour jetter des vivres dedans le Quesnoy.	396
Rendez-vous du Regiment de Piedmont avec d'autres troupes proche l'Abbaye de Sercan, commandées par Messieurs de Crequy & Despiez.	398
Siege de Valenciennes & le forcement des lignes.	400
Siege de Cambray par Monsieur le Maré- chal de Turenne. Secours de Monsieur le Prince conduit par lui en personne.	437
Ordre envoyé à Monsieur de la Ferté d'in- vestir Montmidy.	443
Siege de Mardik.	445
Siege de Dunkerque par Monsieur de Tu- renne	

renne.

449

Avis donné par le Sieur de Puysegur du
temps du feu Roi pour le rendre Maître
des Places.

451

Avis demandé par Monsieur le Cardinal
Mazarin au Sieur de Puysegur, pour lo-
ger les Troupes dans la frontiere.

556

F I N.

T A B L E

Des Instructions Militaires.

CHAP. I. *C*omme il faut camper une
Armée. Page 463

CHAP. II. *Ordre que doit tenir une Ar-
mée en sa marche ordinaire en pais de
plaine.* 468

CHAP. III. *Façon de mettre l'avant-
garde sur une ligne en pais de plaine,
ayant nouvelle des ennemis.* 470

CHAP. IV. *Ordre pour faire doubler la
bataille.* là-même.

CHAP. V. *Ordre d'une Armée ayant
les ennemis sur la droite.* 471

CHAP. VI. *Ordre d'une Armée qui se
retire d'un pais ennemi ; & qui est sui-
vie d'une autre Armée.* 472

CHAP. VII. *Ordre que doit tenir une
Armée qui marche à travers des bois, &
qui appréhende que les ennemis ne lui*

T A B L E.

tombent sur les bras. 473

CHAP. VIII. *Ordre que doit tenir une Armée pour passer une riviere , & qui craint d'être attaquée.* 477

CHAP. IX. *Le Terrain que l'on doit donner à une Armée pour combattre.* 480

CHAP. X. *Considerations qu'on doit avoir avant que d'assiéger une place.* 484

CHAP. XI. *Ordre qu'il faut tenir assiégeant une place.* 487

CHAP. XII. *Ordre qu'on doit tenir faisant l'ouverture de la tranchée.* 489

CHAP. XIII. *De la façon qu'il faut assiéger une place , quand il y a grand nombre de soldats qui la défendent.* 495

CHAP. XIV. *De la maniere qu'il faut attaquer une place où l'on ne peut faire de tranchée que sur des digues.* 502

CHAP. XV. *De la maniere d'attaquer les places par des lignes paralleles.* 505

CHAP. XVI. *L'ordre que doit tenir un Gouverneur pour la sûreté de sa place.* 507

CHAP. XVII. *L'Ordre que doit tenir un Gouverneur pour défendre une place.* 514

F I N.

L E S



MES.^r JACQUES DE CHASTENET
*Che.^r Seigneur de Puysegur Colonel.
du Regiment de Piedmont et lieute:
nant general des Armées du Roy.*

Les huit Lignes Paternelles



Nicolas de Chastenet seig^r du Puysegur.
 Gerarde de Fossin.
 Hector de Pins-Sagueur de Bourg de même famille qu'Odo et Gerard des Pins Grandem^r de Rhodes.
 Jeanne de Cordiere dame de Bourg.



Bernard de Chastenet
 seigneur de Puysegur.



Marguerite de
 Pins.



Jean de Chastenet-
 seigneur de Puysegur.



Jacques de Chastenet-Seig^r de Puysegur. Colonel du Régiment de Piémont, et Lieutenant-general des armées du Roy.

Et Maternelles de M^{rs} de Puysegur.



Charles d'Espagne Baron de Ramfort fils de Mathieu d'Espagne seig^r de Montepan et de Catherine de pins.
 Marie d'Aure fille de Jean d'Aure seig^r de pins fille de Louis IV. Comte de fives, et de Leonor d'Aragon Reine de Navarre.
 Jean de Saman seigneur du dit lieu en Comen^r ges.
 Anne d'Orbesan.



Omsire d'Espagne,
 Baron de Ramfort.



Catherine de Saman.



Madelene d'Espagne,
 Dame de Puysegur.



Jacques de Chastenet-Seig^r de Puysegur. Colonel du Régiment de Piémont et Lieutenant-general des armées du Roy.



LES MEMOIRES

DE MESSIRE

JACQUES DE CHASTENET,

CHEVALIER, SEIGNEUR

DE PUYSEGUR,

*Colonel du Regiment de Piedmont, & Lieu-
tenant general des Armées du Roy.*

DES ma plus tendre jeunesse, je fus mis Page chez Monsieur de Guise, & quittay les chausses l'année 1617. & comme mon inclination m'avoit toujours porté à prendre le party des Armes, j'entray dans les Gardes, en la Compagnie de Casteljaloux. Monsieur de Guise eut pour lors le commandement de l'Armée de Champagne, & on luy donna pour Marchaux de Camp Monsieur de Pralin, qui étoit pour lors Capitaine des Gardes du Corps, Monsieur de Themines, & Monsieur de Vaubecour. Nous assiegeâmes Riscourt & le prîmes, puis Château-

Portien, où commandoit le sieur de Montreau, qui avoit douze cens hommes dans la place qu'il tenoit pour Monsieur de Nevers. Nous la prîmes pareillement après six jours de siege, & lui fîmes bonne composition. Delà Rhetel fut assiégué, & pris en quatre jours. On fut ensuite à la Cassine, qui se rendit sans endurer le canon; & pour lors la nouvelle de la mort du Maréchal d'Ancre arriva, & un Ordre en même-temps à Monsieur de Guise, qui étoit en marche pour aller mettre le siege devant Mezieres, de ne passer pas plus outre, mais bien de s'acheminer à Nôtre-Dame de l'Espine avec toutel'Armée; ce qu'il fit: & là il reçût un Commandement de sa Majesté de la licencier; mais auparavant que de le faire, il dépêcha un Courier au Roy, afin d'avoir une monstre pour donner aux Soldats. Sa Majesté luy envoya l'argent nécessaire pour cela, il leur fit distribuer à la Banque, ne voulant pas le donner aux Capitaines, crainte qu'ils ne le gardassent pour eux; & quand il les eut fait payer, ces Capitaines croyoient que Monsieur de Guise retiendrait celuy du surplus des hommes qu'il n'avoit pas; mais bien loin de le retenir, après avoir fait expedier des passeports pour tous les Soldats, afin que les Gens de guerre se pussent retirer, jusques au nombre de quatre ensemble, ne voulant pas qu'ils se retirassent en plus grand nombre, crainte de desordre, il fit deux
jours

1620. DE M. DE PUYSEGUR. 3
jours après distribuer les monstres aux Capitaines, Lieutenans & Enseignes, & les gratifia de tous les deniers revenans-bons qu'il pouvoit avoir de reste sur les Compagnies, qu'il paya complètes, dont les Officiers furent tres-contens & tres-satisfaits de ce Prince, qui étoit trop genereux & trop liberal pour profiter des deniers qui ne luy appartenoient pas, & pour retenir quoy que ce soit à personne.

EN l'année 1620. la Reine-mere s'étant brouillée avec le Roy, sa Majesté fit assieger Caën, où commandoit un nommé Prudent. La ville se rendit d'abord, & le château ne tint que deux jours. Monsieur de Bellemont Lieutenant de la Compagnie de Mansan, eut les cuisses cassées d'un coup d'arquebuse à croc dans la tranchée, étant proche de Monsieur Arnaud qui y commandoit en qualité de Maréchal de Camp.

Delà on marcha droit au pont de Scé, où étoient les troupes de la Reine-mere, retranchées au deçà du pont, au nombre de cinq à six mille hommes. On attaqua le retranchement qui fut forcé; j'étois commandé aux enfans perdus, & je marchois avec le Sergent qui alloit le premier. Et comme j'étois bien dispos & bien alegre, je me trouvay parmy eux au delà d'un pont levis, qui se leve dans le milieu du pont. Comme j'eus passé avec quinze ou ving des ennemis, on leva ce

pont, & je fus contraint de me retirer
 avec eux dans le château, où ils n'étoient
 pas plus de trente de ce party; tellement
 étonnez tous, qu'ils ne me connurent
 point pour être de celuy du Roy. Je fis si
 bien que je les portay à se rendre, dont je
 donnay avis à Monsieur de Bassompierre,
 Maréchal de Camp dans l'Armée, & qui
 étoit au bout du pont qui attendoit. La
 capitulation fut faite, & il leur fut accor-
 dé qu'ils sortiroient avec la méche allu-
 mée & bale en bouche; & comme Mon-
 sieur de Bassompierre se presenta pour en-
 trer dans le château, il fut surpris quand
 il vit que je luy ouvris la porte, & me de-
 manda par quel moyen, & comment j'é-
 tois entré dedans. Je luy répondis que j'y
 étois entré pêle-mêle avec les ennemis, &
 que j'avois bien de la joye que c'estoit
 moy qui luy ouvris la porte. Ce que je
 dis icy se justifie par les Memoires de
 mondit sieur de Bassompierre; où il met,
Que Poysgut luy a ouvert la porte du pont de
Scé; & quoi que mon nom ne soit pas bien
 écrit, c'est pourtant de moy qu'il entend
 parler, parce que les uns m'appelloient
Poysgut, & d'autres *Puysegur*, qui est
 mon nom veritable. Dans ce combat-là,
 les troupes de la Reine-mere furent entie-
 rement défaites; & de nôtre côté nous per-
 dûmes environ cent cinquante soldats; a-
 près quoy l'accommodement se fit avec
 la Reine qui estoit à Angers, & peu de
 jours après le Roy luy rendit visite, & luy
 fit

1621. DE M. DE PUYSEGUR. 5
fit voir son Armée en bataille près de
Brissac , d'où il marcha droit en Bearn ,
pour se rendre maître de la Ville de Pau &
de Navarin , après quoy il s'en revint à
Paris.

EN 1621. nous fîmes à Saumur pour
y mettre garnison , crainte que Mon-
sieur du Plessis-Mornay ne prit le party de
ceux de la Religion Pretendue Reformée ,
de laquelle il faisoit profession. On alla
ensuite assieger saint Jean d'Angely , que
Monsieur de Soubise frere de Monsieur le
Duc de Rouhan , Chef du party Hugue-
not , défendoit. Le Roy étoit au siege en
personne , & Monsieur le Connétable de
Luynes commandoit sous sa Majesté.
Monsieur le Cardinal de Guise , & Mon-
sieur de Chevreuse y étoient aussi , mais
Volontaires , sans aucun commandement.
Monsieur le Maréchal de Praslin com-
mandoit un quartier , Monsieur de Chaul-
nes Maréchal de France y étoit aussi ; &
les quatre Maréchaux de Camp , étoient
les sieurs Arnaud , de Contenan , de Ther-
mes , & de la Rochefoucault ; & les deux
Aydes de Camp , le Mayne & Machault.
La place tint quinze jours entiers de tran-
chée ouverte. Le jour de la saint-Jean on
fit une descente dans le fossé de la ville ,
qui étoit un fossé à fond de cuve revêtu ,
mais on ne fit pas la descente assez pro-
fonde , il s'en-falloit bien six pieds qu'elle
ne fut assez basse. Je fus commandé
-110- A 3 pour

pour y descendre, & vingt autres Soldats avec moy pour y faire une traverse, afin d'empêcher les ennemis de venir à nous. Nous y entrâmes le soir de la veille de la saint Jean, & nous n'en sortîmes que le jour que la ville se rendit, qui fut le lendemain au soir, ne pouvant être relevés, parce que l'on n'osoit se presenter au trou, soit pour descendre ou pour remonter, que l'on ne fût en danger d'être tué. Monsieur de la Valette qui vint voir cette descente, y fut blessé à la cheville du pied, dont il a toujours été du depuis incommodé. Nous perdîmes en ce siege Monsieur le Comte de Montreuil, Mestre de Camp du Regiment de Champagne, Monsieur de Mata, & deux Officiers des Gardes, trois Capitaines de Champagne, & quatre ou cinq Officiers, plusieurs autres Officiers des autres Regimens, & cinq ou six cens Soldats, tant tuez que blessez. Monsieur de Soubize sortit à bonne composition, & le Roy fit raser les murailles & les fortifications de la ville.

Au partir de saint Jean d'Angely, nous allâmes assieger Roïan, que Monsieur de saint Surin défendoit. On y fit deux fortes attaques, l'une du côté du quartier du Roy, & l'autre du côté de Monsieur d'Espèrnon. Celle du côté du quartier du Roy, se faisoit par le Regiment des Gardes à un bastion. Je fus commandé pour aller reconnoître comment on pourroit se loger sur le haut de ce bastion; je re-
con-

1621. DE M. DE PUYSEGUR. 7
connus que les ennemis achevoient de
boucher leur mine qui étoit toute char-
gée. Sur mon rapport, on changea d'avis,
on ne donna point pour se loger dans le
bastion, mais on logea sur la berne, on
ouvrit le bastion, & on tira la poudre de
la mine; & après l'avoir tirée, nous nous
logeâmes dans le bastion, & perdîmes
environ cent ou six-vingts hommes. Du
côté de Monsieur d'Espéron l'attaque se
fit par le Regiment de Champagne, &
par les Gardes de mondit sieur d'Espe-
ron; il demeura sur la place un tiers de ce
Regiment, & plus de la moitié des Gar-
des.

Nous marchâmes ensuite vers Clerac
pour y mettre le siege. Les ennemis vin-
rent au devant de nous à une grande lieuë
delà; & comme le pais est couvert, tant
à cause de la situation des vignes, que des
grandes hayes qu'on y rencontre, nous
demeurâmes depuis les huit heures du
matin jusques à neuf heures du soir à tou-
jours combattre contr'eux avant qu'ils
fussent rentrez dans les dehors de la pla-
ce. On y perdit deux Lieutenans du Re-
giment des Gardes qui furent tuez, dont
l'un étoit de la Compagnie de du Bourdet,
& l'autre de celle de Musse, & plus de
cent cinquante soldats, & du moins au-
tant de blessez. Le siege dura dix jours:
les ennemis sortant de la ville, & passant
sur une écluse de moulin, où l'on avoit
attaché une corde d'un côté à l'autre pour

s'y tenir, afin que la force de l'eau ne les entraînât pas dedans, cette corde fut coupée par un soldat; tout ce qui se trouva sur cette écluse, fut noyé, & le Roy fit pendre le soldat qui avoit coupé la corde.

Où alla delà droit à Montauban qui fut assiégé, le Roy prit son logement à Piquecaut, & Monsieur le Connétable de Luynes fut logé au quartier du Roy. On y fit trois attaques, celle du côté du Roy où étoient les Gardes, fut commandée par Monsieur le Duc de Chaulnes, la seconde par Monsieur le Duc de Chevreuse, & la troisième par Monsieur le Duc de Mayenne Gouverneur de la Province de Guyenne, qui attaquoit Villeboubon, fauxbourg separé de la ville par la riviere qui passe entre ladite ville & ledit fauxbourg, & qui s'y joint par un bon pont de pierre. Il y eut à cette attaque plus de douze cens Gentilhommes de Guyenne tuez, avec nombre d'Officiers & de Soldats. Il attaqua la ville par trois diverses fois, à l'une desquelles les échelles se trouverent trop courtes, à cause que les défenses n'étoient pas abatuës si bas que l'on le croyoit; & il y fut si vivement repoussé, qu'il perdit tous ceux qui étoient commandez. Il hazarda encore deux attaques, & l'on en devoit faire du côté du Roy, & de celui de Monsieur de Chevreuse en même-temps; mais soit qu'on se méprit dans les heures que l'on devoit donner, ou autrement, il se trouvoit tou-

toujours qu'il n'y avoit jamais que luy
 seul qui faisoit son attaque, & que les au-
 tres ne les faisoient pas concurremment,
 & par ce moyen toutes les forces des en-
 nemis tomboient sur luy; & quoy qu'il
 parût continuellement à la tête de ceux
 qui donnoient, il ne reçût aucunes blef-
 sures, mais il fut assez malheureux pour
 être tué en montrant à Messieurs de Che-
 vreuse & de Schomberg, un endroit où il
 devoit faire un logement la nuit, & il
 leur monroit à travers une canoniere
 qu'un soldat avoit faite pour tirer sur les
 ennemis, qui voyoient bien quand il n'y
 avoit personne à cette canoniere, parce
 que pour lors on voyoit le jour à travers;
 & quand on y regardoit, la tête de l'hom-
 me bouchoit le trou, ce qui obligeoit les
 ennemis d'y tirer; ainsi il fut tué sur le
 champ, & Messieurs de Chevreuse & de
 Schomberg qui pensoient dîner chez luy,
 furent dîner ailleurs.

Ce siege fut aussi bravement & aussi for-
 tement défendu qu'on puisse jamais dé-
 fendre place; & de tous les sieges que j'ay
 vûs en ma vie, je puis dire qu'il n'y a
 point de gens au monde qui les ayent
 mieux soutenus ny plus genereusement,
 que ceux qui ont tenu dans les villes de
 Religion.

Du côté de l'attaque du Roy, la pre-
 miere mine qui joüa, se rencontra à la
 garde du Regiment de Chappes, autré-
 ment Nerestan; mais comme ce Regi-

ment n'étoit pas assez fort pour faire sa garde seul , on y avoit joint quatre Compagnies de celuy des Gardes. On prit le temps pour faire joüer la mine , que la garde se relevoit par ceux qui entroient-là. L'on mit le feu à la mine , comme la tête du Regiment des Gardes arrivoit à la queue de la tranchée. On avoit mis une si grande quantité de poudre dans la mine , qu'elle causa un tel tremblement de terre , que les méches des soldats furent presque toutes éteintes , & les ennemis qui étoient en bataille derriere l'endroit où la mine devoit joüer , sortirent jusques à mille ou douze cens hommes , qui ayant le vent de leur côté , se trouverent dans un nuage de poussiere & de fumée qu'avoit fait la mine , & rencontrèrent les nôtres qui avançoient pour se loger , les renverserent , & en tuerent un bon nombre , brûlerent les affus & les munitions qui étoient aux batteries , & comblèrent une partie des tranchées. Il nous fallut passer la nuit entiere , & tout le jour du lendemain pour les refaire , & les remettre en état. L'on n'y fit jamais de logement sans combattre & sans beaucoup de perte. Ce siege nous coûta plus de huit mille hommes qui y furent ruez , sans les blessez ; car quand les ennemis faisoient des sorties sur les tranchées , il est tres-veritable qu'il se salvoit fort peu des nôtres ; & je puis avancer hardiment , que les femmes qui étoient dans les villes de la Religion qui

ont

1621. DE M. DE PUYSEGUR. IL
ont été assiégées , se défendoient aussi-
bien que les soldats , ce que j'attribuë au
zele qu'ils avoient pour leur Religion er-
ronée ; car il n'est pas quasi croyable avec
quelle generosité elles combattoient aussi
bien que les hommes. Le Gouverneur
qui commandoit dans la place , étoit
Monsieur le Comte d'Orval, de la Mai-
son de Bethune , Monsieur le Maréchal
de la Force étoit aussi dedans ; & vous
pouvez bien penser que leurs bons avis &
leurs bons conseils, ne contribuoiént pas
peu à leurs défenses. Il avoit avec luy les
nommez Landrez , saint Ors , Savignac
& Bellefence ; le siege dura plus de trois
mois , & nous le levâmes la veille de la
saint Martin. Le Regiment des Gardes
étant en garde , on se retira pendant la
nuit, & les ennemis nous suivirent l'espace
de plus d'une grande lieuë & demie.

Quatre jours après Monsieur le Maré-
chal de Rocquelaure eut ordre d'aller as-
sieger Monur, qui ne dura que cinq jours,
au bout desquels il fut pris , & les troupes
retournerent à Paris.

L'Année suivante le Roy revint passer
par Bordeaux à Tonneins , qui avoit
été pris par Monsieur d'Elbeuf, & défen-
du par Monsieur de Montpouillan, fils
de Monsieur le Maréchal de la Force. Il
y a trois villes à Tonneins , Monsieur
d'Elbeuf en arrivant , emporta les deux
premieres ; & trouvant ses gens un peu

12 LES MÉMOIRES 1622.
harassé, il n'attaqua pas la troisième, & voulut attendre au lendemain pour le faire ; mais Monsieur de Montpouillan se retrancha si bien pendant la nuit, qu'on fut un mois devant avant que de la pouvoir prendre, & obligé de donner un combat contre Monsieur le Maréchal de la Force, qui le gagna.

De Tonneins le Roy marcha droit à sainte Foy & à Bergerac, & obligea Monsieur le Maréchal de la Force de traiter avec luy. Delà nous marchâmes à Negrespolice, petite ville distante de trois lieues de celle de Montauban, qui avoit servy d'Hôpital aux blesez, pendant le siege dudit Montauban. Monsieur le Prince étoit avec le Roy qui commandoit l'armée. Negrespolice refusa le logement aux Maréchaux des logis de sa Majesté, & ne voulut pas ouvrir ses portes. On l'assiégea avec huit pieces de canon que l'on mit en batterie, quatre en un endroit, & quatre en un autre, qui firent des brèches raisonnables. On les somma de se rendre, sinon qu'on les prendroit à discretion, ce qu'ils refuserent, disant qu'ils vouloient mourir en se défendant. On les emporta d'assaut, & la ville fut toute brûlée ; on tua tous les hommes qui étoient dedans, à l'exception de dix ou douze qui avoient promis de payer rançon, mais le Roy les voulut avoir. On les luy mena, & dans ce nombre il se trouva un Apoticaire de la ville, qui avoit four-

1622. DE M. DE PUYEGUR. 13
fourny les drogues pour les bleſſez, pen-
dant qu'on y tenoit l'Hôpital durant le
ſiege de Montauban ; on l'accuſoit d'a-
voir empoisonné ces remedes , parce que
ny malades ny bleſſez ne gueriſſoient
point. Sa Maieſté leur dit qu'ils meri-
toient tous la corde , mais au lieu de luy
demander pardon , ils la prierent pour
toute grace , qu'on les pendit aux arbres
qu'ils avoient dans leurs jardins & dans
leurs vignes , ce qui leur fut accordé , &
on les remit entre les mains du grand
Prevôt , qui executa le commandement
qu'on luy avoit fait de les faire pendre
dans le lieu qu'ils ſouhaitoient.

Au ſortir de Negréſpolice on marcha
droit à ſaint Antonin , où Monſieur de
Vendosme vint joindre le Roy avec des
troupes. C'eſt une petite ville ſituée dans
un fond , la montagne la joint d'aſſez
prés pour l'incommoder du canon ; on
la ſomma de ſe rendre au Roy qui étoit
preſent en perſonne dans l'armée , elle ne
le voulut pas faire , & ſouffrit qu'on l'at-
taquât. On ouvrit la tranchée , mais après
on reſolut de la prendre de force par qua-
tre differens endroits , à la faveur d'une
batterie qu'on avoit faite ſur la monta-
gne , qui les voyoit à revers dans leurs
retranchemens. Le Roy étant à cette bat-
terie , on donna le ſignal aux troupes
pour attaquer la place par les quatre en-
droits marquez , ce qui fut fait fort ha-
bilement en un même-temps ; mais elles

furent repoussés d'abord & battus. Monsieur de Palluan Mestre de Camp de Navarre y fut tué. Le lendemain on tint conseil, & l'on commanda plus grand nombre de troupes, qui donnerent comme le jour d'auparavant, mais avec tant de vigueur, qu'ils emporterent tous les dehors, ce qui obligea la ville de se rendre à discretion. Surquoy nous dirons en passant, que lorsqu'on prend une place, & que les Gardes s'y rencontrent, ce sont des Compagnies de ce Regiment qui y entrent les premières. Il se trouva que celle de Casteljaloux, dans laquelle j'étois soldat, y entra avec deux autres. On prit tous les habitans de la ville, on les enferma dans l'Eglise, & on les garda fort exactement. Le jour étant finy, environ sur la minuit, je sortis pour aller poser une sentinelle dans un ravelin qui étoit hors de la porte, où j'entendis du bruit. Je m'avancay, & demanday. *Qui va là*, & on me répondit: *Vive Montauban & saint Antonin*. Nous sçavions bien qu'il y avoit un secours dans les bannes qui sont le long des montagnes les plus proches de saint Antonin; cela me fit douter que ce pouvoit être le secours qui venoit pour entrer dans la place, & qui ne sçavoit pas qu'elle étoit rendue. Je leur répondis en Gascon comme ils me parloient, & leur fis entendre qu'ils étoient les bien-venus, que j'étois allé voir s'ils ne venoient pas, qu'il y avoit

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 15
trois nuits entieres que nous les atten-
dions , que j'avois ordre du Gouverneur
de les avertir quand ils approcheroient ,
& en même-temps je rentray pour don-
ner avis au corps de garde qu'ils é-
toient-là , afin qu'on se mit sous les
armes ; ce que je fis aussi sçavoir à Mon-
sieur de Corbon Lieutenant de la Com-
pagnie , qui le fit sçavoir pareillement à
Monsieur de Vendosme qui étoit entré
dans la ville ; & je ressortis ensuite par
leur ordre , & leur fus dire , que Mon-
sieur le Gouverneur vouloit qu'ils entra-
ssent , mais qu'ils quittassent leurs épées
en entrant ; qu'on ne sçavoit pas s'ils é-
toient des gens du Roy ou non , & qu'il
ne vouloit pas être surpris Cela se faisoit
à dessein , d'autant que s'ils fussent entrez
dans la ville , trois cens qu'ils étoient , &
nos soldats étant yvres , ils auroient pû
facilement égorger tous ceux qui étoient
dans la place , ce que l'on apprehendoit
si fort , que l'on en fit tuer au second
corps de garde jusques à cinquante. Ce-
luy qui les commandoit se presentant aus-
si pour entrer , je luy demanday son épée.
Il me dit qu'il pouvoit entrer l'ayant au
côté , puisqu'il commandoit les autres. Je
luy dis qu'il la falloit donner , il y resi-
sta ; & se doutant de quelque chose , il
ne voulut point entrer ; mais celuy qui
tenoit la porte , luy donna de la halebard-
de dans le corps ; & luy en s'échappant &
remuant , tomba dans le fossé , où en se
noyant ,

26 LES MEMOIRES 1622.
noyant , il disoit toujours, *Vive Montauban & saint Antonin.* Comme je vis que les autres faisoient aussi difficulté d'entrer , voyant leur Capitaine à bas , je ne feignis point de leur dire qu'il étoit vray que les troupes du Roy étoient dans la place , qu'il valoit mieux qu'ils y entraissent , & que l'on ne leur y feroit aucun mal. Il y en entra bien un cent , qui ne reçurent point de mauvais traitement. Le reste ne voulut point entrer & s'enfuit , ce qui nous obligea de faire sortir trente mousquetaires sur eux , qui firent leurs décharges , & nous courûmes après. J'en poursuivis un auquel je donnay cinq ou six bons coups d'épée , sans que jamais elle pût entrer dans son corps ; à la fin quand je l'eus poursuivy long-temps , & que je fus écarté des nostres , ils se retourna vers moy , me tint tête , & me frappa d'un coup d'épée qui m'emporta le devant de la chemise , & me perça le pourpoint , je jugeay par-là que cet homme avoit un caractère. Deux de mes camarades étant survenus , ils m'aiderent à me débarasser de luy , jamais pas un d'eux ne le pût percer ; même après l'avoir jetté par terre , on luy appuyoit le mousquet contre le ventre ; mais inutilement ; car pas un coup ne porta , quoy qu'ils tirassent fort adroitement. Un de ceux-là entra dans un moulin qui étoit proche , où il trouva un levier , duquel il luy déchargea un coup derrière la tête ,
dont

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 17
dont il mourut. On luy trouva son caractère, & ses compagnons nous dirent qu'il avoit été Religieux. Le reste des hommes qui étoient venus, furent tous pris par les troupes de l'armée, comme ils s'en retournoient pour gagner les bannes. Ils n'avoient pour toutes armes que leurs épées, & chacun deux grenades, les unes de verre, & les autres de terre, un pain de munition, & de l'ail dans leurs poches, ayant laissé quelque vin dans les bannes où ils étoient cachez. Le Roy m'envoya chercher le jour même, à l'heure de son dîner, pour luy faire la relation du caractère de cet homme, qui luy avoit été rapportée par Monsieur de Vendosme.

Après le siege de saint Antonin, nous marchâmes pour aller à celui de Montpellier. En chemin faisant nous prîmes Cramail, Bedarion, & un autre bourg, Lunelle & le Mast-saint-Espes. Si-tôt que l'armée fut arrivée devant Montpellier, elle se campa tout autour, sa Majesté logea dans une maison à un quart de lieuë de la ville. Les ennemis se défiant à peu près de l'endroit par où nous les voulions attaquer, commencerent à nôtre vûë un ouvrage à corne, & y travaillerent avec tant d'assiduité, de zele & d'ardeur, qu'en moins de six jours ils le mirent en défense. Sa Majesté fit assembler son Conseil, où se trouverent Monsieur le Prince, Monsieur d'Espernon, Mon-

Monsieur de Schomberg qui commandoit
 l'artillerie , Messieurs de Crequy , Bas-
 sompierre & Rocquelaure , qui n'étoit
 pas le Maréchal , Messieurs de Valencé ,
 de Marillac & Zamet , pour sçavoir ce
 qu'il y avoit à faire pour attaquer la ville ,
 & si on l'attaqueroit par l'ouvrage à cor-
 ne que les ennemis faisoient , ou bien par
 un autre endroit. Il fut conclu que si l'on
 pouvoit l'attaquer par ce nouvel ouvra-
 ge , qu'assurément c'étoit le plus foible
 endroit de la place , & qu'il falloit le fai-
 re reconnoître. Le Conseil étant finy , &
 Monsieur de Marillac sortant à cheval par
 la porte du logis du Roy , son che-
 val en reculant marcha sur le pied de la
 sentinelle , laquelle frapa de la fourchet-
 te sur la croupe de ce cheval ; ce qui don-
 na une secousse à Monsieur de Marillac ,
 qui se tourna & battit la sentinelle. Ce
 soldat étoit de la Compagnie de Monsieur
 de Goas , qui l'ayant sçû le fit relever &
 arrêter prisonnier , & s'en alla au logis de
 Monsieur de Marillac , en résolution de
 luy faire mettre l'épée à la main. Le Roy
 le sçût , & envoya chercher Monsieur de
 Goas , & querir Monsieur de Marillac ,
 auquel il fit grande reprimande , luy di-
 sant que la sentinelle le devoit avoir tué ,
 & que de six jours il ne feroit aucune fon-
 ction de sa Charge de Maréchal de Camp ,
 & qu'il ne commanderoit point dans l'at-
 taque que feroient les Gardes. Le soldat
 qui avoit été arrêté prisonnier , fut mis

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 19
au Conseil de guerre, & condamné d'être dégradé des armes à la tête du Regiment & à l'estrapade, pour n'avoir pas tué Monsieur de Marillac. Sa Majesté luy fit grace de tout; néanmoins Monsieur de Goas ne s'en voulut plus servir dans sa Compagnie. Je remarque cecy, pour faire connoître combien de respect on doit avoir pour les sentinelles, & qu'il n'est pas même permis aux Capitaines des Compagnies de battre la sentinelle, & qu'il la faut relever auparavant que de luy faire aucun châtiment.

Revenons à la resolution prise de faire reconnoître l'ouvrage des assiegez. On avoit fait une batterie de quatre pieces de canon, sans avoir ouvert la tranchée, laquelle batterie battoit fort bien cet ouvrage. Monsieur le Prince y vint avec Monsieur d'Espernon, Messieurs de Bassompierre, de Crequy, Valencé, Roquelaure, Zamet & Marillac, où ils tinrent conseil, & resolurent de faire reconnoître ledit ouvrage à corne, demanderent à Monsieur de la Illiere Major au Regiment des Gardes, qui étoit en garde tant à la batterie qu'à une place d'armes que l'on avoit faite, & un logement au delà de cette place, auquel on alloit par une ligne qu'on avoit tirée, où il entroit une Compagnie de trois en trois heures; une personne d'esprit & bien allegre pour aller reconnoître ledit ouvrage à corne, il s'enquit d'eux s'ils desiroient qu'il com-
man-

mandât un-Capitaine , un-Lieutenant , un-Enseigne , ou quelque Sergent ; ils luy répondirent que le peril étoit grand , attendu qu'il falloit marcher plus de huit cens pas à découvert , & esluyer toutes les défenses de cet ouvrage , & celles des courtines de la ville , qu'il suffisoit qu'on envoyât un soldat , pourvû qu'il fut capable de rendre fidele compte de l'action qu'ils luy vouloient faire faire. Monsieur de la Illiere leur dit qu'il en alloit chercher un dans la Compagnie de Casteljalous , qui étoit à la tête du travail , où il vint , & demanda à Monsieur de Carbon Lieutenant de la Compagnie , où j'étois. Il luy fit réponse que j'étois allé poser une sentinelle. En ce temps-là j'étois ample-de , & l'interrogea pourquoy il me demandoit ; & luy en ayant dit la raison ; Monsieur de Carbon luy fit difficulté de m'envoyer où il desiroit que j'allasse , en disant qu'il avoit un Sergent malade & l'autre blessé ; & que si je venois aussi à être blessé ou tué , il n'auroit plus personne dans la Compagnie pour agir. A quoy Monsieur de la Illiere fit réponse que j'étois un Cadet , & un Gentilhomme qui n'avoit pas grand bien ; & que réussissant dans cette occasion , je pourrois peut-être en faire ma fortune ; que l'action me feroit connoître de tout le monde ; & même du-Roy. Comme j'arrivay après avoir posé ma sentinelle , j'entendis les raisons qu'alleguoit mon Lieutenant. Je le priay

de m'y laisser aller ; il me dit que je luy demandois de trop bonne grace pour être refusé , qu'il vouloit bien me l'accorder ; & que s'il avoit fait quelque difficulté de m'envoyer , l'apprehension qu'il avoit de me perdre en étoit la seule cause. Je fus conduit par Monsieur de la Ililiere à la batterie où étoient ces Messieurs cy-devant nommez , qui me demanderent aussi-tôt que je fus arrivé devant eux , si j'irois bien reconnoître l'ouvrage que l'on vouloit attaquer , qu'ils vouloient que je le reconnusse en montant sur le haut du glacis , & voir combien il y avoit de hauteur pour descendre dedans , quelles troupes il y avoit derriere pour soutenir ce travail ; & comme c'étoient des terres nouvellement remuées , si l'on ne pourroit pas bien sauter dedans ; que j'observasse aussi si ledit ouvrage n'étoit pas joint au fossé de la ville , & si l'on pourroit passer par le côté droit pour prendre les travaux par derriere , quoy qu'il fallût essuyer toute la courtine de la ville pour aller par cet endroit-là. Cet ouvrage étoit fait dans le jardin des plantes , où les Medecins alloient ordinairement arboriser. Il y avoit une fosse fort grande & profonde , où l'on mettoit les fumiers. Ces Messieurs me dirent que je trouverois une barricade qui étoit en un grand chemin que l'on ouvriroit pour nous faire passer , & qu'il falloit en sortir au premier coup de canon ; & que comme il y avoit un assez long trajet

pour

pour aller monter sur le haut du travail , que je m'allasse mettre dans le trou pendant que l'on tireroit les trois autres piéces l'une après l'autre , sur les défenses de l'ouvrage pour me favoriser ; & qu'à la sortie du trou , ils feroient recommencer à tirer , pour me favoriser encore à monter sur le haut. Après qu'ils m'eurent donné cet ordre , ils me promirent que si j'en revenois sain ou blessé , le Roy reconnoîtroit mes services ; & Monsieur le Prince me dit , si vous avez quelqu'un de vos camarades qui soit capable de bien reconnoître comme vous , & qui veuille bien y aller aussi , choisissez-le , & la Illiere dira à Carbon de le commander , afin que si l'un de vous venoit à être tué ou blessé , l'autre nous pût venir dire en quel état est le travail que nous voulons attaquer. Je priay Monsieur de la Illiere de me donner le nommé la Libardie , amplade dans la même escoüade que moy. L'on rompit la barricade pour nous faire passer , pendant lequel temps Messieurs les Capitaines des Gardes vouloient que je prisse des armes , que je refusay après les avoir essayées , à cause de leur pesanteur. Elles sont veritablement à l'épreuve , & on ne peut les remuer quand on a le pot en tête ; cela est bon pour un homme qui fait un logement , & non pour faire un chemin pareil à celui qu'il me falloit faire , qui étoit de la longueur de plus de huit cens pas , le tout
à dé-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 23
à découvrir. La Libardie ne fit pas comme moy, car il se laissa persuader, & prit une cuirasse, qui étoit à Monsieur de Musse, Capitaine au Regiment. Si-tôt qu'il fut armé, je luy dis qu'il falloit marcher, il me dit que je marchasse le premier, ce que je fis, mais je ne voulus pas passer par le trou qu'on avoit fait, & luy representay que les ennemis avoient vû & reconnu le passage par où nous devions sortir; qu'ils crioient même, *Vous n'avez qu'à venir, nous vous attendons de pied ferme, & en bonne délibération.* Je sortis donc par la main gauche de la barricade, & descendis dans le chemin creux, feignant de vouloir aller directement à l'ouvrage; mais comme je les vis tous ayant les armes tournées contre moy, si j'allois droit à eux, je m'écartay tant soit peu sur la droite, & m'allay camper dans le trou que l'on m'avoit montré; & dans le temps que je m'y allois mettre, les quatre piéces de canon commencerent à tirer. Pour mon camarade la Libardie, au sortir de la barricade il fut blessé d'un coup de mousquet à travers le corps, duquel coup il mourut deux jours après. Pendant que j'étois dans le trou, les ennemis me crioient de moment en moment, *Tu ne sortiras pas delà que tu ne sois tué.* Je voyois tous leurs mousquets ajustez, & tournez vis-à-vis du trou où j'étois: Dieu me fit la grace de m'inspirer de mettre mon chapeau sur la garde de mon épée, & de le
haus-

hausser , me doutant bien que d'abord qu'ils verroient ma tête , ils ne manqueroient pas de faire leurs décharges. Je haussay donc mon chapeau avec la garde de mon épée , & me tins fort bas , & aussitôt ils commencerent à tirer leurs mousquets , dont ils donnerent trois coups dans mon chapeau , & casserent une branche de mon épée. Je sortis aussitôt à la faveur des quatre autres coups de canon que l'on tira , & au même-temps je m'en allay droit monter sur le haut du retranchement , qui étoit le lieu où nôtre canon donnoit le plus , sçachant tres-bien que les soldats ne tirent pas fort hardiment de l'endroit où ils apprehendent le canon. Quand je fus en haut , en reconnoissant la hauteur , & ce qu'il y avoit dedans , un coup de canon des nostres donna sous mes pieds , & me fit tomber à terre. J'entendis une grande exclamation du côté de nôtre batterie , chacun me croyant mort , ou au moins blessé. Je me relevay le plus promptement qu'il me fut possible pour me retirer , mais au lieu de m'aller remettre dans le trou , j'en fis seulement le semblant ; & les ennemis croyant que je m'y acheminois tout de bon , tournerent toutes leurs armes pour tirer sur moy en y allant. Je me coulay sur la gauche le long de la contrescarpe , & marchay droit à la ville , comme si j'eusse voulu m'aller rendre à eux , & je repris aussitôt à la main droite pour gagner la batterie sans repasser

par la barricade, où je trouvoy ces Messieurs fort aises de me revoir de retour; mais quelque joye qu'ils eussent, je puis dire franchement que jel'étois du moins autant qu'eux, puisque j'avois couru si grand risque. Ils avoient sçu avant mon arrivée la blessure de mon camarade: Monsieur le Prince me demanda comme quoy étoit fait le travail que j'avois reconnu; je luy racontay de quelle sorte je m'étois acheminé sur le haut du retranchement, de la même maniere que je le viens d'écrire, & luy dis la hauteur du travail, la distance qu'il y avoit entre ce travail & le fossé de la ville, le nombre d'infanterie & de cavalerie qu'il y avoit pour le défendre, celui des pionniers qui y travailloient encore, & que je croyois qu'on la pourroit bien emporter, si l'on l'attaquoit la nuit, sans attendre que les ennemis se fussent fortifiez davantage, auquel cas j'estimois qu'il faudroit aller à ces travaux par tranchée. Mon rapport ainsi fait, Monsieur le Prince dit à ces Messieurs, allons nous-en trouver le Roy, & nous luy dirons ce que nous dit Puysegur, pour sçavoir la resolution de sa Majesté, & si elle voudra qu'on attaque l'ouvrage, ou si on ne l'attaquera pas. Monsieur d'Espéron dit ensuite à Monsieur le Prince, quoy Monsieur, un soldat qui est né Gentilhomme, & qui vient de faire la plus belle action & la plus hardie qu'on puisse faire, vous ne voulez pas le mener

au Roy pour faire son raport luy-même, & qu'il soit connu de luy ? Ces Messieurs tout d'une voix dirent, Monsieur il l'y faut mener. Monsieur d'Espèrnon répondit, ce n'est pas à cause qu'il est mon parent que je le dis ; car quand ce seroit le dernier soldat des Gardes, il faudroit l'y mener. Monsieur de Bassompierre eut la bonté de me faire monter sur le cheval de son Page. Durant le temps que nous allions au quartier du Roy, ils me firent conter par trois diverses fois la chose que j'avois reconnuë, & disoient entr'eux, il faut qu'elle soit veritable, car il l'a toujours racontée de même. Etant arrivé chez le Roy, qui étoit dans son cabinet, Monsieur le Prince me presenta à sa Majesté, & luy dit : Sire, voicy le soldat qui a été reconnoître les ouvrages que vôtre Majesté veut attaquer, il vous en fera le raport fidele qu'il nous a déjà fait par deux ou trois fois. Le Roy s'assit dans son fauteuil, me demanda mon nom, & de quelle compagnie j'étois. Je luy répondis que mon nom étoit Puysegur, & que j'étois de la Compagnie de Casteljalous. Il me demanda aussi si j'étois Gentilhomme, je luy dis que j'avois l'honneur de l'être, & que j'étois Gascon. Monsieur d'Espèrnon eut la bonté de luy dire que j'étois son parent. Le Roy me commanda de luy conter l'affaire comme elle étoit, & de luy dire la verité, parce que selon que je la luy dirois, on prendroit la resolution de

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 27
de faire attaquer ces dehors ; & que si la
chose étoit autrement que je ne la luy di-
rois , que les troupes pourroient être bat-
tuës , & qu'il perdrait beaucoup de gens.
Je luy répondis , Sire , je diray à vôtre
Majesté la verité comme je l'ay dite à ces
Messieurs ; & si elle ne veut pas croire ce
que je luy diray , elle peut faire reconnoi-
tre encore par d'autres , qui pourront luy
faire rapport de l'état auquel sont les cho-
ses que j'ay vûës , & que je vais déduire
à vôtre Majesté. Sire , j'ay été assez heu-
reux pour me trouver à la tête de la garde,
où l'on prend d'ordinaire les hommes que
l'on veut choisir pour aller reconnoître, ou
faire quelque attaque. Monsieur de la Il-
liere est venu me demander à mon Lieute-
nant , & m'a amené à la batterie où é-
toient ces Messieurs ; ensuite je dis au Roy
les ordres & instructions que j'avois reçus
de Monsieur le Prince , de quelle maniere
je les avois exécutez , ce qui m'étoit ar-
rivé jusques à ce que je fus monté sur le
haut du retranchement , où le coup de
canon donna sous mes pieds , ainsi que je
l'ay dit cy-dessus ; & continuant le fil de
mon discours , je luy dis , Sire , le re-
tranchement est de sept pieds de haut , a-
vec une double baguette pour poster les
mousquetaires derrière , & à vingt pas
delà il y a un fossé perdu , & deux batail-
lons derrière de quatre cens hommes cha-
cun , un escadron de cinquante maîtres ,
& douze soldats enchaînez , que je crois

28 LES MEMOIRES 1622.
prisonniers des nostres , qu'ils font travailler continuellement aux ruines que le canon faisoit ; que le travail ne joignoit pas contre le fossé de la ville , & qu'il y a bien à dire plus de vingt-cinq à trente pas. Je luy contay ensuite mon retour , le tout ainsi que dessus , & j'ajoutay que je pouvois dire à sa Majesté que je croyois que si elle faisoit attaquer ce travail par une attaque generale par la droite , par la gauche & par le milieu , qu'on l'emporteroit. Je luy dis encore , Sire , je dis à vôtre Majesté ce que j'ay vû ; & s'il luy plaît je marcheray à la tête des enfans perdus de l'une ou de l'autre attaque , telle qu'il luy plaira ; & s'il se trouve que le raport que je fais à vôtre Majesté ne soit pas veritable , elle m'en fera punir de la façon qu'elle voudra ; mais il est à propos , si l'on veut donner , que ce soit dès cette nuit ; ces gens-là font beaucoup de travail en peu de temps , c'est pourquoy on trouveroit bien plus de difficulté dans un jour ou deux que dans cette nuit. Le Roy me dit , Puysegur , passez dans la chambre , & demeurez-là jusques à ce que je vous envoie querir. Cela dura une demi-heure , au bout de laquelle on m'appella. Etant entré , le Roy me commanda derechef de luy faire le raport de ce que j'avois reconnu , je luy fis de la même façon que je l'avois fait auparavant , & de la même maniere que je l'avois dit à ces Messieurs. Le Roy dit , il faut que la
cho-

chose soit bien veritable , comme il l'a dit , me l'ayant dit à moy-même par deux fois , & à vous autres , trois ou quatre , & tout se trouve conforme. Il fut resolu que l'on feroit une attaque generale par toutes les troupes: le Regiment des Gardes ne fut pas relevé , & eut ordre de faire l'attaque du milieu ; les Chevaux legers & les Gens-d'armes du Roy , étoient avec eux ; les Gens-d'armes commandez par un nommé Mêmes , & les Chevaux legers par Montallet , qui se trouva pour lors le plus ancien des Chevaux legers , ainsi que l'autre le plus ancien des Gens-d'armes. Le Regiment de Picardie attaquoit par l'aîle droite avec trois autres Regimens ; celui de Navarre par l'aîle gauche aussi avec trois Regimens ; & entre Navarre & les Gardes , étoit le Regiment de Normandie , qui avoit une attaque à la droite de Navarre. Piedmont étoit à la gauche de Picardie qui avoit aussi une attaque à faire ; le Roy voulut que l'on donnât une camifade , & me dit qu'il falloit mettre la chemise hors des chausses. Je luy répondis , Sire , les deux bataillons des ennemis qui sont derriere le fossé perdu , les ont aussi hors des chausses , c'est pourquoy nous ne nous distinguerons point les uns d'avec les autres. Si vôtre Majesté veut , nous mettrons la chemise par-dessus le pourpoint & les chausses , ce que le Roy trouva bon , & l'ordonna ainsi. L'attaque resoluë de la sorte , les ordres furent

30 LES MEMOIRES 1622.
donnez aux troupes. Monsieur de Balsompierre qui commandoit l'attaque des Gardes, me fit mettre la chemise par-dessus mon habit, & me conduisit à la tête des travaux. Tous les Officiers & soldats mirent pareillement leurs chemises de la même façon que moy. On m'ordonna de marcher à la tête des enfans perdus, que commandoient deux Sergens des Gardes, dont l'un se nommoit Boutillon de la Compagnie de du Bourdet, & l'autre Carabin de celle de Montigny. Monsieur de Goas Capitaine, avec un Lieutenant & deux Enseignes, soutenoit les sieurs de l'Espine & de la Gault, puis un bataillon de la moitié des Gardes commandé par Monsieur de Musse, & la moitié des Officiers soutenoient mondit sieur de Goas. L'autre bataillon des Gardes, commandé par Monsieur de Castelnau, soutenoit ledit sieur de Musse. Il arriva par malheur, qu'à la gauche des Gardes, les enfans perdus détachés du Regiment de Normandie, commandés par deux Sergens, qui soutenoient un Lieutenant, un Enseigne & soixante hommes, soutenus par le sieur de Combalet, avec cent hommes; aussi soutenus par le sieur de Tarau, & un autre Capitaine de Normandie avec deux cents hommes, étant à la queue, les uns des autres, comme on se met ordinairement quand on se soutient; il arriva, dis-je, que les ennemis faisant feinte de sortir, & criant, *Tue, tue*, tous ces hommes

1622. DE M. DE PUYSECUR. 31
mes commandez tournerent le dos, & prirent la fuite. Les Gardes qui étoient le long du grand chemin, voyant fuir ces gens-là, qui étoient sur leur gauche, & qui talloient à l'endroit des bataillons; crurent que c'étoient les ennemis qui venoient sur Normandie; ce qui les fit border le grand chemin, & faire une décharge sur eux, & tuerent plus de soixante soldats, avec les fleurs de Tarau & de Combalet. On rassura ces troupes, & demi-heure après on fit le signal, & nous donnâmes tous en même-temps, & emportâmes tous les dehors que les ennemis tenoient, qui furent contraints de se retirer dans leur fort & dans la ville, & nous nous longeâmes dans tous ces dehors.

A l'attaque des Gardes, le Chevalier de la Gault, Enseigne de Montigny, fut tué. Le Roy m'avoit promis, lorsque je luy fis le rapport de ce que j'avois reconnu, que si les choses se trouvoient veritables comme je les avois dites, il me gratifieroit de la premiere Enseigne qui vaquerait. En voyant un mort, je me persuadai que cette Enseigne ne me pouvoit pas manquer, chacun disant que si on m'avoit envoyé pour y prendre le plan sans y courre aucun risque, je ne pourrois pas avoir fait un plus fidele & plus veritable rapport. A dix heures du matin les Gardes furent relevées, ayant passé deux nuits entieres dans la tranchée. La Compagnie de Casteljaloux après avoir diné au quar-

32 LES MEMOIRES 1622.
tier, alla relever la garde au logis du Roy,
qui étoit à la fenêtre lorsque nous arrivâ-
mes; & après que j'eus relevé toutes les
fentinelles, comme ampsade de la pre-
miere escoüade, ayant posé les armes, le
Roy m'appella, & me fit monter dans son
cabinet. Je quittay ma bandouilliere en
bas, parce qu'on n'entre pas dans le cabi-
net de sa Majesté avec la bandouilliere.
Le Roy me dit en presence de Messieurs de
Schomberg & de Bassompierre, qu'il étoit
fort satisfait de moy, que mon rapport
s'étoit trouvé fidele & veritable, que la
chose avoit bien réüssi, & qu'il sçavoit
aussi la peine que j'avois prise à faire le lo-
gement pendant la nuit; Qu'il étoit fâ-
ché de ce qu'auparavant que de commen-
cer le siege de Montpellier, il avoit pro-
mis au sieur de Montigny, l'Enseigne de
sa Compagnie pour son fils, la premiere
fois qu'elle vacqueroit, & que cela étoit
cause qu'il ne me la pouvoit donner; Qu'il
étoit bien vray que son fils n'étoit pas en
âge de pouvoir servir de deux ou trois
ans, mais que ledit sieur de Montigny
luy donneroit un de ses parens nommé la
Plesse pour y servir, jusques à ce que son
fils eût atteint l'âge necessaire, & qu'il
me promettoit de me donner la premiere
qui vacqueroit. Il remarqua que je chan-
geay de couleur à ces paroles, & me dit,
Puysegur, je voy bien que cela vous fâ-
che, dis-je vray. Je répondis, en verité,
Sire, cela me surprend beaucoup, parce
que

que je croyois les paroles des Rois inviolables, & qu'ils ne manquoient jamais à ce qu'ils avoient promis. Il me dit, que c'étoit la raison pour laquelle il ne me la donnoit pas, d'autant qu'il l'avoit promise à Monsieur de Montigny avant que me la promettre, & que je verrois bien par la premiere qui viendrait à vacquer, qu'il étoit homme de parole, & que je l'aurois tres-assurément; Que si en attendant je voulois celle de la Compagnie de Porcheuse, du Regiment de Navarre, il me la donneroit. J'en remerciay sa Majesté, & ne la voulus pas accepter, & aussi-tôt je sortis du cabinet, & m'en allay au corps de garde. Monsieur de Bassompierre demeura près de la personne du Roy, qui se mit à la fenêtre, & m'envoya par ledit sieur de Bassompierre soixante pistoles dans une bourse verte. Je ne les voulus point prendre, & le remerciay en la presence même du Roy, luy disant, que l'action que j'avois faite n'étoit pas pour prendre de l'argent de sa Majesté, mais seulement pour acquérir de l'honneur en la servant, & que ma recompense seroit une Enseigne aux Gardes qu'elle me donneroit quand il luy plairoit, comme elle me l'avoit promis; que l'argent seroit mieux dû à la Libardie qui avoit été blessé, que non pas à moy, qui graces à Dieu me portois fort bien. Le Roy dit, donnez-luy l'argent, qu'il le baille à la Libardie. A quoy je répondis, Monsieur,

34 LES MÉMOIRES 1622.
donnez-le , s'il vous plaît , au Sergent
nommé le Basque , qui luy donnera ;
car pour moy je ne le prendray point.
Il luy donna l'argent & la bourse ; mais
le pauvre la Libardie n'en jouït pas
long-temps , d'autant qu'il mourut deux
jours apres. Monsieur le Duc de Fron-
sac fut tué en une attaque qu'on fit au
fort saint Denis , dans une sortie que
firent les ennemis. Monsieur de Mont-
morency étoit pris prisonnier , mais
Monsieur d'Argencourt qui commandoit
à Montpellier , fit si bien qu'avant
qu'on le pût connoître , il le fit sauver.
Ce siege ne fut pas trop meurtrier , on
n'y perdit que le sieur de Castelnau Ca-
pitaine aux Gardes , l'Enseigne de Mon-
tigny , & les Officiers de Normandie cy-
dessus nommez , & autant de Picardie.
Le nombre des soldats tuez ou blesez ,
n'a pas été grand , excepté à la premiere
attaque. Les raisins ne faisoient point de
mal aux soldats , ceux de Montauban en
avoient fait mourir plus de cinq mille
de la dissenterie , au lieu que ceux de
Montpellier avoient servy à les bien
nourrir. La ville se rendit par le Trai-
té de paix qui fut fait ; l'on y mit en gar-
nison les Regimens de Picardie & de Nor-
mandie , & on mit les Compagnies à
deux cens hommes , & deux de Ca-
valerie , celle de Cottenant , & celle de
Loppe : Monsieur de Valencé en fut Gou-
verneur.

Après

Après cela le Roy marcha droit à Avignon, & pendant sa marche il ôta les carabines à sa Compagnie de Carabins, & leur fit bailler des mousquets, & donna la Compagnie vacante par la mort du Capitaine, au sieur de Montallet, la Lieutenant au sieur de la Vergne, & la Cornette au sieur de Montallet, qui portoit le même nom que le sieur de Montallet son oncle, qui mourut empoisonné à Négresplice étant Capitaine des Carabins, & qui fut luy-même après ledit sieur de Montallet Capitaine desdits Mousquetaires. Sa Majesté demanda à Monsieur d'Espéron six de ses Gardes pour mettre dans ladite Compagnie; Elle voulut, & je puis même dire, qu'elle me força de prendre une casaque de Mousquetaire. La difficulté que j'en faisois, n'étoit pas que je ne scüssse fort bien, que ce m'étoit un grand honneur d'être dans la Compagnie; mais j'apprehendois fort que cela ne m'éloignât de la charge d'Enseigne qui m'avoit été promise à Montpellier. Sa Majesté m'assura que cela ne me reculerait pas, & qu'il me mettoit dans ses Mousquetaires; parce qu'il scavoit bien que j'étois un vaillant homme; & qui avoit fait de belles actions; Qu'il étoit résolu de ne mettre que des Gentilshommes dans cette Compagnie, qu'il prendroit dans ses Gardes, comme aussi quelques soldats de fortune, mais qu'il ne vouloit point en prendre qu'ils n'eussent servy, &

36 LES MEMOIRES 1622.
qui ne se fussent trouvez aux occasions,
desirant après cela , quand ils auroient
été pendant quelque temps dans la Com-
pagnie , les en tirer , & les disperser dans
les vieux & petits Regimens , & leur don-
ner même des Enseignes & des Lieute-
nances dans les Gardes ; & lorsqu'ils se-
roient dans un de ces degrez , il ne leur
feroit point de tort , quand les Charges
au dessus d'eux vacqueroient , pour mon-
ter aux Compagnies , & qu'il me pro-
mettoit de me donner la premiere Enseig-
ne ; ce qu'il fit dix-huit mois après que
je fus entré dans ladite Compagnie des
Mousquetaires. J'ay demeuré dans cette
Charge d'Enseigne depuis l'an 1624. jus-
ques en 1631. J'avois pour Capitaine
Monsieur de la Salle , oncle de celuy qui
est Lieutenant des Gens-d'armés de sa
Majesté , dont Monsieur de Marillac eut
la Compagnie par démission , & fut tué
au siege de Privas. Monsieur de Commi-
nges frere de Monsieur de Guittaut l'eut
après , mais il n'eut pas un meilleur sort
que de la Salle , car il fut aussit tué devant
Pigneroles ; & ledit sieur de Guittaut ,
sous lequel je quittay la Compagnie , l'eut
après. Je vendis l'Enseigne à Monsieur
de Comminges en l'année 1631. pour
acheter la Compagnie de Monsieur d'An-
ton , Capitaine au Regiment de Pied-
mont , & la Charge de Major au même
Regiment , que j'achetay de Monsieur de
la Roche , Capitaine des Gardes de Mon-
sieur d'Espéron.

Aprés

Après le siege de Montpellier, quatre ans se passerent sans aucune guerre contre ceux de la Religion. Le Roy fit construire un fort près de la Rochelle, où le Regiment de Champagne demeura longtemps en garnison, puis il alla dans l'Isle de Ré avec son Armée, commandée par Monsieur le Prince. Monsieur de Soubise qui avoit quatre mille hommes dans cette Isle, fut battu, & contraint de se retirer avec perte de douze ou quinze cens hommes, qui furent tuez ou noyez, en se voulant embarquer. Toutes les troupes revinrent dans les garnisons. Ceux de la Rochelle continuerent leur sedition, & obligerent le Roy de se resoudre d'y mettre le siege. Il fit partir douze Compagnies de son Regiment des Gardes pour y aller. Monsieur d'Angoulesme fut choisi pour être le General de l'Armée, Monsieur de Bassompierre y étoit aussi, & y avoit un quartier. Cette Armée étoit composée d'un bon nombre d'infanterie. On se resolut d'assiéger la ville par famine, & non par force; & comme on n'apprehendoit point le secours des ennemis par terre, on commença par faire un fort à la pointe de Corail, qui est à l'embouchure du canal, qui vient de la mer pour entrer dans la ville. On fit une contre-va-lation, c'est-à-dire une ligne, des redans, & des forts en deux endroits pour l'entourer, & empêcher les assiegez de pouvoir sortir. On dressa aussi une batterie à

la pointe de Corail, de six pieces de canon pour battre le canal, en cas qu'il se presentât des vaisseaux pour y passer. On en fit aussi une de l'autre côté proche le fort Louïs, pour battre sur le même canal. Dans le temps qu'on achevoit ces batteries, Monsieur le Duc d'Orleans vint pour y commander, & y demeura quelque temps. Six semaines après le Roy y arriva avec Monsieur le Cardinal de Richelieu. On commença de faire travailler à la digue, dont la conduite fut donnée à Monsieur de Marillac. Comme elle fut à demy faite, le Marquis de Spinola, qui venoit de commander en Flandres, arriva au camp; & alla saluer le Roy, qui luy fit voir toutes ses troupes, & les travaux de la digue; & après avoir bien considéré le tout, il dit à sa Majesté, qu'il ne doutoit pas qu'il ne prît la Rochelle, & que la digue subsisteroit. Pour construire cette digue, on prenoit des pierres à la pointe de Corail, que des hommes portoient dans des hottes, & les jettoient dans le canal, où la mer venoit deux fois le jour. On la faisoit de vingt-quatre pieds de large aussi droite comme une muraille, mais la marée de Septembre qui est une des plus grandes marées de toute l'année, venant avec un vent impetueux, la renversa; & ne fut pas rompue par ouverture comme une muraille s'ouvre ordinairement en tombant, mais cette marée la mit en gla-
cis en la renversant, & l'on reconnut par-
là

4622. DE M. DE PUYSEGUR. 39
là qu'il falloit rétablir cette muraille de
cette façon, ce qui fut fait; & quand la
mer venoit devant, elle ne faisoit que se
jouer contr'elle sans aucune impetuosité,
& ne passoit jamais par-dessus. L'on con-
tinua le travail par les deux bouts jusques
à ce qu'on les eût approchez à quatre toi-
ses l'un de l'autre, & l'on laissa cette lar-
geur pour le conduit de l'eau qui alloit &
revenoit à la Rochelle; & pour empêcher
qu'on ne passât dans cet espace, on ma-
çonna six vaisseaux, c'est-à-dire qu'on
en remplit le vuide avec de bon ciment,
puis on les mit dedans cet espace. Ils é-
toient enfoncez dans l'eau de telle sorte,
que quoy que la mer vint, ils ne hauf-
soient pas, & par ce moyen on passoit
d'un côté du canal à l'autre, & rien ne
pouvoit entrer par mer dans la place. On
payoit les hotteurs dans le commencement
de cet ouvrage au mereau à raison de six
sols pour le cent de hottes; & à mesure
que la digue avançoit dans le canal, on
en rehaussoit le prix, à cause que le canon
de la courtine de la ville, de la tour du
Garaut & du Havre, incommodoit les
travailleurs. Ce travail a été estimé le plus
beau & le plus hardy qu'on ait jamais fait.
Le sieur de Marillac le fit construire &
parfaire à tres-juste prix. Pendant le
temps que l'on travailloit à cette digue,
le Roy tenoit son Armée navale à la poin-
te de Corail, à l'entrée du canal, favo-
risée des deux batteries dressées contre les vais-

vaisseaux qui les auroient voulu combattre pour entrer dans le canal. Elle étoit commandée par Monsieur le Commandeur de Valencé, lequel se gardoit fort bien, ayant toujours des pinasses avancées vers l'Isle de Ré, qui n'est distante que de trois lieues de la ville de la Rochelle, afin d'être averty s'il ne parloit point de vaisseaux détachez de l'Armée navale des Anglois qui étoit devant cette Isle, commandée par le Duc de Bouquinkan. Cette Armée étoit composée de six-vingts voiles, où étoient tous les grands vaisseaux d'Angleterre. Si-tôt que la digue fut achevée, sa Majesté s'en revint à Paris, & Monsieur le Cardinal de Richelieu resta pour commander l'Armée. Son Eminence voyant la Rochelle affoiblie de beaucoup, par la faim qui avoit fait perir plus des deux tiers des habitans, prit résolution de faire petarder une fausse porte, qui étoit proche d'une tour, dans laquelle les assiégez tenoient Monsieur de Fesquieres prisonnier. Par l'ordre de son Eminence, on partit avec huit cens hommes des Gardes & quatre cens de chaque autre Regiment; cela se conduisit par l'intelligence d'un particulier, qui avoit été dans la place. J'étois commandé avec Monsieur de Malissy Capitaine aux Gardes, pour donner des premiers; mais par bonheur pour nous, le jour nous prit à deux ou trois cens pas du fossé, qu'il étoit impossible de passer, étant rempli d'eau

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 41
d'eau d'une picque de hauteur. Le jour
commençant donc à paroître, nous fû-
mes découverts, & contraints de nous
retirer, les ennemis nous reconduisant à
coups de canon, qui tuerent beaucoup
des nostres. Il y en avoit sept ou huit pie-
ces qui nous tiroient par derriere; & d'au-
tres par les côtez des tours & des bastions.
Le Roy ne demeura pas long-temps à son
voyage, & revint.

Les ennemis étoient descendus dans
l'Isle de Ré, & s'en étoient rendus les
maîtres, à la reserve du fort de la Prée,
où commandoit un Officier de Champa-
gne nommé Barriere, avec quatre cens
hommes qui étoient dedans. Ils assiege-
rent la citadelle de saint Martin, & firent
tres-mal de ne prendre pas le fort aupar-
avant. Sa Majesté voyant le siege bien for-
mé, & sçachant que Monsieur de Thoiras
Mestre de Camp du Regiment de Champa-
gne, qui commandoit dans ladite citadelle,
manquoit de vivres, fit partir douze pi-
nasses que Monsieur de Grammont luy
avoit envoyées, par un Gentilhomme
nommé Vallin, lequel eut assez d'adresse
& de bonheur pour passer à travers l'Ar-
mée ennemie, & décharger les vivres
qui étoient dedans ces pinasses, sans en
perdre qu'une qui fut coulée à fond com-
me on la déchargeoit. Les ennemis y mi-
rent depuis si bon ordre, qu'il fut impos-
sible d'y faire passer du depuis aucune
chose. On tenta néanmoins un secours,
mais

mais il n'y eut qu'une barque qui y pût entrer : les autres furent prises , dans l'une desquelles étoit le sieur de Joüy , fils du bon-homme Hecourt , Gentilhomme de la Vannerie de sa Majesté , qui fut fait prisonnier ; & comme il disoit beaucoup de bien du Roy son Maître qu'il aimoit fort , & beaucoup de mal du Roy d'Angleterre , il étoit souvent battu quand il parloit de la sorte. Il vint un trompette du Duc de Bouquinkan dans une chaloupe , qui ramenoit deux prisonniers que ce Duc renvoyoit. Il conta au Roy de quelle maniere Joüy étoit traité par les Anglois , qui luy dit que Joüy n'avoit que ce qu'il meritoit , puisqu'il étoit assez impertinent pour dire du mal du Roy d'Angleterre , & qu'il ne seroit pas fâché qu'on le battit bien encore , s'il continuoit dans telle folie. Les ennemis presserent fort la citadelle , & Monsieur de Thoiras voyant qu'il luy étoit impossible de pouvoir faire passer personne parmy les soldats qu'il avoit , pour entreprendre de venir à nage au Plomb , petit port de deçà vis-à-vis de Ré , étoit fort inquiet. Il s'en trouva un par bonheur qui s'offrit à luy pour cela. Monsieur de Thoiras luy mit un billet dans une charge de fer blanc , qu'il couvrit de cire , afin que l'eau ne pût pas entrer dedans , & la luy pendit au col. Il passa fort adroitement , prenant son temps comme la mer revenoit du côté de Plomb , ayant pris , quoy qu'il sçût par-

fai-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 43
faitement bien nager, des gourdes, qu'on
luy attacha sous les aisselles, afin qu'el-
les pussent le supporter dans l'eau. Lors-
qu'il fut arrivé au Plomb, on le vêtit
d'un habit de toile pour venir trouver le
Roy, auquel il dit, & à ceux qui l'inter-
rogoient, que ce qu'il avoit eu le plus à
combattre en passant à la nage, étoient
les poissons qui venoient pour luy pren-
dre ses parties. Sa Majesté ayant ouvert la
lettre que Monsieur de Thoiras luy écri-
voit, prit resolution de faire faire une
descente dans l'Isle de Ré pour le secou-
rir; & tout aussitôt elle disposa des trou-
pes qu'elle choisit elle-même. Elle nom-
ma tous les Officiers qui devoient com-
mander les hommes des Regimens parti-
culiers, depuis le Mestre de Camp jus-
ques au dernier Enseigne, ne voulant pas
en cette occasion que les ordres des Regi-
mens fussent suivis, & qui eussent été de
détacher ceux qui devoient être comman-
dez à leur tour. On détacha huit cens
hommes des Gardes, Monsieur de Ca-
naples Mestre de Camp, six Capitaines,
six Lieutenans & six Enseignes. Les Ca-
pitaines étoient Messieurs de Mansan, de
Fourille, Tilladet, Porcheuse, Saligny
& Malissy; les Lieutenans, Droët, Va-
lencé, Mansan, du Bourdet, le Lieutenant
de la Compagnie de la Baine; & les En-
seignes, Puysegur, d'Espagne, Retuge,
l'Enseigne de Castelnau, & deux autres.
Et, quoy que je ne fusse que de la dernière
Com-

Compagnie, le Roy voulut que je servisse dans la premiere, qui étoit celle de Monsieur de Canaples.

Dans les autres Regimens, sa Majesté choisit tous les Capitaines comme bon luy sembla. Je sçay bien que dans Piedmont elle choisit Lambert, Marillac, & Montsoulin. L'ordre fut donné au Regiment des Gardes de s'embarquer au Plomb avec cinquante maîtres des Gens-d'armes, & cinquante des Chevaux legers de la garde. Les autres troupes s'embarquerent, les unes à Olleron, les autres à Broüage de tous les côtez, afin que celuy qui auroit le premier vent, pût descendre, & se retrancher au même-temps qu'il seroit descendu. Toutes les bellandres dans lesquelles les hommes & les chevaux furent embarquez, étoient bien chargées de vivres, tant pour les uns que pour les autres. Les ennemis étoient en haye avec leurs vaisseaux en deux lignes, par le milieu desquelles il nous faisoit passer. Nous ne pouvions pas les surprendre, puisqu'ils nous voyoient embarquer en plein jour, & qu'ils nous canonoient de leurs vaisseaux. Si-tôt que nous fûmes embarquez, nous nous mîmes à la voile, ayant le vent assez bon. La barque dans laquelle j'étois avec Monsieur de Canaples, marcha la premiere. Le Capitaine étoit un nommé du Lac, qui avoit autrefois commandé les vaisseaux de la Rochelle. Il étoit fort expert & bien entendu, & vous le connoîtrez

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 43
trez par le recit que je vous en vais faire.

Passant par le milieu des deux hayes que je viens de vous dire, les ennemis voyant nos barques suivre à la file, leverent les ancres de trois de leurs grands vaisseaux, de ceux qui étoient sur nôtre main droite. On avoit donné ordre qu'il n'y eût qu'un maître, un marinier, & trois autres hommes sur le tillac de nos barques, & chacune d'elles n'avoit qu'une voile. Un de ces grands vaisseaux, dont je viens de parler, qui s'étoit mis à la voile, & qui avoit le dessus du vent, venant droit à la nôtre, du Lac qui la conduisoit, voyant qu'il nous prenoit par le milieu, mit la main à son sabre, coupa la corde qui tenoit la voile en bas; & cette barque, au lieu de marcher, le vent donnant dans la voile, la fit secoüer, ce qui fut cause qu'elle n'alla pas si vîte, & le vaisseau nous emporta un bout de la prouë qu'il rompit; & tout aussi-tôt luy & moy, le manœuvre, & un Sergent de la Mestre de Camp qui étoit sur le tillac, nous jetâmes à la voile, & nous saisisant du morceau de la corde qui avoit été coupée, nous remîmes tout en état, & continuâmes nôtre voyage droit au fort de la Prée. Nous échoüâmes néanmoins assez loin du port, à cause que nos barques étoient trop chargées; & dès le moment que nous fûmes échoüez, je fis descendre un soldat dans l'eau pour sonder s'il y avoit pied. Il me dit qu'il n'y en avoit point. Il

est

est vray qu'il le croyoit ainsi, mais je remarquay que c'étoit quand la vague venoit à luy : & comme pour l'ordinaire les vagues se haussent & se baissent, quand elles étoient baissées, il n'en avoit que jusques dessous les aisselles. Je dis à Monsieur de Canaples qu'il étoit bon de faire descendre des gens, & m'offris même de descendre le premier, ce qu'il m'accorda; mais je fis auparavant descendre un Sergent & douze soldats, auxquels je commanday de mettre les bandoulières attachées au haut du mousquet, du côté de la crosse auprès de la clef. Ils tenoient leurs mousquets avec les deux mains, & marcherent si heureusement dans l'eau, que pas un d'eux ne les mouilla. Après que nous fûmes arrivez à bord, & nous être un peu secoïez, je fis marcher le Sergent Carabin, qui étoit descendu le premier avec ses mousquetaires, & l'avancay à deux cens pas dans les Dunes. Je luy fis poser deux sentinelles, l'une à droit & l'autre à gauche; & après avoir attentivement prêté l'oreille, nous entendîmes hânnir des chevaux, ce qui me fit juger qu'il y avoit-là des gens qui nous attendoient; ce qui se trouva veritable. Je retournay promptement aux barques, desquelles je fis sortir au plus vite des soldats, jusques au nombre de trois cens, & sur l'heure nous marchâmes en avant, posâmes trois petits corps de garde devant nous de douze hommes chacun, soutenus de

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 47
de trente ; le reste des soldats passez sou-
tenoient ces trente-là. Nos gens ne furent
pas plutôt placez , que cinq cens hommes
François de la Religion , commandez par
un nommé Savignac , vinrent donner sur
nous , tuerent Monsieur de Mansan Lieu-
tenant , blessèrent legerement Monsieur
de Malissy , & bien fort Monsieur du Bour-
det ; passerent au travers de nous , & al-
lerent droit aux barques à dessein de les
brûler , croyant que la mer étoit retirée ,
& qu'elles étoient tout-à-fait échoüées ;
mais cela ne se trouva pas ainsi : nos hom-
mes de la gauche , & de la droite qui n'a-
voient pas été renversez , tirerent sur eux ,
ce qui les obligea de se retirer par le même
endroit qu'ils étoient venus. Un bataillon
de mille Anglois les soutenoit , mais vé-
ritablement ces Anglois ne les suivirent
pas ; & s'ils les eussent suivis , il est sans
doute qu'ils nous auroient facilement dé-
fait & brûlé nos barques ; mais ce batail-
lon s'arrêta , d'autant que ceux du fort ti-
rerent deux coups de canon , dont l'un
chargé de cartouches leur tua ou bles-
sa dix ou douze soldats , ensuite dequoy il
se retira avec deux escadrons de cinquante
maîtres , qui étoient avec ce bataillon.
Savignac se retira le dernier avec les Fran-
çois. Le jour vint , & il nous falut mettre
derrière , & dans les fossés du fort de la
Prée , le canon de leurs vaisseaux battant
par tout. Ils furent avec leurs remberges
tirer sur nos barques , dont on n'avoit
pas .

pas encore déchargé les munitions ny tiré les chevaux des cavaliers qui étoient dedans. Je fus commandé par Monsieur de Canaples de les faire décharger. On donnoit quarante sols de chaque barque où étoient les biscuits, & dix sols de chaque sac de farine. Nous perdîmes en faisant cette décharge, quarante ou cinquante hommes; & la nuit de la descente, nous en eûmes bien encore une centaine de tuez ou blessez, & mis hors de combat. Nous fûmes huit jours au fort de la Prée, sans avoir aucunes nouvelles des autres troupes qui devoient venir, au bout desquels huit jours Monsieur de Schomberg arriva avec celles qui s'étoient embarquées à Orleron. Le lendemain Monsieur de Marillac arriva aussi avec le reste. Le jour précédant de la venuë de Monsieur de Schomberg, le Duc de Bouquinkan fit faire une attaque generale au fort saint Martin. Il fut repoussé par trois fois, & ne pût jamais gagner la demi-lune que Monsieur de Saint Preuil défendoit. Une des principales raisons qui l'empêcha de réussir en cette attaque, est qu'il avoit plû pendant le matin, que la terre n'étoit pas sèche, mais grasse & glissante, & qu'on ne se pouvoit soutenir en montant, quoy que plusieurs soldats eussent attaché des mollettes d'éperons sous leurs pieds pour se tenir plus fermes.

Dans la resolution que les Anglois avoient prise de donner encore un assaut ge-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 49
neral, Monsieur de Schomberg alla droit
à saint Martin pour secourir la place, mais
ils leverent la tranchée, & se mirent en
bataille pour se retirer, marchant droit
en un lieu qu'on appelle la Couïarde. Nous
nous mîmes aussi en bataille en allant
droit à eux. Nous avions six escadrons,
dans lesquels il y avoit des Gens-d'armes
& des Chevaux legers du Roy. Monsieur
de Bussy Lamet commandoit les autres
escadrons, qui n'étoient composez que
de quarante ou cinquante maîtres chacun;
& quant à l'infanterie, nous faisions dix
bataillons de cinq à six cens hommes cha-
cun, l'un portant l'autre, celui des gar-
des étant néanmoins le plus fort. Comme
nous fûmes en presence devant eux à la
Couïarde, ils firent semblant de se tenir
fermes devant nous. Monsieur de Thoi-
ras voyant que les ennemis se retiroient,
fit sortir un bataillon de Champagne de
cinq cens hommes, qui nous vint join-
dre. Je commandois les enfans perdus
des Gardes comme Enseigne, & le Baron
de Droët comme Lieutenant. Il avoit cin-
quante hommes à droit, & moy cinquante
à gauche. Je m'apperçûs que les batail-
lons Anglois n'étoient pas si épais; c'est
une Nation qui se met pour l'ordinaire à
dix de hauteur, ce qui paroïssoit fort; &
comme ils défilioient par les rangs de der-
riere, je les vis s'éclaircir, ce qui me fit
aller (parce que Monsieur de Canaples é-
toit allé trouver Monsieur de Schomberg

qui l'avoit demandé) droit à Monsieur de Mansan qui commandoit. Je luy dis, Monsieur, les ennemis défilent, & se retirent sans que nous leur fassions rien, si nous ne les enfonçons sur l'heure. Monsieur de Marillac vint à moy; & comme je luy faisois connoître qu'ils défilent, Monsieur de Thoiras y vint, qui nous commanda de charger les ennemis; ce que nous fîmes, & les renversâmes dans le bourg de la Couïarde, & en tuâmes bon nombre. Monsieur de Bussy avec sa cavalerie passa par delà le bourg, & les chargea. Monsieur le Comte de Harcourt étoit Volontaire avec luy, qui se signala dans cette occasion, & fit de beaux exploits. Tous ceux qui l'ont vû servir depuis ce temps-là, n'auront pas de peine à le croire. Nous les poursuivîmes le long d'une digue, par laquelle ils se retiroient pour aller gagner leurs vaisseaux. Il s'en noya beaucoup dans des fosses, qui étoient à droit & à gauche de la digue, & principalement de la cavalerie; car nul de ceux qui y tomboient, n'en pouvoit plus ressortir. Ils s'aviserent d'une ruse qui leur réussit, ils répandirent de la poudre par une longue traînée en plusieurs endroits de la digue, & jetterent de l'argent & de l'or dessus, afin d'obliger quelques soldats de se jeter dessus cet or & cet argent avec la méche. Quoy que j'eusse laissé un homme sur la digue pour avertir les nostres de ne point approcher avec la

mé-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. Si
mèche, il y eut néanmoins un soldat avi-
de nommé de la Roche, qui étoit de la
Compagnie de Vassinclair, qui se jetta
imprudemment avec la mèche pour ra-
masser cet argent, mais il y fut brûlé avec
quinze ou vingt autres de ses camarades.
Comme nous poursuivions vigoureuse-
ment les ennemis fuyards au bout d'un
pont, je me rencontray fort près de Mon-
sieur de Bouquinkan. Mon dessein étoit
de le prendre, mais ses soldats qui étoient
derrière le pont, se saisirent promptement
de sa personne; & ceux qui étoient sur le-
dit pont, l'ayant aussi-tôt enlevé en l'air,
le passerent de main en main de l'un à
l'autre; les uns le soutenant par dessous
les aisselles, & les autres par dessous les
genoux. Le pont n'étoit pas bien long à
passer, n'étant composé que d'une arche,
ainsi il ne put être arrêté, mais nous prî-
mes le Milord Montoioyre, frere du Mi-
lord Carly. Je le donnay en garde à un
nommé Chayannes Sergent de la Compag-
nie de la Sale, dans laquelle j'étois En-
seigne. Les Anglois n'avoient pas plus de
quinze cens hommes quand ils se retire-
rent, tout le reste fut tué, blessé, ou fait
prisonnier; tous leurs drapeaux furent
pris, & il ne se sauva pas un seul homme
de leur cavalerie. Le peu de gens qui leur
resta tint bon à un autre pont qui étoit par
delà celui dont je viens de parler, pour
se donner le temps de s'embarquer. Nous
fîmes tous nos efforts pour les enfoncer,

mais nous ne pûmes venir à bout de cette entreprise. Monsieur de Porcheuse Capitaine aux Gardes y fut blessé, & mourut quelque temps après.

L'on mit des vivres dans la place de Ré, on en tira les blessés & les malades, puis nous retournâmes à la Rochelle, qui se rendit, n'y ayant plus de gens dedans qui eussent la force de pouvoir tirer un mousquet, ny de pouvoir travailler, la plupart ne vivant que d'herbes comme les bêtes, après avoir mangé tous les cuirs qui s'étoient trouvez dans la ville, soit aux selles des chevaux, ou aux coffres & aux bottes, & même tous les parchemins. Le Roy par sa clemence leur ayant accordé le pardon qu'ils demanderent à sa Majesté, y fit entrer son Regiment des Gardes, un jour auparavant qu'elle y entra elle-même, à la tête duquel Regiment étoit Monsieur d'Espèrnon Colonel de l'infanterie, ayant la picque sur l'épaule, & marchant six pas devant Monsieur de Canaples Mestre de Camp dudit Regiment, suivy de six Capitaines, à quatre pas de distance, près desquels marchoit tout le bataillon, composé de dix Compagnies, les Officiers étant chacun aux postes qu'ils devoient avoir aux divisions, & les Enseignes portant leurs drapeaux. On nous mit en bataille dans la place, & l'on envoya cinquante hommes à la Tour du Garaut, cinquante à la tour de la Chaisne, & cent sur le port. Le reste des autres Compagnies

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 93
gnies du Regiment alla garder les portes.

Le lendemain le Roy y fit son entrée, & fit chanter le *Te Deum*, pour rendre grâce à Dieu de l'heureux succès de la prise de la Ville, dans laquelle il fit faire une Procession generale, où le Saint Sacrement fut porté par Monsieur l'Archevêque de Bordeaux. Sa Majesté y assista avec toute sa Cour. Les Gardes étoient en hayes des deux côtez dans toutes les ruës par où passoit le Saint Sacrement, les Officiers à la tête, chacun à son poste. Sa Majesté fit donner du pain à tous les habitans de la Rochelle, qui étoient tellement affamez, que lorsqu'ils voyoient entrer les soldats avec le pain de munition à leurs bandoulières, ils se mettoient tous à genoux pour en avoir; & l'on peut dire avec vérité que pas un soldat ne leur en refusa. Le Roy mit dans la place pour y commander, Monsieur le Commandeur de la Porte; & sous luy le sieur Duliege, premier Capitaine & Major de Rambure. Il fut depuis Lieutenant Colonel, & fut nommé Maréchal de Camp en 1635. & mourut peu de jours après. C'étoit un respectable homme d'infanterie (ce que je dis se justifie par les Memoires de M. d'Espernon, où il le nomme le Liege, son pere avoit été Gouverneur de S. Valery, & étoit mort Commandant dans Guise. Pour luy il laissa deux garçons qui furent tuez, l'un étant premier Capitaine & Major de la Reine à l'Hilaire, & l'autre Lieutenant

54 LES MEMOIRES 1622.
de Mestre de Camp de Piedmont aux li-
gues d'Arras, & deux filles, dont l'une
fut Religieuse, & l'autre que j'épousay.
Les troupes retournerent dans leurs gar-
nisons, & le Regiment des Gardes revint
à Paris.

L'année d'après le Siege, sa Majesté par-
tit de Paris pour s'en aller à Lyon, & de-
là en Dauphiné, où étant, elle resolut
le voyage de Piedmont, où le Duc de Sa-
voye se mit en devoir d'empêcher le passa-
ge du pas de Suze. On y fit conduire du ca-
non, & on passa par Saint Jean de Mau-
rienne, & par le mont Genève droit à
Ours, & delà à Suze. On força le passa-
ge qui étoit défendu par le Prince Major,
fils aîné du Duc de Savoye, qui reçut un
coup de mousquet, qui ne luy fit qu'une
grande contusion sans percer, quoy qu'il
fût tiré de fort près. L'on disoit que sa
préservation venoit de ce qu'il portoit sur
luy un morceau du Saint Suaire. Les bār-
ricades, quoy que tres-difficiles furent
forcées, parce qu'on trouva moyen de
passer à droit & à gauche, & de grimper
par des roches, que les ennemis croyoient
inaccessibles; & quand on les eut passées,
on les prit par derrière, & se retirerent.
La citadelle de Suze fut assiégée, & tint
quatre ou cinq jours. Le Roy logea dans
la ville, & fit avancer une partie de son
Armée à deux lieues de Suze, en un lieu
qui s'appelle Vantelinoin, si je ne me trom-
pe. Les troupes avancées, étoient com-
man-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 55
mandées par Monsieur le Maréchal de
Crequy. Cinq ou six jours après la prise
de Suze , l'accommodement se fit entre
le Roy & Monsieur le Duc de Savoye , qui
vint voir sa Majesté bien accompagné.
Le Roy le reçut amiablement , & luy fit
de grandes caresses. La chambre se trou-
va lors de cette entrevüe si remplie de
gens , que les planches branloient &
plioient. Le Roy dit , il semble que la
maison veuille tomber , il faudroit faire
sortir une partie de ceux qui sont icy , &
on commanda à un Huissier d'exécuter cet
ordre ; ce qu'il fit. Le Duc de Savoye dit
au Roy , Sire , je ne m'étonne pas de voir
plier une chambre , puisque les monts ont
plié sous vôtre Majesté , & sous vos trou-
pes , pour vous favoriser le passage. En
continuant leurs discours , sur la facilité
que le Roy luy disoit avoir trouvée de pas-
ser les monts que l'on luy avoit faits si dif-
ficiles , dit qu'il avoit fait monter son ca-
non avec des cables , & certains mouli-
nets , qu'on mettoit & attachoit avec des
cordes aux affus , & que l'on tournoit ces
moulinets à force d'hommes , pendant
que les autres tiroient les cables avec les
bras ; Que les boulets se portoient dans
des hottes , & les munitions , poudres &
bales dans des barriques sur des mulets , &
les méches dans des paquets ; Qu'en six
jours routes les munitions & les canons
passèrent les montagnes , & arriverent à
Ours , qui est au pied du mont Genevre ;

& que l'ordre avoit été si bien établi pour ce passage, qu'on n'avoit pû aller plus vite. Le Roy ayant achevé de conter son passage à Monsieur le Duc, mit la tête à la fenêtre; & voyant un Gentilhomme, qui depuis a été Mestre de Camp de Picardie, & qui étoit en sentinelle devant la porte, luy dit, mon Oncle, voyez-vous bien ce soldat qui est en sentinelle, il se nomme Breauté. Il est riche de plus de trente mille livres de rente, son grand pere fut celuy qui se battit contre Gravandon en Flandres. Il luy dit ensuite, qu'il avoit dans son Regiment des Gardes, quatre cens Gentilhommes de fort bonne maison qui étoient riches, & apprenoient le métier de soldat; Que quand ils auroient servy quelque temps, & qu'il voudroit mettre des troupes sur pied, il leur donneroit de l'employ, & même des Charges dans ses Gardes, lorsqu'il en vacqueroit quelques-unes; ainsi qu'il fit dans le même lieu de Suze, ayant donné à Bouchavannes l'Enseigne de la Compagnie de Montigny, & à Carret celle de Tilladet. Monsieur de Savoye luy répondit, que c'étoit le moyen d'avoir de bons Officiers, & de faire naître l'envie à sa Noblesse de porter les armes. Il prit congé du Roy, & s'en alla coucher à Veillanne. Trois jours après, Madame la Princesse de Piedmont vint voir sa Majesté, qui se mit en devoir de la bien recevoir, en disant qu'elle étoit sa bonne sœur. Monsieur le Maré-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 57
réchal de Crequy la reçut à Vauffonin avec
des troupes avancées, & toutes rangées
en bataille, autant bien que la situation du
lieu le pouvoit permettre. Le Roy la re-
çut aussi, en luy faisant voir les troupes
qui étoient logées dans les montagnes,
entre Vauffonin & Suze. Il me fit l'hon-
neur de me choisir pour aider à les mettre
en bataille, & en faire l'ordre auparavant;
& comme il y travailloit, il me dit,
Puysegur, ton habit n'est pas trop beau,
je voudrois bien que tu en eusse un autre.
Je luy répondis, Sire, si vôtre Majesté
n'avoit pas fait laisser tous les équipages
à Grenoble, j'en aurois un plus beau. J'y
ay fait aussi demeurer les miens, repartit
le Roy, & n'en ay apporté que trois. Il
m'en faut un pour le jour que ma sœur ar-
rivera, un autre pour le lendemain, qui
sera le jour que nous ferons faire l'exer-
cice aux troupes devant elle; & le troisié-
me, pour le jour qu'elle s'en retourne-
ra. Il me demanda si l'on ne trouveroit
pas à Ours du galon d'or chez quelque
Marchand, ou de la natte, qui est un
grand passément d'or & d'argent. Je luy
répondis que j'en avois vû chez un, que je
me ferois faire un haut de chausse de drap,
sur lequel je ferois coudre de cette natte.
Et moy, dit le Roy, jete donneray le co-
let de buffe que j'ay sur moy. C'étoit un
grand colet doublé d'un satin Isabelle, sur
lequel il y avoit deux grandes nattes d'or
& d'argent, dont les manches étoient de

38 LES MÉMOIRES 1622.
futaine chamarrées de certain galon d'or & d'argent, au haut desquelles il y avoit deux grandes éguillettes de foye Isabelle, avec des bouts d'argent. Voila de quelle façon je fus habillé le jour que Madame arriva. L'ordre de la reception étant donné, le Roy me dit, mais tu ne changeras pas d'habit le lendemain, quand nous ferons faire l'exercice. Non, Sire, à moins que vous ne m'en donniez un des vostres. Comment ferons-nous cela, me dit-il ? Sire, vous pourrez me donner celui que vous aurez vêtu le jour de son arrivée. Il y consentit, & me dit que je choisisse celui que je voulois qu'il prît. Celui qu'il vous plaira, Sire. Non, me dit-il, je mettray celui que tu aimeras le mieux avoir après que je l'auray quitté. J'en ay deux en broderie, l'un gris, & l'autre de couleur de musc, le troisième est d'une écarlate fort belle, chamarrée de galon d'or & d'argent, le manteau de même, tout couvert jusques au coler, le pourpoint aussi chamarré comme les chausses. Je répondis que je les avois vûs tous trois, mais que ce dernier me sembloit plus séant pour le premier jour à la tête d'une Armée. Que de plus il m'accommoderoit mieux que les autres, parce que quand je l'auray porté, je tireray de l'or & de l'argent qui est dessus, de quoy m'en faire faire un tout neuf, qui sera fort bon.

Le Roy resolut de ranger son Armée en bataille , dans une pleine à trois quarts de lieuë de Suze. Elle étoit composée de dix bataillons & de seize escadrons , l'infanterie étoit composée du Regiment des Gardes Françoises , de celui des Gardes Suisses , & des Regimens de Piedmont & de Navarre. Les Gardes Françoises faisoient quatre bataillons, les Suisses deux , Piedmont deux , & Navarre deux. Les Gens-d'armes & les Chevaux legers du Roy , ceux de la Reine , & de Monsieur le Cardinal , avec huit Compagnies de Chevaux legers , faisoient les escadrons. L'Armée fut mise sur une ligne à la droite du chemin par ou Madame devoit arriver. Le Roy l'attendoit dans le fond dudit chemin , justement vis-à-vis du milieu de son Armée ; & comme elle eut salué le Roy , & qu'elle fut entrée dans sa litiere , sa Majesté luy dit , ma sœur , je veux que vous voyiez mon Armée. Et dès aussi-tôt , au signal donné par le Roy , l'Armée marcha partant sur une même ligne. On avoit donné des billets à tous les bataillons & escadrons , qui faisoient l'avant-garde , lesquels se détacherent , & marcherent droit au chemin où le Roy & Madame étoient. Lorsqu'elle fut avancée de trois cens pas , le reste partit , suivit & conserva si bien les distances , que lorsque cette avant-garde eut fait alte au bord du chemin , la seconde ligne entra dans

les intervalles , & se remit sur la même ligne , où l'on fit une salve de coups de canons & de mousquets. On fit faire demy tour à droit à l'infanterie. Il y avoit assez de distance entre le chemin & la ligne des troupes , c'est pourquoy les escadrons avancerent , & firent une caracol pour tourner la face du côté qu'ils étoient venus , & on les fit marcher en deux corps , comme ils avoient déjà fait. Après Madame passa , & alla du côté où étoit l'Armée , le Roy toujours avec elle , étant sur l'aîle droite , où sa Majesté l'avoit fait mettre , afin de voir détacher la première ligne d'avec la seconde , & de bien voir marcher cette Armée , qui marcha encore comme elle avoit fait la première fois. Puis s'étant remise sur une même ligne , on fit derechef une salve de canons & des mousquets ; après quoy on fit défiler les troupes devant Madame. La Cavalerie ayant l'épée à la main , comme vous voyez qu'on fait presentement , marchoit par escadrons. L'Infanterie par trois divisions , deux de mousquets , & une de picques. Les troupes se retirèrent chacune en leur quartier , & le Roy entra dans Suze avec Madame , & la mena au château qu'on luy avoit préparé pour son logement , où étant arrivez , le Roy s'assit auprès d'elle ; & me voyant entrer dans la chambre , me demanda si j'avois averty les Regimens de Piedmont & de Nayarre , pour se trouver le lendemain dans

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 61
dans la plaine qu'on avoit marquée pour
y faire l'exercice. Il me regardoit en par-
lant de moy à Madame, me faisant signe,
& me montrant son habit. Je ne pûs
m'empêcher de rire; & Madame luy de-
manda dequoy je riois. Le Roy luy ré-
pondit, ma sœur, je croy qu'il est en
impatience que je me couche pour avoir
l'habit que j'ay sur moy, parce que je
luy ay donné, afin qu'il le mette demain
pour m'aider à faire faire l'exercice à mes
troupes devant vous. Vous sçavez qu'en
partant de Grenoble, à cause de la diffi-
culté qui se rencontre à passer les monta-
gnes, je défendis qu'on se chargeât de
hardes & d'habits superflus; cela est cau-
se que je ne seray pas plutôt déshabillé,
qu'il emportera mon habit. Le Roy après
avoir demeuré encore un peu de temps
avec Madame, sortit pour s'en aller sou-
per en son logis. Si-tôt qu'il eut soupe,
se trouvant las, il se coucha. Comme il
fut dans le lit, & que les Valets de Gar-
derobe eurent mis l'habit dans une toi-
lette pour l'emporter, je me saisis de la
toilette qui étoit entre leurs mains, &
de tout ce qui étoit plié dedans. Roger
premier Valet de Garderobe, me deman-
da si j'étois fol de prendre ainsi la toilette
& l'habit du Roy. Je luy dis que non, &
qu'il me l'avoit donné. Il me la voulut
arracher des mains. Le Roy en riant, luy
dit, Roger laissez-le luy emporter, il est
à luy, je le luy ay donné. Je demanday

encore à Roger le manteau & le chapeau qui n'étoient pas-là. Sa Majesté dit, baillez-luy le manteau & le chapeau. Roger repliqua, Sire, vous n'avez icy de chapeau de castor que celui-là. Je dis, Sire, je veus bien luy laisser, à condition que vous luy commanderez de m'en donner un autre quand nous arriverons à Grenoble. Roger me donna le manteau, & me promit de me faire donner un chapeau.

Après cela, le Roy donna le bonsoir, & me commanda de demeurer en sa chambre ; & quand tout ceux qui y étoient en furent sortis, il me dit, voyons comme nous ferons demain pour l'exercice ; Mettrons-nous deux bataillons d'un côté, & deux d'un autre ? Je luy répondis, que le front seroit trop grand, & que l'on n'entendrait pas les commandemens ; Qu'il falloit mettre un des quatre bataillons à la droite, qui regardât celui de la gauche, & un autre qui fut entre ces deux-là, qui regardât devant soy, & que le quatrième fermât l'autre côté ; Que sa Majesté ; & Madame assise dans sa chaise, se mettroient au milieu des quatre bataillons ; Que sa Majesté commanderoit l'exercice, & qu'en la faisant faire de cette maniere, on verroit quatre mouvemens differens ; Que la chose seroit bien mieux ; quand on la feroit faire comme cela à quatre bataillons ; & que celui qui les commanderoit, con-

noî-

1622. DE M. DE PUYSEGUR. 63
noïtroit aisément quand les soldats man-
queroient. Et on peut dire que c'est un
habile homme entendu en ce métier-là,
& qu'il peut passer pour maître, quand
il reconnoît bien les manquemens. L'e-
xercice fut fait de toutes les façons que
l'on le peut faire, tant pour les évolu-
tions, que les doublemens de rangs par
tête, par queue, & par demy-rangs; &
l'on fit tout ce que l'on pouvoit faire
dans l'exercice, sans qu'il y eût une seu-
le personne, ny des Gardes, ny de Pied-
mont, ny de Navarre qui manquât, dont
le Roy fut fort satisfait. Le lendemain
Madame s'en retourna, & le Roy la con-
duisit jusques à Vauflolin, & partit de
Suze pour prendre le chemin de Greno-
ble, où l'Armée le suivit. Delà il alla
assiéger Privas, que l'on prit par force.
Monsieur le Marquis de Portes y fut
tué. Monsieur de Marillac qui étoit
mon Capitaine dans les Gardes, y fut
aussi tué, & sa Compagnie donnée à Mon-
sieur de Comminge. Ce fut-là que l'on
donna le bâton de Maréchal de France à
Monsieur de Marillac. Force gens luy
portoient envie de l'honneur que le Roy
luy faisoit, sur la preference qu'il avoit
donnée audit sieur de Marillac, à leur ex-
clusion.

L'année suivante le Duc de Savoye re-
mua encore. Le Roy fut contraint de re-
tourner en son païs; & pour cet effet l'on
marcha pour y aller. On donna le com-
man-

mandement des troupes à Monsieur le Maréchal de Chastillon & à Monsieur du Hallier ; & pour entrer dans la Savoye, on tourna vers Nisse. Il falloit passer les montagnes que les ennemis gardoient. Il n'y avoit que deux seuls passages, l'un appelé le col de la Loye, & l'autre le col de Cormet. Je fus commandé la veille de la Fête - Dieu pour aller reconnoître ces deux passages, distans d'une lieuë l'un de l'autre. Il falloit passer par des precipices, & sur des planches qui n'avoient pas un pied de large. J'avois avec moy cent mousquetaires & deux guides, dont j'en tenois un toujours attaché, & faisois marcher l'autre au milieu de quatre soldats, de peur qu'ils ne se sauvassent. Il y en eut pourtant un qui m'échapa, & pour l'autre je l'en empêchay. Nous trouvâmes au col de Cormet mille ou douze cens hommes qui le gardoient, ce qui nous obligea de nous en retirer pour aller au col de Loye, où il ne parut pas plus de deux ou trois cens hommes, quoy que le lieu ne fût pas si difficile que l'autre. Je retournay faire mon raport à Monsieur le Maréchal de Chastillon, lequel envoya Monsieur de Beringhen, qui fut fait depuis premier Ecuyer de la petite Ecurie, trouver le Roy, qui n'étoit qu'à trois lieuës delà, pour luy donner avis que l'on pourroit passer par le col de la Loye. Le lendemain on fit marcher les troupes pour y venir. Les ennemis se retirèrent,

1629. DE M. DE PUYSEGUR. 65
rèrent , & nous passâmes assez facile-
ment , quoy que les montagnes fussent
couvertes de neige , encore bien que ce
fût en plein été. Le Roy vint à Nisse , &
delà à Chamberry que nous attaquâmes ;
nous prîmes le fauxbourg de force , & la
ville se rendit. Monsieur de Canaples fit des
merveilles à l'attaque , & y reçut une
blessure , de laquelle il mourut quelque-
temps après. En cette même année-là ,
on fut assiéger Montmeillan , & on laissa
dans la Savoye Monsieur du Hallier pour
y commander.

EN l'année 1629. le Roy mit sur pied
une Armée considérable qu'il envoya
en Piedmont , sous le commandement
de Monsieur le Cardinal de Richelieu ,
qui avoit sous luy Messieurs les Maré-
chaux de la Force & de Crequy. On mar-
cha droit à Suze , & de Suze à Veillanne ,
que nous prîmes. Le Duc de Savoye vou-
lut entrer en accommodement , & la
chose auroit été faite , si le Prince Major
son fils eût voulu céder le pas à Monsieur
le Cardinal , qui le pretendoit sur luy ; de
forte que mondit Sieur le Cardinal ne
voulut entendre à aucune proposition
d'accommodement , & se resolut de faire
marcher les troupes , & d'aller loger à
Rivolle , qui est une maison de plaisance
du Duc , un fort beau lieu , & où il y
avoit de rares peintures. On y marcha
par un cruel temps de pluye , & peut-être ,

66 LES MEMOIRES 1629.
un des plus grands qui ait jamais été. Le
soldat étoit mouillé d'une façon si ex-
traordinaire, qu'il donnoit tout haut le
Cardinal, & tous ses gens au diable.
Mondit sieur le Cardinal me voyant pas-
ser, m'apella, & me dit que les soldats
des Gardes étoient fort insolens, & me
demanda si je n'entendois pas bien ce
qu'ils disoient de luy ? Je luy répondis
qu'oüy, & que je l'entendois bien ; mais
que pour l'ordinaire, quand les soldats
souffroient ou avoient du mal, ils ne man-
quoient jamais de donner au Diable tous
ceux qu'ils en croyoient les causes. Que
quand ils étoient à leur aise, ils disoient
toujours du bien du General d'Armée,
& s'enyvroient souvent en buvant à sa
santé. Il me dit qu'il faudroit pourtant
leur défendre de dire tant de sottises. Je
luy répondis que je le ferois, & que je
ne manquerois pas de leur commander
d'être plus sages, en leur donnant l'or-
dre. Je faisois la Charge de Major en son
absence. Nous arrivâmes avec toute
l'Armée à Rivolle. Monsieur le Cardinal
alla loger dans le château situé au milieu
du bourg, toutes les troupes étoient lo-
gées dedans, il étoit remply de toutes
sortes de vivres. Monsieur le Cardinal en-
tendit les soldats qui se réjoüissoient, &
bûvoient à la santé de ce grand Cardinal
de Richelieu. Le soir allant pour rece-
voir l'ordre de luy, parce que les Gardes
en ce temps-là ne le prenoient que du seul
Gene-

1629. DE M. DE PUYSGUR. 67
General de l'Armée, ou du Roy quand il
commandoit en personne, & jamais des
Lieutenans Generaux, quoy qu'ils fus-
sent Maréchaux de France. Il me dit que
nos soldats avoient bien changé de di-
scours, & me demanda si cela venoit de
ce que je les avois avertis. Je dis que non,
& que j'attendois à leur défendre de par-
ler mal de luy, dans le temps que je leur
donnerois l'ordre. Il trouva bon que je
n'en parlasse point, mais que je ne man-
quasse pas de faire avertir les Gardes de
se tenir prêtes de grandissime matin; ce
qui fut fait. Comme les troupes étoient
logées à Rivolle, Monsieur le Duc de
Savoie ne sçachant pas quel dessein on
pourroit avoir, soit sur Turin ou sur Pi-
gneroles, dans lesquels il n'y avoit que
les garnisons ordinaires, pas un même
de ceux qui étoient dans le camp, ne sça-
chant le dessein de Monsieur le Cardinal,
fit sortir mille hommes de pied, pour
les jeter dans Pigneroles; mais voyant
que Monsieur le Cardinal ayant pris des
guides, nous manda de marcher, & de
prendre le chemin de Turin avec les Gar-
des, après que nous eûmes marché pendant
une demi-heure, il envoya à toute bri-
de faire retourner ces mille hommes à
Turin. Aussi-tôt Monsieur le Cardinal fit
prendre les troupes qui étoient à l'arrie-
re-garde, leur fit faire demy tour à droit,
& marcha vers Pignerolles; & dès le mo-
ment qu'on y fut arrivé, on l'investit de
tous

tous côtez. On fit une batterie, & la ville se rendit. Monsieur le Cardinal se logea dedans avec les Gardes & les Suisses, & on coula par la ville, le long d'une grande muraille qui va joindre la citadelle, & où il y a un certain conduit de fontaine qui passe pour y aller, & on attachâ un mineur à un des bastions qui est posé sur un roc si dur, qu'en trois jours il ne fit pas un trou à mettre la moitié d'un homme à couvert; de sorte qu'on étoit bien en peine de sçavoir comment on feroit pour la pouvoir prendre. Nous avions des rideaux & des tapisseries dans les rues, où l'on voyoit de la citadelle, afin d'éviter les coups de mousquets. La veille de Pâques j'entendis une chamade que faisoient les assiegez. Je leur demanday ce qu'ils desiroient, ils me répondirent que Monsieur le Gouverneur se vouloit rendre, & qu'on fit défenses de tirer. Aussi-tôt je me transportai au logis de Monsieur le Cardinal, qui étoit pour lors au conseil avec Messieurs les Maréchaux de la Force & de Crequy, & Messieurs les Maréchaux de camp, qui venoient de recevoir nouvelle que le Duc de Savoye marchoit pour secourir la place. Comme je leur eus dit que les ennemis avoient fait une chamade pour se rendre, cela les surprit, car il ne s'y attendoient pas. Il dit à Monsieur de Crequy qu'il parlât au Gouverneur pour l'obliger de sortir quatre heures après la capitulation, ce qu'il fit;

1629. DE M. DE PUYSEGUË. 69
fit ; mais il ne pût gagner sur son esprit de
sortir plutôt que le lendemain , dans la
promesse qu'il fit que ce seroit de fort
grand matin. Que pour cet effet il donne-
roit des ôtages , voulant ce jour-là , qui
étoit celuy de Pâques , communier dans
sa place. On fut contraint de luy accorder
ce qu'il desiroit. Il donna les ôtages , & le
lendemain communia avec la plus grande
partie de la garnison. On fit avancer l'hor-
loge durant la nuit pour le moins d'une
heure. Ils sortirent de tres-grand matin ,
& on les fit conduire jusques à trois lieuës,
d'où l'escorte s'en revint. Il ne demeura
qu'un trompette pour aller à Turin. Par
bonheur le Gouverneur étoit demeuré
derrière pour quelques affaires qu'il avoit
à la ville , & n'avoit pas suivy la garnison,
qui fut rencontrée à deux lieuës de Turin,
par Monsieur le Duc de Savoye , qui s'a-
cheminoit pour secourir Pignerolles. Auf-
si-tôt qu'il scût que c'étoit la garnison de
cette place , & qu'il la vit , il la fit char-
ger par sa cavalerie , & les fit tous tuër ;
ce que le Gouverneur ayant appris , il se
donna bien de garde de se retirer en Pied-
mont , mais il se sauva dans une vallée qui
étoit au Roy. Monsieur le Cardinal laissa
le commandement de l'Armée entre les
mains de Messieurs les Maréchaux de
France , & s'en alla rejoindre le Roy. Pen-
dant le reste de la campagne , on se rendit
maître de toutes les vallées qui étoient au-
tour. Le Roy mit pour commander dans
Pi-

70 LES MEMOIRES. 1630.
Pignerolles, Monsieur de Toulangeon,
qui avoit été Capitaine dans un des petits
vieux Regimens, & pour lors il étoit
dans celui des Gardes.

L'Année suivante l'Armée d'Espagne
ayant assiégé Casal, où étoit Monsieur
de Thoiras, qu'on y avoit mis après la
sortie de l'Île de Ré, le Roy qui en appa-
rence étoit bien avec le Duc de Savoye, se
résolut de le secourir. Pour cet effet il fit
un amas de troupes, & donna le comman-
dement de l'Armée à Messieurs les Maré-
chaux de la Force & de Schomberg. Le
Roy étoit demeuré à Lion à cause de la
peste qui avoit bien affoibly l'Armée; c'est
pourquoy on commanda à Monsieur de
Marillac, qui avoit levé de nouvelles
troupes en Champagne, de s'en venir
joindre l'Armée avec sept ou huit mille
hommes; ce qu'il fit: & comme on de-
voit en execution du traité fait par Mon-
sieur le Maréchal de Thoiras, rendre la
citadelle de Casal, si elle n'étoit secourue
dans le jour de saint Martin d'hyver, on-
zième de Novembre, les ennemis ayant
déjà pris la ville & le château, pendant
les six semaines d'attente de secours, ne
faisoient plus aucune attaque, ny aucun
acte d'hostilité sur ceux de la citadelle, ny
ceux de la citadelle sur l'Armée ennemie.
Les troupes de Monsieur de Marillac
ayant joint les nostres, nous marchâmes
pour aller secourir Monsieur de Thoiras.

Je

Je vous laisse à penser si les ennemis avoient bien fortifié leurs lignes, puisque personne ne les empêchoit, & qu'ils sçavoient à peu près le jour qu'ils y devoient être attaqués. Nous prîmes des vivres, & laissâmes les équipages, ne menant avec nous que des chevaux de bas. On donna du biscuit aux soldats pour six jours, qu'on apportoit sur des mullets; outre cela on donna deux chevaux de bas par compagnie, pour en faire encore apporter. Nous marchâmes en bon ordre, & arrivâmes le neuvième Novembre à la vûe des lignes. Nous descendîmes par de certaines montagnes qu'il y a en marchant par le flanc, l'infanterie à six de hauteur, & la cavalerie à trois, jusques au temps que nôtre aîle droite fut arrivée à la riviere de Pau, où étant parvenue, elle fit alte, & la fit à gauche, faisant front à la ligne; & tout le reste de la ligne se joignit l'un auprès de l'autre, ne laissant pas grande distance entre les bataillons & les escadrons, parce que nous n'avions point de seconde ligne, mais seulement un bataillon & un escadron que nous avions mis derriere, sur le milieu de l'aîle droite, & derriere le milieu du corps de bataille autant, & encore autant sur le milieu de derriere de l'aîle gauche, n'ayant pas assez de monde pour faire une seconde ligne aussi forte que la premiere, d'autant que nous voulions avoir un grand front pour l'attaque, nous nous servîmes d'une ruse, qui nous fut

fut avantageuse. De tous les chevaux de bagage qui portoient nos vivres , nous en fîmes une seconde ligne derriere, que les ennemis crurent être des troupes. Nous marchâmes pour aller à la ligne. Monsieur de Mazarin qui étoit en ce temps-là Nonce du Pape , vint prier Messieurs les Maréchaux de Schomberg, de la Force & de Marillac de faire alte, & de luy vouloir donner le temps d'aller dans les lignes parler au General de l'Armée d'Espagne. Monsieur de la Force eut peine de luy accorder cette priere ; néanmoins il y alla, & revint avec des conditions que nos Generaux ne voulurent pas accepter. Il retourna encore , & nous marchions toujours. Le canon des ennemis donnoit dans nos bataillons. Monsieur de la Force avoit la droite du côté du Pau, que nous appelions l'avant-garde. Monsieur de Schomberg qui étoit en jour , étoit au milieu de l'Armée qui commandoit la bataille, & Monsieur de Marillac à l'aîle gauche. Comme nous approchions de la ligne à cinq cens pas du retranchement , Monsieur de Mazarin sortit avec son mouchoir au bout d'un bâton pour marque de la paix. On s'arrêta, & les deux Maréchaux de France qui étoient l'un à la droite, & l'autre à la gauche de l'Armée, vinrent au lieu où étoit Monsieur de Schomberg, & là l'on signa le traité, qui fut que les ennemis s'en iroient dans vingt-quatre heures, & qu'ils passeroient le Pau, abandon-

1630. DE M. DE PUYSECUR. 73
donneroient la ville de Cañal, & la remet-
troient entre les mains du Roy. Pendant
qu'on signoit le traité, une perdrix partit
du milieu de l'Armée ; & ne sçachant où
se mettre, se posa sur le chapeau de Mon-
sieur le Maréchal de Schomberg. Mon-
sieur de Vennes Capitaine aux Gardes, la
prit toute en vie. On la porta bien loin de
l'Armée, & puis on la laissa aller où elle
voulut.

Les articles étant signez, Monsieur de
Mazarin les porta au General de l'Armée
d'Espagne, & en raporta de semblables
signez dudit General. L'Armée de France
s'en alla loger dans un grand village à de-
mi lieuë delà. La journée avoit été une
des plus belles du monde, & la nuit il vint
une pluyë & un orage, qui faillit à nous
noyer tous. Nôtre cavalerie qui en ce
temps-là portoit des armes, voyant la
paix faite, les jeta toutes, étant lassée
de les porter. Monsieur de Thoiras sor-
tit le lendemain de la citadelle pour venir
rendre visite à Messieurs les Generaux en
leurs quartiers. Il passa à travers du camp
des ennemis, qui s'étoient mis en bataille
pour le recevoir, & luy firent les mêmes
honneurs qu'ils auroient fait au Roy d'E-
spagne, si c'eût été luy, firent trois salu-
des de coups de canons, de mousquets &
de pistolets. Si-tôt qu'il fut arrivé au
quartier des Generaux, chacun luy ren-
dit tous les honneurs qu'on pouvoit ren-
dre à une personne d'un aussi grand merite

74 LES MÉMOIRES 1630.
comme il étoit. Il pria Messieurs les Maréchaux de France de vouloir payer deux cent cinquante mille livres qu'il devoit dans Casal, ayant eu besoin d'argent pour soutenir le siege. Il avoit donné des piéces de cuivre & de cuir marquées, qu'il avoit fait valoir autant que celles d'argent qui luy avoient été baillées, afin de les pouvoir retirer, & ne point faire de tort aux gens qui les luy avoient prêtées avec tant de bonté. Monsieur de Schomberg qui ne l'aimoit pas, luy répondit, il n'y a point d'argent, il n'y en a que pour une seule monstre pour les troupes. Il insista fort là-dessus. Les Officiers sçachant la demande de Monsieur de Thoiras, furent trouver Monsieur de Schomberg, & le suplierent instamment de prendre l'argent qu'il falloit pour payer ceux de Casal, & qu'ils se passeroient plutôt de leurs monstres, parce qu'il leur pouvoit arriver la même chose, & se trouver dans des places où les Gouverneurs n'en auroient point, & qu'il faudroit qu'ils mourussent de faim, ou bien qu'on se trouvât en nécessité de rendre une place fort mal à propos. Monsieur de Schomberg refusa par trois fois la priere qui luy étoit faite par les Officiers, disant toujours qu'il ne leur donneroit pas. Monsieur de Marillac luy dit, Monsieur, si vous ne voulez pas donner l'ordre, je le donneray : l'autre luy dit, je ne croy pas que vous ayez assez de pouvoir pour cela. Monsieur, dit-il, je
l'ay

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 75
l'ay, & bien scellé. En ce temps-là Monsieur de Marillac avoit son frere Garde des Sceaux ; cela surprit fort Monsieur de Schomberg. Les troupes consentirent qu'on prît leur argent, duquel on paya ce qui étoit dû dans Casal. On fit nettoyer la ville, & accommoder tout. On laissa garnison dans la citadelle & dans le château. L'Armée du Roy se retira vers Livorne, où les ennemis s'aviserent de vouloir rompre le traité qui avoit été fait avec eux. Monsieur de Mazarin vint à l'Armée pour nous donner avis que les ennemis s'avançoient pour venir à nous, & pour nous combattre, sur quelque manque qu'ils disoient que l'on faisoit dans l'exécution du traité, nous nous disposions à marcher pour nous en aller plus avant. On tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Il fut résolu que Monsieur de Mazarin s'en retourneroit, & qu'il assureroit les ennemis que l'Armée ne bougeroit de vingt-quatre heures du lieu où elle étoit, en les attendant pour voir s'ils seroient assez braves pour nous attaquer. Et en effet, nous demeurâmes les vingt quatre heures toutes entieres, au bout desquelles Monsieur de Marillac alla en la Maison de ville de Livorne, & fit enregistrer sur les livres du Greffe de ladite Maison, comme l'Armée de France avoit attendu celle d'Espagne vingt-quatre heures, qui étoit le temps qu'ils avoient donné à Monsieur de Mazarin pour leur dire. Nous décampâmes du

76 LES MÉMOIRES 1630.
lieu où nous étions, & allâmes loger en
un endroit nommé Fouille, qui est un
assez grand bourg, où il y avoit un châ-
teau, dans lequel étoient logez les trois
Generaux de l'Armée. On y séjourna en
attendant que l'on eût reçu les ordres de la
Cour pour retourner en France.

Durant ce temps-là le Roy avoit eu une
grande maladie à Lion, de laquelle il n'é-
toit pas encore bien guery. Le premier
qui vint du côté de France, fut Monsieur
de Beringuen, à qui Monsieur le Cardinal
de Richelieu avoit fait croire qu'il devoit
servir de Maréchal de Camp, & luy en
avoit même fait donner le Brevet, & les
Lettres de service. Toute l'Armée se per-
suadoit que cela étoit vray, & on s'en ré-
joüissoit, parce qu'il avoit toujours été un
fort honnête-homme, & qui obligeoit
ceux qu'il pouvoit auprès du Roy. Nean-
moins c'étoit tout le contraire, car il ap-
porta luy-même l'ordre de son exil & de
sa disgrâce à Monsieur de Schomberg sans
le sçavoir, par lequel le Roy luy mandoit
de luy dire qu'il se retirât, & de ne plus
venir à la Cour ny en France. Ce com-
mandement là luy fut fort glorieux, dau-
tant que Monsieur le Cardinal le faisoit
faire, parce qu'il avoit sçu que le Roy qui
croyoit mourir de sa maladie, luy avoit
confié un secret, & défendu de le révéler
qu'après sa mort. Le Cardinal voulant
sçavoir de luy ce que c'étoit, & luy n'ayant
pas voulu luy dire, le fit disgracier; cela
luy

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 77
luy donna le moyen d'acquiescer beaucoup
d'honneur , tant par la fidelité qu'il a con-
servée à son Maître , que par les actions
qu'il a faites en servant les Hollandois
sous Monsieur le Prince d'Orange , qui
a toujours eu beaucoup d'estime pour luy ,
& l'a honoré de tres-beaux emplois.
Trois jours après qu'il fut party de Fouil-
le , le Secrétaire de Monsieur le Garde des
Sceaux de Marillac arriva , & apporta des
Lettres à Monsieur le Maréchal , frere
dudit Garde des Sceaux. Beaucoup de gens
crurent qu'on luy apportoit la disgrâce de
Monsieur le Cardinal de Richelieu , qu'on
tenoit toute assurée , dans la pensée que la
Reine-mere avoit le dessus , & dans le
party & les interêts de laquelle étoient
Messieurs de Marillac. Vingt-quatre heu-
res après , l'Espine Huissier du Cabinet ar-
riva. Chacun le voyant se réjoüissoit, dans
l'esperance que l'on avoit qu'il apportoit
des ordres aux troupes pour se retirer en
France. Il arriva sur l'heure du dîné , &
alla droit à la chambre de Monsieur de
Schomberg , où étoient Messieurs de la
Force & de Marillac. On dit à Monsieur
de la Force , que la viande étoit portée.
Il dit à Monsieur de Schomberg , Mon-
sieur il faut dîner , & après dîné nous nous
trouverons chez Monsieur de Marillac qui
est en jour , & là nous verrons la dépê-
che. Monsieur de Schomberg impatient ,
ouvrit le paquet , & se retira proche d'u-
ne fenêtre , où il commença de vouloir

lire la Lettre du Roy. Monsieur de la Force le suivit, & jettant la vûë sur la marge de la Lettre, il vit les mots suivans, écrits de la main du Roy. *Mon Cousin, vous ne manquerez d'arrêter le Maréchal de Marillac, il y va du bien de mon service, & de votre justification.* Il arracha la Lettre des mains de Monsieur de Schomberg, & alla par un passage qui conduisoit à son appartement, où il dit à Monsieur de Schomberg, Monsieur, lisez votre Lettre en particulier. Monsieur de Schomberg rentrant dans sa chambre, dit à ceux qui y étoient, Messieurs, s'il y a quelqu'un de vous autres qui veuille dîner, il n'y a qu'à passer dans ma sale, on va servir, je ne dîneray pas. Monsieur de Marillac alla dîner. Monsieur de Schomberg luy dit, après que vous aurez dîné, nous irons tenir le conseil chez vous, & nous verrons la dépêche du Roy. J'étois de garde ce jour-là devant le logis de Messieurs les Generaux. Je demeuray dans la chambre de Monsieur de Schomberg; qui après avoir lû la Lettre, s'en vint à moy proche la cheminée, & me dit, Monsieur de Puysegur, vous êtes un homme qui êtes au Roy, & que je connois fort affectionné à son service. Voicy un étrange ordre que je reçoÿ, & que je ne puis executer sans être appuyé de personnes qui soient au Roy, & par l'employ de ses troupes; il me mande d'arrêter Monsieur de Marillac qui est mon confrere, Maréchal de France, General d'Armée

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 79
mée comme moy ; & de plus , c'est luy
qui commande aujourd'huy. Il a six ou
sept mille hommes qu'il a amenez de
Champagne , tous commandez par ses
paréns ou par ses amis , qui sont quasi aus-
si forts que ce qui nous reste ; ce sont de
nouvelles troupes , qui n'ont ny la confi-
deration ny les sentimens semblables à
ceux des vieilles qui sçavent bien que qui
qu'e ce soit qui les commande , ils sont au
Roy , & doivent obeïr aveuglément à ses
ordres. Il faut pour en venir à bout , que
j'avertisse tous les Capitaines aux Gardes ,
& pour cet effet , envoyez-leur dire de ma
part , qu'ils viennent icy au plûtôt. Mon-
sieur , luy répondis-je , il me sera fort ai-
sé de les faire avvertir , une grande partie
est allée dîner chez Monsieur de Vennes ,
& l'autre chez Monsieur de Fourilles , &
deux chez Monsieur de Marillac , qui sont
Messieurs de Brissac & de Malissly. Il me
dit , cependant prenez garde à la porte
qu'il ne sorte point , parce que c'est un
homme qui a de l'esprit , & s'il décou-
vroit l'affaire , il pourroit se sauver. Au
même temps je m'en allay à la porte , &
envoyay querir ces Messieurs , qui vinrent
tout aussi-tôt. Je n'en bougeay , & vis
porter la viande à Monsieur de Marillac ,
& deservir le premier service que l'on por-
toit dans une grande mande couverte , où
un homme pouvoit demeurer tout de son
long. Le Sergent qui étoit à la porte fai-
soit ouvrir la mande , & regardoit dedans.

Comme ils retournerent pour aller chercher le second, ils dirent à Monsieur de Marillac, qu'on visitoit leurs panniens en sortant. Il ordonna à un de ses Gardes de chercher l'Officier de la Garde. Je m'y en allay, & m'ayant demandé pourquoy on avoit regardé dans son panier quand il sortoit, je luy dis que Monsieur le Maréchal de la Force se plaignoit de ce qu'on luy avoit pris quelque vaisselle d'argent, & qu'il prioit qu'on fouillât ceux qui sortoient, pour voir s'ils n'emportoient rien. Aussi-tôt que Monsieur de Schomberg eut parlé aux Officiers des Gardes, il passa avec eux tous dans l'appartement de Monsieur de la Force; & delà ils descendirent, & passèrent à travers de la Cour pour aller à celui de Monsieur de Marillac, & tous entrèrent dans sa chambre. On luy fit dire que ces Messieurs y étoient. Il répondit, ces Messieurs ont dîné, nous acheverons de dîner, & après je les iray trouver. Il vint, & leur dit deux ou trois fois qu'il étoit fâché de les avoir fait attendre; & se tournant vers tous les Officiers des Gardes, il leur dit, Messieurs, nous allons tenir conseil, s'il vous plaît de vous retirer. Il demanda ensuite à voir la dépêche que Monsieur de Schomberg tenoit en sa main; & se tournant pour la seconde fois, dit encore, Messieurs, nous allons tenir conseil, s'il vous plaît de vous retirer. Monsieur de Schomberg luy dit, Monsieur, ils ne doivent pas se retirer, je les

1630. DE M. DE PUYSEUR. Si
ay fait venir. Monsieur, repliqua Mon-
sieur de Marillac, les Capitaines aux Gar-
des n'entrent pas au conseil. Non, dit
Monsieur de Schomberg, mais il faut
qu'ils soient presens, & qu'ils m'aident
à executer les volontez du Roy. Monsieur
le Maréchal de la Force prit la parole, &
luy dit, Monsieur, je suis vôtre amy,
vous n'en devez pas douter, je vous de-
mande comme tel, que vous voyiez & re-
ceviez les Ordres du Roy sans murmurer,
sans vous emporter, & même avec patience,
peut-être ne sera-ce rien; mais vous
verrez dans la Lettre du Roy, une apostille
écrite & signée de sa main. En luy disant
cela, Monsieur de Schomberg ouvre la
Lettre, & luy montre l'apostille, par la-
quel le Roy luy mandoit : *Mon Cousin,*
vous ne manquerez d'arrêter Monsieur le Ma-
réchal de Marillac, il y va du bien de mon
service. L'autre luy répondit, Monsieur,
il n'est pas permis au sujet de murmurer
contre son Maître, ny luy dire que les
choses qu'il allegue sont fausses. Je puis
dire avec verité n'avoir rien fait contre son
service, ny rien dit de vous ny d'autres,
où il soit besoin de justification. La verité
est que mon frere le Garde des Sceaux &
moy, avons toujours été serviteurs de la
Reine-mere, qu'il faut qu'elle ait du des-
sous, & que Monsieur le Cardinal de Ri-
chelieu l'ait emporté contre elle & contre
ses serviteurs. Quand mon frere & moy
l'avons été, le Roy nous l'a permis; mais

il n'y a remède , il faut souffrir. Je ne suis pas mal-aisé à arrêter , sans qu'il soit besoin qu'on me garde , je me rendray en telle place , & en telle prison qu'il luy plaira m'ordonner. Là-dessus on continua de lire la dépêche , & l'ordre qu'on avoit de faire passer les troupes en France dans quinze jours , pour donner le temps d'achever une quarantaine qu'on avoit commencée à cause de la peste. Messieurs de la Force & de Schomberg sortirent de la chambre , & Monsieur de Marillac les accompagna jusques au bas de l'escalier. Nous le suivîmes. Il revint en haut , & rentra sans témoigner aucun emportement. Il me dit d'envoyer chercher Monsieur d'Attichy son neveu , auquel il vouloit parler , & qu'il luy parleroit tout haut devant nous. Je fus trouver Monsieur de Schomberg , qui me dit que je pouvois l'envoyer querir , & luy faire parler , & que c'étoit assez de rester six Officiers auprès de luy ; Que nous ferions vingt-quatre heures de garde , & qu'il falloit qu'il y eut un Capitaine qui fut dans le nombre des six. Il se rencontra que le Capitaine fut Monsieur de Vennes ; les Lieutenans , Monsieur de Bourdet & de Castelnau ; les Enseignes , Refuge , Anfreville & Puytégur. Monsieur de Vennes me dit , luy demanderons-nous son épée. Je luy dis , Monsieur , ne luy faisons point ce déplaisir , il la quittera ce soir pour se coucher , nous la prendrons & la ferrerons , il n'est

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 83
pas en état de nous pouvoir faire du mal
ny de se sauver. Là-dessus Monsieur d'Ar-
tichy, qui avoit un Regiment d'infante-
rie, arriva. Il luy dit ces mêmes paroles :
*Mon neveu, je vous ay envoyé chercher, pour
vous dire que le Roy m'a fait arrêter prison-
nier, ne soyez pas en peine de moy; mais sou-
venez-vous toujours de ce que je vous ay com-
mandé, de servir fidèlement le Roy, & de
n'être jamais contre son service, quelque chose
qui vous puisse arriver. Je vous prie de dire à
tous ces Messieurs qui sont venus de Champagne,
& qui commandent les troupes que j'ay aine-
nées, de bien servir le Roy, & que s'ils
ont jamais eu dessein de m'obliger & faire plai-
sir, qu'ils ne m'en peuvent pas faire un
plus grand, que celuy de bien servir sa Ma-
jesté, après quoy il luy dit adieu, & l'em-
brassa.*

Si-tôt qu'il fut sorty, le Mesnil Capi-
taine de ses Gardes, demanda à parler à
luy. Il avoit amené un Garde de Monsieur
de Schömberg, qui nous vint dire de le
laisser entrer; ce que l'on fit, & luy pro-
posa, à ce que j'ay sçû du depuis par
Monsieur de Marillac, en le gardant à
Pontoise, de le faire sauver. Il luy ré-
pondit que quand il le pourroit, il ne le
feroit pas, qu'il ne craignoit rien, qu'il
avoit toujours été serviteur du Roy, &
qu'il luy ordonnoit de bien servir, & de
dire à tous ses amis d'en faire de même.
Le soir venu, Monsieur de Marillac sou-
pa dans sa Chambre, & l'on fit mettre

34 LES MÉMOIRES 1630.
quatre de nous à table avec luy. C'étoient
des Officiers de Monsieur de Schomberg
qui servoient. Après avoir soupé, il nous
fit voir l'ordre de l'attaque de Casal tout
peint, & bien accommodé; & nous dit
qu'il l'envoieroit à Monsieur de Schom-
berg le lendemain, afin qu'on l'envoyât
au Roy, à qui il vouloit qu'il fut présen-
té. Il se coucha, & nous prîmes son épée.
Il y avoit dans la chambre deux paillasses,
où quatre de nous couchèrent, les deux
autres veillant avec chandelle allumée,
& nous nous relevions de deux heures en
deux heures. Ceux qui avoient veillé,
faisoient voir Monsieur de Marillac dans
le lit aux deux qui les relevoient, & puis
se jettoient sur la paillasse. Cela dura
quinze jours de suite, au bout desquels
il vint ordre du Roy pour le faire condui-
re en France, & la conduite en fut don-
née à Monsieur de Bligny Capitaine d'une
Compagnie d'Ordonnance de Chevaux
legers, avec vingt Gardes de Monsieur
de Schomberg. Il fut mené à sainte Me-
nehout, où il demeura long-temps. Il
témoigna un grand déplaisir quand il
nous quitta, & eut mieux aimé être con-
duit par les Officiers des Gardes, que par
le Baron de Bligny.

Les troupes eurent ordre de s'en retour-
ner en France, & le Regiment des Gar-
des étant à Lion, reçut du Roy, celui
d'aller droit à Verdun, pour l'assiéger avec
d'autres troupes qu'on y faisoit marcher.

Les

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 85
 Les Capitaines aux Gardes m'envoyerent vers sa Majesté, pour luy faire connoître le mauvais état auquel étoient les Compagnies. En parlant au Roy, je luy dis, Sire, je croy que si vôt^{re} Majesté faisoit donner une Lettre à Monsieur de Marillac qui est à sainte Menegent, qui n'est pas loin de Verdun, adressant à Monsieur de Biscara qui commande dans la place, par laquelle il luy mandât de la remettre entre les mains de vôt^{re} Majesté, il le feroit volontiers. Le Roy le fit, & envoya une Lettre au dit sieur de Marillac, luy ordonnant d'écrire au sieur de Biscara de rendre la place. Aussi-tôt la Lettre reçue, Monsieur de Marillac écrivit au sieur de Biscara, qui refusa de le faire. J'étois demeuré auprès du Roy en attendant la réponse, pour sçavoir si on rendroit la place ou non. Le Roy me dit qu'il ne l'avoit pas voulu rendre. Je luy dis, Sire, Tentex encore une autre Lettre, & mandez à Monsieur de Marillac que le sieur de Biscara n'a pas voulu remettre la place entre les mains de vôt^{re} Majesté, que cela vous a surpris, & que vous voulez qu'il luy écrive de bonne ancre, & que s'ils se sont reservez quelque secret entr'eux de ne la point rendre, a moins qu'il n'y eût quelque marque dans le seing, ou quelque mot dans la Lettre, dont ils pourroient être convenus, qu'il l'y mit, afin que le sieur de Biscara ne manquât point de rendre la place, & ordre à Monsieur des Reaux Lieutenant des Gardes du Corps qui le gardoit, de luy faire écrire la Lettre, com-

me il falloit qu'elle fut conçüe. Ce qui fut fait ; & aussi-tôt qu'elle fut renduë à Monsieur de Biscara, il sortit avec ses troupes, & on y en mit d'autres, & les Gardes s'en allerent à Paris.

Un an après on fit transférer Monsieur de Marillac à Pontoise, après que l'on eut instruit son procès, & qu'il eut été confronté à tous les témoins que l'on pût trouver en Champagne. Le Roy me commanda de prendre cent hommes des Gardes pour aller en garnison dans le château de Pontoise, & le garder pendant que les Commissaires qu'on luy avoit donnez, le jugeroient. Le jour qu'il y arriva, il étoit conduit par les Gens-d'armes & les Chevaux legers de sa Majesté. Comme il fut entré dans le château à la tête de ces cent hommes, il me vit, & descendant de carosse, il m'embrassa, & me dit : *Monsieur de Puysegur, vous étiez présent lorsque je fus arrêté ; vous serez aussi présent à ma mort. Ce n'est pas que je la mérite, mais celui qui est fâché contre moy ne m'épargnera pas, & je mourray de glaive ou de poison. Vous voyez un Avocat avec moy, je ne m'en sers pas pour tâcher à sauver ma vie, car je suis fort assuré de mourir, comme je vous viens de dire ; ce que j'en fais, n'est que pour mettre mon honneur à couvert.* Quatre jours après son arrivée, un de ses Commissaires nommé Monsieur de Bretagne avec deux autres Députez, vinrent pour voir la sale, & le lieu dans lequel ils

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 87
ils le devoient juger. Après avoir vû qu'il
étoit en fort bon ordre , ils me dirent
que cela étoit fort bien , mais qu'ils de-
sироient sçavoir de moy si la garnison for-
tiroit toutes les fois qu'ils s'assemble-
roient pour l'interroger. Je leur dis que
je n'avois pas cet ordre-là du Roy , & que
je ne la ferois pas sortir , à moins qu'il ne
me le commandât. Ils me dirent de luy
en écrire , ce que je refusay de faire , en
leur disant de luy en écrire eux-mêmes.
Je leur demanday pourquoy ils vouloient
que la garnison sortît. Ils me répondi-
rent , parce qu'il falloit que la Justice se
rendit en un lieu libre , & où il n'y eût
pas de plus grandes forces ny de plus
grande autorité , que celle que la Justice
doit avoir , & où les gens de guerre ne
fussent pas les maîtres. Après qu'ils eu-
rent parlé au Roy , sa Majesté m'envoya
Monsieur du Mont , qui du depuis a été
sous-Gouverneur du Roy qui regne à pre-
sent , pour sçavoir de moy , si je voulois
répondre de Monsieur de Marillac , & le
conduire dans la grande sale du Vicariat
de la ville. Je luy dis que je n'en pouvois
pas répondre , que Monsieur le Garde
des Sceaux de Marillac y avoit une fille
Religieuse , qui étoit fort puissante &
fort aimée , que je ne voulois pas m'ha-
zarder de le mener-là , & qu'il y avoit
encore une autre raison qui m'en empê-
choit , que je ne luy voulois pas dire , &
que le Roy a sçû du depuis , qui étoit que
par

par l'intrigue de cette Religieuse, & de la Reine-Mere, Monsieur d'Argouges qui étoit à elle, m'avoit voulu donner cent mille écus pour mettre Monsieur de Marillac en liberté.

La premiere fois qu'on m'en parla, je dis que je ne m'étonnois pas qu'il se trouvât des gens qui cherchassent des moyens pour pouvoir sauver leur amy, mais que je m'étonnois bien qu'il y en eût qui pussent s'imaginer que j'eusse l'ame assez basse pour sauver un homme que le Roy avoit confié à ma garde; que pour cette fois je n'en dirois rien, mais que s'il revenoit pour la seconde fois à me parler d'une pareille affaire, je l'arrêteroïs. La verité est que deux jours après un autre me vint tenir le même discours, & me fit les mêmes offres de cent mille écus. Je fis feinte de le vouloir arrêter. Cet homme se mit à genoux, criant misericorde, & me disant qu'il ne sçavoit pas que d'autres n'eussent déjà fait la même proposition; quoi qu'à n'en pas mentir, je creusse tres-assûrement qu'il ne l'ignoroit pas. Il me fit pitié, & je le laissay aller. Pendant ce temps-là le Roy resolut de faire transferer Monsieur de Marillac hors du château de Pontoise, parce que c'étoit une maison forte, où la Justice disoit qu'elle n'étoit pas libre. Il fut donc mené au château de Ruel, qui appartenoit à Monsieur le Cardinal de Richelieu. C'est une maison de plaisance & non forte. Il y fut

1630. DE M. DE PUYSEGUR. 39
y fut jugé, & condamné à la mort, par
les mêmes Commissaires qui le devoient
juger à Pontoise. Monsieur le Garde des
Sceaux de Chasteau-neuf presidoit au ju-
gement, qui ne passa à la mort que d'une
seule voix. Si-tôt qu'il fut jugé, il fut
conduit à Paris en la Maison de Ville, &
eut la tête separée du corps dans la place
de Grève. Quelque-temps après son exe-
cution, le Roy sçut les offres que l'on
m'avoit faites pour le sauver; & me dit,
qu'il apprenoit par d'autres ce que je luy
avois celé. Je luy répondis, Qu'est-ce
que j'ay celé à vôtre Majesté? Vous m'a-
vez celé, dit le Roy, que d'Argouges vous
avoit voulu donner cent mille écus pour
sauver Monsieur de Marillac, & que vous
les avez refusez. Je luy répondis, Sire,
j'aime mieux que vous sçachiez par d'au-
tres que par moy, comme je vous suis fi-
dele; car pour moy je ne l'aurois jamais
dit à personne. Il est permis à un chacun
de chercher les occasions pour servir ses
amis, mais il n'est pas permis à un servi-
teur de tromper son maître, & encore
moins à un sujet d'être infidele à son Roy,
pour lequel il doit tout sacrifier jusques
à sa propre vie. Vôtre Majesté n'a pas
tout sçû, car lorsque je gardois le Maré-
chal d'Ornane dans le bois de Vincennes,
on m'en voulut encore donner d'avanta-
ge, mais il n'y a or ni argent qui me puis-
se jamais, forcer à n'être pas fidele à vôtre
Majesté.

EN 1632. le Roy marchant pour aller à Calais , me commanda d'aller en Flandres pour trouver l'Infante de sa part, & luy demander des passeports pour armer son Regiment des Gardes de quatre mille mousquets , & de deux mille corcelets. En ce temps - là chaque Compagnie étoit de trois cens hommes. Sa Majesté en m'ordonnant d'aller prendre mes dépêches , je luy dis , Sire , si la Reine Mere de vôtre Majesté , qui est à Bruxelles , m'envoye chercher pour aller parler à elle , y iray-je ? comme je ne veux point m'engager en aucune chose qui vous puisse déplaire , je serai bien aise de sçavoir vôtre volonté. Cela le surprit , & il me dit , crois-tu qu'elle t'envoye chercher ? Sire , je le croi. Il faudra voir ce que nous ferons pour cela , & ce soir à mon coucher , je te dirai ce qu'il y aura à faire. Il ajoûta , & ton bon amy Baradas qui est à Bruxelles , l'iras-tu voir ? Sire , si vôtre Majesté me le défend , je n'y irai pas , sinon j'y irai volontiers, ne sçachant pas que ce soit un homme qui ait jamais déservi vôtre Majesté. Il me répondit ; tu pourras le voir si tu veux. Le soir à son coucher , il me dit , si la Reine ma Mere vous envoye chercher , dites à celuy qu'elle vous envoîra , que vous n'avez pas ordre de l'aller voir , & que vous n'oseriez y aller sans ordre , que vous ne vous êtes pas avisé de le demander. Je partis le lendemain

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 91
demain d'Amiens avec deux Sergens des
Gardes, que je menai avec moy, pour
m'aider à visiter les armes, & pour en fai-
re l'épreuve, ainsi qu'il étoit porté par le
traité, sçavoir qu'on les chargeroit de
poudre de la pesanteur de la bale, & la
bale par dessus. A mon arrivée à Bruxel-
les, je fus saluer l'Infante, & luy don-
nai les Lettres du Roy. Après qu'elle se
fut informée de l'état de sa santé, & de
celle de la Reine, elle me dit que dans
quatre jours elle me feroit donner mes
passeports. Elle eut la bonté de me faire
loger & défrayer, comme si j'eusse été
un Ambassadeur. Peu de temps après la
Reine-Mere ayant sçû que j'étois à Bruxel-
les, elle envoya Monsieur de Befançon,
qui avoit l'honneur d'être auprès d'elle
pour me dire que je luy allasse parler;
mais je luy répondis que j'avois été assez
malheureux en partant, de n'avoir pas
demandé au Roy si j'aurois l'honneur de
la voir, me persuadant qu'il ne me l'au-
roit pas refusé; bien au contraire, qu'il
me l'auroit permis. Je suis, luy dis-je,
un pauvre Gentilhomme, si je faisois quel-
que chose qui ne fût pas agreable aux Mi-
nistres, vous sçavez de quelle façon ils
traitent les gens quand ils manquent.
Quand j'aurois l'honneur de voir la Rei-
elle n'a pas, comme je croi, autre chose
à me demander, que l'état de la santé du
Roy & celui de la Reine. Vous la pouvez
assurer que je les laissai avant-hier à
Amiens,

Amiens , en une tres-bonne disposition. Il me dit qu'il le feroit , & luy diroit toutes mes raisons. Ensuite il me demanda ce que l'on disoit de luy. Car , me dit-il , après tout , j'ai fait un coup hardi , & il n'y a jamais eu personne qui ait osé entreprendre de faire ce que j'ai fait. C'est-moi qui ai enlevé la Reine de Compiègne , qui l'ait fait passer par Roye & la Capelle , & delà dans la Flandre. Il est vrai que Monsieur d'Espèrnon la fit enlever de Blois. Oüi , luy dis-je , il est vrai , mais en ce temps-là on auroit bien voulu qu'il ne l'eût pas fait enlever ; & quand vous l'avez fait sortir de Compiègne , tout le monde croit que Monsieur le Cardinal de Richelieu étoit bien-aïse qu'elle s'en allât. Comme il me quitta pour s'en retourner vers la Reine , je le priai de m'enseigner le logis de Monsieur de Baradas. Il me dit qu'il n'étoit pas à Bruxelles , & qu'il étoit allé à la chasse à quatre lieues de là , mais qu'il devoit revenir ce jour-là même , & qu'il le feroit avertir de me venir voir , & m'enseigner son logis. J'envoyai un des Sergens que j'avois mené en la maison dudit sieur de Baradas , pour attendre son retour , afin qu'il me le viint dire tout aussi-tôt. Il y fut , & ne manqua pas de m'en venir avertir. Je l'allai voir , & le trouvai qui changeoit d'habit. Il me dit qu'il seroit venu chez moi au moment qu'il auroit été habillé. Nous passâmes dans un cabinet , où il com-

men-

mença de m'enretenir , & débuta par s'informer des nouvelles de la santé du Roy. En parlant , il pleuroit, tant il avoit de déplaisir d'être disgracié , & retiré dans un país où il voyoit bien que l'on alloit faire la guerre contre sa Majesté. Il me fit voir des lettres , que Monsieur le Duc d'Orleans luy écrivoit , qui pour lors étoit dans le Languedoc. Une de ses lettres entr'autres , portoit ces mots : *Je vous écris pour vous dire que je fais des troupes , & que je vous offre tel emploi que vous y voudrez prendre , soit Regiment d'infanterie , soit de cavalerie. Je vous ferai Maréchal de Camp dans mon Armée , je ferai lever des troupes en Flandres ; & si vous voulez , je vous donnerai le commandement de celles-là.* Je luy demandai s'il avoit fait réponse à Monsieur ; il me dit que non , & qu'il n'y avoit que deux jours qu'il avoit reçu la lettre. Surquoi je luy dis , quel est vôtre sentiment en cette rencontre ? Il me répondit , qu'il ne pouvoit jamais se résoudre à prendre aucun emploi pour faire la guerre au Roy de qui il avoit reçu tant d'honneur & de bienveillance. En me disant ces paroles , je voudrois bien seulement , mon pauvre Puysegur , que le Roy eût la bonté de me permettre de retourner en France , en tel lieu qu'il luy plairoit , soit à Damery chez ma mere , ou à Carlepont chez mon frere de Noyon , ou en tel autre endroit qu'il me prescriroit ; au moins je serois hors de la perse-

cution que l'on me fait pour me contraindre de prendre emploi en Flandres, ou avec Monsieur. Il me demanda s'il feroit réponse à Monsieur, qu'il y avoit à Bruxelles un courtier qui y étoit venu de sa part pour aller trouver la Reine. Je luy dis qu'il n'y avoit point de danger de faire réponse. Mais que luy manderaï-je, me dit-il ? Puisque vous témoignez, luy dis-je, n'avoir aucun dessein de servir contre le Roy, je luy manderois que vous luy êtes trop obligé de l'honneur qu'il vous fait, de vouloir vous donner de l'emploi ; mais que vous ne pouvez pas vous résoudre à l'accepter, ayant eu l'honneur d'être favori du Roy, ny prendre jamais les armes contre son service ; Que vous voulez seulement tâcher par tous moyens d'obtenir vôtre retour en France, pour y demeurer en repos le reste de vos jours, & voir si vous ne pourrez pas obtenir quelque emploi dans les Armées de sa Majesté ; & avec le temps, avoir l'honneur de la voir. La lettre fut écrite dans ce sens-là, & envoyée par un de ses Gentilhommes au courier de Monsieur. Pendant cinq ou six jours que je sejournei à Bruxelles, nous nous voyions chaque jour deux fois. Lorsque les passeports que j'attendois furent expédiés, & mis entre mes mains, je fus prendre congé de luy. Il me pria de vouloir parler au Roy en sa faveur, & de luy dire qu'il le supplioit tres-humblement d'avoir la bonté d'a-

d'agréer qu'il revint en France. Que s'il ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de le voir, qu'il se priveroit de ce glorieux avantage, mais qu'au moins il auroit la satisfaction de n'être point en lieu suspect, où on le pût tenter de prendre de l'emploi contre son service. Si néanmoins, ajouta-t-il, vous ne trouvez pas à propos la prière que je vous fais, ou qu'elle puisse nuire à votre fortune, ne l'entreprenez pas; mais j'estime que vous pourriez bien en dire un mot à Monsieur de Boutillier, il est parent de Mademoiselle de Cressia, & il sçait bien que je la veux épouser. Je luy dis que le bruit couroit qu'ils étoient mariez. Il me dit que non, & que si je parlois au Roy, je luy pourrois dire que je le suppliois de me donner la permission de la prendre à femme. Je partis après luy avoir dit adieu, & m'en allai en Hollande, où je fis éprouver les armes, accepter mes Lettres de change, & embarquer lesdites armes, pour les faire conduire à Roüen, après quoi je m'en revins en poste.

Le Roi étoit parti, & marchoit pour aller en Languedoc. Je le rencontrai à vingt lieues de Lion. Je fus trouver Monsieur de Boutillier, à qui je rendis les dépêches dont j'étois chargé, & luy dis que j'avois vû Monsieur de Baradas, qui m'avoit enjoint de luy dire, qu'il m'avoit prié de parler au Roi pour son retour en France. Il me répondit, vous pouvez croire que
je

je le souhaiterois, mais gardez-vous bien de le faire, assurément vous ne vous en trouveriez pas bon marchand. Monsieur, luy dis-je, je luy ai promis, je luy en parlerai, quoi qu'il en puisse arriver. L'ayant quitté, je m'en allai chez le Roy, que je trouvai dans la salle, & son couvert mis. Il parloit à Monsieur de saint Simon, qui étoit en ce temps-là son favori. Monsieur de Nogent qui étoit aussi près de sa personne, dit aussi-tôt que j'entrai, Sire, voilà Puysegur. Je saluai le Roy, qui me demanda si les armes étoient bonnes. Je luy répondis qu'oui, que je les avois fait éprouver toutes avec autant de poudre comme pesoit la bale, & la bale bien bourrée; Que dans le nombre de quatre mille, il n'y en avoit que sept ou huit qui eussent crevé. Ensuite le Roy me demanda si j'avois vû Baradas, & s'enquit de ce qu'il faisoit, & de quoi il vivoit (parce qu'on luy avoit arrêté le peu de bien qu'il possédoit avant sa disgrâce.) Je lui dis que je l'avois vû, & faisant semblant de ne sçavoir pas qu'on luy eût arrêté le revenu de son bien, qui ne consistoit qu'à un droit qu'il avoit sur les batteaux du convoi de Bordeaux, je luy contai comme il étoit fort bien logé, qu'il faisoit grande dépense, & qu'il avoit une meute de chiens courans. Comment, dit le Roy, peut-il entretenir cette meute, & faire tant de dépense? Je luy répondis que cela n'empêchoit pas qu'il ne la fît, parce que l'on

m'a-

m'avoit dit qu'il étoit aimé de quelques Dames qui luy fournissoient de l'argent ; Que pourtant je croyois que cela ne durerait pas long-temps , parce qu'il avoit dessein d'épouser Mademoiselle de Cresfia. Le Roy , répondit , quoi cette rousse ? Oüy , Sire. Monsieur de Nogent dit qu'il avoit de la peine à croire que des femmes luy donnassent dequoi vivre , puisqu'il étoit si laid , qu'il avoit le visage tout tourné d'un coup de mousquet qu'il avoit reçu au siege de Casal. Je dis qu'il n'avoit point du tout le visage gâté , que veritablement il portoit une emplâtre à la jouë , & qu'elle étoit comme une mouche que les Dames portent au visage ; Que tout ce qu'il souhaitoit le plus au monde , étoit de revenir en France , & de ne plus demeurer en Flandres , où il étoit continuellement sollicité de prendre parti ; ce qu'il ne vouloit pas faire , dans l'apprehension qu'on ne vint à avoir la guerre avec la France ; & que même Monsieur luy avoit offert de l'emploi dans des troupes qu'il faisoit en Languedoc , & de le faire Maréchal de Camp dans son Armée ; ce qu'il avoit refusé. Le Roy me demanda comment je sçavois cela ? Je luy dis , Sire , j'ai vû la lettre de Monsieur , & la réponse de Monsieur de Baradas. Le Roi se tourna , & tira à part Monsieur de saint Simon , auquel il dit , je verray bien s'il dit vrai , le courier qui portoit la réponse à mon frere a été pris :

& se retournant , me dit , dites-moi ce qu'il y a dans la réponse de Baradas , puis-que vous l'avez vûë ? Il y a qu'il remercie Monsieur de l'honneur qu'il luy fait , que son dessein n'est pas de servir contre vôtre Majesté , & qu'il vouloit faire tout son possible pour revenir en France , & n'être point en un lieu où l'on le pût soupçonner , ni luy persuader rien contre vôtre service. Il m'a prié , en partant , de demander cette grace à Vôtre Majesté. Je luy ai promis de le faire comme je fais. Son dessein est d'avoir seulement la permission de venir finir ses jours à Damery ou à Carlepont , ou en tel autre endroit de France qu'il vous plaira. Il n'ose pas esperer de pouvoir paroître à la Cour , & sçait fort bien qu'il ne luy seroit pas permis d'y venir , ny d'y demeurer ; mais il se contenteroit que vôtre Majesté voulût bien consentir qu'il allât en un des lieux que j'ai nommez. Le Roy me dit , qu'on verroit ce qui se pourroit faire là-dessus , & qu'il étoit vrai qu'il avoit écrit à son frere ce que j'avois dit , qu'il en avoit lû la lettre. Il se mit à table , Monsieur de saint Simon sortit , & me demanda si je voulois aller dîner avec luy. Je le remerciai , & luy dis que j'avois dîné. Je demurai près du Roy , qui me parla toujours pendant son dîner de ce que j'avois fait en Hollande , en quel lieu on avoit le mieux fait les armes , parce qu'elles étoient de differens maîtres. Je luy dis , Sire , elles sont si é-

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 99
gales , qu'à moins que de connoître les
marques des villes , on croiroit qu'elles
seroient toutes faites par un même ou-
vrier ; & que la poudre avec laquelle j'a-
vois fait l'épreuve , étoit toute la meilleu-
re , les bandoulières bien larges , avec
douze charges , & le poulverain , les
bourses où l'on met les bales , fort bon-
nes ; Que je m'assurois , que quand sa
Majesté les verroit , elle en seroit fort con-
tente. Après que le Roy eut dîné , il ren-
tra dans sa chambre , & me demanda en
particulier , si la Reine sa mere ne m'avoit
pas commandé de l'aller trouver ? Je luy
dis qu'oüy , que Monsieur de Besançon y
étoit venu de sa part , auquel j'avois ré-
pondu , que je n'avois pas ordre d'y aller ;
que je n'osois le faire , & qu'il falloit que
je gardasse des mesures dans une affaire
de cette importance ; que tout ce qu'elle
pouvoit sçavoir de moy , n'étoit que l'é-
tat de la santé de vôtre Majesté , & de cel-
le de la Reine , que luy-même la pouvoit
assurer qu'elle étoit très-bonne. Ensuite
il me demanda si l'on ne levoit pas des
troupes en Flandres ? Je luy répondis
qu'oüy , qu'on en faisoit de cavalerie &
d'infanterie , & que l'on avoit offert à
Monsieur de Baradas de quoy faire un Re-
giment de l'un & de l'autre ; ce qu'il n'a-
voit pas voulu accepter. Le Roy sortit de
sa chambre pour aller en son cabinet , &
Monsieur de saint Simon étant rentré ,
vint parler à moy. Je luy dis , Monsieur ,

je ne croy pas que vous deviez être fâché de ce que j'ai parlé au Roy, pour permettre à Monsieur de Baradas de revenir en France, mon intention n'étant point du tout de vous donner aucun sujet de fâcherie, mais bien de servir mon ami, qui est en disgrâce, & qui m'a prié de parler au Roy, comme j'ai fait. Je souhaite, Monsieur, que vôtre fortune dure long-temps, & que si un pareil malheur vous arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, vous trouvasiez un ami qui en voulut faire autant pour vous que j'ai fait pour luy. Il me quitta là-dessus, en me disant, que bien loin d'en être fâché, il m'en sçavoit bon gré; & que s'il le pouvoit servir, il le feroit de grand cœur. Puis il entra dans le cabinet où étoit le Roy. Nous continuâmes nôtre voyage pour aller en Languedoc; & six jours après, le Roy me dit, Puysegur, on a fait une dépêche, qu'on a envoyée en Flandres, par laquelle je fais mander à Baradas qu'il vienne à Damery; mais que je veux qu'il s'y tienne, & qu'il n'en sorte point sans mes ordres. Je luy dis, Sire, il recevra cette agreable nouvelle avec joye.

Comme nous fûmes arrivez en Languedoc, Monsieur de Schomberg qui commandoit les troupes du Roy, & qui avoit marché vers Castelnaudary, donna un combat contre celles de Monsieur, où Monsieur de Montmorency fut pris par des personnes qui auroient bien voulu ne l'a-

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 101
d'avoir pas fait ; mais quand le malheur
fut un homme , il est bien difficile de l'é-
viter. Il avoit été blessé au col. Le Roy
manda qu'on le menât au château de Le-
stour , ce qui fut fait. Il y fut conduit par
des troupes , & on en donna la garde à
Monsieur de la Jaille , Capitaine des Gar-
des de Monsieur de Schomberg , lequel
resta avec dix gardes & la garnison du
château , dont Monsieur le Marquis de
Roquelaure étoit gouverneur. Elle étoit
commandée par un de mes freres , nom-
mé Campseguet , à qui l'on offrit de don-
ner deux cens mille livres pour sauver
Monsieur de Montmorency , mais il ne
voulut jamais écouter cette proposition.
On luy en offrit encore davantage. Il re-
fusa toujours tout ce qu'on luy offrit , &
n'eut pas la moindre tentation de consen-
tir à une infidélité aussi grande que celle-
là , quoi qu'il fût fort ami & serviteur de
Monsieur de Montmorency , ainsi que
toute nôtre famille. Le Roy étant arrivé
à Thoulouse , y fit amener Monsieur de
Montmorency pour luy faire faire son
procès par le Parlement. Dans l'intervale
de ce temps il se fit un combat , que le
Roy luy-même apella Duel en parlant à
Messieurs du Parlement ; ce fut entre le
Baron de Droët & Bouchavannes. Le pre-
mier se servoit pour second d'un nommé
le Perche , fils d'un maître en fait d'Ar-
mes de la ville de Paris , qui étoit soldat
dans la Compagnie de son pere ; & Bou-

Bouchavannes avoit pour second Caregret, Enseigne de Tilladet. Ils se battirent publiquement dans la place de Thoulouse. Droët fut tué tout roide, & Bouchavannes fut si blessé, qu'il mourut douze heures après. Le corps du Baron de Droët fut porté dans la Maison de ville sous une galerie, & sa Majesté voulut qu'on y portât aussi celui de Bouchavannes. Monsieur de Montmorency arrivant à Thoulouse, & entrant dans la Maison de ville, dit, je connois bien ces corps-là; l'un étoit de mes amis, & l'autre qui est Bouchavannes, aussi mon ami & mon parent. Le Roy envoya querir Messieurs du Parlement, & leur dit qu'il les faisoit juges de deux affaires de la plus haute importance qui pussent arriver dans son Royaume, principalement dans sa Province de Languedoc, où les duels étoient si frequens parmi sa Noblesse, qu'il vouloit qu'un exemple fut fait de deux Officiers aux Gardes qui s'étoient battus en duel avec leurs seconds, & que leur procès leur fut fait & parfait. L'autre étoit du Gouverneur de la Province, qui s'étoit revolté contre son service, & avoit pris le parti de son frere contre luy. Le lendemain ces Messieurs s'assemblerent, firent informer de ce duel pretendu; & quoi qu'il ne se trouvât aucun témoin qui dît que ce fût un duel, neanmoins sur la parole du Roy qui leur avoit dit que ç'en étoit un, ils les condamnerent d'être pendus par les pieds
l'espa-

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 103
l'espace de vingt-quatre heures dans la
place de la ville ; ce qui fut executé , &
ils y furent attachez à une potence. Deux
jours après ils commencerent l'instru-
ction du procès de Monsieur de Montmo-
rency , & le firent venir au Palais. Les
Gardes & les Suisses étoient en haye dans
les ruës depuis l'Hôtel de ville jusques à
ce Tribunal. On avoit posé des corps de
garde dans les coins des ruës & dans les
places , parce que ce Seigneur étoit fort
aimé du Parlement , de toute la Ville , de
toute la Province , & generalement de
tout ce qui étoit dans le Royaume , à la
reserve de celuy qui vouloit qu'il mourût.
Ils ne le jugerent pas à la premiere scean-
ce , qui fut remise au lendemain. Mon-
sieur de Guittaut & de saint Preuil , n'é-
toient pas encore arrivez ; c'étoient eux
qui l'avoient pris. On les luy confronta
sur les quatre heures du soir dans la Mai-
son de ville , en presence du Rapporteur ,
qui luy demanda s'il les connoissoit ? Il
répondit qu'oüy , & qu'ils étoient gens
d'honneur , braves , & de ses amis. Il
les embrassa tous deux qui pleuroient. Le
Rapporteur luy demandant s'il n'avoit au-
cun reproche à faire contr'eux , il dit que
non , si ce n'est qu'ils avoient trop d'ami-
tié pour luy , qu'il étoit au desespoir de
les voir pleurer , comme ils faisoient ,
qu'il les prioit de se consoler ; que pour
luy , il avouoit qu'il meritoit la mort ;
puisqu'il avoit été assez malheureux pour

prendre les armes contre son Roy. Le Rapporteur leur demanda s'ils l'avoient pris ayant l'épée à la main, & combattant contre les troupes de sa Majesté ; mais ne pouvant répondre dans les sanglots qu'ils poufloient , & les larmes qu'ils répandoient , il dit luy-même au Rapporteur, Monsieur , il suffit que je vous le dise, qu'il est vrai qu'ils m'ont pris ayant l'épée à la main , & combattant contre les troupes de sa Majesté. L'on dressa la déposition , & l'on la fit signer à tous deux ; après quoi ils sortirent , ayant été embrassez de Monsieur de Montmorency , qui les pria de se consoler de sa perte , leur disant , qu'il n'étoit pas à plaindre dans le malheur où il étoit tombé. Le lendemain dès huit heures du matin il fut derechef ramené au Palais , & interrogé par Monsieur de Chasteau-neuf Garde des Sceaux, qui avoit été nourri page de feu Monsieur le Connétable de Montmorency son pere. Il luy demanda son nom. Il répondit, Monsieur, vous le sçavez bien, vous avez été nourri & élevé dans la maison de mon pere. Le Garde des Sceaux luy dit, ce sont des formalitez dont on a accoustumé de se servir dans l'instruction des procès criminels. Après l'avoir interrogé, étant assis sur la selllette, ils le renvoyèrent. On le reconduisit en la Maison de ville. Cependant on le jugea ; & après que le Rapporteur eut lû les interrogatoires, charges & informations , il opina à la mort ;

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 105
mort; & en prononçant ce dernier mot,
il se mit à pleurer, & tous les autres Ju-
ges n'opinerent que du bonnet, & pleu-
rant aussi amèrement. L'Arrêt fut signé,
& le Rapporteur se transporta en la Maison
de ville, avec le Greffier pour le luy lire;
ce qui fut fait, l'ayant auparavant fait
mettre à deux genoux. Il dit ensuite au
sieur de Launay Lieutenant des Gardes du
corps, qui le gardoit avec quarante Gar-
des & un Enseigne: Launay, je vous prie
d'aller trouver le Roy, & de luy dire que
la mort à laquelle je suis condamné, ne
m'est pas si fâcheuse que le déplaisir que
j'ai de l'avoir offensé, je la meritois plus
rude que l'on ne me la fera souffrir; je luy
renvoye le cordon de l'Ordre, & le bâ-
ton de Maréchal de France, dont il m'a
honoré; & l'assurez que je suis fort re-
pentant de l'avoir offensé, & que je meurs
son très-humble serviteur; Que si Dieu
me fait miséricorde, comme je l'espère,
je le prierai pour luy dans le Ciel. Mon-
sieur de Launay vint trouver le Roy qui é-
toit lors dans son cabinet, jouant aux é-
chets avec Monsieur de Liancourt. Il a-
voit le déplaisir en jouant, de voir que
celuy qui jouoit avec luy, & tous ceux
qui étoient dans le cabinet, pleuroient
aussi bien que ceux qui venoient de sa
chambre, & que toute sa maison étoit en
pleurs par tout, aussi bien que toute la
ville. Le sieur de Launay entrant dans le
cabinet, luy dit, Sire, je viens de la part

106 LES MÉMOIRES 1632.
de Monsieur de Montmorency, vous rap-
porter son collier de l'Ordre & son bâton
de Maréchal de France, dont vous l'avez
ci-devant honoré; & vous dire, Sire,
qu'il vous demande pardon, qu'il meurt
avec un sensible déplaisir de vous avoir of-
fensé, qu'il ne se plaint pas de la mort à
laquelle il est condamné, qu'elle est trop
douce pour le crime qu'il a commis. Et en
prononçant ses paroles, il se jeta à ge-
noux, embrassant les pieds du Roy; &
les arrosant de ses larmes, il dit au Roy:
Ah! Sire, que vôtre Majesté fasse grace à
Monsieur de Montmorency, ses Ance-
tres vous ont si bien servi: ah! Sire, fai-
tes-luy grace. Tous ceux qui étoient dans
le cabinet se mirent à genoux, comme
Monsieur de Launay, pleurant & deman-
dant grace. Le Roy répondit, qu'il n'y
avoit point de grace, & qu'il falloit qu'il
mourût; qu'on ne devoit pas être fâché
de voir mourir un homme qui avoit mérité
la mort comme luy, mais qu'on le de-
voit plaindre à cause du malheur où il é-
toit tombé. Il dit au sieur de Launay,
qu'il s'en retournât luy dire, que toute
la grace qu'il luy pouvoit faire, étoit que
le bourreau ne le toucheroit point, ne luy
mettroit point la corde sur les épaules,
& qu'il ne feroit seulement que luy couper
le col. Launay de retour ayant dit à Mon-
sieur de Montmorency, la grâce que le
Roy luy vouloit faire, il dit: Non, je ne
veux point cela, je suis criminel, & desir-

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 107
re être traité comme tel. Dieu a été traité de même, & a eu la corde au col, & si il étoit tres-juste. Lucante son Chirurgien, pendant trois semaines qu'il avoit vécu depuis sa blessure, l'avoit exhorté à prendre toutes les choses, comme venant de la part de Dieu; mais le voyant en cet état, il se mit luy-même à pleurer. Monsieur de Montmorency luy dit, vous qui m'avez toujours exhorté de prendre les choses, comme venant de la part de Dieu, consolez-vous Lucante, je vous veux embrasser, & vous dire adieu pendant que j'ai les bras libres. Il embrassa donc Lucante, & le pria de se souvenir toujours de luy; puis se retournant vers le Pere Arnoul Jesuite, qui l'assistoit, il luy dit: Mon Pere, qu'y a-t-il encore à faire? Monsieur, luy dit-il, recevez la mort avec un peu plus de soumission. Hélas! mon Pere, je la reçois avec toute l'humilité que je puis, & dans l'esperance que Dieu me fera misericorde, & qu'il me pardonnera mes fautes. Il se mit à genoux, & dit encore un mot à l'oreille du Pere Arnoul, qui luy donna l'Absolution; & puis se tourna vers le bourreau, & luy dit: Fais ton devoir. Il se fit jeter une corde sur les bras, & s'en alla à son échaffaut, sur lequel il entra par une fenêtre qu'on avoit ouverte, qui conduisoit audit échaffaut dressé dans la cour de la Maison de ville, sur lequel étoit un bloc où on luy fit mettre la tête. En ce pais-là

on se sert d'une doloire , qui est entre deux morceaux de bois ; & quand on a la tête posée sur le bloc , on lâche la corde , & cela descend & separe la tête du corps. Comme il eut mis la tête sur le bloc , la blessure qu'il avoit reçûë au col luy faisant mal , il remuâ , & dit : Je ne remuë pas par apprehension , mais ma blessure me fait mal. Le Pere Arnoul étoit auprès de luy qui ne l'abandonna point , on lâcha la corde de la doloire , la tête fut separée du corps , l'un tomba d'un côté & l'autre de l'autre. Le Pere luy avoit donné une medaille qu'il tenoit à la main , laquelle il ne lâcha que quand il n'eut plus de sang , & pour lors sa main s'ouvrit. Son cadavre fut embaûmé , & porté dans une des Eglises de Thoulouse , où sont les Corps saints. Par le même Arrêt tous ceux qui avoient suivi le parti de Monsieur , & principalement ceux de la Province de Languedoc , furent condamnez à la mort , & leurs biens acquis & confisquez , leurs bois coupez à la hauteur de trois pieds , & leurs maisons razées. Dans le combat où fut pris Monsieur de Montmorency , il y eut un nommé le sieur d'Alzo , qui avoit deux de ses enfans dans la Compagnie de Monsieur de Guittaut , où j'étois Enseigne , je demandai au Roy la confiscation de son bien. Le Roy me répondit qu'il m'avoit donné celle de Bouchavannes , mais que cela n'empêcheroit pas qu'il ne me donnât celle de d'Alzo , pourvû que
je

1632. DE M. DE PUYSEGUR. 109
je ne luy rendisse point , & que je vendisse
tous les bois & toutes les démolitions de
la maison. Je luy promis , & luy jurai
que je vendrois tout. J'e donnai charge à
un de leurs parens de faire vendre les bois,
& tout ce qui se pourroit ; & comme j'a-
vois promis au Roy de ne les donner pas
sans tirer quelque chose , je dis à d'Alzo ,
j'ai la confiscation de vôtre bien , en voi-
la l'expédition bien signée & bien scellée ,
j'ai juré que je le vendrois , & je veux
pour l'achat de vôtre bien , que je vous
remets entre les mains , que vous me
donniez pour payement un chien cou-
chant. Celuy à qui j'ai redonné le bien é-
toit un fort honnête-homme , & je m'e-
stime heureux d'avoir trouvé lieu de l'o-
bliger. Le Roy partit de Thoulouse le tren-
tième du mois d'Octobre pour s'en reve-
nir à Paris. Il y retourna à grandes jour-
nées , & ne mena que les Mousquetaires
avec luy. Il arriva en quatre jours à Ver-
sailles. La Reine prit son chemin par Bor-
deaux , & Monsieur le Cardinal qui alloit
avec elle , la mena passer par la Rochel-
le & par Broüage, en luy faisant voir toutes
ses places & tous ses Gouvernemens , &
n'arriva à Paris que vers Noël.

Au retour de ce voyage , m'ennuyant
d'être Enseigne dans les Gardes , je pro-
posai au Roy de vouloir bien souffrir que
je me défisse de cette Enseigne ; & que s'il
l'agréoit , j'achetterois la Charge de Ma-
jor du Regiment de Piedmont , qui étoit

à la Roche Capitaine des Gardes de Monsieur d'Espernon , qui luy avoit permis de la vendre ; que sa démission étoit entre les mains de Monsieur d'Espernon, Aide-Major dans le Regiment des Gardes ; que j'achetterois aussi dans le même Regiment la Compagnie du Baron d'Anton : & que quoi qu'il falût davantage d'argent pour avoir ces deux Charges ; que je n'en pourrois tirer de mon Enseigne , un de mes amis me prêteroit le surplus , qu'il n'en coûteroit rien à sa Majesté , qui auroit comme cela un de ses Mousquetaires entré dans la Charge de Major , ainsi qu'il témoignoît le souhaiter il y avoit long-temps. Il me répondit qu'il vouloit bien que j'achetasse la Charge de Major de la Roche , mais que pour la Compagnie du Baron d'Anton qui ne servoit jamais , qu'il la casseroit , & me donneroit la Compagnie. Je luy dis , votre Majesté , Sire , ne songe pas qu'il est neveu de Monsieur d'Espernon , duquel dépend tout-à-fait la Charge de Major , & que je passerois mal mon temps dans cette Charge-là. Hé bien , dit-il , je consens que vous luy donniez les mille écus que vous recevrez par dessus la somme de quinze mille livres , que vous donnerez à la Roche. Je suppliai sa Majesté de trouver bon que je luy donnasse les douze mille livres que j'avois dit que je luy donnerois. Il me fit réponse , qu'il ne le vouloit point. Deux jours après je luy repar-

lai

1633. DE M. DE PUYSEGUR. III
lai encore, & il consentit que je luy donnasse jusques à huit mille livres. Je ne laissai pas de faire donner les quatre mille livres de surplus par Monsieur de Langlez, & par ce moyen je fus fait Capitaine & Major en même temps dans le Regiment de Piedmont, qui pour lors étoit en garnison à la Fere, saint Quentin & Guise, où je fus reçu Major à la tête de ces quatre Compagnies, & le lendemain je fus à la Capelle me faire recevoir Capitaine.

L'Année suivante on fit marcher des troupes pour aller à Coublan, Monsieur de saint Chaumont commandoit l'Armée; ensuite le Roy fut au siege de Nancy, que l'on prit. Après il envoya Monsieur le Maréchal de la Force assieger Espinal avec une Armée; & comme il sortoit de son logis, étant à la tête de ma Compagnie, qui étoit de garde, il me dit: Monsieur de Puysegur, certes il me semble que vous devriez bien battre aux champs quand je sors, puisque nous sommes hors du Royaume; car pour dans le Royaume, je sçai bien que cela n'est dû qu'au Roy. Je luy dis, Monsieur, j'en parlerai à Monsieur de la Illiere qui commande le Regiment, & à Monsieur Lambert; surquoi les Capitaines s'assemblerent, & m'envoyerent à Nancy trouver le Roy, à qui je dis la pretention de Monsieur le Maréchal de la Force. Il me
dit

dit d'abord que cela ne luy étoit point dû, & qu'il ne le vouloit pas. Je luy dis, Sire, il dit qu'il sçait bien que cela ne luy est point dû en France, mais que hors du Royaume il luy est dû. Que même quand l'Armée d'Henry I V. alla dans le païs de Julliers, aussi-tôt qu'elle fut hors de France, elle battit aux champs, devant Monsieur le Maréchal de la Chastre qui la commandoit. Lorsque le Roy eut entendu cela, il me dit : S'il vous le commande encore une fois, faites-le ; mais souvenez-vous de ne le faire jamais dans le Royaume, car cela n'appartient qu'à moi. Nous prîmes Espinal, Remiremont & Biche.

Nous assiegeâmes l'année suivante 1634. la Morthe, qui est une forte place, appartenant au Duc de Lorraine. On fut un mois entier à la prendre. Elle étoit défendue par un nommé Monsieur de Biche Gentilhomme Lorrain, qui soutint le siege fort genereusement. Le Chevalier de Senectaire y fut tué, & fort regretté de toute l'Armée.

EN l'année 1635. l'on donna le commandement de l'Armée à Messieurs les Maréchaux de la Force & de Brezé, avec ordre d'entrer dans le Palatinat, & de marcher droit à Mannin, qui est sur le Rhin. En passant nous prîmes Saverne, & delà nous allâmes à Cronisbourg & à
Len-

1635. DE M. DE PUYSEGUR. 113
Lendo, où Messieurs les Maréchaux sé-
journerent quelque-temps, attendant des
troupes qui les devoient venir joindre.
Mais comme ils scûrent que la ville d'Il-
delberg étoit prise, & le château assiégé,
ils résolurent d'y marcher au plus vite,
quoi que ce fût dans le plus fort de l'hi-
ver; mais auparavant que de partir de
Lendo, ils voulurent y laisser garnison,
pour s'assurer du passage. Et comme ils
n'avoient pas beaucoup de troupes, &
qu'ils ne vouloient laisser qu'une garnison
de soixante hommes, & un Capitaine de
Piedmont, ils m'envoyèrent à la Maison
de Ville, pour proposer à Monsieur le
Bourguemestre & aux Echevins, de se
desarmer eux-mêmes, & d'apporter leurs
armes à l'Hôtel de ville, avec des écri-
teaux dessus pour les reconnoître; Que
l'on souhaitoit que cela se fît de bonne
volonté, n'étant pas bien-aîsés de les for-
cer; Que s'ils ne le vouloient pas faire de
bonne grace, on les desarmeroit par for-
ce. Quand je parlai à eux dans la Maison
de ville; ils étoient vingt-quatre Eche-
vins, qu'ils appellent Magistrats & le
Bourguemestre. Après leur avoir fait con-
noître & dit tout haut ce que souhaitoient
Messieurs les Maréchaux de France, le
Bourguemestre fit venir du vin; & avant
que de me répondre, dit qu'il falloit boi-
re un doigt, & me porta la santé de Mes-
sieurs les Generaux, & aussi-tôt me fit
verser à boire, & tous les Echevins me
por-

portèrent chacun une santé ; & après qu'ils se furent persuadé que j'étois yvre , ils me dirent , s'il plaît à Monsieur de dire ce qu'il fouhaite de nous. Il me fallut repeter mot pour mot ce que je leur avois déjà dit , puis ils me dirent qu'ils alloient délibérer sur ce que je leur proposois. Messieurs les Maréchaux qui se promenoient devant la Maison de Ville , voyant que cela duroit trop long-temps , Monsieur de Brezé s'impatientant plus que l'autre ; dit : qu'il falloit sçavoir pourquoi je ne venois pas leur rendre réponse. Monsieur de Turenne prit la peine de venir , & de monter en haut dans la Chambre de ville , pour me demander à quoi il tenoit que je ne faisois pas réponse. Monsieur , luy dis-je , on m'a tres-bien fait boire , & on délibere à present sur les propositions que je leur ai faites. En même tems le Bourguemestre sortit , qui me dit : qu'on avoit accordé le desarmement , & qu'il alloit faire publier le Ban , afin que dans six heures toutes les armes fussent dans la Maison de ville ; ce qu'il fit. Je luy dis , en luy montrant Monsieur du Turenne , Monsieur , vous ne connoissiez pas ce Seigneur ici , il est fils de Monsieur de Bouillon , & proche parent de Monsieur le Palatin. Ils luy firent cent complimens & cent civilitez , & le firent tres-bien boire. On partit de Landau pour aller assieger Spire , auquel lieu il y avoit des troupes Espagnoles qui la

1635. DE M. DE PUYSEUR. III
défendoient. Etant arrivez & campez au-
tour, nous d'un côté & Monsieur le Duc
de Veymar de l'autre, nous ouvrîmes la
tranchée, & attaquâmes un fauxbourg,
qui étoit fort bien retranché & défendu
par six cens hommes. Nous y donnâmes
un assaut general. Le Regiment de Pi-
cardie, couplé avec celui de Feron, avoit
la main droite de l'attaque, & celui de
Piedmont avec Turenne avoit l'aîle gau-
che proche de Picardie. Les Regimens
de la Bloquerie & d'Evron, étoient en
garde à la tranchée, & avoient leur sor-
tie dans le milieu par la même tranchée.
Quoi que ce fût le poste le plus avanta-
geux pour donner, néanmoins Picardie
ne l'eut pas, d'autant qu'on ne prend ja-
mais le poste, quelque privilege qu'ait
un Regiment, devant ceux qui sont en
garde. A la gauche de la tranchée étoient
les Regimens de Normandie & de Na-
vailles, qui ne faisoient aussi qu'un ba-
taillon; & à l'aîle gauche de tout, étoient
les Regimens de Navarre & de Menillet,
qui bataillonnoient ensemble. Nous nous
mîmes en bataille en presence de Mes-
sieurs les Maréchaux, dans une grande
place qu'il y avoit près de là. On deta-
cha vingt-cinq hommes de chaque ba-
taillon, commandez par un Sergent, cin-
quante autres commandez par un Lieu-
tenant, un Enseigne, & deux Sergens,
soutenus par un Capitaine, un Lieute-
nant, un Enseigne, & quatre Sergens.
On

On détacha ensuite deux-cens hommes de chaque bataillon, commandez par deux Capitaines; deux Lieutenans, deux Enseignes, & huit Sergens. Après cela les corps des Régimens étoient commandez pour soutenir chacun leurs hommes. Comme on apprehendoit que les Sergens qui étoient les premiers détachez, ne se brouillassent en allant prendre leurs postes, les Majors des Régimens furent commandez pour marcher à la tête du Sergent qui menoit les premiers mousquetaires, & nous eumes ordre de n'aller qu'au pas, & de sortir en même temps; ce qui fut fait & conduit fort heureusement. Les ennemis firent grand feu sur nous. Nous descendîmes en un instant dans le fossé, puis nous montâmes en haut pour gagner le retranchement, & j'aperçûs ces six-cens hommes derriere une palissade, qui d'abord qu'ils nous virent paroître, firent leur décharge, & se hâterent un peu trop de tirer; ce qui fut cause qu'ils ne tuèrent guere de gens, n'étant pas montez tout à la fois. Comme ils eurent fait leur décharge, ils prirent leurs picques qui étoient auprès d'eux; & voyant qu'on tiroit fortement sur eux, & que nous avions l'avantage de la hauteur, ils prirent la fuite, & abandonnerent le retranchement. Nous les poursuivîmes vigoureusement jusques au pont-levis de la ville. Il y eut deux Officiers du Régiment de Piedmont blessez, &

1635. DE M. DE PUYSEGUR. 117
la ville capitula. Cependant Monsieur de
Veymar attaqua un fort qui étoit de l'au-
tre côté avec de l'infanterie qu'on luy en-
voja. Ceux du bataillon de Piedmont,
étoient commandez par mon frere de la
Grange, Capitaine dans le Regiment, qui
y fut blessé au visage, & furent repoussez
par trois diverses fois. Real Lieutenant de
Piedmont y fut tué, Perponchet Capita-
ne dans Turenne fut aussi tué, & Mon-
sieur de Turenne donna la Compagnie à
Varennès, qui en étoit Lieutenant. Après
avoir quitté ce païs, & l'avoir mis entre
les mains de Monsieur de Veymar, nous
marchâmes à Manin, où nous fîmes fai-
re un pont de batteaux sur le Rhin; &
eusuite Messieurs les Maréchaux de la
Force & de Brezé, envoyerent querir les
troupes pour les faire passer. Nous reçû-
mes ordre en partant de Nustach, d'aller
passer le Rhin à Manin; mais en arrivant
les glaces rompirent le pont, quoi que les
batteaux fussent armez de fer pardevant.
On nous fit signe de nous en retourner. Il
y avoit quatre grandes lieuës de là à nôtre
garnison. Nous nous y en retournâmes,
& le matin dès la pointe du jour, un Gar-
de de Monsieur de la Force arriva, avec
un ordre de nous faire marcher. Je luy de-
mandai comment nous passerions, puis-
que le pont étoit rompu. Il me répondit,
qu'il étoit vrai que le pont étoit rompu,
mais qu'il avoit passé le Rhin à pied par-
dessus la glace, en conduisant son cheval
par

par la bride ; & que le froid qui continuoit toujours , feroit que la glace seroit encore plus forte. Nous partîmes donc , & allâmes droit au passage. J'avançai devant , afin de sçavoir le lieu que l'on nous donneroit pour logement. Je laissai mon cheval au deçà du Rhin , & m'en allai parler à Messieurs les Generaux , qui nous marquerent un village à une demi-lieuë de là. En passant le Rhin , je pris la picque d'un soldat que je tenois de travers avec les mains , afin que si par hazard mes pieds venoient à enfoncer , la picque me pût retenir pour ne pas couler à fond.

Arrivant au bord du Rhin , où tout le Regiment m'attendoit , chacun apprehendoit de passer là , & pas un ne sçavoit ce qu'il feroit de son bagage. Je dis qu'il le faisoit décharger , & faire porter de l'autre côté les hardes par les soldats ; ce qui fut fait aussi-tôt , les charretes furent dételées , & les soldats les traînèrent avec des cordes. Nous passâmes fort heureusement , il n'y eut que le cheval d'un Officier de noyé. Dans le temps que nous passions , le chariot de Monsieur de Turenne vint aussi pour passer ; mais comme il n'étoit pas déchargé , il alla à fond avec tous les chevaux qui le tiroient. Le lendemain nous passâmes le Nécre , & nous nous rangeâmes en bataille dans une grande plaine , & marchâmes pour secourir le château d'Ilderberg , dont les ennemis tenoient la ville. Monsieur de Lor-

rai-

1633. DE M. DE PUYSEGUR. 119
taine étoit dedans. On commanda les Régimens de Piedmont, de Rambure & de Tonnin, pour aller avec Monsieur le Marquis de la Force traverser des montagnes ; où l'on ne pouvoit passer qu'un à un, & des endroits où il falloit grimper ; ce qui avoit fait que les ennemis avoient négligé de se precautionner de ce côté-là. Nous marchâmes hardiment, & Monsieur de la Force dit, que je me misse à la tête des Sergens commandez aux enfans perdus, & de bien reconnoître le chemin ; & que là où je trouverois difficulté de passer, je cherchasse à passer sur la droite ou sur la gauche, & laissasse un homme pour avertir les premières troupes qui me soutenoient, afin qu'elles trouvaient le passage le plus facile & le plus aisé. Nous montâmes toute la montagne ; & quand nous fûmes arrivez au sommet avec les hommes détachez, nous rencontrâmes la garde des ennemis qui alloit monter à la tranchée, & qui venoit en montant par un chemin où l'on pouvoit marcher quatre de front, ils marchoient à la négligence, la crosse du mousquet derrière, ne croyant rencontrer personne qui leur dit rien. Je commençai de faire tirer sur eux, en criant : *A moi Piedmont, à moi Rambure ;* & comme quatre coups de mousquets tirés dans les montagnes, font plus de bruit que cinquante en d'autres endroits, l'épouvante les prit si fort qu'ils s'enfuirent. Nos troupes arriverent, mais dès qu'il y
eut

eut six-cens hommes sur le haut de la montagne, je donnai avis à Monsieur de la Force, de ce qui s'étoit passé. Il envoya dire à Monsieur de Lambert, qui commandoit les hommes détachés, qu'aussi-tôt qu'on verroit sur le haut de la montagne la tête du reste des troupes, il marchât droit au château & à la tranchée; ce qui fut fait: & comme nous marchions au château, ceux de dedans tirèrent sur nous, croyant que nous étions des ennemis; & ce qui leur faisoit avoir plus aisément cette croyance, est que c'étoit dans le temps que l'on relevoit leur tranchée, quoi que nous criassions à pleine gorge, *Vive le Roy*, ils demandoient quel Roy, & si c'étoit celui de Paris; & quoi qu'on leur dit, ouïy, ils ne laissoient pas de tirer. Si nous eussions eu avec nous Monsieur de Belmode, qui étoit Gouverneur de la place, il se seroit fait connoître en parlant à eux, mais Messieurs les Generaux l'avoient retenu pour demeurer avec eux. Ceux de la tranchée qui nous voyoient aller droit à eux, s'imaginoient que c'étoit la garde qui les alloit relever; mais comme ils se virent charger, & qu'on les tuoit, ils prirent la fuite. Nous nous rendîmes les maîtres de la tranchée qui étoit du côté de l'orangerie, nous prîmes quatorze pieces de canon, avec tous leurs chariots & avant-trains, comme on les voit aux nostres à present, en ayant pris l'usage depuis ce temps-là. Il y eut deux ou trois-

cens

1635. DE M. DE PUYSEGUR. 121
cens hommes des ennemis tuez auparavant qu'ils pussent gagner la ville. La nuit suivante nous nous mêmes en disposition d'attaquer une des portes de la ville, du côté de l'orangerie, le château ayant été secouru dès le soir, & Monsieur le Marquis de la Force logé dedans. A l'attaque de cette porte, deux Capitaines de Piedmont furent tuez, sçavoir les nommez Durier & Hardy. Le lendemain Monsieur de Lorraine se retira, & passa le Nécre dans la ville sur un pont couvert qu'il y a. Messieurs les Maréchaux se logerent dedans, & n'y séjournèrent que quatre ou cinq jours. Ce qui les obligea d'en sortir si-tôt, fut que les ennemis surprirent Philisbourg, & qu'ils apprehendoient qu'ils ne se saisissent aussi de Lando, par lequel il falloit passer pour se retirer. Ils commanderent à Monsieur le Marquis de la Force Lieutenant General, de marcher avec six Regimens d'infanterie, une partie de la cavalerie, avec six pieces de canon, & de partir en diligence pour retourner droit à Manin, & de Manin directement à Lando. Comme les troupes passoient sur le Rhin, la glace rompit du côté de cette place, & l'on se trouva obligé pour faire passer tout ce qu'il y avoit de cavalerie, d'infanterie & de bagage, de démonter une maison pendant la nuit, & prendre les traittes, pour mettre à l'endroit où les glaces étoient rompues, ces traittes portant sur la terre par un bout, &

par ce moyen faire un pont pour passer. Le travail étant achevé, nous marchâmes droit à Lando, où Monsieur le Marquis de la Force m'envoya devant, pour dire à ces Messieurs qu'il y alloit coucher, faire passer les troupes par de là, & qu'il ne demeureroit que deux Compagnies pour la garde de la ville. Ils me firent réponse qu'ils le laisseront bien passer, mais qu'il n'y auroit que quatre Compagnies qui passeroient à la fois; & que lorsque ces quatre seroient passées, il en passeroit encore quatre autres. Je leur dis que je m'en allois avertir Monsieur de la Force, & que je croyois qu'il leur accorderoit ce qu'ils souhaitoient. Je le fus donc trouver, & luy dis: Que pour remédier à la peine où nous étions, il nous falloit mettre une partie de nos drapeaux dans les charrettes, n'en faire marcher que quatre, à la conduite de chacune desquelles il y auroit cent cinquante hommes; & que quand je serois entré & passé jusques à la place, ceux de derriere se saisiroient de la porte, & que pour lors le Regiment se mettroit en bataille. Monsieur de Lambert entra à la tête de ces quatre Compagnies, & se mit aussi-tôt en bataille; & comme le Major de la ville voyoit que ces Compagnies étoient si grandes, il me dit: Monsieur, les Compagnies sont bien fortes. Le Roy, luy dis-je, a reformé un Regiment, & l'a mis dans le nostre. Messieurs les Generaux arriverent le lendemain avec le reste
des

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 123
des troupes, & nous allâmes en nous retirant vers le païs Messin, & logeâmes tous à deux lieuës de Lando, d'où nous continuâmes nôtre chemin jusques dans les trois Evêchez, où nôtre Armée fut mise en garnison.

L'Année suivante nous reçûmes ordre de nous trouver à Mesierès, où étoit le rendez-vous de l'Armée, sous le commandement de Messieurs les Maréchaux de Chastillon & de Brezé. Et pendant que les troupes s'assemblerent, le Roy envoya un Gentil-homme nommé des Chapelles, Capitaine au Regiment de Picardie, qui avoit commandé dans Circle proche de Thionville, lorsqu'il fut assiégé par Monsieur de Lorraine, contre lequel il se défendit si bien, que ce Prince fut contraint de lever le siege qu'il avoit mis devant, & de se retirer à deux lieuës de là. Après cette retraite, ledit sieur des Chapelles fit chercher le Bailly de la ville, homme en qui il avoit grande confiance, & qui néanmoins le trompoit. Il luy demanda, Monsieur le Bailly, que dit de moy Monsieur de Lorraine. Il dit, Monsieur, que vous êtes un brave homme, que vous vous êtes tres-bien défendu, & avouë franchement qu'il n'avoit pas assez de gens pour vous prendre, mais qu'il en attend d'autres, & qu'il ne bougera du lieu où il est, jusques à ce que toutes ses troupes l'ayent joint, qu'il reviendra icy, & vous

prendra de force. Il luy répondit assez fièrement, qu'il ne croyoit pas qu'il songeât plus à revenir, & l'autre l'assura qu'il reviendrait dans quatre jours. Ce bon homme se laissa persuader au dire de ce Bailly, & manda à Monsieur de Lorraine qu'il se rendroit, s'il luy vouloit faire bonne capitulation. Monsieur de Lorraine qui étoit à deux lieues de là revint, & la luy fit telle qu'il voulut. Il le fit conduire avec sa garnison jusques en la ville de Mets. Le Roy ayant appris de quelle sorte il avoit rendu la place, le fit arrêter prisonnier dans la citadelle, d'où il fut conduit à Mezieres; pour être jugé par Messieurs les Generaux & le Conseil de guerre. La lettre du Roy étoit conçûe en ces termes : *J'envoye des Chapelles à Mezieres, où mon Armée passe pour aller en Flandres. Comme il est du tout necessaire de faire exemple de l'action qu'il a commise, d'avoir rendu Circle sans y être forcé, je vous l'envoye, afin que vous luy fassiez couper le col sur le pont de la ville, & que toute l'Armée en passant par là, voye son corps sur l'échafaut, & l'exécution qui en aura été faite.* L'on assembla le Conseil de guerre pour le juger, mais quand les informations furent leuës, quoi qu'elles portassent tout le contenu de ce que je viens de dire, où il étoit assez convaincu de peur & de lâcheté, le Conseil fit difficulté de le condamner à la mort, disant que pour une lâcheté causée par la crainte & l'apprehension, on ne condamnoit pas

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 125
un homme à la mort, mais que pour l'ordinaire on le dégradoit, & qu'on luy faisoit toutes les ignominies possibles. Les voix allerent à cette simple condamnation, mais Monsieur le Maréchal de Brezé dit: la lettre du Roy porte en termes exprés: *Qu'on luy fasse couper le col*, pourquoy ne le jugerez-vous pas suivant la lettre? Le Conseil répondit: Monsieur, nous jugeons selon nos consciences, la lettre du Roy porte *qu'on luy fasse couper la tête sur le pont de Mezieres*, vous pouvez Messieurs les Generaux, faire executer l'ordre du Roy, nous avons ordonné au Prevôt de la Connétablie d'y tenir la main, & cela a été ensuite executé.

L'Armée avant que de passer le pont, fut separée en deux brigades d'infanterie, de l'une desquelles Champagne étoit le chef, & Piedmont l'étoit de l'autre. Il y avoit dans chaque brigade onze mille hommes de pied, soldats effectifs portant picques & mousquets, sans comprendre ny les Officiers, ny les Sergens, ny les valets. La brigade de Champagne étoit celle que l'on apelloit la brigade de Monsieur de Chastillon, & celle de Monsieur le Maréchal de Brezé se nommoit la brigade de Piedmont. La cavalerie étoit composée de six-mille chevaux, sans comprendre aussi les Officiers & les valets. Tous les cavaliers étoient bien armez de bonnes cuirasses & de bonnes racettes, chacun un casque en tête. On mit trois

mille chevaux à chaque brigade. L'artillerie étoit composée de vingt-quatre pièces de canon, douze à chaque brigade, & Monsieur de la Meilleraye y faisoit sa Charge de Grand-Maître. Les chariots de vivres, pains, & autres munitions nécessaires, étoient aussi complets, & en aussi bon ordre que l'on le pouvoit souhaiter. Nous partîmes de Mezieres, la brigade de Monsieur de Chastillon ayant l'avant-garde, & allâmes camper à deux lieues de là. Le lendemain il nous falut passer une riviere, dans laquelle les soldats avoient de l'eau jusques au nombril. Nous leur fîmes ôter leurs souliers, leurs bas, & leurs hauts de chausses, qu'ils mirent sur les épaules avec leurs armes; & si-tôt qu'ils furent passés, on fit alte pour leur donner le loisir de se r'habiller. Après nous allâmes camper à deux lieues de là avec la brigade de Monsieur de Brezé. Monsieur de Chastillon avec la sienne, alla prendre Marche-en-famine, qui ne tint que vingt-quatre heures. Nous étions pendant ce temps là dans un quartier qui couvroit le sien. Comme la place eut capitulé, il manda à Monsieur de Brezé, de tirer droit à un village qui étoit proche d'un passage qui conduisoit à Liege; c'est un lieu d'un tres-difficile accès, où nous allâmes néanmoins loger, laissant un village nommé Autin, distant d'un quart de lieue du nostre, pour loger la brigade de Monsieur de Chastillon. Nous ne mî-

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 127
mes de ce côté-là qu'une petite garde de
cavalerie, dans la pensée que nous avions
que Monsieur de Chastillon prendroit ce
quartier-là pendant la nuit. Néanmoins il
n'y vint pas, & Monsieur le Prince Tho-
mas qui commandoit l'Armée de Flan-
dres, se logea dans ce village. Les Dépu-
tez de Liege vinrent trouver Monsieur de
Brezé, qui leur avoit envoyé donner avis
du lieu où il étoit, & comme il falloit
qu'on passât par un coin de leur país pour
aller à Mastrich, afin de joindre Mon-
sieur le Prince d'Orange; durant le temps
qu'il leur donnoit audience, & qu'il les
trouvoit fort fiers, même en volonté de
nous empêcher le passage, j'entrai dans sa
chambre; & en présence de ces Députés,
je luy dis: Monsieur, le quartier qui est
icy prés, que vous aviez fait laisser pour
Monsieur de Chastillon, est presentement
occupé par le Prince Thomas & l'Armée
de Flandres. Comment sçavez-vous cela?
me dit-il. Je luy répondis: Monsieur,
voila deux soldats que je vous amene, qui
ont été pris & dépouillez par les troupes
qui y sont logées. Aussi-tôt il se tourna
vers les Députés, & leur dit: Je ne m'é-
tonne pas si vous êtes si fiers, & si vous
apportez tant de difficulté à nous laisser
passer, puisque vos bons amis sont si prés
de vous: retournez-vous-en, & moy je
m'en vais les battre, & après cela votre
fierté sera bien abaissée, & je vous assure
que nous passerons malgré vous; & au

même moment il les fit sortir hors sa chambre, & ils s'en allerent. Il me commanda de faire battre le second, parce que le premier avoit été battu, croyant marcher pour passer le Pas de Liege, en'étant plus proche que la brigade de Monsieur de Chastillon. Je fis battre le second, & le dernier tout aussi-tôt, & prendre les armes. L'Armée fut presque en un instant rangée en bataille, & j'eus l'honneur de l'y mettre, d'autant que celui qui en étoit Sergent, étoit lors avec Monsieur de Chastillon, & moy j'en faisois la Charge dans la brigade de Monsieur de Brezé, lorsqu'elle étoit séparée pour aller en bataille, depuis le quartier où nous étions, jusques à celui des ennemis. La plaine n'étoit pas trop grande pour la brigade de Monsieur de Brezé ; je la separai en deux lignes, faisant cinq bataillons à la premiere ligne, & cinq à la seconde ; & sur chaque aîle des deux lignes, sept escadrons de cent chevaux chacun, & marchâmes droit aux ennemis. Monsieur de la Meilleraye arriva, qui venoit d'avec Monsieur de Chastillon ; & comme il me rencontra le premier, parce que je m'étois avancé pour voir si la plaine ne se reserroit, ou ne s'agrandissoit point, afin que selon les lieux je fisse le front ou plus grand ou plus petit, s'il en eût été besoin, il me dit : Hé, Puysegur, à quoi songe Monsieur de Brezé, de vouloir faire marcher l'Armée, il hazarde de se faire battre ; & s'il attend les trou-

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 119
troupes de Monsieur de Chastillon, nous
sommes assurez de gagner le combat. Je
luy dis, il faut, Monsieur, que vous par-
liez à luy, s'il vous plaît, le voila à la tête
de l'Armée dans le milieu, monté sur
un cheval qui est si bien caparaçonné. Il
alla donc parler à luy, mais il luy répon-
dit qu'il ne vouloit rien attendre, qu'il
alloit droit aux ennemis, & qu'il les bat-
troit.

Dans ce même temps-là l'Armée de
Monsieur de Chastillon parut, qui venoit
en toute diligence du côté de nôtre main
gauche, qui étoit celle qu'elle devoit te-
nir en combatant, à cause que Monsieur
de Brezé étant en jour, devoit avoir la
droite. Comme il approchoit de nous, sa
cavalerie arrivant la première, je fis faire
à droite aux sept escadrons qui couvroient
nôtre aîle gauche, & proche de nôtre in-
fanterie; & en même-temps que celle de
Monsieur de Chastillon arrivoit, ils pre-
noient leurs postes. Nous marchâmes
droit à Avein. Les ennemis n'étoient point
rangez en bataille vis-à-vis de nous, mais
ils étoient retranchez dans de grands
chemins, & dans des champs fort élevez,
comme sont tous les villages du pais de
Liege. Nôtre cavalerie s'avancant sur nô-
tre aîle droite, les ennemis firent une dé-
charge dessus. Il y eut la moitié des esca-
drons qui prit la fuite, & en tuyant rom-
pit la moitié de l'île droite de nos mou-
squets. Nôtre infanterie avançoit toujours,

130 LES MÉMOIRES 1636.
& étoit fort proche de leur retranche-
ment. Ils tirèrent deux coups de canon
chargez de cartouches , dont ils tuèrent
dans le bataillon trente ou quarante hom-
mes, & en blessèrent bien autant. Nous
les enfonçâmes avec l'infanterie , & nous
gagnâmes tout le bourg & toutes les ave-
nuës. Quand nous nous fûmes rendus
maîtres du bourg , & que nous eûmes
passé , leur cavalerie voulut venir à nous ;
mais la nôtre la chargea si bien à point ,
qu'elle la défit. Dans le temps que le com-
bat se donnoit , Monsieur le Prince d'O-
range avoit envoyé un Cornette de la
Compagnie de Monsieur de Bouillon, avec
vingt maîtres , pour sçavoir où étoit l'Ar-
mée de France ; & comme il arriva pen-
dant le combat , luy & ses vingt maîtres
furent pris & dépouillez , comme s'ils
eussent été des ennemis. Dans cette atta-
que le Prince Thomas perdit la plus gran-
de partie de sa cavalerie , & toute l'infan-
terie qu'il avoit menée , avec quantité
d'Officiers , Colonels , & Capitaines pris,
du nombre desquels étoit Dom Steve de
Gamara. La bataille ainsi finie & gagnée ,
nous coupâmes en un lieu où Messieurs de
Liege vinrent offrir passage , & les vivres
tels qu'on les voudroit prendre dans leur
ville. Nous passâmes près de Liege , &
allâmes joindre Monsieur le Prince d'O-
range à Maftrik. Il vint au camp voir l'Ar-
mée , qu'il trouva fort leste & fort belle.
Il nous fit séjourner deux jours plus que
nous

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 111
 nous n'aurions fait, après lesquels nous
 marchâmes dans le pais. Nous allâmes
 droit à Tirlemont, que nous prîmes de
 force, par l'épouvante qu'on donna à ces
 pauvres gens-là. La ville fut pillée, les
 femmes forcées, & les filles violées, mé-
 me jusques aux Religieuses; le saint Sa-
 crement foulé aux pieds par les Hollan-
 dois. Nous allâmes ensuite à Louvain,
 que nous assiégeâmes. L'Armée du Roy
 l'attaquoit par un côté, & les Hollandois
 par l'autre. Nous ne le prîmes pas, Mon-
 sieur le Prince d'Orange s'étant voulu re-
 tirer. On dit que ce fut après qu'il eut été
 payé des contributions qu'il demandoit au
 pais, & des arrerages qui luy étoient dûs.
 Nous retournâmes du côté de la Hollan-
 de, auquel temps les ennemis surprirent
 le fort de Squin, qu'ils assiègerent sur la
 fin de la campagne; ce qui alarma fort les
 Hollandois, & les fit marcher en diligen-
 ce pour couvrir leur pais. Nous assiégeâ-
 mes aussi Béelan, qui est proche dudit fort
 de Squin. Il y avoit avec nous quatre Re-
 gimens Hollandois. On y fit ouvrir la
 tranchée. Nos soldats s'ennuyant d'être
 au siège d'un château, lequel, selon leur
 opinion, ne meritoit pas un siege reglé,
 dirent en passant à Monsieur le Comte de
 Nassau: Monsieur, vous nous faites fai-
 re icy un beau siege, quand nous allons à
 la petite guerre, nous prenons des châ-
 teaux plus forts que celui là, nous aime-
 rions bien mieux l'attaquer de force que

132 LES MEMOIRES 1636.
de demeurer icy à trembler de froid. En
sortant de la tranchée, il me dit : Vos sol-
dats se moquent de nous, de ce que nous
faisons un siege devant Beelan, & ils se
vantent d'en avoir pris de plus forts à la
petite guerre. Je vis bien que cela l'avoit
fâché, mais je le priai de ne point prendre
garde à ce que disent des soldats, qui ne
sont que pour obeïr. Il s'en alla en son
quartier, où il fit aussi-tôt prendre les ar-
mes à ces quatre Regimens. Il les mit en
bataille, & détacha des hommes pour at-
taquer les dehors. J'entendis que les tam-
bours battoient la charge. Je demandai ce
que c'étoit. Un soldat me dit, Monsieur,
assurément les Hollandois donnent. Je
luy répondis que cela ne pouvoit pas être,
car on ne bat pas la charge quand on don-
ne. Il me dit, non pas nous en France ;
mais les Hollandois le font. Je montai sur
le haut de la tranchée, & vis qu'il disoit
vrai. Je dis à Monsieur de Lambert qui la
commandoit, les Hollandois donnent,
vous plaît-il que nous donnions aussi, tou-
tes les forces des ennemis sont de ce côté-
là, assurément nous les emporterons par
un autre. Il me dit, hé bien Major, fais
donner. Nous fîmes monter nos soldats
par dessus la tranchée, & allâmes droit au
retranchement. Nous traversâmes un
fossé plein d'eau, où nos soldats en avoient
jusques à la ceinture. Nous entrâmes de-
dans. Les ennemis se voyant pris par der-
riere, quitterent, & se retirerent en leur

Don-

1636. DE M. DE PUYSECUR. 133
Donjon: Les Hollandois qui d'abord ne nous connoissoient pas, tirèrent sur nous, & nos soldats enragez de cela, tirèrent aussi sur eux: chacun fit de son côté toutes choses possibles pour empêcher ce desordre, & l'on eut bien de la peine d'en venir à bout. Cependant les ennemis tiroient continuellement de leur Donjon, & en tuèrent & blessèrent quelques-uns; mais quand nous eûmes saisis les environs du Donjon, ils capitulerent, & se rendirent. Les Hollandois mirent garnison dans le château, & nous retournâmes nous remettre dans nos bateaux, qu'on appelle des amoureuses, dans lesquels nous couchions toutes les nuits, & y demeurions le long du jour.

Le fort de Squin ayant été repris par les Hollandois, on nous envoya dans les garnisons sur la fin de Novembre. Le Regiment de Piedmont eut Gorcon, où nous arrivâmes par eau, car en ce pays-là on ne peut aller autrement. Nous nous mêmes en bataille dans la place. On ne donne point de billets pour loger les soldats, les hommes & les femmes les choisissent eux-mêmes sur la place: les uns en prennent deux, les autres quatre, mais non pas tous d'une même compagnie. Le pays donne par jour à l'hôte deux sols pour le logement de chaque soldat: ceux qui restent, & qui n'ont point été pris, sont mis dans des corps de garde, où ils font du feu avec des tonibes. Pour l'or-

dinaire il n'y a que les plus mal faits & les plus mal vêtus qui demeurent sans logement, & quand on les a un peu rajustez, il se trouve toujours quelqu'un qui les retire, mais on ne peut pas l'y contraindre ni par billers ni par aucun ordre. Nous choisîmes le Dimanche & le Jeudy l'après-dînée, pour faire faire l'exercice au Regiment. Ils nous permirent aussi de faire dire la Messe par notre Aumônier, dans le lieu où ils faisoient jouer des Comedies, à condition toutefois, qu'il n'y auroit que les soldats qui y assisteroient, & point d'habitans. Il y avoit pour cet effet un homme preposé par la ville qui y prenoit garde. Le peuple qui choisissoit les mêmes jours pour le Prêche que nous pour l'Exercice, se plaisoit tellement à le voir faire, qu'il s'absentoit le plus souvent du Prêche; ce qui fut cause que les Ministres & les Magistrats nous prièrent de changer les jours, & de prendre les Lundis & les Vendredis; ce que nous leur accordâmes très-volontiers: & ces jours-là les habitans des villages d'autour de Gorcon, venoient par eau & par terre de toutes parts pour voir faire l'Exercice, qui se faisoit fort bien. Nous passâmes l'hiver en Hollande dans les garnisons, où nous étions fort bien payez du Roy. L'impatience des François, & l'envie de retourner en leur patrie, fit diminuer l'Armée de la moitié. Monsieur de Chastillon étoit déjà de retour, mais Mon-

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 135
sieur de Brezé demeura Ambassadeur extraordinaire & General des troupes, & ne bougea de la Haye, où je passai une partie de l'hiver. Je me donnois souvent l'honneur de voir Monsieur de Bouillon, que le Roy avoit honoré du commandement de la cavalerie Française, pour tout le temps qu'il seroit en Hollande. J'acquis son amitié par mes visites, & je puis dire que c'étoit un homme de très grand mérite. Mon frere de la Grange me vint voir à la Haye, où un nommé Esmery luy avoit fait faire un appel pour se battre dans le mail; ce qui fut fait. Esmery fut blessé de deux grands coups d'épée, l'un à travers le corps, & l'autre qui luy perçoit le bras. Il fut guéri de ses blessures au bout d'un mois, & Monsieur de Bouillon les accommoda.

Dans la fin du mois de Février, l'Ambassade de Monsieur de Brezé finissant, il voulut s'en retourner en France, & me mener avec luy. J'allai voir Monsieur de Bouillon, qui me fit entrer dans sa chambre, quoi qu'il fut encore au lit avec Madame sa femme. Après l'avoir entretenu quelque temps, il me dit : Monsieur de Puysegur, je vous veux dire une chose que peu de gens sçavent, je suis Catholique, Apostolique & Romain. Il y a six semaines que Dieu m'a fait cette grâce; je vous prie de n'en rien dire à personne; mais quand vous serez arrivé à Paris, vous le pourrez dire au Roy, & que même
vous

136 LES MEMOIRES 1636.
vous m'avez vû à la Messe. Je vais me lever, & aussi-tôt nous l'entendrons ; ce que nous fîmes. Il n'y avoit que Madame sa femme, une Demoiselle, & un homme qui aidait à la servir : c'étoit dans un lieu fort proche de sa chambre, où l'on mettoit une table & des napes dessus. Le Prêtre celebrait la Messe sur un Autel portatif. J'eus l'honneur de dîner en sa compagnie ; & après m'avoir fait mille protestations d'amitié, je pris congé, avec promesse de luy mander ce que le Roy m'auroit dit au sujet de sa commission. Monsieur le Maréchal de Brezé s'embarqua pour son retour en France, & passa sur l'Amiral. Ce fut l'Amiral Tromp qui le conduisit jusques à Calais. Nous mîmes cinq jours à faire ce trajet. Si-tôt que je fus arrivé, j'eus l'honneur de voir le Roy. Il s'informa de moi, de tout ce qui s'estoit passé en Hollande. Je ne manquai pas de luy en rendre bon compte, & je tombai insensiblement sur ce que j'avois promis à Monsieur de Bouillon. J'appris à sa Majesté comme il étoit Catholique, & luy dis tout le bien qu'on peut dire d'un homme de sa naissance. Je reconnus que le Roy y prenoit plaisir, ce qui m'encourageoit davantage ; mais tout ce que je pus dire de son mérite & de son sçavoir, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il valoit. Trois mois après, Monsieur de Bouillon vint en France, & vit le Roy, qui luy fit beaucoup

1636. DE M. DE PUYSEGUR. 137
coup de caresses & d'amitié. Il luy dit,
Puysegur m'a parlé de vous, & m'a si
bien fait connoître vôtres merites, que vous
pouvez être assuré, qu'étant Catholique
comme vous êtes, j'aurai grand plaisir,
quand il se présentera occasion de faire
quelque chose pour vous, & je le ferai
de bon cœur. Il luy demanda s'il y avoit
beaucoup de prisonniers à Maftrik. Il
répondit, qu'il y en avoit encore quel-
ques-uns, mais qu'il avoit eu ordre d'en
laisser sortir un bon nombre, & que tous
les ordres étoient signez de sa Majesté.
Je vous demande cela, parce que j'ai don-
né six mil livres à Puysegur, à prendre
sur leur rançon. Il luy dit, Sire, pour
prendre cette somme sur les prisonniers,
il ne faut plus en faire sortir. Le Roy ré-
pondit, Dom Steve de Gamare seul paye-
ra bien cela. Sire, il s'est sauvé, il a
monté par la cheminée de son logis, a
descendu sur les tuiles, & est sorti par une
autre maison. Je serois bien-aisé pour-
tant, dit le Roy, que Puysegur touchât
ces six mille livres. Il m'a bien servi dans
la bataille d'Avein, le Maréchal de Bre-
zé en est fort content, il a rangé son Ar-
mée en bataille en moins de rien, mes
neveux de Vendosme m'en ont dit mille
biens; & qu'ils le suivoient par tout, soit
qu'il fût à un siege, soit qu'il posât des
gardes, ou qu'il se trouvât dans des cam-
pemens. Monsieur de Bouillon après avoir
sejourné un mois à la Cour, s'en retour-
na.

138 LES MEMOIRES 1637.
n2. J'envoyai un Sergent de ma Compagnie à Maftrik , pour voir ce qu'on pourroit tirer de la rançon des prifonniers. Monsieur de Bouillon fit fi bien que j'en touchai quatre mille livres , & m'écrivit une lettre fort obligante , & toute remplie d'amitié. En la fignant il y ajouta un mot , qui me rendit confus en la recevant. Ce mot portoit qu'il étoit mon ami, mon ferviteur , & tres-obligé. J'ai gardé cette lettre, & la conferverai tout le temps de ma vie.

EN l'année 1637. l'Armée du Roy venant de Hollande , débarqua à Calais dans le mois de Mai. On la fit marcher dans des quartiers de rafraîchiffement. Le Regiment de Piedmont qui étoit beau & fort , eut les deux Andilly dans la Generalité de Roüen , & étoit payé par les Elections. Il n'y avoit point de Compagnie au deffous de quatre-vingts-dix hommes , & j'en avois cent-trente dans la mienne. Ils étoient armez de bons mousquets & bandoulières de Hollande , les picquiers avoient des corcelets de même que les Gardes ; & dans tout ce Regiment , auffi-bien que dans les autres vieux Corps , on en a porté jufques après la bataille de Sedan. Pendant que nous étions en garnifon aux Andilly , les ennemis entrèrent en France , & prirent la Capelle qui ne tint que fix jours. Le Roy fit jeter quantité de troupes dans Guife , &

com-

commanda que l'on fit marcher l'Armée, que Monsieur le Comte de Soissons avoit en Champagne, droit à la Fere. Nous reçûmes aussi ordre de sa Majesté d'y venir, & dans l'ordre nous avions sept logemens. Le Valet de pied qui me l'apporta, me dit, que le Roy luy avoit dit de sa propre bouche : Que si nous pouvions aller plus vite que les journées qui nous étoient marquées, nous le fissions. J'écrivis sur un billet le temps que j'avois reçu l'ordre, qui étoit un Mercredy à neuf heures du soir. J'envoyai avertir l'autre quartier de se trouver le lendemain à sept heures du matin à trois lieues & demie du lieu où il étoit. Après avoir joint tout le Regiment, nous arrivâmes avant midi, au lieu qui nous étoit destiné pour coucher. Je dis aux bataillons que s'ils vouloient nous donner quelques chariots & charettes pour soulager nos soldats, nous n'y coucherions pas. Ils nous répondirent, que tres-volontiers, & nous donnerent pain, vin, & fromage pour leur-manger, après lequel nous marchâmes & allâmes coucher au second quartier. Le lendemain nous fîmes la même chose, & le troisième jour nous arrivâmes à Chaulny. Je fus à la Fere pour aller à l'ordre. J'y arrivai à cinq heures du soir, & je trouvai que Messieurs de Châtillon, de Channes & de Brezé, étoient allez au devant de Monsieur le Comte, qui devoit venir avec ses troupes. Je sou-

pai

pai en les attendant. D'abord que Monsieur le Comte fut arrivé, je me donnai l'honneur de luy aller faire la reverence. Il me dit que je le surprenois, qu'il ne s'attendoit pas à nous voir si-tôt; & que par la dépêche du Roy, nous ne devions arriver que dans trois jours. Je luy répondis que le Roy m'avoit mandé par le Valet de pied qui m'avoit apporté l'ordre, d'avancer le plus vîte que je pourrois, & que j'étois venu doublant mes journées, dînant au premier quartier & couchant à l'autre. Il m'embrassa, & me témoigna qu'il étoit bien-aïse de nôtre arrivée. Il me demanda si le Regiment étoit bon, je luy dis qu'oui, & je luy disois vrai. Il me dit qu'il falloit qu'il demeurât à Chaulny, & qu'il ne le pouvoit pas loger mieux, & qu'il souhaitoit que je demeurasse à la Fere ce soir-là. Je luy dis, Monsieur, ne vous plaît-il pas que l'on fasse venir des Compagnies pour entrer en garde devant vôtre logis? Il me répondit qu'il falloit laisser reposer les soldats. J'envoyai un Officier que j'avois amené au Regiment, leur porter le mot & l'ordre de ne bouger de Chaulny. Le soir je me trouvai au coucher de Monsieur le Comte, qui me fit dire par Monsieur de saint Yval, qu'il vouloit n'entretenir, si-tôt qu'un chacun se seroit retiré de sa chambre. Comme je fus auprès de luy, où il n'y avoit que Monsieur de saint Yval, ayant

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 141
fait sortir ses Valets de chambre, il me
dit: Puysegur, je sçai que vous êtes un
honnête homme, un brave homme, &
qui sçavez bien vôtre métier. Voici une
grande guerre qui se va allumer; je me
voi à la tête des Armées du Roy, je se-
rois bien-aise qu'il ne m'arrivât point
d'accident pendant le temps que j'aurai
l'honneur de les commander; & pour
empêcher que cela n'arrive, j'ai besoin
de me précautionner, & de prendre avis
de gens qui soient habiles, j'ai jetté les
yeux sur vous. Je vous prie, si vous voyez
que je fasse quelque chose qui ne soit pas
bien, soit dans les ordres que je puis don-
ner, soit dans les disputes qui peuvent
arriver dans les troupes, ou dans ma fa-
çon de vivre avec les Officiers, de me le
dire hardiment. Enfin je vous demande
vôtre amitié, & veux que vous soyiez mon
ami. Je luy dis que j'étois son tres-hum-
ble serviteur, & qu'il n'avoit pas besoin
de mes avis, qu'il en sçavoit plus que moi.
Il me répondit qu'il vouloit que je luy
accordasse ce qu'il me demandoit. Mon-
sieur, je vous promets de le faire, jusques
à ce que je connoisse que vous ne le trou-
viez pas bon.

Le lendemain il vint un trompette de
Monsieur le Prince Thomas, qui com-
mandoit l'Armée de Flandres, & qui
ayant déjà pris la Capelle, étoit venu cam-
per devant Guise. Cela auroit fait connoi-
tre qu'il vouloit l'assiéger, mais que voyant
la

la quantité de troupes que le Roy y avoit mises, il ne l'avoit osé faire. On avoit effacé dans la datte du passeport, le mot devant, & l'on avoit mis près de Guise. Je dis à Monsieur le Comte qu'on se jetteroit sur quelque autre place, & qu'on n'assiégeroit pas Guise; ce qui arriva: car les ennemis assiégerent le Castelet, qui ne tint pas un grand temps. Le Roy envoya une dépêche à Nargonne, d'aller trouver Monsieur le Comte, pour luy donner escorte, & luy faciliter l'entrée du Castelet. Son ordre portoit, que s'il voyoit que le Gouverneur se voulût rendre, sans y être forcé par les ennemis, il le fit arrêter, & le tuât, se servant des troupes qui étoient dans la place, qui n'étoient point de la morte-payé, pour y tenir bon. Il fut assez heureux pour y entrer, & le lendemain assez infortuné pour servir d'otage, dans la capitulation qui fut faite du Gouverneur avec les ennemis. La place étant rendue, il revint à l'Armée, & fut mis entre les mains du Chevalier du Guet, qui le fit conduire en prison, où il demeura l'espace de quatre ou cinq ans.

Ensuite les ennemis descendirent le long de la Somme, & vinrent camper à Bray, où nous arrivâmes aussi-tôt qu'eux. Ils firent une attaque à Cappy. Monsieur le Comte de Soissons y envoya le Regiment de Champagne, pour défendre le passage. L'attaque ne dura qu'une heure, & les troupes qui l'avoient faite, étoient de l'avant-

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 143
vant-garde des ennemis, qui se retirèrent
avec leur arriere-garde. Leur Armée cam-
pa six jours entiers sur la hauteur, du cô-
té de Bray, & la nostre vis-à-vis sur celle
de deçà la Somme. Nous gardions le mou-
lin par où ils faisoient semblant de vouloir
passer, & les battions avec six pieces de
canon. Nous avions fait un retranchement
derriere, & aux deux côtez. Tous les Re-
gimens entroient tour à tour en garde à ce
moulin. Le septième jour les ennemis dé-
camperent sur les onze heures du soir avec
leur avant-garde, sans battre ny faire au-
cun bruit, & marcherent droit à Cerisy,
qui est un lieu où ils avoient déjà passé du-
rant les autres guerres. Ils firent une fauf-
se attaque à Sailly, mais celle de Cerisy
fut véritable. Monsieur le Comte m'en-
voja chercher une heure devant le jour,
& me commanda de faire prendre les ar-
mes au Regiment de Piedmont, & de le
faire marcher en diligence à Cerisy. Je
courus aussi-tôt à ce Regiment qui n'étoit
pas campé loin de là. Je luy fis prendre les
armes, & descendre la montagne, & en
passant je laissai les drapeaux dans la tente
de Monsieur le Comte. En attendant les
Officiers, je fis quatre détachemens de ce
Regiment. Je commençai par un Sergent
avec vingt mousquetaires, soutenu d'un
Lieutenant, d'un Enseigne, de deux Ser-
gens, & quarante soldats; & tout cela
étoit soutenu de deux Capitaines, deux
Lieutenans & deux Enseignes, avec six-
vingts

144 LES MEMOIRES 1637.
vingts hommes : puis un autre corps détaché avec deux cens hommes, quatre Capitaines, quatre Lieutenans & quatre Enseignes ; le reste fut partagé en deux corps qui suivoient ceux-là. Monsieur le Maréchal de Brezé vint à moy, qui me dit que les ennemis attaquoient Sailly, où son Regiment étoit, & que je luy donnasse cent hommes du Regiment de Piedmont pour y aller. Je les tiray de ceux qui marchaient les derniers de tous. Monsieur le Comte de Tonnerre Mestre de Camp du Regiment, demanda à Monsieur de Brezé s'il y iroit. Il luy dit, qu'oüy, sans considérer qu'il le devoit laisser au corps du Regiment. Il y eut aussi de la faute du Comte de Tonnerre, de luy avoir fait cette demande. Nous rencontrâmes le Regiment de Xaintonge qui devoit défendre Cerisy, qui s'en revenoit, & nous demanda où nous allions, & que nous ne demeurerions pas long-temps. Les ennemis mirent le feu au village, qui faisoit le grand chemin pour aller au lieu où ils faisoient le pont ; cela nous empêcha de suivre cette route, & nous obligea de prendre sur la main gauche. Je marchois à la tête des enfans perdus. Nous croyions passer fort à nôtre aise, mais nous trouvâmes un grand fossé large de douze à quinze pieds. Lorsque le reste des hommes fut arrivé, & que chacun fut proche l'un de l'autre, les ennemis nous tirèrent d'une batterie de huit pieces de canon qu'ils avoient à mi-

cot-

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 145
corte, & nous tuerent vingt-cinq ou trente soldats. Je fis marcher la Redole Capitaine de Piedmont, qui commandoit les enfans perdus, à une ferme qui étoit sur la main droite, avec un pont sur ce canal. Il y alla. Je ne retins avec moy que les hommes commandez avec le Sergent. Je leur demandai s'ils sçavoient nager. Il s'en trouva dix-sept qui dirent qu'oüy. Je leur fis jeter leurs mousquets avec leurs bandoulières de l'autre côté, & je passai à la nage avec eux tout habillé. Après que nous fûmes passez; quatre cavaliers vinrent à nous avec leurs mousquetons. Je fis aussi-tôt appeller six de mes mousquetaires, qui feignirent de les coucher en joue, mais ils se retirèrent. J'avançai un peu plus avant, & apperçûs que les ennemis avoient jetté leurs bateaux dans l'eau, & qu'ils mettoient les doubleames par-dessus. Je retournai à la maison, où étoient ces hommes détachez. Le Regiment commençoit d'y arriver, elle fut razée, & mise par terre en moins d'une demi-heure. Nous en sortîmes, & cherchâmes quelque lieu pour nous mettre en bataille, mais nous n'en trouvâmes que derriere une cheneviere, laquelle en moins d'un rien fut abattue à coups de mousquets. L'Armée des ennemis étoit composée de vingt-sept mille hommes de pied. Il y avoit seize ou dix-huit mille mousquetaires qui tiroient, tant sur ceux qui étoient à droit & à gauche du pont, que sur ceux qui étoient le

long de la côte. Nous avançâmes dans le chemin qui nous menoit au pont, & nous y trouvâmes un fossé qui n'étoit creux que de trois pieds. Nous y mîmes une partie de nos soldats, qui tirèrent incessamment sur ceux qui faisoient le pont; & dès qu'il y avoit un soldat de tué, nous le mettions sur le haut du fossé pour nous couvrir. Nous demeurâmes en ce lieu-là depuis huit heures du matin jusques à huit heures du soir, & il y eut treize Capitaines, quatorze Lieutenans, seize Enseignes, trente-deux Sergens, & sept à huit cens soldats tant tuez que blessez. Monsieur de Monsoulin Lieutenant Colonel, fut aussi tué, il faisoit la Charge de Sergent de bataille, & venoit pour nous voir. Il rencontra son frere Capitaine au même Regiment, qui avoit un coup de mousquet à travers la tête, dont il est demeuré aveugle le reste de sa vie. Il luy dit, Chevalier, songez à Dieu, & luy demandez pardon, ayez recours à la sainte Vierge, implorez son assistance. Il s'en vint à la tête où j'étois, mais le voyant auprès de moy. Je luy dis: Hé, mon Dieu, que venez-vous faire icy, vôtre Charge de Sergent de bataille, ne vous oblige point à cela? Non, me dit-il, mais l'amitié que j'ay pour vous & pour le Regiment, veut que je perisse icy avec vous autres. Mon Dieu, Monsieur, allez-vous-en, je vous en prie. Il me dit, Major; je n'y serai pas long-temps, je ne viens pas icy pour ôter ton honneur, cha-

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 147
chacun sçait bien que tu commandes. Ce
n'est pas pour cela que je vous dis de vous
en aller, luy répondis-je, mais j'ay peur
qu'on ne vous tuë. Un moment après il
fut blessé d'un coup de mousquet dans le
corps. Je le fis emporter delà, & on me
tua deux soldats de ceux qui aidoient à
l'emporter. Sur les six heures du soir,
Monsieur le Comte de Fiesque vint de la
part de Monsieur le Comte, pour sçavoir
en quel état nous étions, & si les ennemis
achevoient leur pont. Je luy dis, qu'ils
n'y avoient point travaillé depuis les neuf
heures du matin. Il s'enquit de moy com-
bien j'avois encore de gens. Je luy dis que
je ne croyois pas qu'il me restât plus de
deux-cens hommes, & que peut-être dans
deux heures il ne m'en resteroit plus. Pen-
dant qu'il me parloit, il y en eut sept ou
huit tant tuez que blessés, & luy reçut un
coup de mousquet dans le bourson de ses
chausses, qui luy fit entrer deux quadru-
ples dans la cuisse; ce qui fut cause qu'elle
ne fut point cassée. Barriere du Regiment
de Champagne, vint encore de la part de
Monsieur le Comte, me dire que j'eus à
me retirer si je le trouvois à propos. Je luy
dis, Monsieur, un homme qui est com-
mandé dans une action perilleuse, com-
me est celle-cy, n'a pas d'avis à donner.
J'y suis venu par son ordre, je n'en forti-
rai point qu'il ne me le fasse commander.
Il s'en retourna dire à Monsieur le Comte
ce que je venois de luy dire, lequel m'en-

voya aussi-tôt Monsieur de Fontenay Mareuil Maréchal de Camp, qui me demanda en quel état nous étions, & si le pont pour le passage des ennemis étoit achevé; que toute la Cavalerie qui étoit dispersée dans des villages à trois ou quatre lieues de nous, étoit dans le champ de bataille; que Monsieur le Comte luy avoit donné charge de sçavoir de moy, s'il étoit besoin de nous retirer ou non. Je luy répondis, Monsieur, j'ai déjà fait dire à Monsieur le Comte, que je n'ai point d'avis à luy donner, que je me retirerai quand il luy plaira. Il me demanda, combien j'avois encore d'hommes en état de combattre. Pas six-vingts, luy dis-je, & quasi plus d'Officiers. Il me commanda de me retirer, ce que je fis, & me mis à la tête, faisant faire demi-tour à droite à ceux qui étoient les plus éloignez. Nous perdîmes encore plus de vingt hommes en faisant cette retraite. Je joignis l'Armée, & nous marchâmes pendant la nuit, droit au grand & petit Droüy, auquel temps les ennemis acheverent leur pont, & une partie de leur Armée y passa le matin. Monsieur le Comte se resolut de partir de Droüy pour se retirer à Noyon. La nuit que nous fûmes à Droüy, il y eut grande dispute entre les Capitaines des Chevaux legers des anciennes Compagnies d'ordonnance, & Monsieur de Canillac qui commandoit un Regiment de cavalerie dans l'Armée. Il leur voulut commander, ce qui fut cause qu'ils

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 149
mirent l'épée à la main à la tête des troupes. Monsieur le Comte fâché de cette contestation, desirant y apporter remede, me demanda ce qu'il y avoit à faire en ce rencontre. Je luy dis qu'à moins que le Roy ne fit un Commandant de la Cavalerie, il n'y pourroit pas remedier. Je voudrois bien, dit-il, que cela dépendit de moy, je ferois Monsieur le Duc de Beaufort; mais vous sçavez que je n'ai point de credit auprès de Monsieur le Cardinal, qui est celuy qui fait tout. Je luy dis, Monsieur, si vous en parliez à Monsieur de Brezé, il luy écrit presentement. Il me dit qu'il n'en feroit rien, & qu'il avoit peur qu'il ne le refusât, & que cela le fâcheroit. Mais je vous prie, me dit-il, de luy en toucher un mot, comme de vous-même. Je luy répondis que je l'allois faire. Nous nous promenions devant la porte du logis. J'entrai dans sa chambre, où il étoit seul. Il me dit, je vois bien que tu viens sçavoir si j'ai achevé d'écrire, & que les troupes sont en bataille pour marcher. Oüy, Monsieur, je viens pour cela, & pour autre chose aussi. Hé quoi? Pour vous prier d'écrire à Monsieur le Cardinal qu'on donne le Commandement de la cavalerie à quelque Personne de condition, afin que par ce moyen on vienne à bout de toutes les querelles qui arrivent entre les Mestres de Camp & les Capitaines. Il me demanda où je voulois prendre cet homme-là. Je luy dis, ma foy, Monsieur,

150 LES MÉMOIRES 1637.
nous en avons dans l'Armée que nous pouvons prendre. Hé qui ? Monsieur de Beaufort. Vraiment il est bien jeune. Monsieur, il prendroit avis des choses qu'il y auroit à faire. Il repliqua, mais il est bien jeune. Quand ce ne seroit, luy dis-je, qu'il a mieux aimé d'être dans vôtre brigade que dans celle de Monsieur de Chastillon, lors du voyage de Flandres, vous le devriez choisir. Il me répondit, j'aime bien les Capitaines qui parlent pour les soldats. Monsieur, il ne l'étoit, que parce que j'avois l'honneur d'être dans vôtre brigade. Je te ferois un grand plaisir, si je faisois cette affaire-là. Je luy dis, Monsieur, vous obligeriez encore une personne, qui est d'un plus grand mérite que moy. Hé qui, me dit-il, en souriant, Monsieur le Comte le veut-il ? Il le souhaite bien fort. Il n'a qu'à écrire. Il sçait, Monsieur, que cela ne servira de rien. Je vais donc le faire. Je sortis aussi-tôt pour l'aller dire à Monsieur le Comte, je le trouvai qui parloit à Monsieur de Beaufort. Il entra chez Monsieur de Brezé, qui luy dit, Monsieur, vous me faites écrire une chose qui vous auroit été accordée, si vous en aviez dit un mot. Monsieur le Comte dit, qu'il luy étoit bien obligé, & Monsieur de Beaufort aussi, de ce qu'il vouloit bien en prendre la peine.

On partit du grand Droüy, & on marcha droit à Noyon. Les ennemis nous suivirent, & Picolomini donna sur nôtre re-
trai-

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 151
traite, mais l'on se défendit fort bien.
Monsieur de Beaufort y fit des merveilles,
ce qui fut cause que le Roy luy envoya la
commission pour commander la cavalerie.
Il fit mettre dans les lettres, que quoi qu'à
son âge il n'eût pû espérer ce commande-
ment, néanmoins il luy en envoyoit la
commission, à cause des preuves qu'il a-
voit données de sa bonne conduite & de sa
generosité dans le combat fait à la retraite
de l'Armée allant à Noyon. Il a depuis
exercé la Charge. Le Roy manda à Mon-
sieur le Comte de se retirer à Compiègne,
& de jeter seulement quelques troupes
dans Noyon. Cependant les ennemis assie-
gerent Corbie, Monsieur le Prince Tho-
mas l'ayant fait reconnoître par un strata-
gème dont il se servit, en envoyant un Ca-
pitaine du Regiment de Piedmont blessé,
& qu'on n'avoit pû emporter, il le fit
mettre dans un carosse pour le conduire à
Corbie. Le postillon & le cocher, étoient
deux Ingenieurs; c'étoit pour reconnoître
le défaut de la place en entrant. Il les en-
voja de bon matin, afin que la porte de la
ville fut encore fermée. Durant ce temps-
là le cocher s'avançoit vers les dehors,
puis le postillon, ainsi ils les reconnurent;
& si-tôt que la porte fut ouverte, ils en-
trèrent dedans: & dès le lendemain, que
le carosse fut de retour, la ville fut inve-
stie, & l'on dit que les assiegez se défen-
dirent tres-mal. L'Armée étant à Com-
piègne, le Roy en fit lever une autre à Pa-

ris, que les habitans soudoyoient. Il en donna le commandement à Monsieur le Duc d'Orleans son frere, qui eut Monsieur le Maréchal de la Force pour Lieutenant General. Pendant le siege de Corbie, les ennemis prirent Roye. Le Roy s'avança en personne jusques à Senlis, & Monsieur le Cardinal à Royaumont. Monsieur le Comte me commanda d'aller à Senlis trouver le Roy de sa part, pour luy dire l'état auquel étoit l'Armée. Je le trouvai fort en colere contre luy, me disant, qu'il ne le servoit pas bien. Je luy dis, Sire, il faut que la chose soit bien cachée, si je ne sçai pas comme il vous sert. Je voi vôtre Majesté en chaleur, mais je puis dire qu'il l'a sert aussi fidèlement que l'on le peut faire. Vraiment il y paroît bien, dit-il, avec une puissante Armée, l'artillerie, & les outils qu'il a, il devoit avoir mieux défendu la Somme qu'il n'a pas fait. Sire, pour le passage de la Somme, si vous voulez je vous en dirai la verité, aussi bien que de la force de l'Armée. Nous avons eu tout le choc du passage, le seul Regiment de Piedmont l'a défendu douze heures durant. Je sçai fort bien, Puysegur, que vôtre Regiment a bien fait. Je luy dis, Sire, vôtre Majesté sçait-elle bien la situation de la riviere de Somme, tout le côté du païs de Flandres, n'est rempli que de hauteurs, qui regnent tout le long de la riviere; & du côté de France, ce n'est qu'une plaine. La verité est, que nous

n'a-

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 153
n'avons jamais eu d'outils, que ceux que nous avons ramassé parmi les vivandiers, desquels outils nous nous sommes servis pour défendre le moulin de Bray. Il n'y avoit que six petites pieces d'artillerie, de quatre à six livres de balles (je ne les nomme pas, parce que le nom n'est pas beau à coucher sur le papier;) il n'y avoit ny poudre ny méche; on ne vouloit pas qu'il y eût dans un bataillon plus de trente soldats qui portaient la méche allumée, quinze dans une division de mousquets, quinze dans l'autre, pour les allumer en cas de nécessité; il n'y avoit pas de boulets pour tirer vingt coups de canon: & quand il y en auroit eu, on manquoit de poudre. Il est vrai qu'on nous faisoit esperer de jour en jour qu'il en viendrait. Pour la force de l'Armée, elle n'a jamais été à dix mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Presentement il y en a davantage, parce qu'il y arriva hier deux Regimens d'infanterie; celui de Beaulieu, & un des troupes qui ont été levées à Paris, qui font bien deux mille hommes les deux. Il commença à me regarder, en disant: Tout ce que vous dites-là est-il vrai? Je n'ai jamais rien dénié à votre Majesté, & je n'aurois garde de le faire, en une chose de cette consequence. Tout ce que je vous dis est tres-veritable, je n'ai point d'attache à Monsieur le Comte: si j'en dis du bien, c'est parce qu'il est vrai qu'il vous sert fidelement; & s'il faisoit autrement,

54 LES MÉMOIRES 1637.
je vous le dirois. N'ai-je pas sujet de m'en plaindre , repartit le Roy ? Je luy avois mandé de marcher aujourd'hui avec son Armée pour aller camper à Redeglisse ; & celle de mon frere , à un village derriere. Pourquoi ne m'ont-ils point mandé qu'ils ne le pouvoient pas faire ? Vous me le dites à present , & que c'étoit par la raison que le pain de l'Armée n'étoit pas arrivé. Je ne me serois pas fâché , si je n'eusse appris par d'autres que par luy , qu'il ne marchoit pas. L'Armée de mon frere auroit marché , je ne l'ai sçu qu'hier à onze heures du soir , par un de mes Gendarmes , qui m'est venu demander une place de Gentilhomme servant. Je me suis enquis de luy , si l'Armée ne partoit point le matin ? Il m'a dit que non , & aussi-tôt j'ai envoyé avertir mon frere de ne bouger avec la sienne. Sire , Monsieur le Comte dit à Monsieur de Praslin , qu'il ne partiroit que demain , parce qu'il attendoit son pain. Il me dit , Praslin ne m'en a point parlé. Allez-vous-en à Royaumont voir Monsieur le Cardinal , & vous trouverez votre réponse faite. Je le vis , & en entrant il me dit , Puysegur , je croi que vous avez trouvé le Roy bien fâché contre Monsieur le Comte , dites-luy de ma part , que je l'appaiserai. On luy a fait de faux rapports , mais je raccommoierai le tout , & avec le temps il connoitra que je suis plus de ses amis qu'il ne croit. Il faut qu'il parte demain , comme le Roy le souhaite , & aussi-tôt

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 155
tôt qu'ils sera arrivé en son quartier, il faut reprendre Roye; c'est une affaire d'un jour ou deux au plus. Je pris congé de luy, & m'en allai querir ma réponse du Roy, qui me dit qu'il avoit resolu de faire faire une recrûe pour le Regiment de Piedmont, que je luy envoyasse les Officiers. Je luy dis, Sire, par la liste que vous avez reçûe, il n'en reste que sept ou huit qui soient en état de servir. J'envoîrai des Commissaires dans deux Provinces pour en lever, & aussi-tôt ils vous iront trouver, dit le Roy. Il me donna la lettre pour porter à Monsieur le Comte, & m'enjoignit de luy dire, qu'il estoit vrai qu'il s'étoit emporté contre luy, en parlant à Monsieur du Hallier, mais que les choses étant, comme je les luy avois dites, il confessoit qu'il avoit tort, & qu'il le prioit de continuer à le bien servir. Comme j'arrivai dans Compiègne, Monsieur le Comte tenoit conseil. Messieurs de Brezé, d'Espernon, de Chastillon, du Hallier, & les Maréchaux de Camp, y étoient. Si-tôt que je parus dans la salle, il s'en vint à moy la larme à l'œil, tout outré de ce que luy avoit dit Monsieur du Hallier de la part du Roy. Il me dit tout haut: Hé bien, Puysegur, je ne suis plus bon qu'à jeter aux chiens; le Roy a dit cent choses contre moy à Monsieur du Hallier, & vous sçavez la vérité de ce qui s'est passé depuis que votre Regiment eut joînt mon Armée. Oüy, Monsieur, je le sçai fort bien, &

l'ai raporté au Roy comme il est. Il croit maintenant tout le contraire, mais véritablement il avoit raison d'être fâché d'une chose qu'il assure vous avoir écrite, de marcher aujourd'hui pour aller à Redeglisse; que l'Armée de Monsieur marchoit à Anicq, qui en est proche, & que vous avez negligé de luy mander que vous ne pouviez pas, parce que le pain n'estoit point arrivé. Hé quoi, me repartit Monsieur le Comte, j'ai dit à Praslin, qui m'a demandé congé pour aller voir le Roy, de luy dire, que je ne pouvois marcher que demain. Le Roy m'a dit que Monsieur de Praslin ne luy en avoit point parlé, que si l'Armée de Monsieur eût avancé, sans être jointe à la vostre, les ennemis l'auroient pû mettre en déroute, mais qu'il n'étoit plus en colere contre vous; qu'il sçavoit bien les services que vous luy aviez rendus, qu'il desiroit que vous les luy continuassiez. Le lendemain nous marchâmes à Redeglisse, & l'Armée de Monsieur vint à Anicq; ensuite nous allâmes investir Roye, qui se rendit après avoir souffert vingt ou trente coups de canon. On fit conduire la garnison à l'Armée des ennemis qui avoient pris Corbie, & qui n'en étoit éloigné que de deux lieues. Quatre jours après le Roy s'avança, & vint loger en un village apellé les Escaves. Nous marchâmes vers Corbie, dont les ennemis s'étoient encore éloignés de quatre lieues. Lorsque nous passâmes la Somme,

1637. DE M. DE PUYSEGUR. 137
me, & que nous l'investîmes de leur côté,
nous ne laissâmes du côté de France
que deux Regimens. Nous fîmes uneli-
gne qui tenoit à la Somme des deux côtes,
& qui étoit munie de bons forts tout au
tour. Nous reprîmes la place en huit jours
de tranchée ouverte, & la garnison fut
conduite à Bapaume. Monsieur le Cardi-
nal vint à l'Armée, qui fut mise en batail-
le pour luy faire honneur. Monsieur le
Comte estoit encore dans le camp. La
Compagnie des Gens-d'armes de Mon-
sieur le Cardinal, voulut prendre la droi-
te sur la sienne, ce qui causa une grande
dispute, jusques à mettre la main au pisto-
let. Monsieur de saint Yval, qui vouloit
mal à Monsieur le Cardinal, eut bien sou-
haité que Monsieur le Comte eut pris son
temps pour s'en défaire. Il est vrai qu'il
l'auroit pû faire sans courir aucun risque,
ce Prince étant fort aimé des troupes, &
le Cardinal, au contraire, fort haï. Mais
il dit à Monsieur de saint Yval qu'il n'en
feroit rien, & qu'il étoit Prêtre. Nean-
moins Monsieur le Cardinal voulût que sa
Compagnie cedât le pas à celle de Mon-
sieur le Comte. Il auroit bien voulu n'être
point venu dans le camp. Le Roy qui en
fut averti, dit : Voila une dispute qui
pourroit coûter bon à Monsieur le Cardi-
nal, il se seroit bien passé de se trouver-là,
& sa Compagnie ne doit point marcher
devant celle de Monsieur le Comte. Les
Gens-d'armes des Princes du sang, vont

158 LES MEMOIRES 1638.
immédiatement après ceux de mon Frère. Le lendemain le Roy vint au camp, & dîna chez Monsieur le Comte. Sa Majesté luy fit cent amitez, & il conduisit le Roy à une lieuë & demie du camp, qui s'en retournoit à son quartier. J'étois sorti pour y aller aussi. En revenant, Monsieur le Comte me dit, Puysegur, j'ai reçu bien de l'honneur & de l'amitié du Roy, & beaucoup plus que je n'en pouvois esperer; je t'ai obligation de ce que tu as dit, il m'a tout conté depuis un bout jusques à l'autre. Après avoir demeuré cinq ou six jours dans le camp, les lignes presque démolies, Monsieur le Comte demanda congé pour s'en venir à Paris, mais on luy donna des avis qui le firent changer de dessein. Il fut en Champagne, où il ne demeura pas long-temps, & puis il se retira à Sedan. Monsieur de Beaufort fut aussi quatre ou cinq mois hors de la Cour, & l'Armée fut envoyée dans son quartier d'hiver.

L'Année d'après, que l'on comptoit 1638. les troupes furent commandées par Monsieur le Cardinal de la Valette, & le Duc de Candale son frere. Le rendez-vous étoit, depuis les environs de Laon jusques à Château-Porcien. Il y eut deux bourgs dans le Laonnois, dont l'un se nommoit Beau-lieu, & l'autre Bray, qui refuserent de loger les troupes de l'armée, & souffrirent le siege plutôt que d'o-

1638. DE M. DE PUYSEGUR. 159
d'obeïr , mais ils n'en furent pas bons
marchands , car on les prit de force. On
marcha droit à Hyrson , qui fut repris
sur les ennemis , qui souffrirent le canon ;
ensuite on alla passer derriere la Capelle ,
le Regiment de Piedmont prit un fort ,
où plusieurs gens s'étoient refugiez , qui
donnerent quatre cens pistoles pour se
redimer du pillage ; après quoi on alla à
Landrecy. Monsieur le Cardinal de la
Valette prit son quartier à Longfaury , &
Monsieur de Candale au delà de la rivie-
re. Dans la brigade du premier , Mes-
sieurs les Comtes de Guiche & de Turen-
renne , servoient de Maréchaux de camp ,
& Monsieur de Thou étoit Intendant. Le
siege dura quinze jours , & les ennemis
souffrirent qu'on fît sauter le bastion , &
qu'on donnât un assaut ; cela fut fait par
le Regiment de Longueval , qui étoit en
garde à la tranchée. Ils furent conduits
à Avesnes , & leur capitulation fut fort
honorable. Monsieur le Cardinal de la
Valette fit démolir les lignes , & com-
bler les tranchées. Une partie de l'Armée
alla à Maubeuge. Monsieur de Candale
commandoit , & Monsieur de Turenne
étoit sous luy. Il partit de Maubeuge
pour aller à Landrecy voir Monsieur son
frere , il prit pour escorte le Regiment
de Gassion , & vint à Longfaury , croyant
s'en retourner le même jour , mais il s'a-
musa à quelques amourettes qu'il avoit
avec les femmes des Officiers de l'artel-
lerie,

lerie. Monsieur de Gassion le pressoit fort de repartir le même jour, il ne le voulut pas faire, ni même le lendemain; il insista, & fit tant qu'il eut permission de s'en retourner avec son Regiment. Les ennemis luy avoient dressé une embuscade, ils le chargerent, les troupes furent battues, & luy contraint de passer la Sambre à nage pour se sauver. Huit jours après on fit marcher l'Armée pour aller au devant de la brigade qui étoit à Maubeuge, que Monsieur de Turenne commandoit en l'absence de Monsieur de Candale. Les ennemis s'étoient campez entre les deux Armées, pour empêcher la jonction. Il se donna un grand combat, qui réussit à nôtre avantage; & si Monsieur de Candale n'eût point empêché les troupes qui venoient de Maubeuge, Monsieur de Turenne eût achevé de défaire les ennemis. Je ne sçai point la cause de cet empêchement, dont on parloit différemment. Quelques-uns disoient que c'étoit la jalousie qu'il avoit contre son frere, & le déplaisir de n'avoir pas été à la marche de Maubeuge pour venir joindre nôtre Armée. Nous prîmes Barlemont hors le château. On assiegea ensuite la Capelle, qui ne tint que huit jours. Les ennemis firent une sortie sur la tranchée, dans laquelle Messieurs de Bussy & de Rambur, étoient Maréchaux de Camp. Le premier y fut tué sur la place, & l'autre y reçût une blessure, de laquelle il mourut.

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 161
deux ou trois mois après. La sortie fut
faite par vingt hommes, & un Officier
reformé, sur deux Compagnies des Gar-
des qui lâcherent le pied. Ces Messieurs
voulurent tenir bon, dans l'esperance
d'être soutenus; mais par le moyen de la
fuite de ces deux Compagnies des Gardes
qui les abandonnerent, ils furent tuez.
L'Armée demeura quelque-temps à Mau-
beuge, & delà on fut à Simay, que
l'on prit.

EN l'anné 1639. Monsieur le Maréchal
de la Force commanda l'Armée, &
l'assemblée se fit aux environs de saint
Quentin. Pendant ce temps-là on prit un
Carbin qui avoit volé, Monsieur d'Orge-
val Intendant, le fit pendre dans la place
de la ville. Après qu'il eut été long-temps
secoüé, la corde rompit, & l'on empor-
ta cet homme à l'Hôpital pour le faire
enterrer avec les morts; mais lorsqu'on
vint à le deshabiller, on s'apperçût qu'il
étoit encore en vie. On le rechauffa, &
on luy tira du sang, puis il revint, & se
porta bien. Monsieur d'Orgeval ayant
appris cette aventure, vint à l'Hôpital,
& le fit étrangler en sa presence, mais
l'action n'en fut pas approuvée. De là
l'Armée marcha à travers le païs de Cam-
bresis, où tous les clochers sont de gros-
ses tours voûtées, dans lesquelles les paï-
sans se retirent. Dans la plûpart de ces
tours, il y a des cavernes, où ils se ca-
chent

chent quand on les veut prendre. Ils n'ont point de jour que par un soupirail en haut, qui est comme un puits, dont ils gardent si bien l'entrée, que l'on ne sçauroit les forcer. Monsieur d'Arpajou, qui étoit Lieutenant General de Monsieur de la Force en fit attaquer une, où mon frere la Grange Puysegur, fut blessé d'un coup de fusil au visage, & force gens tuez. On marcha jusques au village nommé Joüasfe, dépendant du Gouvernement d'Ardres, où on se retrancha. On étoit campé en ce lieu-là pour faciliter le passage des vivres nécessaires pour ceux qui étoient devant saint Omer, que Monsieur de Chastillon tenoit assiégué. Monsieur le Maréchal de l'Hôpital étoit son Lieutenant General. La faute qu'on fit à ce siege, fut qu'on ne prit pas le haut pont en arrivant; si l'on l'eût aussi bien pris que le fort de deçà, c'étoit fait de la ville. Pendant que Monsieur le Maréchal de la Force étoit à Joüasfe, Monsieur d'Arpajou luy proposa d'attaquer la redoute d'Anvein, autrement dite de Lermont, que les ennemis avoient prise sur le Gouvernement d'Ardres; ce qui fut fait, & on y fit cinq ou six attaques ensuite l'une de l'autre; mais nous ne pûmes jamais l'emporter, à cause que cette redoute étoit soutenüe de l'Armée qui étoit derriere, qui en rafraîchissoit les gens autant qu'ils vouloient, sans que nous les pussions empêcher. Nous y perdîmes qua-

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 163
tre ou cinq-cens hommes. Les ennemis
firent passer sur la digue du marais qua-
tre mille chevaux, qui vinrent droit au
lieu où étoient campez les Regimens de
Piedmont, la Marine & Vervins. Nôtre
cavalerie étoit allée escorter un convoi à
saint Omer. Monsieur de la Force com-
manda que ces trois Regimens marchas-
sent au-devant des ennemis, ce que nous
fîmes aussi-tôt. Piedmont avoit la droi-
te, la Marine la gauche, & Vervins étoit
au milieu. Il y avoit une plaine qui con-
tenoit justement le terrain qu'il falloit
pour nous mettre en bataille. Un bois
nous couvroit à la droite & à la gauche.
Je fis avancer cent mousquetaires d'un
côté, & cent d'un autre, qui se mirent
tout le long du bord du bois plus avancez
que nos bataillons. Quatre cens chevaux
des ennemis se détacherent de leur gros
pour venir à nous, à dessein de découvrir
s'il n'y avoit point de mousquetaires dans
le bois. Dans la décharge qu'on fit sur la
main droite, il y eut cinq ou six cavaliers
de tuez. Les troupes du convoi commen-
cerent à arriver, & Monsieur d'Arpajou
passa avec six escadrons, à dessein de char-
ger les ennemis; mais il fut contraint de
se retirer, & de se mettre derriere l'infan-
terie. Monsieur de la Force survint avec
six petites pieces de canon qu'on tiroit par
l'intervale de nos bataillons sur cette ca-
valerie, laquelle voyant arriver le reste
de nos troupes, commença de songer à
la

la retraite, & défila par les rangs de derriere. Comme je vis que ces escadrons n'étoient plus si épais, je dis à Monsieur d'Arpajou, que les ennemis défiloiént, & qu'il y en avoit plus d'un tiers de retiré, qu'on les devoit charger, & qu'assurément on les enfonceroit. On le fut dire à Monsieur de la Force, qui donna ordre que l'on les chargeât; ce qui fut fait aussi-tôt. Les ennemis perdirent dans ce combat plus de douze à quinze cens cavaliers, qui furent pris ou tuez, & les chevaux perdus dans les marais. Six jours après ils secoururent saint Omer, & entrèrent par Clairemarais. Les deux Armées se retirèrent ensemble, & furent assieger Ranty, qui fut pris & razé. Monsieur de Villequier y fut blessé de l'éclat d'une mine. Ensuite de cela elles revinrent à travers le païs, & l'on mit le siege devant le Castelet: c'étoit Monsieur du Hallier qui le faisoit avec l'Armée de Monsieur de Chastillon. Monsieur de la Force étoit logé à Vauchelle avec la sienne. Durant ce siege la Reine accoucha du Roy qui regne à present. Les Officiers de Piedmont envoyerent à sa Majesté un Capitaine de leur Regiment nommé Samaisan, pour luy témoigner leur joye de ce que Dieu luy avoit donné un Successeur à la Couronne. Le Roy le reçut fort bien, & luy fit voir Monsieur le Dauphin dans le temps qu'on l'habilloit. Il luy dit, que nous étions les premiers du Royaume qui
luy

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 165
luy avoient témoigné la part que nous
prenions dans la naissance de son fils ;
qu'il n'y avoit que Monsieur le Comte
de Soissons qui l'avoit fait , & que son
courier ne faisoit que de sortir. Il luy dit
encore : Assurez tous les Officiers de vô-
tre Regiment , que je ne doute point de
la joye qu'ils ont de ce que Dieu m'a don-
né un fils , & que s'il me fait la grace de
vivre , je le feray nourrir & élever d'une
façon , qu'il reconnoitra ceux qui m'ont
bien servi. Dites vrai , Samaisan , n'est-
ce pas Puysegur qui a dicté cette lettre ,
voilà son vrai stile ? Cependant on fit
prendre les armes , sur la naissance de
Monsieur le Dauphin , l'Armée fut mise
en bataille , & l'on fit trois salves de
coups de mousquets & de canons ; ensui-
vante fut mise en deux lignes , on alloit à
la charge les uns contre les autres. Tou-
tes ces joyes finies , il vint un Commis-
saire compter les troupes , & on en en-
voja les extraits à la Cour. Nous n'avions
point mené nos malades ni nos blessez
du combat de la redoute. On nous vou-
loit payer cent cinquante hommes moins
que nous n'étions. Je ne voulus point
prendre d'argent. Il se trouva que le Roy
avoit donné les deniers revenans bon à
Monsieur d'Arpajou , parce que tout son
équipage avoit été brûlé à Vauchelles. Le
Roy eut la bonté d'ordonner que le Re-
giment de Piedmont seroit payé complet.
Le Castelet fut pris , & l'Armée alla
dans

166 LES MEMOIRES 1639.
dans les quartiers d'hiver. Ensuite le rendez-vous de celle de Monsieur le Grand-Maitre, fut à Amiens. Il en partit à dessein d'assiéger quelque place, & marcha droit à saint Paul. Il assembla le conseil de guerre, & montra une lettre du Roy, qui luy faisoit commandement d'assiéger une place, dont le nom étoit en chiffre. Il nous pressoit tous de la deviner, mais chacun disoit comme il l'entendoit. A la fin il nous dit que c'étoit Aire, & nous en montra un plan qui luy en avoit été donné par Monsieur le Cardinal de Richelieu, & qu'assurément la place étoit disposée comme le plan. Je fus le premier qui luy dis que ce plan étoit différent des cartes que j'avois vûës, puisque que par les cartes il ne se voyoit pas qu'on pût faire un quartier entre la riviere & la ville. Il s'ôûtint que si. On en apporta cinq ou six, qui toutes faisoient voir le contraire. Il étoit fort violent, & cela le mit en colere. Je luy dis, Monsieur, vous ne devez point vous fâcher, vous nous assemblez tous pour nous demander nos avis, nous vous les donnons au mieux qu'il nous est possible; si vous ne voulez pas les suivre, vous n'avez qu'à commander, & on fera ce que vous direz. Il dit incontinent, que le beau-fils de Rose fournissoit les vivres, & que la difficulté luy sembloit grande pour les faire venir. Comme il continuoit dans sa colere, je luy dis : Monsieur, il faut
mar-

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 167
marcher jusques à Aire, vous en verrez
la situation; & si vous voulez l'assiéger,
vous l'assiégerez. Il se resolut de mar-
cher. Le lendemain on alla jusques au-
prés de la ville. Il se trouva que le plan
de la place n'étoit pas bien fait. Il revint
sur ses pas. L'Armée faisoit alte, il de-
manda ce qu'il y avoit à faire, on tint
conseil, & on luy dit, que le meilleur
seroit d'aller à Hesdin. Aussi-tôt il com-
manda une partie de sa cavalerie pour
l'aller investir. Le frere de Monsieur d'Au-
mont, eut ordre de le faire du côté de
Monstreuil, & la Froizeliere Maréchal
de camp d'un autre. L'Armée arriva le
soir à Hesdin, & prit ses quartiers. Le
Roy vint à Abbeville, & Monsieur le Car-
dinal aussi. On commanda la circonvalla-
tion, qui fut faite en douze jours de
temps: au-tour de la place, & du côté
du bois, on fit un abbatis d'arbres, c'est-
à-dire qu'on coupe un grand arbre de hau-
te-fûtaye d'un côté, & encore un de l'au-
tre; les branches tombent les unes dans
les autres, & l'on fait la même chose de
tous les côtez; & par ce moyen il ne sçau-
roit passer ni homme ni bête dans le bois:
outre cela nous y fîmes un parapet de
clayonnage, nous plantâmes des pieux
à trois pieds l'un de l'autre, pour faire
l'épaisseur du parapet qu'on mettoit de-
vant soi, & les pieux en ligne d'un côté
& d'autre, à deux pieds les uns des au-
tres, puis l'on clayonnoit cela, & l'on
le

le remplissoit de terre à la hauteur de l'homme , avec une banquette derriere. Pendant ce siege , le Roy vint trois fois au camp. La premiere fois les lignes n'étoient pas encore achevées. Il trouva qu'elles étoient trop éloignées de la place. Je luy dis , que le canon portoit par tout , & par-delà les lignes. Il me repartit , qu'il ne doutoit point de cela , mais que comme il y avoit des fonds proches , il y falloit mettre le gros des troupes , & garnir la ligne d'hommes en nombre suffisant pour la défendre ; & que si les ennemis venoient à l'attaquer , le gros sortiroit des fonds pour la soutenir , & qu'ainsi ceux de la ville ne pourroient pas se servir de leur artillerie , parce qu'ils tueroient les leurs aussi-bien que les nôtres. Sa Majesté coucha cette nuit-là au camp , dans le logis de Monsieur de la Meilleraye. Le lendemain elle voulut que je la menasse voir le tour les lignes. Nous commençâmes par le côté des Suisses le long de la riviere , où il les vit tous qui se lavoient le visage. Il avoit défendu qu'aux lieux où elle passeroit , personne ne prit les armes. Comme elle fut à l'abbatis , elle le trouva fort bon & bien fait , & dit qu'il valoit beaucoup mieux que s'il y eut eu deux lignes. Il y avoit un grand marais , où l'on n'avoit pas encore travaillé ; le Roy me demanda si je voulois entreprendre ce travail , & faire un hazard avec luy. Je luy répondis que
je

je le voulois bien, mais que le lieu étoit fort difficile, & qu'on n'y pouvoit point faire de fosséz. Il me dit qu'il se contenteroit de pallissades à quatre pieds les unes des autres, & qu'on rempliroit cela de terre avec un bon clayonnage. Il m'offrit six-mil livres pour cet ouvrage. Je luy dis, Sire, je ne le puis pas entreprendre pour ce prix-là, vôtre Majesté payera les ouvriers, & je le ferai faire. Il me repartit, non, je veux que vous l'entrepreniez, & je vous donnerai sept-mil francs. Je luy dis que je ne le pouvois pas pour ce prix-là; le marché fut conclu à sept-mil sept-cens livres. Je le fis si bien faire, que quand le Roy revint, il le trouva à son gré. Pendant ce siege il y avoit deux attaques, celle de Piedmont & celle de Champagne. L'on vint au chemin couvert, nous gagnâmes la contrescarpe, & néanmoins on fit une faute, qui fut, que nous ne nous en redîmes pas bien les maîtres. Nôtre canon étoit sur le haut de la contrescarpe, & nous n'avions de logement que la batterie, où étoit une de nos pieces de trente-six de calibre. Les ennemis firent cette nuit-là deux sorties, l'une du côté où Piedmont étoit en garde, & l'autre de celui de la Meilleraye. Ils enclouèrent quatre pieces de la batterie, & celle que nous avions sur le chemin couvert, où il n'y avoit que six hommes, & un Sergent avec des armes; le reste n'étoit composé que de tra-

170 LES MEMOIRES 1639.
vailleurs , qui faisoient la batterie , où
l'on vouloit mettre trois pieces , & un
fort épaulement pour nous parer d'une
piece de quarante-huit livres qui renver-
soit la terre que nous mettions. Les enne-
mis jetterent des grenades , & monterent
sur le haut de la batterie. Un homme se
mit à cheval on sur la piece , & mit un
clou de fonte dans la lumiere. Cependant
les bataillons du Regiment de Piedmont ,
qui étoient à droite & à gauche de la
tranchée , allerent aux ennemis , & les
repousserent jusques dans leur contrescar-
pe. Le Chevalier de Montaigu Lieute-
nant dans la Compagnie de mon frere
de la Grange Puysegur , avoit trente
hommes proche de la batterie pour jetter
dedans , en cas que les ennemis se pre-
sentassent. Il n'y put pas arriver assez-tôt,
& le canon se trouva encloué. Monsieur
de la Meilleraye vint à la tranchée , qui
loua fort nôtre Regiment , mais il ne
nous dit pas que quatre pieces de la bat-
terie avoient été enclouées , auxquelles il
fit ôter le boulet , & mettre le feu par
l'embouchure. Par bonheur les clous
fauterent quand le feu prit. Il défendit
que nous fissions la même chose à nôtre
piece ; je pris les tenailles d'un Maréchal,
& j'arrachai le clou. La garde suivante
nous attaquâmes la demi-lune , & nous
l'emportâmes. Nous y fîmes un logement,
& l'on avoit fait amas de fascines pour
comblér le fossé. Cependant on fit passer

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 171
six mineurs à nage , trois du côté de
Piedmont , & trois de celuy de Champa-
gne , puis l'on mit sur des ponts de jonc
des madriers , qui sont de grandes pie-
ces de bois pour appuyer contre la mu-
raille. On avoit attaché des cordes des
deux côtez à ces ponts de jonc. Quand un
pont étoit chargé de ces madriers , les
mineurs les tiroient à eux , & puis on re-
tiroit le pont , & on le rechargeoit d'au-
tres choses nécessaires. Six jours après
le fossé fut comblé , tant de fascines que
de sacs de terre ; mais les fascines n'étant
point assez chargées , elles n'alloient pas
jusques au fond , & le bois flottoit. On
fit charger les mines des deux côtez , les
Regimens de Piedmont & de Champa-
gne , étoient tous deux en garde. Mon-
sieur le Cardinal avoit envoyé un nom-
mé Malloya Enseigne de ses Gardes , pour
voir en quel état étoient les travaux.
Monsieur le Grand-Maître voulut que je
les luy fisse voir , mais il fut tué allant à
la mine , & passant le pont. Lorsqu'on
eut fermé les mines , & mis la saucisse , je
fis prendre de la mèche d'une même bras-
se , tant pour la mine de Champagne que
pour la nôtre , & y fis mettre la même
longueur. Je dis à Monsieur de la Meille-
raye , que selon que le vent donneroit
sur la mèche , il y en auroit une qui iroit
plus vite que l'autre , & que la ruine que
feroit la mine qui tomberoit sur les
ponts , les enfonceroit de plus de six pieds ,

& qu'on n'y pourroit pas passer. Il se fâcha contre moy. En même temps le feu prit à la mine de Champagne, qui étoit battuë du vent plus que celle de Piedmont. Monsieur de la Meilleraye voyant cela, envoya sçavoir à quoi les mineurs tenoient. Ils n'osoient y aller ; enfin il y en eut un qui y alla, qui vit que la fusée alloit prendre, il se jetta dans un trou proche de là. Le feu prit à la mine, & les ponts de fascines furent enfoncez, ainsi que je l'avois dit. Nous employâmes trois jours entiers à recombler les fossés, pendant lesquels le mineur demeura toujours dans son trou. Les ponts étant bien remis, on donna deux assauts des deux côtez, tant des troupes commandés de ceux qui étoient en garde, que d'autres qui y étoient venues, & on ne se pût jamais camper sur le haut du bastion. Une partie se logea néanmoins à la moitié de la brèche, & l'autre en bas. Les ennemis firent grande résistance, tant par les bombes, grenades, saucissons, cercles à feu, pots à feu, que chevaux de frize, dont ils avoient embarrassé la montée. Il en fallut demeurer-là. La nuit suivante, dans le temps que la ville alloit faire la chamade pour se rendre, Monsieur de la Froizillière Maréchal de camp en jour, fut tué. Le Roy se trouva dans le quartier de Monsieur le Grand-Maistre, lorsque les ennemis se rendirent, & signa la capitulation.

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 173
tion. Il vit sortir la garnison de Hesdin
en fort bon ordre. Le Gouverneur s'appel-
loît le Baron de Liques, Gentilhomme
Walon, âgé de quatre-vingts tant d'an-
nées. On le portoit dans une chaise, à
cause qu'il avoit été blessé d'un éclat de
bombe. Deux Capitaines marchaient de-
vant luy avec la picque, à la tête de l'in-
fanterie, puis il suivoit. Lorsque les deux
Capitaines eurent salué le Roy, les trou-
pes firent alte, & il fit tourner sa chaise
pour aller voir le Roy, qui eut la bonté
de descendre. Le Baron de Liques luy dit,
Qu'il avoit été fait Gouverneur de Hes-
din par un grand Roy, & qu'un grand
Roy l'en faisoit sortir, ce qu'il tenoit à
grand honneur, puisqu'il avoit à perdre
la place, de la remettre entre les mains de
sa Majesté. Le Roy luy répondit, Qu'il
l'avoit si bien défenduë, que le Roy son
Maître n'en pourroit être que tres-satis-
fait. Ce qu'il disoit étoit tres-veritable, &
on peut assurer que c'est celui de tous qui
se soit le mieux défendu.

La garnison étant sortie, celle du Roy
y entra, & sa Majesté retourna au quar-
tier pour dîner. Attendant que Monsieur
le Grand-Maître, & le reste de la Cour
eût dîné, je demeurai dans la Chambre
du Roy, & il ne resta auprès de luy que le
Lieutenant de ses Gardes & moi, & les
Tapissiers qui détendoient sa chambre,
auprès de laquelle il y avoit une garde-
robe. Il me dit, Puysegur, regardez
H 3 qui

174 LES MEMOIRES 1639.
qui est là-dedans. Je luy dis qu'il n'y avoit
que Monsieur de saint Mars , qui étoit
couché sur un lit & dormoit. Il me ré-
pondit , il ne dort pas , il en fait semblant,
afin d'écouter ce que nous disons : Puis
me tirant à part dans la ruelle de son lit,
il m'ordonna de luy dire la verité de ce
qu'il m'alloit demander , ce que je luy
promis de faire. Il me dit , quel homme
est-ce que le Grand-Maître ? Sire , c'est
un homme qui sert vôtres Majesté avec
beaucoup d'affection & qui se peine fort ,
il est tres-vigilant , & tres-soigneux d'ap-
prendre ce qu'il ne sçait pas , s'enquerant
des uns & des autres , des choses qu'il faut
faire : quand il est dans un Conseil , il re-
çoit fort bien les opinions d'un chacun ,
& puis après il en fait un resultat dans sa
tête ; & prenant ce qu'il trouve de meil-
leur , il donne son avis fort juste & fort
bien. Le Roy dit , il vaut bien nos bar-
bons , voulant dire Messieurs de Chastil-
lon & de la Force. Je luy dis , Sire , s'il
continuë d'avoir de l'emploi , assurément
qu'il en sçaura autant que les autres. J'ai
resolu , dit le Roy , d'entrer dans la ville
par la brèche , sur le haut de laquelle je le
veux faire Maréchal de France ; il n'en
sçait rien , & que personne n'en parle. Vô-
tre Majesté , luy dis-je , aura peine à pas-
ser le pont pour monter à la brèche , d'au-
tant qu'il y a bien des pierres dessus , &
vous vous sentez de la goutte. Je m'appui-
rai sur toi & sur d'autres , & j'y passerai
bien.

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 175
bien. Voyez si les Gens-d'armes & les Che-
vaux legers sont devant le logis , je mon-
terai à cheval , & nous nous en irons. J'y
fus voir , & luy dis qu'ils étoient arrivez.
Il monta à cheval , & nous tirâmes droit
à la ville , où étant parvenus , il descen-
dit de cheval ; & s'appuyant de sa main
gauche sur mon épaule , & de la droite sur
Monsieur de Lambert , nous passâmes le
pont , & il monta par la brèche , sur la-
quelle l'attendoit Monsieur le Grand-Maî-
tre , qui le prit sous les aisselles , & l'ai-
da à monter sur le haut , tandis que nous
le soutenions Monsieur Lambert & moy ,
où étant il se tourna vers moy , & prenant
la canne que j'avois entre les mains , il dit
à Monsieur le Grand-Maître : La Meil-
leraye , je vous fais Maréchal de France ,
voilà le bâton que je vous en donne , les
services que vous m'avez rendus , m'o-
bligent à cela ; vous continuerez à me bien
servir. Après avoir reçu le bâton , il se
jeta aux pieds du Roy ; & les luy baissant,
luy dit : Qu'il n'étoit pas digne de l'hon-
neur qu'il luy faisoit , & qu'il ne l'avoit
pas mérité , qu'il ne le recevoit que par la
bonté que le Roy avoit pour luy , dont il
luy étoit infiniment obligé. Le Roy luy
dit , trêve de complimens , je n'en ai fait
pas un de meilleur cœur que vous ; je veux
voir les retranchemens qu'on a faits dans
les bastions. Il se trouva qu'il y en avoit
deux dans chaque bastion. Il me dit , Puy-
segur , voyez s'il n'y a point de défaut ; &

si vous en découvrez , dites-les à Lambert ; si j'en trouve aussi , je les luy dirai , & nous verrons si nous nous rencontrerons. Après avoir considéré les bastions , les retranchemens étoient fort bien faits , mais le second n'étoit pas assez élevé pour voir dans le premier , qui est un défaut assez considerable. Je le dis à Monsieur de Lambert , & le Roy dit le sien tout haut devant le monde , qui fut le même que j'avois dit. Le Roy sortit de Hesdin , & alla coucher à Abbeville , & on mit pour Gouverneur dans la place Monsieur de Bellebrune.

L'Armée après avoir razé les lignes , alla camper en un lieu nommé Avein. Comme l'on y fut arrivé , Messieurs les Maréchaux de camp, sçavoir Monsieur de Lambert , la Ferté-Seneçtaire & Gassion , l'autre ayant été tué à Hesdin , comme nous l'avons dit ci-dessus. Le Grand-Maître leur dit de faire un camp. Si-tôt qu'ils l'eurent commencé , il le vint voir , mais il ne le trouva pas bien. Il s'emporta beaucoup contr'eux , ce qui les dégoûta ; l'un s'en alla d'un côté , & l'autre de l'autre. Je luy dis , Monsieur , si vous me disiez comme vous souhaitez qu'il soit , j'en avertirois ces Messieurs , & ils le feroient. Il me répondit , qu'il ne vouloit pas leur dire , & qu'il vouloit qu'ils le fissent. Je les fus trouver pour ce sujet , mais ils me dirent de le faire si je voulois , que pour eux ils ne le feroient point : que quand il
se-

1639. DE M. DE PUYSEGUR. 177
feroit fait le mieux du monde, il ne se-
roit jamais à son gré. Je leur dis, je m'en
vay donc le faire. Vous nous obligerez,
dirent-ils. J'avois reconnu que Monsieur
de la Meilleraye trouvoit que le camp é-
toit trop vû du derriere de la riviere, à
cause qu'il étoit fort étendu, étant sur
deux lignes. Pour éviter ces deux hau-
teurs de la droite & de la gauche, je le fis
en quarré. J'emis l'aîle droite de la cavale-
rie des deux lignes, faisant front du côté
de Hesdin; l'aîle droite joignoit la rivie-
re, & revenoit en montant au bout de cer-
te aîle; l'infanterie faisoit front devant
soi, & son aîle droite étoit jointe à la gau-
che de la ligne de l'aîle droite; l'aîle gau-
che de la cavalerie faisoit front du côté
d'Arras, & tenoit à la riviere, & de son
aîle droite se joignoit à l'aîle gauche de
l'infanterie, dans le quarré du vuide; le
long de la riviere étoit le village d'Avein.
A la main droite du quarré, étoient logez
les Gens-d'armes, les Chevaux legers &
les vivres, & à la gauche tous les Officiers
& chevaux de l'artillerie. A la tête du
camp il y avoit douze pieces de canon &
des munitions, pour tirer en cas de neces-
sité. Le camp étant fait, & l'Armée lo-
gée, Monsieur de la Meilleraye en vint
faire le tour, & le trouva fort bien. Il dit
à ces Messieurs les Maréchaux que c'étoit
un des plus beaux camps qui se pourroit
jamais voir; & leur en voulant donner
l'honneur, Monsieur de Lambert répon-

173 LES MÉMOIRES 1639.
dit assez fierement , ce n'est pas nous
qui l'avons fait , c'est Puysegur , & c'est à
luy que l'honneur en est dû , & non pas à
nous. Pendant le séjour que l'on fit à A-
vein , Monsieur de la Meilleraye eut avis
que les Cravates étoient logez près de
l'Hilaire ; il prit resolution de les aller en-
lever , & pour cet effet il se fit donner par
chaque Compagnie d'infanterie , deux
mousquetaires à cheval ; en moins d'un
rien il eut huit cens arquebusiers bien
montez , avec cela il prit deux-mil che-
vaux. Monsieur de la Ferté se trouva en
jour de Maréchal de camp , & marcha avec
ses troupes. Monsieur de la Meilleraye y
alla aussi. Ils attaquèrent le quartier des
Cravates , mais ils ne l'enleverent pas , le
lieu étoit trop difficile pour le pouvoir fai-
re. Néanmoins il y eut grand combat , &
mon frere de la Grange Puysegur y fut tué,
comme il parloit à Monsieur de la Ferté.
Son corps demeura entre les mains des
ennemis sans pouvoir être retiré. Le Co-
lonnel Ludovic qui commandoit les Cra-
vates , le fit enterrer fort honorablement,
& ne voulut point prendre d'argent quand
je luy en envoyai. Il n'y eut que le Curé
qui prit deux pistoles.

L'Armée marcha ensuite vers Esperle-
que , où il se trouva un Enseigne de la gar-
nison de saint Omer , qui commandoit
dans le château , & qui fut assez fou pour
endurer le canon , le Grand-Maître or-
donna qu'on le pendît , & monta à cheval
pour

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 179
pour aller à une lieüe & demie de là. Monsieur le Marquis de Coaslin passant à travers le quartier, vit que Monsieur de Montifault Prevôt de l'Armée, faisoit conduire cet Enseigne pour le pendre, il le pria d'avoir patience, & qu'il s'en alloit trouver Monsieur de la Meilleraye pour avoir sa grace. Monsieur de Coaslin arrivant, vit que cet homme venoit d'être pendu, & que le bourreau ne faisoit que de descendre de l'échelle. Il cria contre Montifault, qui pour toute raison luy dit, qu'il l'avoit fait pendre, parce que les spectateurs s'ennuyoient d'attendre si longtemps. D'Esperleque on marcha droit à Rominguen. Il y eut un assez grand combat, on y perdit cinq ou six cens hommes, & le Chevalier de Montclair qui commandoit la marine, y fut dangereusement blessé. Après cela l'Armée demoura quelque-temps en Boulonnois, & de là elle alla prendre les quartiers d'hiver.

EN 1640. on fit une grande Armée, & on en donna le commandement à Monsieur le Maréchal de la Meilleraye, avec dessein de luy faire attaquer Charlemont. On se mit en campagne dès le quinzième de May, & on marcha vers Mézières & Charleville. Comme l'année avoit été fort rude & fort froide, il se trouva que les herbes étoient tres-courtes, & que la cavalerie n'auroit pas pû subsister, on fut contraint de changer de dessein. Mon-

sieur le Maréchal de Chastillon avoit le commandement d'une autre Armée, dans laquelle étoit le Regiment de Piedmont. Son rendez-vous étoit à Longprée les Corps-Saints. Le Roy luy écrivit de Soissons, où il s'étoit avancé, & devoit passer outre pour favoriser l'Armée de Monsieur de la Meilleraye. Dans la dépêche que le courrier luy apporta, sa Majesté luy mandoit de luy donner avis s'il pourroit entreprendre quelque chose dans l'Artois, ou bien du côté de la mer. Monsieur de Chastillon me dépêcha vers le Roy, à qui j'apportai une lettre de creance, & luy proposai de sa part le siege d'Arras, mais qu'il falloit que l'Armée de Monsieur le Grand-Maître y vint, & qu'elle tiendrait le côté de deçà l'Escharpe, & la sienne l'autre. Que sa pensée étoit qu'il falloit encore une petite Armée pour mettre vers Dourlans, afin de favoriser le passage des vivres pour le siege. J'avois aussi une lettre de creance pour Monsieur le Cardinal de Richelieu, qui me dit, qu'il avoit le même dessein que Monsieur de Chastillon, mais qu'il apprehendoit le grand nombre d'habitans qui étoient dans la ville, & les ennemis jurez des François, plus même que tous les Espagnols ensemble, & qu'outre cela il n'y eût beaucoup de gens de guerre. Je luy dis que Monsieur de Chastillon sçavoit de science certaine, qu'il n'y avoit que deux-mille cinq-cens hommes, & que son dessein étoit de marcher vers Aire ou

VERS

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 181
vers Bethune, pour donner jalousie à ces
deux places, & attirer une partie de ceux
qui étoient dans Arras pour s'y jeter, sça-
chant bien qu'ils ne croyoient pas que la
France fut en état de les assieger, se fiant
fort à leur devise, qui est que : *Quand les
François prendront Arras, les souris pren-
dront les chats.*

Le Conseil se tint à Soissons dans le ca-
binet de l'Evêché, où il n'y avoit que le
Roy, Monsieur le Cardinal, & Monsieur
Desnoyers. J'étois dans la chambre auprès
de la porte. Un quart d'heure après qu'ils
furent entrez, Monsieur Desnoyers m'a-
pella, & me fit passer dans le cabinet, où
le Roy me dit : Nous venons de resoudre
le siege d'Arras, il faut tenir la chose se-
crete, n'en parlez à personne, dites seu-
lement à Monsieur de Chastillon d'en faire
de même. Je vai dépêcher un courrier au
Maréchal de la Meilleraye, qu'il prenne
le temps qu'il faut pour s'y rendre par le
côté de deçà l'Escarpe. Le Maréchal de
Chastillon sçaura aussi le jour qu'il luy
faudra passer la Somme pour entrer dans
le pais ennemi, & donner jalousie aux au-
tres places. Et moy j'irai à Amiens, & je
ferai venir les troupes que du Hallier com-
mande vers la frontiere de Champagne.
On me donna un billet écrit de la main de
Monsieur Desnoyers dans le Conseil, por-
tant, que Monsieur de Chastillon auroit
croyance à ce que je luy dirois de la part de
sa Majesté. Monsieur le Cardinal m'or-

182 LES MEMOIRES 1640.
donna de luy dire , que le dessein qu'il avoit , étoit celuy d'un grand Capitaine comme il étoit. En ce voyage-là , je donnai au Roy un Livre que j'avois fait de la Guerre. Il me dit qu'il l'avoit lû , qu'il l'avoit trouvé fort beau & fort bon , & qu'il n'y avoit rien dedans qui ne fut tres-utile. C'étoit un manuscrit que j'ai fait imprimer du depuis. Monsieur le Cardinal m'en demanda un , je luy donnai celuy qu'avoit saint Paul Aide-Major des Gardes , pour le faire copier. Je partis de Soissons , & allai trouver Monsieur de Chastillon à Amiens , auquel je dis de bouche la volonté du Roy.

Douze jours après l'Armée marcha , & nous fûmes entre Bethune & Aire , donnant jalousie aux deux places. Nous campâmes-là une nuit. Le lendemain dès la pointe du jour , on fit avancer de la cavalerie , & un grand parti vers Aire , & un autre vers Bethune , puis nous tournâmes avec le reste de la cavalerie & de l'infanterie vers Arras , d'où il étoit sorti mille hommes de pied pour marcher à Aire. Comme ils virent que nous faisions volte face , ils rentrèrent dans Arras , avant que nôtre cavalerie les pût joindre. Le Roy envoya Monsieur de Chaunes pour commander l'Armée avec Monsieur de Chastillon. L'heure & le jour pour arriver à Arras , fut si bien pris par les deux Armées , que lorsque le guet sonnoit , il en vit une ; & montrant l'étendart du côté qu'elle venoit , il

ref-

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 183
ressonnoit l'alarme, & montroit l'étendart
de l'autre. Cela fit croire aux Messieurs de
la Ville, que c'étoit à eux à qui on en vou-
loit. On prit les quartiers, on fit celuy de
Monsieur le Grand-Maître du côté de de-
çà la riviere, & celuy de Monsieur de
Chastillon du côté du Mont saint Eloi; &
entre ces deux côtez on en fit un autre,
qu'on apelloit le quartier de Rantzau. On
fut dix-huit jours à faire les lignes. Le
quinzième on eut nouvelle que les ennemis
venoient pour les attaquer. On assembla
le Conseil dans la tente de Monsieur de
Chastillon, dans laquelle Monsieur de
Chaunes étoit aussi logé. Monsieur de la
Meilleraye proposa de sortir des lignes, &
d'aller au devant des ennemis pour les
combattre. Monsieur de Chastillon fut
d'avis contraire, & dit que leur Armée é-
toit du moins aussi forte que la nostre; &
que pour aller à eux il faudroit lever tous
les quartiers, & qu'ainsi ils pourroient jet-
ter du secours dans la place, & se retirer
aussi-tôt sans que nous les pussions com-
battre; que si cela arrivoit, il faudroit le-
ver le siege; que pour luy, il ne sortiroit
point pour aller aux ennemis sans un or-
dre exprés du Roy. Monsieur de la Meil-
leraye luy dit, Monsieur vous êtes d'un
avis, & moy d'un autre, cela doit aller
à la pluralité des voix, il faut faire opiner
Monsieur de Chaunes & Messieurs les Ma-
réchaux de camp. Monsieur de Chastillon
dit, pour Monsieur de Chaunes, je suis
assu-

assuré qu'il sera de vôtre avis, & que tous ces Messieurs feront de même, parce qu'ils n'osent être d'un sentiment contraire à celui qui est en faveur; mais pour moy je ne partirai point, & vous le repete, sans un ordre exprés du Roy. L'on trouva un expedient; on sçavoit que Monsieur le Cardinal étoit à Dourlans; on donna un bon courrier à Monsieur de Faber pour l'aller trouver, & pour luy dire le differend qui étoit entre Messieurs les Generaux. Il passa heureusement, & luy dit le sujet de son voyage. Il reçût un billet pour rendre à ces Messieurs, qui portoit: Je ne suis point homme de guerre ny capable de donner avis sur ce sujet. Il est vrai que j'ai beaucoup lû, mais je n'ai pas trouvé que l'on soit sorti des lignes pour combattre les ennemis, après avoir demeuré dix-huit jours entiers à les faire. Lorsque le Roy vous a donné à tous trois les commandemens de ses Armées, il vous en a crû capables, & il luy importe fort peu que vous sortiez ou que vous ne sortiez pas, mais vous répondrez de vos têtes, si vous ne prenez point la ville d'Arras.

Les ennemis vinrent du côté du Mont saint Eloi, & ne passerent pas outre. Ils firent le tour pour s'aller camper à Arlu, où ils demeurèrent pendant le temps d'une partie du siege. Il y avoit une garde de cavalerie, & huit hommes dans la tour de Mouchy-le-Preux. Les ennemis vinrent avec un grand corps de cavalerie, ils bat-

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 185
tirent la garde, & firent une mine sous la
tour, qu'ils firent sauter avec les soldats
qui étoient dedans. Dans ce temps-là on
ouvrit la tranchée, & on ne voulut pas
que Monsieur de Chastillon la fit ouvrir
entre la Ville & la Cité, du côté du mou-
lin à vent, proche d'une justice & d'une
croix. On auroit pris la Ville & la Cité en
six jours. Monsieur le Grand-Maître avoit
un ordre, par lequel le Roy vouloit que
les deux Armées l'attaquassent d'un même
côté, & ainsi il falloit que les troupes de
Monsieur de Chastillon passassent par le
quartier de Monsieur le Grand-Maître, &
prissent la main gauche de son attaque, ce
qui les fatiguoit fort. Les assiégés se dé-
fendirent assez vigoureusement. Ils firent
entr'autres choses une sortie sur les gardes
Suissees à l'attaque de Monsieur de Chastil-
lon, dont ils tuerent un grand nombre.
Le Capitaine Rhedy y fut aussi tué, ils per-
dirent la moitié de la tranchée; & comme
le Regiment de Piedmont devoit entrer en
garde pour relever les Suissees, j'étois allé
voir la tranchée; mais aussi-tôt que je fus
de retour, je fis prendre les Armes au Re-
giment, & nous fûmes droit à la tran-
chée, & reprîmes ce qu'avoient perdu les
Suissees. L'on continua toujours de pousser
l'attaque. Les ennemis vinrent avec un
gros de cavalerie par Mouchy-le-Preux.
Nous les poursuivîmes fort genereuse-
ment jusques dans le retranchement de
leur camp, où Monsieur le Marquis de
Gelvres

Gelvres & d'Egbilles furent faits prisonniers. Les assiégez se voyant pressés, faisoient toutes les nuits des signals sur le haut de leur tour. Les ennemis sortirent d'Arлу, & se vinrent camper du côté du fort de Rantzau, pendant lequel temps ceux de la ville firent une sortie sur une garde d'infanterie, qui étoit dans une Eglise entre le fort de Rantzau & la ville, à moitié chemin de l'un & de l'autre. Ils prirent l'Eglise. Monsieur de Rantzau avec une partie du Regiment d'Espagny, alla pour la reprendre, & se mit dedans avec fort peu de troupes. Les assiégez revinrent, & la forcerent. Monsieur de Rantzau eut un bras cassé d'un coup de mousquet. Ils luy demanderent son épée, & la leur ayant refusée, ils luy donnerent des coups de hampes de hallebardes, ne le voulant pas tuer. Cependant nos gens revinrent, battirent les ennemis, & ramenerent Monsieur de Rantzau dans son quartier. Quatre jours après il se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit remuer la cuisse, on y regarda, & on trouva que la gangrene y étoit. Aussi-tôt les Chirurgiens assemblez luy couperent la cuisse à trois doigts près la hanche.

Il y avoit déjà quelque-temps que l'Armée souffroit dans le siege, les vivres ne pouvant y arriver, à cause que les ennemis étoient campez sur le chemin. Les soldats & les cavaliers qui n'avoient point de pain, prenoient les épis de bled, & les

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 187
les flamboyent pour en brûler le bout, &
puis ils mangeoient le bled, d'autres l'é-
crasoient avec des tuilles pour faire des ga-
lettes. On tenta de faire venir un convoi
du côté de l'Escluse; c'étoit un nommé
l'Eschele qui le conduisoit. Il y avoit quel-
ques munitions, comme des méches & du
plomb. Il fut défait par les ennemis, &
le Marquis de Pisany y fut tué. Le Roy
manda qu'on fît sortir des troupes du
camp, pour aller au devant d'un autre
convoi qu'il faisoit partir de Dourlans. Il
étoit conduit par Monsieur du Hallier.
Tous les Volontaires de la Cour y étoient,
comme Messieurs de Mercœur, de Beau-
fort & le Grand. Monsieur le Maréchal de
la Meilleraye alla au devant avec huit-mil-
le hommes de pied, choisis dans chaque Re-
giment, & quatre-mille chevaux. Dans le
temps qu'il alla au devant du convoi, les
ennemis vinrent attaquer la ligne du côté
du fort de Rantzau. Le combat dura trois
heures, ils se rendirent maîtres du fort,
Monsieur de Chastillon eut son cheval tué
d'un coup de canon, & son baudrier cou-
pé d'un coup de mousquet. On luy vint
dire que son fils avoit été tué. Il dit qu'il
étoit bienheureux d'être mort dans une si
belle occasion pour le service de son Roy.
Il se trouva qu'il n'étoit que blessé. Savion
Lieutenant des Gardes y fut tué. Ceux de
la ville firent feinte de sortir avec trois-
mille hommes, pour venir attaquer le
quartier de Monsieur de Chastillon, qui
me

me commanda d'y aller avec deux Régimens d'infanterie , celui d'Esquinfelles de cavalerie , & un autre étranger. Je fis prendre promptement les armes à tous les vivandiers , & aux soldats malaingrés qui étoient dans le quartier , pour faire mine , mais les ennemis n'avancerent pas. Nôtre artillerie fut bien servie , & nous aida à regagner le fort , & à les en rechasser.

Durant ce temps-là les troupes du convoi commencerent à paroître , & aussitôt les ennemis se retirèrent devers le pont de Gin. Nôtre convoi arriva heureusement. Les troupes de Monsieur de l'Hôpital s'en retournerent , & on renvoya une partie des malades & des blesez à Dourlans. Quatre jours après l'Armée ennemie passa entre le Mont saint Eloy & le camp , & se vint camper à la vûe des lignes. Ceux de la ville faisoient des fumées , & ceux de l'Armée leurs répondoient de même ; enfin les premiers se lassèrent de les continuer , & envoyerent pour capituler. Ils se rendirent , & eurent une composition telle que peuvent avoir des gens qui sont dans une bonne place. Ils sortirent le jour & Fête de saint Laurens. Il y avoit deux-mille hommes de pied , quatre-cens chevaux , & quatre-mille païsans portant les armes. L'Armée du Roy y entra le même jour , les Gardes qui étoient dans les deux Armées , les Régimens de Piedmont , Champagne , Rambure , la Marine,

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 189
ne , Vervins & Longueval , y entrèrent
aussi. On demeura pendant quatre jours
couché dans les ruës , sans entrer dans au-
cune maison. Le Roi donna le Gouver-
nement d'Arras à Monsieur de saint Preuil,
qui étoit Gouverneur de Dourlans ; &
celuy de Dourlans à Monsieur le Cheva-
lier de Montclair.

L'Armée fit raser les lignes & les tran-
chées avant que de se retirer , & se vint
camper entre Arras & Dourlans. Je de-
mandai congé à Monsieur de Chastillon
pour aller faire un tour chez moi , il me
l'accorda. Je partis d'Arras pour aller à
Amiens , où le Roy étoit. Quand je fus
à une lieuë de la ville , à côté du grand
chemin , par où il faut passer pour y arri-
ver , le Roy qui étoit à la chassë , me re-
connut d'assez loin , & dit à Monsieur de
Beaufort : Je gage qu'un de ces Cavaliers
qui passe-là , est Puysegur. Monsieur de
Beaufort s'en vint droit à moi , & me dit :
Le Roy vous a reconnu de bien loin , il
m'a dit qu'il vouloit vous parler. Aussi-
tôt nous tournâmes pour aller vers luy.
Il se mit à galoper , & vint droit à nous.
Il me dit , je vous ai reconnu de bien loin.
Je suis étonné que Monsieur de Chastil-
lon t'ait donné congé , je luy avois dé-
fendu de ne le donner à personne. Je luy
dis , Sire , il ne m'en a point parlé , il
sçait bien que je serai de retour , avant
que l'Armée puisse aller en quelque lieu.
Il me dit , je suis pourtant bien-aise que

tu fois venu, car je sçaurai de toi comme tout s'est passé au siege. Des trois Compagnies vacantes du Regiment de Piedmont, le Maréchal de la Meilleraye en demande une pour un nommé Rabat Lieutenant, & qui sert dans l'artillerie. Je luy ai répondu que puisqu'il travailloit dans l'artillerie, il le pouvoit recompenser des Charges qui y vacqueroient; que j'avois donné ces trois Compagnies-là à trois Lieutenans, pour qui vous m'aviez écrit. Je luy dis que je luy étois fort obligé. Il commença à s'informer de moi de tout ce qui s'étoit passé au siege, me parlant toujours, jusques à ce qu'il fût entré dedans son logis. Il traversa toute la ville d'Amiens à cheval, sans jamais vouloir monter en carosse. En entrant il m'ordonna de me trouver à son coucher. Comme j'y allay, je vis qu'il étoit entré dans son cabinet pour prier Dieu. Je rencontrai dans sa chambre Monsieur Forest, qui payoit les pensions des menus plaisirs, qui me dit: Qu'il avoit charge du Roy de sçavoir de moy, si j'avois prié Monsievr le Grand de luy parler pour l'augmentation de ma pension; que si cela étoit, il me l'ôteroit au lieu de l'augmenter, & que je sçavois bien parler à luy quand je voulois; que je luy avois appris que quand on accordoit quelque grace par la demande d'un particulier, on avoit obligation à ce particulier; & non pas à celuy qui l'accordoit. Je dis à Monsieur

1640. DE M. DE PUYSEGUR. 191
sieur Forest , que je ne luy en avois jamais
parlé , & que c'étoit une bonne volonté
qu'il avoit pour moi ; que le Roy sçavoit
fort bien que je ne faisois la cour à pas
un Favori , ni même à Monsieur le Car-
dinal , qui étoit le tout-puissant. Forest
me dit , quand le Roy parlera à vous en
particulier, dites-lui ce que je viens devons
dire. Le Roy sortit de son cabinet après
avoir achevé sa priere , & vint pour se des-
habiller. Il me fit donner le bougeoir ; &
comme il fut couché , il donna le bou-
soir, & me dit de demeurer. Tout le reste
sortit de la chambre. Il me fit reprendre
le bougeoir , & m'approcher du chevet
de son lit , où jeus l'honneur de l'entre-
renir depuis onze heures du soir jusques
à quatre heures & demie du matin , me
parlant toujours de ce qui s'estoit passé
à Arras pendant le siege , & comme les
ennemis avoient attaqué les lignes. Après
avoir parlé de toutes ces choses , il me
dit : D'où vient que tu ne demande pas la
Compagnie de Pouillac qui est vacante
dans les Gardes , il est mort cette nuit.
Sire , je n'en sçavois rien. Hé bien , dit-
il , je te la donne , n'en dis rien , Mon-
sieur le Cardinal me la demande pour
l'Anglade , & Monsieur le Grand pour la
Sale. Je luy dis , Sire , j'en en dirai rien ,
& je m'en allai coucher. Je revins à neuf
heures au lever du Roy. Monsieur le
Grand entra aussi-tôt qu'il fut éveillé , &
luy demanda encore la Compagnie pour

la Sale. Le Roy luy dit, je ne le puis pas, je la veux donner à Puysegur. Monsieur le Grand luy dit qu'il en étoit fort aise, & sortit de la chambre du Roy. Monsieur de la Sale s'approcha pour luy parler, mais il luy dit que le Roy l'avoit donnée sans dire à qui. Monsieur le Cardinal y vint aussi, & sortant, Monsieur de Guittaut luy demanda si l'Anglade auroit la Compagnie. Il luy dit que le Roy l'avoit donnée à un homme, & qu'il en étoit bien fâché, sans néanmoins luy nommer personne. Le Roy sortit aussitôt, & vint à la Messe, & me souvint en passant. Moi qui avois ouï la réponse qui avoit été faite à ces deux Messieurs, je croyois tenir la Compagnie; mais je fus bien surpris, quand l'après-dînée, comme j'approchai le Roy, il se tourna vers la fenêtre, au lieu de me regarder; & comme il en voulut sortir, je m'avançai, & luy dis, Sire, quoique je n'aye pas la Compagnie, je ne laisse pas de vous en être autant obligé comme si vous me l'aviez donnée. Il me dit, Puysegur, la raison pour laquelle je ne vous la donne pas, est que vous m'êtes tellement nécessaire dans mes Armées, & dans mon Regiment de Piedmont, qu'il faut que vous y demeuriez encore quelque-temps, & je vous promets que je ne manquerai point à faire pour vous tout ce que vous pouvez espérer dans tous les degrez où un Gentilhomme peut monter. Ce refus honnête

1641. DE M. DE PUYSEGUR: 197
vint de l'invention de Monsieur le Cardinal , qui vouloit qu'il n'y eût dans les Gardes & dans le Gouvernement , que des personnes qui fussent à luy , & qui luy eussent promis fidélité. Il fit la même chose à Monsieur de Treville , lorsque Monsieur le Cardinal de la Valette mourut. Le Roy luy avoit donné le Gouvernement de Mets. Monsieur le Cardinal luy dit, pour l'en frustrer : Quoi, Sire, tirer Treville d'auprès de vôtre Majesté & de la tête de ses mousquetaires ? Je croi que vôtre Majesté n'y songe pas , il est encore jeune , & vous luy pourrez faire d'autres biens pour demeurer auprès de vous, & donner ce Gouvernement-là à quelque vieil Officier qui vous ait bien servi. Le Roy luy demanda , & à qui ? Sire, il le faut donner à Lambert qui est Gouverneur de la Capelle , & celui-ci à Roquepine qui commande dans Mets. La chose fut ainsi faite , & Monsieur de Treville n'eut point de Gouvernement. Le dessein de Monsieur le Cardinal étoit d'en donner récompense à Monsieur de Lambert , & le prendre pour luy. L'Armée s'étant rafraîchie aux environs d'Arras , & les brèches de la ville ayant été réparées & mises en état de ne rien craindre, les troupes s'acheminèrent dans leurs quartiers d'hiver.

L'Année suivante 1641. on dressa une grande Armée, que commanda enco-

I

re

re Monsieur le Maréchal de la Meilleraye, qui fut assiéger Aire. Monsieur de Chastillon avoit le commandement d'une autre, dans laquelle étoit le Régiment de Piedmont. Elle alla camper à Bazeil, qui est tout proche de Sedan. Elle étoit composée de dix-mille hommes de pied, & de trois-mille chevaux. Nous y demeurâmes bien un mois ou cinq semaines. Le camp étoit retranché devant nous, & joignoit la rivière des deux côtes. Monsieur le Comte de Soissons qui s'étoit réfugié dans Sedan, & qui avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour moi, venoit tous les jours me demander à la tête du camp. Je ne voulus jamais l'aller trouver, dans la crainte que j'avois que l'on ne s'imaginât que j'eusse quelque intelligence avec luy; mais comme de tout temps j'étois inviolablement attaché au service du Roy, & que je sçavois l'honneur qu'il me faisoit de m'aimer, je n'avois garde de songer à prendre d'autre parti que le sien. J'avoué franchement que dans ce temps-là, j'aurois servi de grand cœur Monsieur le Comte, contre tout autre que le Roy; & comme il continuoit journellement de me demander, je luy fis dire par la Berge, qui étoit son Ecuyer, que je le priois de ne le plus faire, & que cela me rendoit suspect auprès de sa Majesté, & inutile à le pouvoir jamais servir. Au bout de six semaines nous passâmes la rivière de Meuse, & vinsmes

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 195
loger en un autre village tout vis-à-vis.
Nous y demeurâmes pendant quinze
jours, sans qu'on envoyât à la Cour, ni
que la Cour envoyât à l'Armée. Cepen-
dant Monsieur de Chastillon forma le des-
sein d'assiéger Sedan par force; il en fit
faire un plan sans en rien communiquer
à personne, pas même à Monsieur de
Sourdis, qui étoit son Lieutenant Gene-
ral. Si-tôt que le plan fut achevé, il me
fit chercher, & entrer dans son cabinet
en particulier, où il me dit son dessein,
& m'expliqua tout en me montrant le
plan, tant des quartiers qu'il vouloit
prendre que des attaques qu'il vouloit fai-
re. Je luy remontrai qu'il n'avoit pas
d'infanterie suffisante pour son entrepri-
se. Il me fit réponse que le Roy luy don-
neroît une partie de celle qui favorisoit
les convois d'Aire; mais je luy dis que
cette infanterie étoit plus nécessaire pour
faire vivre l'Armée que pour venir au sie-
ge de Sedan. Il me repartit qu'on levoit
en Normandie deux ou trois-mille hom-
mes, & que sa Majesté les luy pourroit
donner. Il me chargea d'une lettre de
creance pour elle, & d'une autre pour
Monsieur le Cardinal, avec le plan du
siege qu'il vouloit entreprendre, & qui
étoit fort bien fait. La lettre qu'il écri-
voit au Roy, portoit seulement ces mots:
J'envoye Puysegur, que vôtre Majesté con-
noît, & auquel elle a croyance, à qui j'ai
donné un plan du dessein que j'ai pour attaquer

Sedan. Il le fera voir à votre Majesté, & luy fera entendre toutes les raisons que j'ai pour cela. Celle qu'il écrivoit à Monsieur le Cardinal, contenoit la même chose. Lorsque je parris du camp, la Cour étoit à Amiens, qui se préparoit pour aller à Peronne; & dans la route que l'on prenoit, quand les logemens étoient petits, Monsieur le Cardinal partoit un jour devant; de sorte qu'il étoit à Corbie quand j'y arrivai le matin, auparavant que la porte fût ouverte. J'allai descendre au logis de Monsieur Desnoyers Secrétaire d'Etat, ayant le département de la Guerre. Il étoit déjà levé. Je l'entretins de tout le dessein qu'avoit Monsieur de Chastillon. Pendant ce temps il envoya un laquais, auquel il donna ordre de le venir avertir, si-tôt que Monsieur le Cardinal seroit éveillé. Ce laquais luy vint dire que Monsieur le Cardinal ne dormoit pas. Nous allâmes en la maison du Gouverneur où il logeoit. Quand nous fûmes montez en haut, Monsieur Desnoyers entra dans sa chambre, & luy dit le sujet de mon arrivée. Monsieur de Bar, qui étoit Capitaine des Gardes de son Eminence, me fit entrer. J'approchai de la ruelle de son lit, & après luy avoir fait la reverence, je luy presentai la lettre de Monsieur de Chastillon; & quand il en eut fait la lecture, il me dit: C'est une lettre de croyance que vous nous apportez, je vous assure que l'on suivra votre senti-
ment

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 197
ment sur les propositions que vous ferez ;
& pour cet effet vous n'avez qu'à dire vô-
tre avis , le Roy le suivra de point en
point. Je m'excusai autant qu'il me fut
possible de dire mon sentiment sur la ma-
tiere dont il s'agissoit , luy disant que
Monsieur de Chastillon étoit infiniment
plus capable que moi , & que je ne pou-
vois rien alleguer contre ses desseins ;
mais seulement les faire valoir autant
qu'il me seroit possible , & montrer la
facilité qu'il y avoit de faire réussir les
propositions de la façon qu'il me les avoit
montrées. Il me repartit que ce n'étoit
pas répondre , & que puisqu'il se soumet-
toit à faire suivre mon sentiment , & que
le Roy l'agreroit , il falloit que je disse
mon avis autrement. La contestation en-
tre Monsieur le Cardinal & moi , dura
l'espace d'un quart-d'heure tout entier. A
la fin je luy dis , Monseigneur , votre
Eminence me le commande-t-elle ? Il me
dit qu'il m'en prioit , & qu'il me le com-
mandoit , puisque je le voulois. Je luy
repartis , je crains que vôtre Eminence
ne trouve mauvais ce que je m'en vai luy
dire. Dites-le hardiment , me répondit-
il. Et je luy dis , Monseigneur , vous êtes
un si habile-homme , & si entendu en
toutes choses , est-il possible que vous
n'ayez pas trouvé un expedient pour for-
tir des inquietudes que vous donne la ville
de Sedan , à cause que la riviere de Meuse
y passe , & que dessus il y a un pont de

pierre ? Le pont est au Roy , & ne dépend point de la ville , en y prend les droits qui sont dûs à sa Majesté , pourquoi n'a-t-on pas fait un fort du côté de decà le pont vers Vadelincourt , rien n'auroit pû passer dessus qui ne fut demeuré inutile à ceux de la ville. Il me répondit , je ne veux pas vous dire ce qu'on a voulu faire , parce que vous pourriez vous imaginer que j'y aurois songé dans le temps que vous m'en avez parlé , mais je veux que Monsieur Desnoyers vous réponde , ce qu'il fit en ces termes : Vous sçavez qu'il a dix-huit mois entiers que son Eminence presse journellement le Roy pour bâtir le fort que vous dites , & il n'en a pû venir à bout , parce qu'il ne veut pas desespérer Monsieur le Comte. Je luy dis qu'il valoit mieux le desespérer que de se laisser tourmenter par le passage que les ennemis peuvent avoir sur le pont de Sedan. Je luy alleguai encore une autre raison , que je ne tenois pas l'Armée de Monsieur de Chastillon assez forte pour pouvoir executer son dessein , & que le fort ne coûteroit pas le quart de ce que coûteroit le siege ; que Monsieur de Bouillon ni ceux de son parti ne pouroient pas se plaindre du Roy quand il feroit un fort sur ses terres. Il en demeura d'accord , & me dit , restez - ici avec Monsieur Desnoyers , vous verrez le Roy , je suis certain qu'il vous dira la même chose que moi , & qu'il suivra vos avis. Il ordonna
à Mon-

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 199
à Monsieur de Bar de me mener déjeuner ;
& sur les neuf heures il partit pour Peronne , & je fus dîner avec Monsieur Desnoyers ; attendant le Roy qui arriva sur les quatre heures du soir. Comme il entroit dans la place , vis-à-vis le logis du Gouverneur où il logeoit , il me reconnut , & vint droit à moi. Je le saluai en descendant de cheval. Il me demanda ce que j'étois venu faire. J'apporte , luy dis-je , à vôtre Majesté une lettre de croyance de Monsieur le Maréchal de Chastillon. Monsieur Desnoyers , à qui je l'avois donnée , s'avança , & me la rendit en presence du Roy , entre les mains duquel je la mis. Il la l'eut , & me dit , si tu juges que le dessein de Monsieur de Chastillon soit une chose qui se puisse , nous la ferons , & je te promets que nous suivrons ton avis. Je n'ai pas besoin de voir le plan , il y a long-temps que nous disons que le papier souffre tout. Le Roy montant en haut , s'appuyoit sur Monsieur Desnoyers & sur moi , & me demanda si l'on pouvoit assiéger Sedan de force. Je luy dis que non , & luy parlai du fort. Il me dit que ce n'étoit ni la faute de Monsieur le Cardinal ni celle de Monsieur Desnoyers , qu'il y avoit long-temps qu'ils le pressoient pour cela , mais qu'il ne l'avoit pas voulu faire , à cause de Monsieur le Comte ; mais que pour le present il vouloit bien qu'on le fit , & donna ordre à Monsieur Desnoyers d'aller à Peronne

trouver Monsieur le Cardinal pour l'instruire de ce qui avoit été résolu, & luy commanda de faire ma dépêche pour après demain que j'irois la prendre, voulant que je demeurasse un jour entier auprès de luy à Corbie; & qu'il mît dedans cette dépêche, que lorsque Monsieur de Chastillon iroit faire tracer le fort, il vouloit que j'y fusse présent. Je luy dis lors, Sire, vôte Majesté luy fera voir par-là que je n'ai point appuyé ses desseins; il m'en vaudra mal, je la prie de faire mettre que Monsieur de Fabert y soit aussi. Monsieur Desnoyers partit pour Peronne, & je demeurai avec le Roy, qui étoit brouillé ce jour-là avec Monsieur le Grand son favori, ce qui fut cause qu'il m'entretint toujours jusques au lendemain midi que je partis. Il me parla du siège d'Aire, du dessein de Monsieur de Chastillon, de la force de l'Armée, & du nombre des Officiers qui y étoient, de l'Exercice de la campagne, & me demanda si je n'y avois rien augmenté. Je luy dis que non, mais que j'avois fait faire deux fois le bataillon octogone, en présence de Monsieur de Chastillon, qui admiroit la diligence avec laquelle je l'avois fait faire, & la force dont il étoit composé, qu'il ne croyoit pas, quelque cavalerie qu'il y eût, qu'elle pût jamais enfoncer un bataillon fait de la sorte, qu'il falloit du canon pour le rompre, & qu'on pouvoit passer à travers toutes les plaines sans rien craindre.

Je partis de Corbie à deux heures après midi, & fus à Peronne pour prendre ma dépêche que je trouvai faite. Monsieur le Cardinal me fit cent amitez, & commanda à Monsieur Desnoyers de me bien faire payer mon voyage; ce qui fut fait, & on me donna huit-cens écus d'or. Sortant de Peronne, je rencontrai un des Valets de chambre de Monsieur de Sourdis, qui étoit venu en grande diligence. Il me dit qu'il n'y avoit rien de nouveau à l'Armée, que tout y étoit comme quand j'en étois parti. Je passai par Soissons chez moy, où je demurai jusques à midi. Cependant le courrier que j'avois rencontré, me passa, retournant à l'Armée, Monsieur le Cardinal luy ayant commandé de faire grande diligence; & comme j'arrivois aux postes, je trouvois toujours ses chevaux qui revenoient. Monsieur le Comte avoit envoyé son Trompette avec un billet, adressant à Monsieur de Sourdis, par lequel il le prioit de dire à Puysegur, Capitaine & Major au Regiment de Piedmont, qu'il avoit un secret d'importance à luy communiquer, afin de le faire sçavoir au Roy. Monsieur de Sourdis répondit par un autre billet à Monsieur le Comte, que Puysegur étoit allé à la Cour, & qu'il reviendrait bien-tôt; mais que s'il luy vouloit communiquer ce secret, il iroit le trouver. Monsieur le Comte luy manda qu'il ne le pouvoit confier à d'autre qu'à moy, sçachant bien que j'étois entièrement at-

raché aux intérêts du Roy , & point à d'autres , & qu'il attendroit que je fusse de retour. Monsieur de Sourdis se persuada que je le sçavois , & qu'il prenoit ce prétexte de me demander , pour couvrir l'intelligence que j'avois avec luy. Monsieur le Comte qui avoit fait son possible pour parler à moy , se resolut d'envoyer des partis pour prendre le premier courrier qui viendrait à l'Armée , croyant que ce seroit moy , comme cela devoit être , n'eût été que je demeurai à Soissons plus de temps que je ne devois , mais le courrier de Monsieur de Sourdis fut pris & mené à Sedan. Sa dépêche ouverte surprit bien Monsieur le Comte , voyant que Monsieur le Cardinal me soupçonnoit d'être d'intelligence avec luy. Il y avoit deux lettres , l'une adressante à Monsieur de Châtillon , & l'autre à Monsieur de Grimonville Intendant de l'Armée. Elles contenoient : Que s'il y avoit quelques paroles à porter , soit à Monsieur le Comte ou à Monsieur de Bouillon , ce ne fût pas Puysegur , mais qu'on tint Conseil de guerre pour juger Chamborre , qui étoit Capitaine dans Praslin , & un Exempt de ses Gardes qui s'étoit rangé auprès de Monsieur de Guise , & que Monsieur de Raray & Puysegur assistassent au Jugement qui s'en feroit ; & qu'on prît bien garde , soit à leurs réponses , soit au changement de couleur ou à d'autres choses , afin de voir s'ils n'étoient point du parti de Monsieur le

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 203
le Comte. Il fut si surpris qu'il dit à la
Berge & à Preuille : Voyez le malheur des
hommes, je perds Puysegur pour l'avoir
trop crû au Roy. Vous sçavez rous com-
me il a évité de me parler & de recevoir
mes lettres. Je voudrois néanmoins le pou-
voir faire avertir, afin qu'il se gardât.
J'arrivai au quartier de Monsieur de Châ-
tillon, que je trouvai chez Monsieur de
Sourdis, qui étoit malade de sa colique.
Je leur donnai mes dépêches. Dans le
temps qu'ils les lisoient, je regardai du
côté de Douzy, & vis dans la plaine un
grand corps de cavalerie, qui marchoit
droit à Sedan. J'en avisai Monsieur de
Chastillon, qui me dit que c'étoit Mezie-
res qui alloit faire revûë. Je n'ai point
ouïy parler qu'il y eût de l'infanterie dans
son quartier, & en voilà six ou sept ba-
taillons que je voy marcher. Il se leva de
dessus son siege, & regardant à la fenêtré,
me dit : Je ne voy point d'infanterie. Vous
verrez luire les armes, luy dis-je, aussitôt
que le Soleil paroîtra. Il se trouva qu'il
y avoit infanterie & cavalerie. Ils vinrent
camper à Bazeil, qui n'étoit séparé de
notre quartier que de la riviere. Monsieur
de Chastillon fit atteler quatre petites pie-
ces de canon, & les fit canonner. Monsieur
de Sourdis luy dit, Monsieur, si nous en-
voyions Puysegur parler à Monsieur le
Comte, vous sçavez qu'il l'a demandé.
Monsieur de Chastillon luy répondit, cha-
cun diroit que nous aurions peur, il ne

faut pas y envoyer , mais demain nous partirons de grand matin pour aller camper au lieu où on doit faire le foit , & en donna l'ordre. Les troupes étoient en bataille dès la petite pointe du jour ; néanmoins il ne voulut point partir , qu'il ne fût près de dix heures. Il survint une grande pluye qui dura depuis cinq heures jufques à huit. Je mis l'Armée en bataille , nous marchâmes en deux colonnes , laiffant Sedan à la droite. Le Regiment de Piedmont prit la tête de la colonne droite , & perça la gauche ; la cavalerie marchoit à la tête des colonnes. Nous allâmes de cette façon jufques à la plaine , qui eft devant le bois de Morphée , où étant arrivez , l'infanterie doubla fur l'aîle gauche de la cavalerie , & le refte de la cavalerie de la même ligne doubla fur la gauche de l'infanterie , & la feconde ligne doubla de même. Arrivant au bois , il y a un efpace entre les jonctions des deux côtez d'environ quatre cens pas. Je voulois mettre l'Armée en bataille au deçà du bois , parce que les ennemis venoient à nous , & mettre deux forts bataillons au paffage avec fix pieces de canon , & garnir les deux côtez du bois de moulquetaires , afin que s'ils vouloient paffer , on tirât fur eux. Monsieur de Chastillon ne le voulut pas , & me dit de faire paffer l'Armée à travers le bois , qui n'étoit pas trop épais , ce que je fis , & nous marchâmes droit aux ennemis qui étoient vis-à-vis de nous , fans penfer qu'il

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 205
qu'il y eût aucun fond. Nôtre canon fut
dételé, & tiré sur les bataillons que nous
voyions ; & insensiblement nous nous
trouvâmes dans la descente, & tombâmes
sur les bataillons de l'Empereur, dont le
Regiment de Lamboy en étoit un, celui
de Monsieur Nicq encore un, & les deux
autres des vieilles troupes de l'Empire. Ils
firent leurs décharges sur nous de dix pas.
Le Regiment de Duglas bataillonna avec
le nôtre. Nous perdîmes cent ou six-
vingts hommes de cette première salve.
Nous ne lâissâmes pas de les enfoncer & de
les renverser. Nous étions soutenus de la
Compagnie des Gens-d'armes de la Reine,
& de celle de Monsieur le Duc d'Orleans.
Celle de la Reine étoit commandée par
Franço, & celle de Monsieur par le Sieur
de Raray. Ils combattirent tous deux aussi
généreusement qu'on peut jamais faire.
Ces quatre Regimens d'infanterie qui fu-
rent battus, renversèrent les Dragons de
Monsieur le Comte, lequel étant monté
sur un cheval blanc, fut tué au milieu de
tous ses Gentilshommes, sans qu'on ait
pû sçavoir par qui cela avoit été fait. Mon-
sieur de Beauveau qui commandoit le Re-
giment de cavalerie de Monsieur de Bouil-
lon, fut celui qui nous fit le plus de mal,
car, il acheva de nous tailler en pièces.
Nous perdîmes en ce combat treize Capi-
taines, & le Mestre de camp, sept ou huit
Lieutenans, & autant d'Enseignes. Tou-
te nôtre cavalerie de l'aîle droite, prit la

fuite à la décharge qui fut faite par quelques troupes derrière des buissons ; & en fuyant , disoient : *En voila pour leurs cinquante écus* , qui étoit un argent qu'on leur avoit retenu. Nôtre seconde ligne prit aussi la fuite , les soldats ayant mis leurs mousquets & leurs bandoulières chacun à sa place , comme quand ils font l'Exercice. L'aîle gauche de nôtre cavalerie se battit fort bien , Monsieur de Praslin Mestre de camp de ladite cavalerie , & Maréchal de camp , y fut tué. Il ne voulut jamais de quartier , quoique Beauregard luy en offrit , refusant d'être prisonnier de Monsieur le Comte , pour des raisons que je ne dis pas. Monsieur de Roquelaure y fut blessé & pris prisonnier , Monsieur le Marquis du Sel , Cargray , & beaucoup d'autres aussi prisonniers. Messieurs de Châtillon , de Sourdis & de Grimonville , se sauverent à Rhetel. Les ennemis prirent tout le bagage de l'Armée & tout l'argent qui restoit pour sa montre , qui se montoit à plus de quatre-cens-mille livres. J'arrivai fort tard à Rhetel ; & le lendemain matin , comme j'allois pour faire ouvrir les portes de la ville , le Trompette de Monsieur le Comte arriva. Je ne sçavois pas le sujet qui l'amenoit. Je luy demandai d'où vient que vous venez icy après avoir gagné une bataille , & que vous n'avez pas vos beaux habits. Il me répondit , ah , Monsieur , je n'ai pas sujet d'être joyeux ny d'avoir de beaux habits , je puis
dire

dire que vous avez perdu un bon amy, & moy un bon maître ! Comment cela ? Monsieur le Comte est mort, me dit-il, voila mon passeport & un billet signé de ses Gentils-hommes, adressant à Monsieur de Sourdis, pour sçavoir de luy, de Madame la Comtesse, & de Monsieur de Longueville, ce qu'on fera de son corps. Je le menai chez Monsieur de Sourdis, Monsieur de Chastillon n'étant pas encore éveillé, parce qu'il s'étoit couché tard, à cause d'une dépêche qu'il avoit faite à la Cour, & même m'avoit fait demander au Roy le Regiment de Piedmont pour Monsieur d'Andelot son fils, au nom de tous les Officiers. Je dis au courrier qu'il ne parlât point de la mort de Monsieur de Seneçay, qu'en donnant la lettre au Roy; ce qu'il fit, & réussit si bien, que Monsieur le Cardinal venant trouver le Roy, ne sçavoit rien de sa mort. Et le Roy luy dit, Seneçay est mort, & Puysegur m'a écrit au nom de tout le Regiment. Ils me demandent d'Andelot pour leur Mestre de camp. J'ai dit à l'homme de Monsieur de Chastillon, que je le luy donnois. Monsieur le Cardinal répondit, récompenser le fils d'un General qui vient de perdre une bataille, Sire, cela est inouï. Le Roy dit, ce n'est pas toujours la faute des Generaux, quand les batailles se perdent.

Les ordres, après cette nouvelle, furent changez, d'autant qu'ils étoient donnez pour Rheims, & on fit marcher les
trou-

troupes vers Paris. Quand Monsieur de Chastillon fut levé, Monsieur de Sourdis luy mena le Trompette, qui l'assura de la mort de Monsieur le Comte. Il se tourna vers moi, & me dit que c'étoit une grande perte, mais que le Roy gagnoit plus à sa mort que s'il eût gagné la bataille; qu'il alloit dépêcher son Capitaine des Gardes vers le Roy, & luy envoyer le passeport & le billet que le Trompette portoit, même luy demander le Gouvernement de Champagne. Ce Capitaine partit sur l'heure, & fit si grande diligence, qu'il arriva dans Peronne à une heure après minuit; & si-tôt qu'il fut dans la ville, il s'en alla droit chez Monsieur Desnoyers, qui ne luy voulut point parler, disant qu'il sçavoit fort bien que la bataille étoit perdue. Ce Capitaine persista, & après avoir souffert plusieurs refus, ne laissa pas d'entrer dans sa chambre. Hé bien, dit-il, Monsieur, vous nous venez annoncer que la bataille est perdue, nous le sçavons bien. Il est vrai, Monsieur, repliqua ce Capitaine, mais vous ne sçavez peut-être pas que Monsieur le Comte est mort. C'est ce que je ne croy pas, répondit Monsieur Desnoyers. Le Capitaine luy presenta le passeport du Trompette, & le billet que les Gentils-hommes de Monsieur de Chastillon écrivoient à Monsieur de Sourdis. Monsieur Desnoyers se fit aussi-tôt apporter de la chandelle, & les lût; & après qu'il en eut fait la lecture, il se leva, & s'en

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 209
s'en allâ chez Monsieur le Cardinal , à qui
il dit la nouvelle; & luy montra les bil-
lets. Monsieur le Cardinal fut chez le Roy
qu'il éveilla, & incontinent on envoya or-
dre à toutes les troupes qui devoient mar-
cher du côté de Paris , de tourner vers
Rheims, dont sa Majesté prit elle-même
la route.

Cependant ceux de l'Armée du Roy qui
avoient été faits prisonniers à la bataille,
manderent à Monsieur de Chastillon , que
si dans trois jours ils ne payoient leur ran-
çon, on les alloit envoyer en Allemagne:
Luy qui sçavoit que Monsieur de Bouillon
me faisoit l'honneur de m'aimer, me dit
qu'il falloit que j'y allasse pour traiter de
leur rançon. Je m'en excusai le mieux
qu'il me fut possible, le priant de trouver
bon que je n'y allasse pas, sans un passe-
port de Messieurs de Bouillon & de Lam-
bois, parce qu'ils me pourroient faire ar-
rêter sur le sien. Monsieur de Chastillon
me dit que le Trompette du General Lam-
bois qui étoit près de luy, s'en retourne-
roit le lendemain, & qu'il écriroit par luy
à Monsieur de Bouillon d'envoyer le pas-
seport que je demandois. Ce Trompette
revint, & me l'apporta. Je fus voir avant
que partir Monsieur de Grimonville In-
tendant, auquel comme étant l'homme
du Roy, je demandai si je ferois mal de
parler à Monsieur de Bouillon, qui avoit
croyance en moy, & qui me tenoit pour
son ami & pour son serviteur, & de luy
dire

dire qu'il s'accômodât avec le Roy. Monsieur de Grimonville me dit, que je ne pouvois jamais mieux faire, & que si cela pouvoit réüssir, je rendrois un grand service à la France. Je luy repliquai, vous voulez donc bien, Monsieur, si on venoit à m'accuser d'avoir fait cela de ma tête, que je puisse dire que je vous ai consulté là-dessus, & que vous m'avez conseillé de le faire. Il me dit qu'ouï. Je partis le lendemain pour Sedan, où j'arrivai à la tête de la garde de la cavalerie, à laquelle je montrai mon passeport; & l'ayant vû, on me demanda mon mouchoir, & on me banda les yeux. En passant à travers les champs, tous nos soldats qui avoient pris parti dans les troupes de Monsieur de Bouillon, me reconnurent. Si-tôt que je fus entré dans Sedan, on me débanda les yeux; & quand je fus dans le château, les gens de feu Monsieur le Comte me vinrent faire compliment. J'appris par Preuque tout ce que portoit la lettre du courrier de Monsieur de Sourdis, qui avoit été pris. J'avouë que je fus fort surpris de ce que me dit Preuque; je sçavois pourtant bien qu'on ne me trouveroit pas sur le memoire de feu Monsieur le Comte, qui fut mis entre les mains de Monsieur le Cardinal, & qui contenoit les noms de ceux qui étoient à luy, & qui luy avoient promis d'être de son parti. Monsieur de Guise entrant dans le château, & parlant à Messieurs de saint Yval & Vari-

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 211
carville, vint à moy. J'eus l'honneur de
luy faire la reverence. Il me dit dans cinq
ou six jours d'icy nous marcherons, &
entrerons dans la Champagne: nous irons
dans toutes les grandes villes, où nous
sommes assurez qu'on nous recevra, &
qu'on fera porter le corps de Monsieur le
Comte. Je luy fis réponse, que je croyois
que si Monsieur le Comte étoit en vie,
qu'après le gain d'une bataille, les villes
luy pourroient ouvrir leurs portes, mais
qu'on ne faisoit pas grand cas d'un corps
mort. Monsieur de Bouillon revint du
camp, qui me fit dire qu'il ne pouvoit pas
parler à moy, qu'il n'eût auparavant com-
muniqué du sujet de mon arrivée à Mes-
sieurs de Lambois & de Briquemaut. Ce-
dernier commandoit dans Sedan sous
Monsieur de Bouillon, qui me dit qu'il
étoit tellement observé par saint Yval &
Varicarville, qu'il ne sçavoit comment
faire, qu'il tâcheroit néanmoins de faire
en sorte que je pusse parler à luy, & qu'il
me feroit monter en sa chambre par un
escalier dérobé; que je me trouvasse à six
heures dans le château, & que Monsieur
de Bouillon leur avoit fait dire le soir ex-
prés; qu'il se vouloit lever tard. Je ne
manquai pas de me trouver à l'heure qui
m'avoit été prescrite. Monsieur de Bri-
quemaut me fit entrer dans son apparte-
ment, faisant semblant de me vouloir
faire déjeûner. Aussi-tôt que j'y fus entré,
il sortit de son lit, & prit sa robe de
cham-

chambre. Monsieur de Briquemaut se retira aussi-tôt, & ferma la porte après luy. Monsieur de Bouillon me parla proche de la fenêtre, & me dit qu'il avoit conféré Monsieur de Lambois, touchant la rançon des prisonniers, & le quartier qu'on leur vouloit faire : & comme j'avois dit qu'on avoit excepté Chambore, & l'Exempt qui étoit auprès de Monsieur de Guise, il n'étoit pas resolu de faire de traité, à moins qu'ils n'y fussent tous deux compris ; ou bien s'il en faisoit un, qu'il en garderoit deux ou trois des principaux pour échanger, en cas que ceux-là fussent pris. Je luy dis que nous ne ferions donc point de traité, mais qu'il empêchât seulement qu'on les envoyât en Allemagne, & qu'il trouvât bon que je luy disse, qu'étant son serviteur, j'étois étonné de voir sa ville pleine de troupes étrangères, & que je craignois qu'on ne s'en rendît maître ; qu'il étoit vrai qu'il avoit un honnête-homme pour Commandant, qui tres-assurément ne le tromperoit pas, mais qu'il y en pourroit venir d'autres qui le feroient ; qu'il étoit regardé de deux puissans Rois, & que chacun d'eux envioit sa place ; & que s'il me vouloit croire, il se racommoderoit avec sa Majesté ; que Monsieur le Comte n'étoit plus, qu'il l'avoit retiré avec luy, ainsi qu'il le pouvoit faire, attendu le droit de souveraineté. Il me répondit qu'il ne demanderoit pas mieux, mais qu'il sçavoit que

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 213
que Monsieur le Cardinal vouloit avoir
Sedan ; & que pour luy il étoit resolu de ne
luy pas bailler , & de ne s'en défaire ja-
mais. Je luy repliquai que je croyois bien
que le Roy & le Cardinal avoient dessein
de l'avoir ; dans le temps qu'il étoit de la
Religion ; mais qu'à présent qu'il n'en é-
toit plus , quand la place seroit même à sa
Majesté , il ne la pourroit pas confier en
de meilleures mains que les siennes ; que
le Roy avoit toujours entretenu la garni-
son , & l'avoit payée de ses deniers. Sur-
quoi il me dit qu'il luy en étoit dû bien des
arriérages. Je luy répondis qu'on les luy
pourroit payer , qu'il avoit nombre d'en-
fans , que le Roy pourroit faire beaucoup
pour eux , en les gratifiant de benefices ,
que tout son bien étoit en France , &
quoique l'Empereur & le Roy d'Espagne
luy pussent promettre , ils n'étoient pas en
état de luy en donner autant que sa Majesté
luy en pourroit ôter ; que je le priois de
bien considerer toutes ces choses , & que
puisque'il n'avoit fait aucun traité avec
l'Empire ny avec l'Espagne , que conformé-
ment à celui qu'avoit fait Monsieur le
Comte , & le tout pour l'amour de luy ,
s'il vouloit j'en parlerois au Roy & à Mon-
sieur le Cardinal , & que j'étois assuré que
je réussirois dans mon entreprise , pourvû
qu'il eût toujours une ferme volonté de
demeurer au service du Roy , & d'être
amy de Monsieur le Cardinal , car autre-
ment je ne pouvois rien faire ; & que s'il

avoit dessein de le tromper, il étoit assuré qu'on le découvreroit, & qu'il auroit tout le loisir de s'en repentir, & qu'on apprehendoit à la Cour que Madame sa femme ne luy fit plutôt tenir le parti d'Espagne que celui de France. Il me dit que pour des affaires de cette importance, & qui regardoient sa souveraineté, il ne se laissoit pas gouverner par sa femme, ni même dans le lit. Aussi-tôt que Madame ouvrit le rideau (je ne la croyois pas là) elle me dit, Monsieur de Puysegur, je passe donc bien pour Espagnole. Oûi, Madame, luy dis-je, on croit à la Cour que vous l'êtes autant que Madame de Bouillon votre belle-mère est Françoisse. Elle me répondit qu'elle ne souhaitoit rien avec plus de passion que de voir son mari dans les bonnes grâces du Roy. Monsieur de Bouillon dit ensuite que s'il s'accommodoit avec sa Majesté, il rendroit Donchery qu'il avoit pris; & que si le Roy faisoit difficulté de l'accepter par traité, & vouloit faire semblant de le prendre par force, il feroit toute la mine qu'il faudroit, & qu'il n'y auroit que de ses troupes dedans; qu'il souhaitoit aussi que le corps de Monsieur le Comte fût conduit en France pour y être enterré; que l'on luy payât trois années d'arriérés de sa garnison qui étoient dûes; que le Roy le considérât, & luy donnât de l'emploi dans ses Armées, & des benefices à ses enfans; enfin qu'il me donnoit tout pou-

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 215
voir de traiter, qu'il signeroit tout ce que
je ferois, & qu'il se fioit entierement à
moi; mais que pour la souveraineté de
Sedan, il ne la vouloit point quitter ni
pour or ni pour argent. Je luy fis connoi-
tre que je luy étois bien obligé de la con-
fiance qu'il avoit en moi, qu'il pouvoit
être assuré que je ne le tromperois pas, &
je le priai de me donner un de ses Trom-
pettes pour me conduire, & l'assurai
qu'il luy apporteroit la réponse, qui ne
seroit qu'un simple billet que je mettrois
sous une des bandes blanche de velours
la plus proche de dessus l'aisselle de son
bras gauche; & s'il voyoit que le billet
fut signé du nom de Puysegur, il n'ajou-
tât point de foi à tout ce qui seroit écrit
dedans, & se méfiât de tout; & si au con-
traire il se trouvoit signé du nom de Pra-
del, qu'il crût que j'avois toutes les su-
retez possibles, & qu'on m'avoit accordé
toutes les propositions que j'aurois faites
pour luy. Il fit venir le Trompette qui se
nommoit France, & luy commanda de
venir avec moi, & de prendre bien garde
de perdre la lettre que je luy donnerois.
Il me tint ensuite ce discours. Il y a ici
des gens fort dangereux, j'ai peur qu'ils
ne vous fassent attendre sur le chemin, &
qu'ils ne vous jouent quelque mauvais
tour. Ils apprehendent que vous ne cher-
chiez un accommodement, & pour cet
effet saint Yval & Varicarville, sortirent
hier au soir bien tard, me dissuadant de

vous parler. Je luy répondis que je m'en allois leur donner le change si je pouvois, & que j'e prendrois mon chemin par Mouzon; que je le priois de commander de ce côté-là, qu'on me donnât une escorte à la garde de la cavalerie, & même les prisonniers qu'il vouloit que j'emmenasse; que je leur dirois qu'ils m'attendissent du côté de Mouzon, & que luy me donneroit un billet, s'il luy plaisoit, adressant à celuy qui commande la garde du côté de Rhetel, portant qu'il me donnât dix maîtres pour me conduire jusques à trois lieues du camp, & que son Trompette luy donneroit l'ordre; que par le moyen de cette ruse, je me sauvrois du piège qu'on m'auroit voulu tendre, & du mauvais parti qu'on m'auroit voulu jouer; & là-dessus je pris congé de Monsieur de Bouillon, qui me fit mille protestations d'amitié, & je m'en allai. Je sçavois étant à Sedan, la dépêche qui avoit été écrite, par laquelle on mandoit que s'il y avoit quelque chose à negocier, ce ne fût pas moi qui la fit. J'arrivai heureusement à Rhetel, & dis à Monsieur de Chastillon que je n'avois pû faire de traité pour les prisonniers, à moins que Chambois & l'Exempt des Gardes, dont j'ai parlé, n'y fussent compris; que Monsieur de Bouillon m'avoit promis d'attendre encore quinze jours, avant que de les envoyer en Allemagne. Je parlai ensuite à Monsieur de Grimonville, de ce que j'a-

vois

1641. DE M. DE PUYSECUR. 217
vois fait avec Monsieur de Bouillon, ayant
promis de luy parler d'accommodement.
Il me dit que le Roy étoit à Rheims, &
qu'il falloit que j'y allasse. Il me fit don-
ner deux chevaux pour cet effet; & si-tôt
que je fus arrivé à Rheims, j'allay chez
Monsieur Desnoyers. Je demandai cinq
ou six fois à parler à luy, mais je ne le
pus obtenir; si bien que je m'impatien-
tai, & descendis en bas dans un jardin,
où regardoit la fenêtre de sa chambre. Je
me mis à crier fort haut, Monsieur
Desnoyers, j'ai à vous parler de choses
importantes, je viens de Sedan; si vous
ne voulez pas me parler, je vais le dire au
Roy. Il ouvrit sa fenêtre, & me dit de
monter. J'entrai dans son cabinet, où
étant, il me dit: Le Roy sera bien sur-
pris quand il sçaura que vous venez de
Sedan. Il avoit défendu, s'il y avoit
quelque chose à conférer avec Mon-
sieur le Comte ou avec Monsieur de
Bouillon, que ce fût un autre que vous.
Je luy répondis que si l'on l'eût sçû,
je ne doutois point que l'on ne m'y au-
roit pas envoyé; & quand même on
l'auroit souhaité, je n'y serois pas allé;
que je n'avois appris cette défense qu'à
Sedan, & que j'avois connu par-là que
Monsieur le Cardinal & lui, avoient voulu
persuader au Roy, que j'étois dans les inte-
rêts de Monsieur le Comte; mais que pour
le présent, un chacun sçavoit fort bien le
contraire, & que je pouvois hardiment di-

218 LES MEMOIRES 1641.
re, qu'il n'y avoit pas un seul homme dans
le Royaume qui fut plus zelé serviteur du
Roy que moi ; qu'il étoit seulement que-
stion de voir , si en l'état où se trouvoient
les affaires de sa Majesté pour le present ;
il luy étoit avantageux que Monsieur de
Bouillon se remit dans son service. & dans
son parti, & qu'il fût ami de Monsieur le
Cardinal , comme il le vouloit être. Je luy
fis le recit de tout l'entretien que j'avois
eu avec Monsieur de Bouillon , & des pro-
positions que je luy avois faites de rendre
Donchery, de licencier les troupes Alle-
mandes , & ne point laisser passer la Meuse
aux troupes. Il me répondit en ces paro-
les , mon cher enfant, Monsieur de Bouil-
lon est un homme qui vous trompera , il
n'y a point de mesures à prendre avec luy.
Je luy repliquai, que de la façon qu'il m'a-
voit parlé , j'y trouvois une sûreté toute
entiere ; & sur ce qu'il me dit qu'il l'avoit
trompé treize fois , je luy repartis que
Monsieur de Bouillon m'avoit assuré
qu'on l'avoit trompé quatorze. Il me dit,
allons voir son Eminence, vous luy parle-
rez , ce que nous fîmes. Il entra dans sa
chambre , & moi j'attendis à la porte, en
m'entretenant avec Monsieur de Bar , Ca-
pitaine de ses Gardes. Monsieur le Maré-
chal de Brezé & Monsieur de Sourdis , é-
toient avec Monsieur le Cardinal. Mon-
sieur de Brezé reçut l'ordre de comman-
der l'Armée en l'absence de Monsieur de
Chastillon, qui se retira, & n'eut point le
Gou-

Gouvernement de Champagne. Monsieur Desnoyers ayant parlé à Monsieur le Cardinal, son Eminence dit à Monsieur de Brezé qu'il s'en allât, & qu'il revint le soir, qu'il avoit affaire à me parler, & que je venois de Sedan. Il sortit, & on me fit entrer. Monsieur le Cardinal vint à moi, & en m'embrassant, me dit : Puysegur, ce que Monsieur Desnoyers me vient de dire, est-il vrai ? Oüi, luy dis-je Monsieur, il est tres-vrai, & que Monsieur de Bouillon ne souhaite rien tant que d'être remis dans les bonnes graces de sa Majesté, & vous supplie instamment d'y vouloir contribuer ; que sa plus forte passion, est d'être bien avec vôtre Eminence & son ami. Il demande que le corps de Monsieur le Comte soit conduit à Gaillon pour y être enterré. Je luy fis le detail de tout ce que nous avions fait ensemble, & luy parlai de sa capacité pour commander une Armée. Son Eminence me dit que cela étoit tres-veritable, & qu'il disposeroit l'esprit du Roy à luy accorder toutes ses demandes ; que je le pouvois assurer qu'il n'auroit jamais un meilleur ami que luy. Et me dit ensuite : Voyez, Puysegur, vous n'avez demeuré qu'un jour à Sedan, vous n'avez parlé qu'une demi-heure à Monsieur de Bouillon, & vous en avez plus fait en cette demi-heure que Monsieur de Sourdis, que nous tenons-là depuis dix-huit mois entiers. Je m'en vai voir le Roy, auquel je dirai vôtre negotiation ; ne le voyez pas

devant moi. Je luy dis, vôtre Eminence veut raccommo^der le mal qu'elle m'a fait auprès de sa Majesté; je sçai fort bien que le Roy étant avant hier à saint Thierry, il dit bien des choses contre moi, mais je suis assuré que vôtre Eminence le détrompera. Il alla chez le Roy, & à son retour m'ordonna de l'aller voir; & me dit qu'il étoit fort satisfait de moi, & qu'il me recevroit bien. Je luy répondis que je n'en doutois pas, & qu'assurément son Eminence luy avoit parlé d'une autre façon qu'il n'avoit fait à Peronne. Je fus donc chez le Roy, que je trouvai assis sur la table de son cabinet. Il avoit le pied appuyé sur une chaire, & se sentoⁱt de la goutte. En entrant il me dit, ah, Puysegur, que je suis aise de vous voir; ce que Monsieur le Cardinal m'a dit, que vous avez fait dans vôtre voyage de Sedan, est-il bien veritable? Je luy répondis, Sire, cela est plus vrai que ce qu'il vous a dit à Peronne, & que ce que vôtre Majesté a crû de moi. Je n'ai jamais rien fait contre son service, on me porte de l'envie, & cela ne procede, que parce que je ne veux point d'autre Maître que vôtre Majesté. Il se leva de dessus la table, & s'appuyant sur mon épaule, me demanda ce que j'avois fait avec Monsieur de Bouillon. Je luy racontai la même chose qu'à Monsieur le Cardinal. Il me dit, en peu de temps, Puysegur, vous m'avez rendu un grand service; j'ai donné le Regimen à d'Andelot, comme vous me l'avez écrit; & de toutes
les

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 221
les Charges qui ont vacqué, je n'en ai voulu donner aucune sans vous avoir parlé : j'en ai même refusé une à Monsieur le Grand, qu'il me demandoit pour Savion, & une à Sourdis, pour un Gentilhomme nommé Gaumer. Je lui dis, Sire, on en pouvoit bien accorder une à Monsieur le Grand pour Savion, c'est une personne de merite. Il est vrai, dit le Roy, qu'il en faut donner aux Lieutenans des Compagnies qui sont quasi tous bleffez ou prisonniers, & j'en donnerai à tous ceux que vous me nommerez. Cependant allez-vous-en chez Monsieur le Cardinal faire la réponse que vous sçavez. J'y allai, & le trouvai dans sa chambre avec Monsieur Desnoyers. Il me dit, ça, Puysegur, écrivez (il y avoit sur la table une écritoire & du papier.) Que lui manderaï-je, Monsieur, luy dis-je ? Il me répondit, voyez. Je repartis, je ne puis luy rien mander que vous ne me le dictiez. Ecrivez, dit-il, Vous sçavez que j'ai vû le Maître valet, auquel j'ai parlé, il m'a dit des choses bien ambiguës. Ne parlons point de cela, Monsieur, & je pris une autre feuille de papier, où je mis : Etant arrivé, sans dire où, ni à qui je parlois, j'ai communiqué de toutes les choses dont nous sommes convenus ensemble : je ne m'explique pas davantage, parce que vous les sçavez aussi bien que moi, la sureté y est entière, l'Homme est bien-aïse de vous avoir pour ami. Après que j'eus écrit ces mots, je me tournai vers Monsieur le Car-

dinal , que je priaï tres-humblement, d'agréer que Monsieur de Guise fut compris dans le traité. Il me demanda pourquoy ? Je luy répondis que j'avois eu l'honneur d'avoir été nourri page chez feu Monsieur son pere , & que je ferois bien-aise de luy rendre ce service. Tout le monde se persuade que vôtre Eminence le veut perdre pour avoir ses Benefices , & que Monsieur Desnoyers aura l'Archevêché de Rheims. Il me dit , en m'embrassant, qu'il me sca-voit bon gré de la demande que je luy faisois pour Monsieur de Guise, & que le Roy luy accorderoit volontiers de venir en France, & se retirer en telle de ses maisons qu'il voudroit choisir, pourvû que ce ne f  t ni à Rheims ni à Guise ; & pour marque qu'on n'avoit pas mauvais dessein contre luy, c'est que le Roy souffriroit qu'il gardât ses Benefices , après qu'il auroit épousé la Princesse Anne. Ensuite j'achevai la lettre que j'écrivois à Monsieur de Bouillou , & luy mandai que s'il trouvoit confiance en Monsieur de Guise , il luy fit voir ma lettre , que je finis par ces mots : Vous pouvez être assuré de tout ce que je vous écris , & que je suis vôtre tres-humble & tres-obeissant serviteur. Je signai Pradel , qui étoit la marque de la croyance. Monsieur le Cardinal qui m'avoit v   signer, me dit : Vous ne vous appelez pas Pradel, ni de nom ni de surnom, pourquoy le mettez-vous donc dans vôtre signe ? Je luy

luy dis, Monseigneur, trouvez bon que je le mette comme cela, j'en suis demeuré d'accord avec Monsieur de Bouillon. Si j'avois signé Puysegur, ce seroit une marque qu'il n'y auroit rien de veritable, & ainsi la lettre fut fermée. J'allai à l'hôtellerie où étoit le Trompette, & je la mis sous l'aisselle du bras gauche, à la bande de velours blanc, & aussi-tôt il s'en retourna.

Le Roy partit le lendemain avec toute sa maison, & l'Armée qui étoit à Rhétel, s'avança pour aller camper devant Donchery. Le Roi prit son logement à Mezieres, où j'allois tous les jours prendre l'ordre pour l'Armée. Comme je vis que Donchery tenoit plus de trois jours, ce qui étoit limité, j'allai voir Monsieur le Cardinal, & luy dis, que je m'étonnois de ce que Donchery tenoit plus long-temps. Il me répondit, Puysegur, c'est l'opiniâtreté de votre Maître & du mien qui en est cause. Vous sçavez que Monsieur de Bouillon ne veut pas que l'on fasse le procès au cadavre de Monsieur le Comte, & le Roy le veut. Je luy dis, si votre Eminence luy en parloit comme il faut, je croi qu'il y consentiroit. Il répondit, il m'a défendu de luy en parler, & s'est même emporté contre moi; je ne le veux pas fâcher, j'ai à combattre son humeur, celle du petit coucher, & celle du cabinet; cela me fait plus de peine, que tout ce que pourroient faire l'Empereur & le Roy d'Espagne contre les desseins que nous avons, je suis assuré que j'en vien-

drois plutôt à bout ; mais parlez-luy-en vous. Je n'ai garde de l'entreprendre ; luy dis-je , puisque vous ne l'osez faire. Il me dit , faites-le , je vous en prie , & dès aujourd'hui même, si vous n'avez pris le mor. Je luy dis que je ne l'avois pas pris , & que je hazarderois de luy en parler ; & sur le champ je fus chez le Roy , que je trouvai couché sur son lit. Il n'y avoit dans sa chambre que Lucas Secretaire du cabinet , & un marchand de pots de terre de Liege , propres à mettre des fleurs. Le Roy en acheta deux douzaines. Cet homme sortit , je m'approchai du Roy , & luy dis , Sire , le siege de Donchery est plus long que je ne croyois. Oüi , dit-il , il tient davantage ; c'eit que Monsieur de Bouillon ne veut pas rendre le corps de Monsieur le Comte , à qui je veux que le procès soit fait. Je luy répondis , Sire , c'est une des principales causes des propositions que j'ai faites à vôtre Majesté. En verité , Sire , si j'osois vous dire mon sentiment là-dessus , je le ferois. Va , dit tout ce que tu voudras. Ayant eu cette permission , je luy dis : Il semble que Dieu vous a assez vengé du crime de Monsieur le Comte , puisqu'il a été tué au milieu de tous ses gens , sans qu'on ait pû sçavoir par qui ; outre cela il avoit l'honneur d'être né Prince du sang , il étoit vôtre filleul , & portoit vôtre nom. Quand on le condamnera à être traîné sur la claye , on le nommera Louïs de Bourbon dans toute l'instruction du procès & dans

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 225
les Sentences de condamnation ; laissez à Dieu la conduite de vos affaires, & la vengeance de vos ennemis. Dans ce temps Monsieur le Cardinal entra avec Monsieur Desnoyers. Le Roy luy dit, j'ai ici un entretien avec Puysegur, qui me demande pourquoi je me veux venger contre le corps de Monsieur le Comte, puisque Dieu prend ce soin luy-même. Monsieur le Cardinal luy dit que j'avois raison. Le Roy s'appuyant sur mon bras, sortit de dessus son lit, & entra dans le cabinet. Un moment après Monsieur Desnoyers m'apella. Le Roy me dit, Puysegur, allez-vous-en à Sedan, dites à Monsieur de Bouillon que je consens qu'on sorte de la ville le corps de Monsieur le Comte, qu'on le mette dans un chariot couvert de noir, accompagné de cinq ou six Gentilshommes à cheval, qui le conduiront jusques au Pont-à-Vert, l'on le mettra dans un bateau pour le conduire à Gaillon, où il sera inhumé. J'enverrai de grand matin les passeports, & l'ordre pour le Pont à-Vert, apres quoi Monsieur de Bouillon pourra me venir voir. Le Roy me donna le mot que je portai à l'Armée en passant, & delà j'allai à Sedan, dire à Monsieur de Bouillon la volonté du Roy. Le lendemain sur les sept heures du matin, on sortit le corps de Monsieur le Comte dans un chariot, & Monsieur de Bouillon partit à huit pour venir voir le Roy à Mezieres. En passant je le joignis à la tête du camp, & eus l'honneur de l'accompagner

jusques à la ville. Il alla descendre au logis
 du Roy, & le salua. Il fut bien reçu de sa
 Majesté, il vit ensuite Monsieur le Cardi-
 nal, avec lequel il dîna. Peu de temps après
 le Roy m'appella, & me dit qu'il étoit fort
 satisfait de Monsieur de Bouillon, & qu'il
 avoit bien fait les choses auprès de luy,
 qu'il pouvoit dire qu'il luy avoit rendu
 tout le respect & toute la soumission qu'il
 luy devoit; & avec si bonne grace, qu'il en
 étoit fort content, & qu'il n'avoit fait ni
 plus ni moins que ce qu'il devoit. Au retour
 du dîner de chez Monsieur le Cardinal, il
 fut voir Monsieur le Grand, qu'il entretenit
 quelque temps devant le monde, après
 quoi Monsieur le Grand le fit entrer dans
 sa chambre, & luy dit que le Roy étoit tel-
 lement aise de son accommodement, qu'il
 pouvoit maintenant dire qu'il avoit un
 brave homme à soi, & une bonne place;
 qu'il étoit fort persecuté de Monsieur le
 Cardinal, & qu'il ne sçavoit comment s'en
 défaire, ne pouvant l'entreprendre contre
 luy, & n'ayant pas une seule place pour sa
 retraite, il espere que vous l'aidez tant
 de votre personne que de la ville de Sedan.
 Cela surprit si fort Monsieur de Bouillon,
 qu'il ne sçavoit que répondre. Il luy dit
 pourtant: Monsieur, je suis étonné de ce que
 vous me dites, & j'ai bien de la peine à le
 croire. Je connois Monsieur le Cardinal
 pour un des plus habiles hommes, & des
 plus grands Ministres qui soient au mon-
 de, & le plus fidèle à son Maître. Si le Roy
 d'Espa-

1641. DE M. DE PUYSEGUR. 227
d'Espagne en avoit un pareil, ses affaires
seroient bien en meilleur état qu'elles ne
sont. Monsieur le Grand luy parla encore,
& le pressa fort. Monsieur de Bouillon luy
dit, Monsieur, si le Roy a dessein de se dé-
faire de Monsieur le Cardinal, vous devez
l'en détourner vous-même si vous le pou-
vez, le Roy ne sçauroit trouver un meilleur
homme que luy pour gouverner ses affai-
res; & là-dessus ils changerent de discours.
Monsieur de Bouillon vint voir le Roy,
Monsieur le Grand l'accompagna. Le Roy
le reçut encore fort bien cette seconde fois.
Il prit congé de sa Majesté, puis sortit pour
s'en retourner. Je pris l'ordre de sa Majesté
pour porter à l'Armée, & m'en allai avec
luy. Comme nous fûmes hors de Mezieres,
dans une plaine, il quitta le chemin, & m'a-
pella. Il dit à ceux qui le suivoient de près,
qu'ils marchassent le long du chemin, &
qu'il étoit bien-aise de me parler. Il com-
mença de me dire, vous allez sans doute
être aussi surpris que moy, quand vous
sçaurez ce que j'ai appris. Je ne parle point
de la reception du Roy, vous sçavez com-
me elle s'est passée, & que j'ai tous les su-
jets du monde d'en être tres-satisfait, &
Monsieur le Cardinal aussi. Là-dessus il
m'apprit tout ce que luy avoit dit Monsieur
le Grand. Je luy répondis, assurément cet
homme-là veut sçavoir si vous n'avez pas
quelque dessein de tromper Monsieur le
Cardinal pour l'en avertir, car il n'y a gué-
re d'apparence qu'une personne qui luy a

228 LES MEMOIRES 1642.
tant d'obligation , veuille détruire son bien-faicteur ; gardez-vous bien de songer à cela, & n'y consentez jamais, car vous seriez perdu sans ressource. Deux jours après Monsieur de Bouillon retourna voir le Roy. Monsieur le Grand luy donna à dîner, & luy parla encore de la même sorte ; ce qu'il rejetta bien loin. Le Roy partit de Mezieres pour aller à Nefle, & Monsieur le Cardinal à Chaunes, & moi je demeurai avec l'Armée qui s'achemina vers Peronne.

EN l'an 1642. on fut avec l'Armée faire des courses en Flandres aux environs de la ville de l'Isle ; on y brûla les moulins, on prit la Bassée, que l'on fortifia ; & après cela on vint assieger Bapaume, que l'on prit. Le Roy étant à Peronne, envoya par Monsieur de la Meilleraye le bâton de Maréchal de France à Monsieur le Comte de Guiche, qui étoit Lieutenant General de l'Armée. Dans le temps que la garnison sortit de Bapaume, à qui on avoit donné escorte pour la conduire à trois lieues, & de là un Trompette la devoit mener jusques à Douai, Monsieur de saint Preuil qui étoit Gouverneur d'Arras, & qui jour & nuit étoit en parti, se trouva en embuscade ; & ces troupes qui étoient sorties de Bapaume, allèrent camper à quatre lieues de là, & ne voulurent pas que le Trompette demeurât avec eux. Monsieur de saint Preuil qui étoit en embuscade, comme je viens de dire, dans le lieu où elles étoient, les

1642. DE M. DE PUYSEGUR. 229
les chargea sans sçavoir que c'étoient celles
de Bapaume, & les tailla en pieces. Mon-
sieur le Maréchal de la Meilleraye se trou-
va tellement choqué de cette action, & en
fit si grand bruit, que l'on resolut d'arrêter
Monsieur de saint Preuil qui étoit dans Ar-
ras, où l'on fit marcher l'Armée. Monsieur
de saint Preuil averti par ses amis, du des-
sein qu'on avoit formé contre luy, laissa
venir Monsieur de la Meilleraye jusques à
Arras, & alla même au devant de luy. Je le
rencontrai, & luy dis qu'il passeroit mal
son temps s'il n'y prenoit garde. Il me ré-
pondit, en m'embrassant, qu'il ne craignoit
rien, qu'il n'avoit point déservi le Roy, ny
taillé exprés ces gens-là en pieces, & qu'il
ne sçavoit pas que c'étoit la garnison qui é-
toit sortie de Bapaume. Dans le temps qu'il
alloit au devant de Monsieur le Grand-
Maître, cinq Regimens entrèrent dans la
place, & luy fut arrêté. Son Regiment fut
mis hors d'Arras. Deux jours après il fut
conduit à Dourlans, où on le laissa pendant
quelque-temps, & delà mené à Amiens,
où son procès luy fut fait. Il fut condamné
non pour avoir défait la garnison de Ba-
paume, mais pour les impôts que l'on di-
soit qu'il avoit mis sur les entrées d'Arras
de son autorité privée, & pour les grandes
contributions qu'il avoit tirées du país. Il
se justifioit fort bien de ces deux accusa-
tions, & faisoit voir qu'il n'avoit rien pris
ny levé que par ordre exprés du Roy. Il eut
neanmoins la tête tranchée. C'étoit un des

130 LES MEMOIRES 1643.
plus braves & des plus hardis hommes qui
ait été en France depuis plusieurs siècles, &
l'un des plus libéraux & des plus genereux.

L'Année suivante le Roy partit pour aller
à Perpignan, & laissa deux Armées du
côté de deçà, sçavoir la grande à Monsieur
le Comte d'Harcourt, composée de dix-
huit mille hommes; & l'autre au Maréchal
de Guiche, composée de dix à onze-mille
hommes. Les ennemis prirent Lens au
commencement de la campagne. Il y avoit
pour Gouverneur dans cette place un
nommé Danisy, qui étoit d'auprès de la
Fere, lequel passoit pour un vaillant hom-
me, mais il n'avoit pas toute l'expérience
requisse & nécessaire pour bien défendre
une ville. Lens fut pris en peu de temps.
L'Armée de Monsieur de Guiche étoit près
de saint Quentin, & celle de Monsieur le
Comte d'Harcourt, proche de Peronne.
Dans le temps qu'ils resolurent d'aller se-
courir Lens, ils eurent nouvelles qu'il étoit
pris, & que cette prise avoit été faite par
un petit corps séparé de l'Armée, le restant
étant campé devant la Bassée, où étoit
Monsieur de Bourdonnet Gouverneur, qui
avoit son Regiment dans la place avec ce-
lui de la Marine, & encore deux autres,
outre les Suisses. Il avoit bien trois-mille
cinq-cens soldats dans sa place, sans les Of-
ficiers. Les ennemis se dépêcherent de se
retrancher devant la Bassée pour se couvrir
du côté de France; chacun sçait qu'il n'y a
que

1643. DE M. DE PUYSEUR. 231
que deux-mille cinq-censtoises de travail
à faire , pour tenir d'un marais à l'autre.
Nos Generaux se mirent en devoir de se-
courir la Bassée. Les équipages de l'artille-
rie n'étoient pas encore arrivez. On n'étoit
qu'au commencement de la campagne.
Nous marchâmes avec les deux Armées
jusques à Souché , à trois lieuës d'Arras ,
dout le Gouverneur donna six pieces de ca-
non. On les attela avec quelques chevaux
de brasseurs de la ville , & quelques autres
chevaux de vivandiers. Ils arriverent à
Souché. Monsieur le Comte d'Harcourt fit
assembler le Conseil , & me dit qu'il vou-
loit que j'y fusse. Je n'en avois pas le des-
sein , parce qu'étant le dernier Officier ,
c'étoit à moi à parler le premier, je ne vou-
lois pas que les autres suivissent mon avis ,
j'avois à me garder de Monsieur le Cardi-
nal. Les Maréchaux de camp de cette Ar-
mée, étoient Messieurs de la Ferté, de Vau-
becourt, de Gassion, de Gélvres, de Cour-
celles, de Lenoncourt & de Rantzau ; ce
dernier n'étoit pas encore venu. Aupara-
vant l'entrée du Conseil, j'avois eu l'entre-
tien de tous ces Messieurs, les uns après les
autres , & qui tous ne croyoient pas que la
chose fut faisable, & me disoient qu'ils n'é-
toient pas d'avis qu'on y allât , ny qu'on
attaquât les lignes. Je me persuadai qu'ils
me disoient cela , afin qu'opinant le pre-
mier, je fusse de cet avis ; cela me fortifia
encore davantage , dans le dessein que j'a-
vois de ne me pas trouver à ce Conseil.

Mef.

Messieurs les Generaux mirent en question , si l'on attaqueroit les lignes ou non. Le premier qui opina , fut Monsieur le Marquis de Gesvres, qui dit qu'il les falloit attaquer ; les autres crurent qu'ils ne passeroient pas pour braves, s'ils n'étoient du même avis, c'est pourquoi ils en furent tous. Poignant Capitaine des Gardes de Monsieur le Comte d'Harcourt ouvrit la porte de la chambre où se tenoit le Conseil , & dit à Monsieur le Comte , voila Puysegur. On me fit entrer , & il me dit : Nous vous avons demandé , d'où vient que vous n'êtes pas venu plutôt ? Je luy fis réponse que je n'avois pû. Il me dit , tous ces Messieurs les Maréchaux de camp , sont d'avis qu'il faut attaquer les lignes ; que répondez-vous à cela, ils ont leurs raisons, quel est vôtre sentiment ? Mon sentiment, luy dis-je , Monsieur , ne serviroit plus de rien, si le plus grand nombre des voix l'emporte. Il me répondit, cela ne vas pas ainsi, les Generaux prennent l'avis des Officiers & Maréchaux de camp , mais quand ils trouvent que la chose n'est pas faisable , ils ne sont pas toujours obligez de les suivre , mais dites-nous le vôtre. C'est, Monsieur, de marcher avec toute l'Armée jusques à la portée du canon des lignes , & les bien faire reconnoître ; & si on trouve lieu de donner , on donnera. Il me répondit , je croi que c'est le mieux que l'on puisse faire. Il n'étoit que neuf heures quand le Conseil finit. Nous partîmes à onze avec l'Armée

mée, & arrivâmes entre trois & quatre devant la Bassée. Nous nous mîmes en bataille si près de la ligne, que le canon y tua l'Enseigne de la Compagnie de Monsieur de Gaudleu, frere de Monsieur le Marquis de Gesvres. Je dis à Monsieur le Maréchal de Guiche, je m'en vai reconnoître la ligne, si vous le trouvez bon, & vous en ferai un fidele rapport. Il me répondit qu'il vouloit venir avec moi, & qu'il la vouloit voir. Je luy repartis que ce n'étoit pas la fonction d'un General d'aller reconnoître une ligne, mais il le voulut absolument. Je luy dis, il est bien mal-aisé que vous la voyiez, à moins qu'on ne vous tuë, car vôtre vûë ne porte pas bien loin. Il y vint néanmoins. On tira sur nous bien des coups de mousquet. Je reconnus que la ligne étoit de douze ou treize pieds de large, & de neuf à dix pieds de profondeur; & le parapet si élevé, qu'à peine voyoit-on le bout des picques des bataillons qui étoient derriere la ligne. Je puis dire que c'étoit la plus belle ligne que j'aye jamais vûë; elle avoit été faite par les païsans des environs de Lisle, avec leurs grands fouchets. Il auroit bien fallu des fascines pour la combler, & nous n'en avions pas une. Entre Souché & la Bassée, il n'y avoit pas un seul arbre, outre que nous n'avions pas d'outils, ni pics ni pelles; & des six seules pieces que nous avions, il en étoit demeuré deux à Souché, dont l'une avoit uue rouë de son affût rompuë, & l'autre l'essieu.

Mon-

Monsieur le Maréchal de Guiche fut join-
 dre Monsieur d'Harcourt, & m'ordonna
 de le suivre, mais je le laissai aller. Ils re-
 solurent tous ensemble de se retirer, & les
 Armées marcherent durant deux jours, au
 bout desquels on apprit que la Bassée étoit
 renduë. Monsieur le Comte marcha avec
 son Armée vers Calais & Ardres, & Mon-
 sieur de Guiche avec la sienne, vint camper
 à Honnecourt, auquel lieu je fis le camp ;
 & luy dis le soir qu'il n'étoit pas bon pour
 y demeurer long-temps, que nous étions
 trop proche de Cambray, & que les enne-
 mis feroient une marche vers nous, sça-
 chant bien que nôtre Armée ne faisoit
 qu'un tiers de la leur. Il me dit que le len-
 demain il verroit les choses ; ce qu'il fit. Il
 vit le camp, son canon arriva, il y vint des
 outils, il voulut qu'on se retranchât à la
 tête du camp, disant que du côté de l'aîle
 droite il y avoit un bois qui la couvroit,
 lequel s'étendoit jusques à la riviere, & que
 l'aîle gauche étoit fermée par une ravine
 qui alloit aussi jusques à la riviere, & que
 nous étions campez sur une hauteur. Je luy
 dis que cela étoit vrai, mais qu'il y en avoit
 deux auprès de nous à la portée du mou-
 squet, qui étoient plus hautes que la nô-
 tre, & qui la commandoient ; & que pour
 le bois il seroit bien-tôt mis par terre pour
 faire les huttes, & pour couvrir les écuries
 de la cavalerie. Il me dit, cela n'importe,
 j'y veux demeurer. Le Comte de Fuentsal-
 daigne qui étoit Gouverneur de Cambray,

1643. DE M. DE PUYSEGUR. 235
luy envoyoit souvent des rafraîchissemens,
& le dernier qu'il luy envoya, ce fut l'Ar-
mée ennemie qui vint pour nous attaquer
dans le camp. Le jour d'auparavant qu'elle
y arrivât, je luy dis : Monsieur, l'Armée
des ennemis a passé l'Escaut, elle est de nô-
tre côté, si vous voulez, vous n'avez qu'à
faire deux ponts, nous repasserons l'Escaut,
& ainsi nous serons à couvert de la riviere,
& pour lors les ennemis ne nous pourront
rien faire. Il me dit, non je ne le veux point,
je les attendrai icy de pied ferme ; & s'ils
nous attaquent, nous nous défendrons fort
bien. Je luy répondis que je n'avois rien à
luy dire, & que quand ils viendroient, il
se faudroit bien défendre. Il eut nouvelle
pendant la nuit, que les ennemis venoient.
Monsieur de Rantzau arriva cette nuit-là,
qui vit Monsieur le Maréchal de Guiche ;
& luy conseilla de faire faire deux ponts &
de passer la riviere. Il luy dit, vous avez vû
Puysegur, il luy assura que non, mais que
l'avis que je luy donnois étoit tres-bon. Il
répondit à Monsieur de Rantzau, vous vou-
lez bien que je vous die la même chose que
je luy ai dite, qui est que je ne veux pas sui-
vre cet avis, que je veux attendre les enne-
mis ; & que s'ils m'attaquent, je les battrai.
Rantzau luy dit, je souhaiterois que cela
fût, mais j'ai peine à le croire, parce qu'ils
sont deux fois plus forts que nous : & puis-
que vous ne voulez pas suivre mon avis,
vous n'avez qu'à nous donner nos postes,
nous sommes trois Maréchaux de camp.

Mon-

Monsieur de Guiche luy dit, Courcelles est le plus ancien, il commandera l'aîle droite; vous êtes le second, vous irez à la gauche; Lenoncourt qui est le dernier, sera au milieu, & moi j'irai & viendrai par tous les postes. Monsieur de Rantzau luy dit, je vous assure que je serai pris ou tué, plutôt que d'abandonner le mien. Les ennemis vinrent, & nous circonvalerent par tout, tenant des deux côtez la riviere, ainsi que faisoit nôtre camp, & le front du camp. Les troupes de Beque attaquèrent nôtre main droite, à la faveur de six pieces de canon qui nous battoient, les unes en flanc, & les autres en tête. Nôtre cavalerie y fit merveilles, & repoussa les troupes de Beque par trois fois. Les ennemis de la main gauche firent effort aussi, & personne n'attaqua nôtre front. Les troupes qui le devoient attaquer, demurerent dans le fond, & n'oserent jamais donner. A la fin les deux côtez furent forcez, le droit & le gauche, mais le plus grand effet fut au côté droit. Les ennemis y entrèrent. Nôtre Regiment n'avoit pas eu d'autre choc, que quelques coups de canon qui nous avoient tué soixante ou quatre-vingts hommes dans le bataillon. Monsieur le Maréchal de Guiche demeura des derniers, & même ne se vouloit pas retirer, mais on l'y contraignit. Nôtre Regiment fut enveloppé de tous côtez. Je fis rencontre d'un Officier du Regiment de Savary qui vint à moi, & me vouloit tuer. Je luy dis, vous gagnerez beau-

1643. DE M. DE PUYSEGUR. 237
beaucoup plus à ne le pas faire, il n'y a rien
sur moi ni sur mon habit de considerable,
mais je vous payerai bonne rançon. Il me
dit, que me donneras-tu ? mille florins,
luy dis-je. Viens, tu es mon homme, j'en
ai payé autant il n'y a que dix jours, lors-
que je fus pris par les troupes de Monsieur
de Guebriant. A cent pas de là nous ren-
contrâmes trois Irlandois qui vinrent
pour m'arracher des mains du Major qui
me menoit. Il voulut se défendre. Ils di-
rent qu'ils me tueroient, & que je ne se-
rois pas son prisonnier. Je leur dis, je vous
donnerai autant comme je luy donne,
qu'un de vous vienne avec nous, & que les
deux autres tâchent d'en attraper d'autres.
Ils me demanderent combien je luy don-
nois ? & me conduisirent au bagage. Les
vivandiers me firent bien boire, quoi que
je ne le voulusse pas. Le soir je fus mené
au camp du Colonel Savary, qui si-tôt qu'il
sçût que j'étois prisonnier, m'envoya
chercher, & me dit : Que, quoi que son
Major m'eût pris, j'étois son prisonnier,
& non pas le sien. Je luy répondis que je ne
me souciois pas de cela, pourvû qu'on se
contentât de ce que j'avois promis. Il me
demanda combien ? Je dis que c'étoit mil-
le florins. Il répondit qu'il s'en contente-
roit. Je couchai cette nuit-là sous son cha-
riot avec un nommé du Houssaut, qui étoit
Lieutenant Colonel du Regiment de Ver-
vins. Le lendemain Dom Francisco de Me-
los, qui étoit General de l'Armée des Espa-
gnols,

guols, commanda qu'on luy menât tous les prisonniers qu'on avoit, soit Officiers ou soldats, & que chacun apportât le rôle des noms en les menant, parce qu'il vouloit payer leur rançon, & les garder pour être échangez contre ceux qui avoient été pris dans un combat donné en Catalogne par Monsieur le Maréchal de la Motte; & comme on avoit pris un drapeau blanc de nôtre Armée, Dom Francisco de Melos m'envoya chercher, & me le montra, disant: N'est-ce pas-là le drapeau de vôtre Regiment de Piedmont? Je luy répondis, non Monsieur, ce ne l'est point. Dites-moi la verité, de qui est-ce donc? (Je croyois qu'il n'y eût que les vieux Regimens seuls qui en portassent en France.) Je luy repar-tis que tous en portoient. Je vis qu'il me traitoit fort civilement, je le suppliai avec instance, que dans les villes où il nous vouloit mettre, il en donnât une aux Officiers de Piedmont, des plus proches de la France. Il me dit qu'il le feroit, & nous mit à Bethune, où je demurai un an entier; & quoi que j'eusse offert deux mille écus pour en sortir, je ne pus obtenir ma liberté.

Durant l'hiver que je fus prisonnier, je gagnai un Capitaine Walon, qui me donnoit avis de tout ce qui se faisoit dans les garnisons, & des forces des troupes, tant de cavalerie que d'infanterie; & quand il leur arrivoit des recrûës, je le sçavois tous les quinze jours par son moyen, & le plus souvent toutes les semaines. J'écrivois à

Mon-

Monsieur le Maréchal de Guiche qui com-
 mandoit dans Arras, tout ce qui se passoit
 chez les ennemis. J'ai encore onze répon-
 ses de luy à mes lettres. Je me servois pour
 les porter, du frere du cocher de Monsieur
 le Gouverneur de Bethune; & dès aussi-tôt
 que Monsieur de Guiche les recevoit, il dé-
 pêchoit un courrier au Roy. Il m'écrivit
 une lettre, par laquelle il me marquoit que
 sa Majesté luy avoit ordonné de me dire
 qu'un homme d'esprit servoit son Maître
 par tout, & me mandoit de continuer de
 donner les avis. Dans une autre il me fit
 sçavoir que le Roy avoit fait retirer Mon-
 sieur Desnoyers, & que Monsieur le Tellier
 étoit à sa place, parce qu'il ne pouvoit
 souffrir que le Roy resistât à ses conseils, &
 qu'il avoit souffert de Monsieur le Cardi-
 nal d'autres choses bien plus fâcheuses. Je
 continuai de donner les avis que j'avois,
 jusques à ce que les ennemis eussent passé
 la Sambre. Je le mandai à Monsieur de
 Guiche, & qu'il ne falloit plus s'attendre à
 des nouvelles de mon côté, d'autant que
 celui qui me les donnoit, étoit à l'Armée.
 Le déplaisir que j'avois étant prisonnier,
 étoit de sçavoir que le Roy se mourroit, &
 que je ne pouvois pas avoir l'honneur de le
 voir avant sa mort. J'étois bien assuré que
 Monsieur le Cardinal de Richelieu étant
 mort, sa Majesté auroit fait quelque chose
 de considerable pour moy. Il m'avoit fait
 garder le quartier d'Avril pour servir de
 Maître d'Hôtel, & dit qu'il n'y en auroit
 ja-

240 LES MEM. DE M. DE PUYSEG. 1643.
jamais que deux par quartier jufques après
fa mort, que feu Monsieur le Prince en
augmenta un troisiéme apellé du Perré, &
qui étoit frere du President de Bailleul.

Le Roy mourut le quatorze du mois de
Mai de l'année 1643. & je sortis de prison
le quinziéme. Je n'arrivai à Paris qu'à la
fin du mois de Juin, où j'allai faluer la
Reine, qui me reçut fort bien, me disant
que le Roy luy avoit dit d'avoir soin de
moi comme d'un de ses bons serviteurs,
dont il luy en avoit donné une liste signée
de sa main, dans laquelle j'étois couché
des premiers; qu'elle me promettoit de
faire quelque chose pour moy, & que je
continuaſſe à servir le Roy son fils, comme
j'avois fait le défunt Roy; ce que je n'ai pas
manqué de faire.

A cette bataille il y eut quatre-cens Offi-
ciers de pris, tant de cavalerie que d'infan-
terie, & trois-mille soldats ou cavaliers,
avec vingt ou trente Officiers de tuez.
Monsieur de Bouchavannes qui comman-
doit la cavalerie, & Monsieur de saint Sup-
plet, y furent aussi tuez. Messieurs de Rant-
zau, de Rocquelaure & de saint Maigrin,
prisonniers. Monsieur de Rambure, après
avoir été fait prisonnier, fut tué par d'au-
tres que par celuy qui l'avoit pris, parce
qu'ils vouloient avoir part à sa rançon, &
empêcher l'autre d'en avoir rien. En telles
occasions il fait bon promettre à tous, tant
à celuy qui vous tient qu'à ceux qui vous
veulent avoir.

Fin du premier Tome.

LES
MEMOIRES

DE MESSIRE

JACQUES DE CHASTENET,

CHEVALIER, SEIGNEUR

DE

PUYSEGUR,

Colonel du Regiment de Piedmont, &
Lieutenant General des Armées
du Roy.

*Sous les Règnes de LOUIS XIII.
& de LOUIS XIV.*

Donnez au Public par M. DU CHESNE, Conseiller du
Roy en ses Conseils, Historiographe de France.

Avec des Instructions Militaires.

TOME SECOND.



Suivant la Copie Imprimée

A PARIS, 1690.

1860

JACOBSON

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

LES MEMOIRES

DE MESSIRE

JACQUES DE CHASTENET,

CHEVALIER, SEIGNEUR

DE PUYSEGUR,

Colonel du Regiment de Piedmont, & Lieutenant general des Armées du Roy.



LE Roy étant mort aux vieux Château de S. Germain en Laye, comme nous venons de dire, le 14. jour de May de l'année 1643. la Reine sa veuve amena le lendemain le nouveau Monarque à Paris, avec M. le Duc d'Anjou son frere, accompagné de Gaston Jean Baptiste de France, Duc d'Orleans son Oncle, & de M. le Cardinal Mazarin premier Ministre d'Etat, où il fut reçu par les peuples avec autant de sentiment & d'acclamation de joye, qu'ils avoient témoigné de douleur le jour precedent de la perte qu'ils venoient de faire, se trouvant en quelque façon consolez de voir leur Roy dans la Capitale du Royaume,

244 LES MEMOIRES 1644.
me, qui leur donnoit déllors, tout jeune
qu'il étoit, de grandes esperances d'un Re-
gne plein de douceur & de justice, sous la
sage Regence de la Reine sa mere, Prin-
cesse remplie de bonté naturelle pour le
Roy son fils, & de pieté & de vertu pour
elle-même.

EN 1644. le rendez-vous de l'Armée de
son Altesse Royale, fut aux environs
de Peronne. On marcha droit aux Neuf-
fossez, & delà à Gravelines, où l'on prit
deux ou trois forts qui étoient au tour de
la place, même le fort Philppes, qui é-
toit un grand fort Royal à la portée du
mousquet de Gravelines. Je fus comman-
dé de faire le campement du côté du quar-
tier de son Altesse: nous ne pûmes pas le
prendre si loin, qu'il n'y eût quelque vo-
lée de canon, qui par son élévation venoit
tomber à coup perdu en quelque endroit
du quartier. Monsieur de la Riviere ne
vouloit pas que Monsieur y logeât. Je luy
dis que si on le faisoit plus loin, il n'y au-
roit point de sureté pour ce quartier-là,
que la ligne seroit trop longue, que le ca-
non ne voyoit pas les tentes de Monsieur,
& qu'ainsi il n'y avoit point de hazard
pour sa personne. De plus qu'il y avoit un
remede à cela, qui étoit d'envoyer un
Trompette dire au Gouverneur de Grave-
lines, que c'étoit le quartier de son Altes-
se, & qu'on le prioit de n'y plus tirer. Il
fit réponse qu'il étoit bien-aise d'appren-
dre

1644. DE M. DE PUYSEGUR. 245
dre que c'étoit le quartier de son Altesse,
& que par le respect qu'il luy devoit, il
n'y tireroit plus. Après qu'on eut fait les
lignes, on continua le siège. Les quar-
tiers étoient fort incommodez, à cause de
l'eau qui entroit par le moyen des écluses,
dans celuy de Monsieur de la Meilleraye,
& dans celuy de Monsieur le Maréchal de
Gassion. Il y avoit un nommé René Jehan,
qui prenoit le soin d'empêcher les eaux;
mais quand il les tiroit du quartier de
Monsieur le Grand-Maître, elles alloient
dans celuy de Monsieur de Gassion, de for-
te qu'il y avoit toujours un des deux quar-
tiers qui crioit contre René Jehan. L'Ar-
mée des ennemis étoit campée aux envi-
rons de Mardik, le long du canal de Dun-
kerque. Il nous falloit faire toutes les
nuits de grands bioüacs. L'Armée en étoit
fort fatiguée. Les ennemis envoyèrent un
secours, qui vint par les marais qui sont
entre Ardres & Bourbourg. Ils avancerent
jusques aux fossez de la ville, & même il
y entra cinquante ou soixante soldats, par
le moyen de quelques petits batteaux que
ceux de la ville leur donnerent, le reste fut
taillé en pieces ou pris. On faisoit deux at-
taques, Monsieur de Meilleraye en com-
mandoit une, dans laquelle les Gardes
faisoient le premier Regiment; & dans
l'autre Monsieur de Gassion commandoit,
& Picardie étoit son premier Regiment.
Monsieur de Gassion ne trouva pas de fos-
sé perdu devant sa contrescarpe, Monsieur

de la Meilleraye en trouva un, & nous fûmes cinq jours à le passer. Le fossé étant pris, on attaqua les dehors que l'on prit aussi. Il fallut après combler le grand fossé, dans lequel la mer venoit deux fois le jour. On y employa une grande quantité de fascines, qu'on apportoit du Boulonnois par des vaisseaux. Comme je vis qu'on mettoit tant de temps à combler ce fossé, & que le soldat ne portoit qu'une fascine à la fois, j'en fis lier quatre ensemble; cela nous aida beaucoup, & nous donna le moyen d'avancer autant que Monsieur de Gassion étoit avancé. Nous eûmes plus de deux-cens hommes de tuez en faisant ces ponts. Il y avoit un flanc bas au bastion que Monsieur le Grand-Maître attaquoit, & qui étoit couvert de son orillon, où il y avoit une piece qui assommoit tous ceux qui étoient sur le pont. On ne sçavoit comment faire pour démonter cette piece; c'étoit un nommé Dolé Commissaire de l'artillerie, qui commandoit une batterie de deux pieces qu'on avoit faite pour tâcher de rompre cet orillon, & de démonter la piece. Monsieur de la Meilleraye vint à la batterie, & j'y allai avec luy; & en parlant au Commissaire, il vint un coup de canon qui emporta deux hommes qui servoient à la batterie. Dolé dit qu'il avoit déjà tiré plus de cent coups, sans pouvoir adresser à rencontrer le flanc. Je luy dis, mais Dolé, si vous battiez cela en bricolant, comme on fait quand on joue à la paû-

1644. DE M. DE PUYSEGUR. 247
paume. Il me répondit qu'il y avoit bien
des choses à dire à cela, qu'il falloit bien
connoître sa poudre, & qu'il faudroit con-
noître la résistance que feroit la muraille;
qu'il y avoit des endroits où elle étoit plus
sourde, & d'autres où la pierre étoit plus
sèche. Mais, luy dis-je, vous ne pouvez
pas la démonter autrement, & je l'essaye-
rois si j'étois à votre place. Monsieur le
Grand-Maître luy fit essayer. Au premier
coup qu'il tira, il donna à quatre pieds de
l'embrasure; au second, il s'en éloigna
davantage. Monsieur le Grand-Maître luy
commanda de tirer de cette façon-là, puis
s'en alla, & me mena dîner avec luy; &
à la sortie de table, Dolé luy envoya dire
que la piece étoit démontée, & qu'il con-
tinueroit de tirer, de crainte que les assie-
gez n'en remissent une autre. Nous fûmes
à la tranchée, & l'on pressa les travaux.
Dés la même nuit on fit passer des mineurs
sur des ponts de joncs, & on les attacha
au bastion. Dans le temps que les mineurs
travailloient, on acheva de combler les
fossez, on chargea les mines, & on les
fit jouer. Celle de Monsieur de la Meille-
raye fit un grand effet, si bien qu'on se lo-
gea sur la brèche. Les Suisses entrèrent en
garde; & du haut de la brèche jusques au
bas, il y avoit sept-cens Suisses. On étoit
logé sur le haut de la brèche, & si les en-
nemis ne vouloient point se rendre, & at-
tendirent qu'on eût mis quatre pieces de
canon en batterie sur le haut, après quoi

ils se rendirent, & sortirent avec canon, armes & bagages, & furent conduits à Dunkerque, où étoit leur armée. Monsieur le Duc d'Orleans partit après cette prise, & s'en alla à la Cour. Monsieur de la Meilleraye s'en retourna avec luy. J'avois oublié de dire que quand les ennemis eurent rendu la place, & qu'il fut question d'y faire entrer des troupes (c'est toujours au premier Regiment de l'Armée à y entrer) on y fit entrer les Gardes. Monsieur de la Meilleraye y entra, & Monsieur de Lambert avec luy. Comme les Gardes vinrent à se mettre sur la brèche du côté de l'attaque de Monsieur de Gassion, luy qui étoit dans la tranchée avec le Regiment de Navarre, voulut faire entrer ledit Regiment. Monsieur de la Meilleraye se mit en devoir de l'en empêcher, & Monsieur de Gassion s'obstina dans la résolution qu'il avoit prise d'y vouloir entrer. Ils mirent tous deux la main à l'épée, Monsieur de Gassion appelant Navarre à moy, & Monsieur de la Meilleraye de son côté apelloit les Gardes à luy: les uns montoient par la brèche pour vouloir entrer, les autres venoient au haut de la brèche pour en défendre l'entrée, tous les deux partis ayant la méche compassée sur le serpent. Monsieur de Lambert arriva, qui pria ces Messieurs de ne se pas emporter, & qu'on envoie à Monsieur le Duc d'Orleans sçavoir comme il desiroit que la chose fût. Ils n'y voulurent entendre ny l'un ny l'autre.

1644. DE M. DE PUYSEGUR. 249
tre. Monsieur de Lambert dit au Regiment
des Gardes, & à celui de Navarre, Mes-
sieurs vous êtes des troupes qui êtes au
Roy, il ne faut pas que la mauvaise intel-
ligence de deux Generaux vous fasse cou-
per la gorge; c'est pourquoy je vous com-
mande de la part du Roy, & de celle de
Monsieur le Duc d'Orleans, que vous ayez
à retirer vos armes, & que vous n'obeis-
siez plus ny à Monsieur de la Meilleraye ny
à Monsieur de Gassion. Je m'en vai en don-
ner avis à Monsieur le Duc d'Orleans, afin
qu'il ordonne ce qui luy plaira. En atten-
dant il dit à Monsieur de la Meilleraye,
Monsieur je vous prie de vous retirer, &
en dit autant à Monsieur de Gassion, les-
quels furent contraints de le faire. On
louïa fort Monsieur Lambert de cette ac-
tion, & on blâma Monsieur de Gassion
d'avoir voulu entrer, puisqu'il n'y a que
le premier Regiment qui doit entrer dans
une place conquise, quand il est assez fort
pour la garder. Le Gouvernement fut
donné à Monsieur de Grançay, & le com-
mandement de l'Armée à Messieurs d'El-
bœuf & de Gassion, qui après avoir fait
abattre les lignes, marcherent vers Aire,
où l'on fit faire un fort Royal, duquel on
donna le gouvernement à Monsieur de
Manikan.

Cependant Monsieur de Gassion fit une
courûe de quinze jours ou trois semaines
dans le pais ennemi; & pendant qu'il étoit
dehors, le feu prit à l'Abbaye, dans la-

quelle Monsieur d'Elbœuf étoit logé avec tout l'argent de l'Armée, & même celui qu'on avoit envoyé pour payer les ouvriers qui travailloient au fort. Ce feu prit vis-à-vis de la chambre où étoit le Payeur qui avoit amené la voiture; ce que voyant, je m'e jettai promptement dans la chambre du Payeur, avec deux Sergens du Regiment de Piedmont. J'enfonçai les barils dans lesquels étoit l'argent, & nous le jettâmes par la fenêtre, au pied de laquelle étoient Monsieur d'Elbœuf & le Tresorier, & le Regiment de Piedmont derriere eux en bataille. Les deux Sergens & moy faillîmes à être brûlez. Après qu'on eut ramassé tout l'argent, il ne se trouva que deux-mil livres de perte. Je jettai aussi la cassette du Tresorier, où étoient tous ses papiers, & cent mil livres en or. Pendant le temps qu'on construisoit le fort, je fis faire une digue au droit de saint Gilles, qui subsiste encore. C'est un fort beau travail, qui n'a coûté au Roy que douze cens écus; elle fut faite par le Regiment de Molondin. Messieurs d'Elbœuf & de Gassion ne s'accordoient pas bien ensemble. Monsieur de Villemontée qui étoit Intendant, & moy, nous trouvions tous les jours en peine de les mettre d'accord. Le fort étant en défense, on y laissa Monsieur de Manikan avec des troupes. Monsieur le Marquis de Themines y voulut demeurer avec le Regiment de Navarre; & deux mois après allant en parti dans le

païs,

1645. DE M. DE PUYSEUR. 257
païs, il y fut tué. Quand Messieurs d'El-
bœuf & de Gassion furent arrivez à Paris,
la Reine les fit accommoder. Il y avoit eu
quelque appel fait à Monsieur de Gassion
par Monsieur de Montdejeu, de la part de
Monsieur d'Elbœuf.

EN l'année 1645. Monsieur revint en
Flandres pour commander l'Armée.
Nous prîmes Bourbourg, où le Baron
Doüan commandoit, & Lillers & Bethu-
ne, après quoi Monsieur se retira. Mes-
sieurs de Gassion & de Rantzau comman-
derent. Nous fûmes à Ether & à Armen-
tieres, où l'on mit Monsieur du Plessis
Belliere, & de là nous allâmes sur le ca-
nal de Bruges, pour joindre Monsieur le
Prince d'Orange, qui ne le pouvoit pas-
ser, attendu que les ennemis en défen-
doient le passage. Ce fut pour lors que
Monsieur de Gassion fit attaquer un fort
par ses Gardes, le Regiment de Piedmont
en attaqua un autre, & tous les deux fu-
rent pris sans résistance, & en presence de
l'Ecuyer de Monsieur le Prince d'Oran-
ge. L'on abattit les bords du canal d'un
côté & d'autre, nos Generaux passerent
avec de la cavalerie, & furent au quar-
tier de Monsieur le Prince d'Orange, qui
fut surpris de les voir. Ils resolurent qu'il
viendrait passer l'Escaut & assieger Vet.,
& nos soldats passerent le canal de Bruges
à la nage, pour empêcher ceux qui étoient
dans le fort de se pouvoir sauver.

EN 1646. le rendez-vous de l'Armée de son Altesse Royale, fut aux environs de Peronne. Monsieur le Duc d'Enghien en commandoit une autre, & les deux se joignirent au pont Aventin, & baignèrent jalousie aux places circonvoisines. On marcha droit à Launoy, que l'on prit, & ensuite on fut assiéger Courtray. On fit la ligne de circonvallation en diligence. Les ennemis vinrent pour secourir la place, & se camperent du côté du quartier de Monsieur de Gassion. Leur camp venoit jusques auprès de celui de son Altesse Royale, sous lequel commandoit Monsieur de Rantzau, qui étoit à la portée de la carabine. Il s'y retrancherent, & mirent même du canon en batterie qui battoit dans nos camps, attendu que leur ligne étoit sur une hauteur, où l'on fut contraint de faire faire des épaulements pour mettre la cavalerie derrière. L'on ne laissa pas de continuer toujours la tranchée; & les ennemis voyant qu'ils ne pouvoient pas entreprendre de forcer la ligne, demanderent suspension d'armes. J'étois allé visiter les Gardes, lors qu'un Trompette des ennemis fit une chamade. On envoya voir ce que c'étoit. Il vint, & montra son passeport en Langue Allemande, par lequel il demandoit la suspension d'armes. Je menai ce Trompette au logis de son Altesse Royale, qui étoit pour lors dans le conseil avec Messieurs
les

1646. DE M. DE PUYSEGUR. 253
les Maréchaux de Grammont, de Gassion
& de Rantzau. Monsieur de la Riviere y
étoit aussi. Je gratai à la porte de la cham-
bre. Monsieur de la Riviere m'ouvrit,
& me demanda ce que je voulois. Je luy
dis que j'amenois un Trompette des en-
nemis, qui venoit pour demander suspen-
sion d'armes. Il se mit en colere, & me dit
qu'on ne se mocquoit pas de son Altesse
comme cela. Je luy répondis, je ne me
mocque point de son Altesse. J'entrai
dans le Conseil, & dis à Monsieur: Voila
le passeport qui est en Allemand, que vô-
tre Altesse le fasse lire à Monsieur de
Rantzau, il vous dira s'il est vrai. Mon-
sieur de Rantzau leur dit, après l'avoir
lû, qu'il étoit vray. Monsieur me com-
manda d'aller dans les quartiers, dire
qu'on ne tirât point; ce que je fis. Etant
de retour, son Altesse me demanda,
qu'est-ce que cela veut dire, que les en-
nemis veulent suspension? Je luy repar-
tis, Monsieur, assurément qu'ils se veu-
lent retirer, & se retireront un belle nuit,
sans que vous puissiez vous en apperce-
voir. Monsieur de la Riviere, qui avoit
toujours grand'peur, dit: Qu'il vou-
droit qu'ils fussent déjà retirez, & qu'on
ne leur eût rien fait. La place capitula
deux nuits après. Les ennemis mirent
deux pieces de bois dans les embrasures
de leur batterie, retirerent leur canon, &
ne laisserent qu'en deux endroits une pe-
tite piece pour servir à l'infanterie qui

faisoit la retraite. On jugea sur les huit à neuf heures qu'ils se retiroient, & on fit prendre les armes dans les quartiers pour tâcher de les suivre. Leur infanterie étoit déjà bien avancée, parce qu'elle s'étoit retirée à la fourdine. La cavalerie de leur arriere-garde, se ritira avec des mousquetaires qu'elle avoit aux aîles des escadrons. Quand nos troupes furent sorties des lignes, & mises en bataille, les ennemis étoient déjà à deux lieues de là. Monsieur les voulut suivre avec l'Armée. On marcha après eux, ayant laissé une bonne garnison dans Courtray. Monsieur de la Riviere qui apprehendoit un combat, y demeura. Nous suivîmes l'Armée des ennemis jusques auprès de Bruges, où l'on fit un passage sur le canal. Le fils de Monsieur le Prince d'Orange, vint voir Monsieur dans son quartier; & y coucha. Le lendemain il retourna trouver son pere, & revint au quartier de son Altesse Royale, où il fut resolu de donner des troupes à Monsieur le Prince d'Orange, afin de faire diversion d'armes; & après que les troupes l'eurent joint, l'Armée revint vers Hester, & marcha à Bergues, que l'on assiegea, & que l'on prit en vingt-quatre heures. L'on mit en suite le siege devant Mardik, & l'on m'envoya commander dans Bergues, avec le Regiment d'infanterie de Jonzac, & deux Compagnies Suisses qu'on me donna. Pendant le siege de Mardik, qui dura quinze jours de tran-

1646. DE M. DE PUYSEGUR. 255
tranchée ouverte , parce que les ennemis
ayant nombre de troupes dans Dunker-
que , faisoient entrer tous les jours trois-
mille homme dans Mardik , lesquels après
avoir fait leur vingt-quatre heures de gar-
de , sortoient pour s'aller rafraîchir à
Dunkerque. Mais pour empêcher cela ,
on fit tant avec l'Amiral Tromp , qui
commandoit l'Armée navale des Hollan-
dois , qu'il s'approcha si près de Mardik
& du port de Dunkerque , qu'il n'en pou-
voir rien sortir. Dans ce temps Monsieur
de Lambois & le Marquis de l'Aide , qui
étoient dans Dunkerque , formerent le
dessein de me venir enlever d'emblée dans
Bergues ; & sans un habitant qui m'en
avertit , la chose auroit reüssi comme ils
l'avoient progettée. Ils devoient venir
avec trois pontons , sur chacun desquels
il y avoit des pieces de canon , & des ma-
driers devant les pieces pour les parer des
coups de mousquet , sçachant bien qu'il
n'y avoit qu'un seul endroit où l'on pût
poser une piece ou deux de canon pour ti-
rer sur le canal. Ils avoient quatre-mille
hommes d'infanterie dans les belandres ,
& tout cela étoit sorti de Dunkerque , &
venoit à un fort que les ennemis tenoient
entre Dunkerque & Bergues. Je n'avois
pas pour lors cent hommes dans la place ;
c'étoit environ les neuf heures du matin ,
parce que j'avois envoyé les autres pour
faire des fascines , des pieux & des ga-
bions. La premiere chose que je fis , fut
de

de faire partir un Tambour, sous pretexte d'aller trouver Madame d'Arscot, qui deux jours auparavant m'avoit demandé un passeport pour envoyer à Quevocrart, qui étoit un Avocat qu'elle demandoit. Je dis au Tambour, quand tu arriveras auprès du fort, on te bandera les yeux. Tu leur diras, vous n'avez que faire de me bander ; Monsieur le Gouverneur sçait bien que vous allez pour le prendre, & que vous avez des pontons où il y a du canon ; que vous voulez battre la muraille, qui est entre le canal & la ville, parce qu'elle est fort foible, & jeter les portes à bas. Il a bien remedié à cela, il a mis quantité de fumiers derriere les portes, & le long de la muraille du canal, & deux pieces de canon vers la butte des Capucins. Les Regimens de la Marine & de Noirmoustier, sont entrez cette nuit dans Bergues, avec le Regiment de cavalerie de Monsieur de Rantzau. On le mena au fort les yeux bande. Monsieur le Marquis de l'Aide luy demanda où il alloit. Monsieur, dit-il, j'ai un passeport du Gouverneur pour aller à Dunkerque. Il le prit, & le lût ; & après il luy demanda ce que je faisois, si j'étois toujours bien alerte. Il luy répondit, Monsieur, je vous répons qu'ouï, il n'a guere dormi la nuit, il sçait que vous avez dessein de le prendre, il a bien des troupes qui luy sont arrivées de l'Armée. Il luy demanda quelles troupes ? (quoy qu'il l'eût bien

1646. DE M. DE PUYSEGUR. 257
bien sçû par celui qui luy avoit mené le
Tambour.) Il luy dit la même chose.
Quand ils eurent demeuré-là trois heures,
ils tinrent conseil, & se retirèrent
à Dunkerque. Monsieur d'Aumont qui
avoit intelligence dans la place, fut averti
de la sortie des troupes pour venir à
Bergues. Il en donna avis à Monsieur le
Duc d'Orleans. Cependant il arriva à
Monsieur de Rantzau deux cavaliers que
je luy envoiai, par le moyen desquels je
luy marquois tout le dessein des ennemis,
& le besoin que j'avois de troupes pour
me parer d'une insulte. Il étoit en ré-
jouissance, & me manda que je ne me
misse pas en peine; que si les ennemis ve-
noient, il seroit bien-tôt à moi. Mon-
sieur fit plus que cela, car il m'envoya les
Regimens de la Marine & de Noirmou-
stier, comme je les avois nommez, sans
sçavoir néanmoins si on me les envoïroit,
avec le Regiment de cavalerie de Mon-
sieur de Rantzau. Monsieur de Noirmou-
stier ararivala nuit suivante sur la minuit,
qui conduisoit ces troupes. On me les lais-
sa trois jours durant, au bout desquels el-
les se retirèrent, & Mardix se rendit, où ils
furent faits prisonniers de guerre, parce
qu'ils ne pouvoient plus avoir de vivres,
rien ne sortant de Dunkerque. Après la
prise de cette place, son Altesse Royale s'en
retourna à Paris, & en fit donner le Gou-
vernement à Monsieur de Clanleu.

Monsieur le Duc d'Enghien, après avoir
rasé

rasé les lignes autour du fort de Mardix , passa par Bergues , & demeura deux ou trois jours à Honfcaut , & de là prit Furnes , qu'il fortifia. Il y mit pour Gouverneur un nommé le Boucquet avec son Regiment d'infanterie , & revint droit à Dunkerque , qu'il assiegea. Il eut bien de la peine à le prendre , la saison étant fort avancée. Il y avoit beaucoup de malades & de blesez dans l'Armée : tous ces gens-là venoient dans Bergues , où l'air étoit si infecté , qu'on faisoit de grands trous , dans lesquels on en mettoit vingt-cinq ou trente à la fois. C'étoit sur la fin du mois de Septembre , qui est le temps où les vents sont les plus grands , & la mer la plus haute ; cela dura jusques à la mi-Octobre. L'Amiral Tromp se vouloit retirer avec ses vaisseaux , ayant reçu ordre de Messieurs les Etats de le faire ; mais Monsieur le Prince , soit par amitié ou par l'argent qu'il luy donna , le scût si bien ménager , qu'il le fit demeurer. Il se mit avec quatre grands vaisseaux sur l'embouchure du canal , de sorte que Monsieur le Marquis de l'Aide fut obligé de se rendre , étant hors d'esperance de secours de mer ni de terre. Il eut une capitulation aussi avantageuse qu'il la pouvoit souhaiter , & il sortit avec beaucoup de canon. Il y avoit un article dans la capitulation , qui portoit qu'on se rendroit reciproquement les prisonniers qui avoient été pris de part & d'autre pendant le siege. Mon-

sieur

1646. DE M. DE PUYSEGUR. 259
sieur le Marquis de l'Aide passant au milieu de l'Armée , où étoit Monsieur le Prince , après l'avoir salué , Monsieur le Prince luy témoigna beaucoup d'amitié & d'estime , l'embrassa , & luy demanda : Monsieur , vous a-t-on rendu les prisonniers qu'on vous a pris ? Il répondit qu'il en restoit encore six à rendre , qui avoient été pris par les gens de Monsieur de Gassion ; cela fâcha Monsieur le Prince. Il apella Monsieur de Gassion , & luy demanda pourquoi il n'avoit pas rendu ces soldats ? Il dit cela avec assez de fierté. Monsieur de Gassion luy répondit aussi un peu fierement. Monsieur le Prince se tourna vers luy , & luy dit : Monsieur de Gassion , rendez les prisonniers que vous avez , & les rendez tout presentement ; quand je commande quelque chose , je veux qu'on m'obeïsse , & vous ferai obeïr , aussi bien que le dernier homme de l'Armée. Cela choqua fort Monsieur de Gassion. Le lendemain il prit une partie de son Regiment de cavalerie , & s'en alla dans Courtray. Monsieur le Prince fit mettre une bonne & forte garnison dans Dunkerque. Monsieur de Rantzau en fut fait Gouverneur , & on joignit le Gouvernement de Bergues à celui de Dunkerque , parce que Dunkerque est de la Chastellenie de Bergues ; & que de tout temps immemorial , ceux qui ont commandé dans Bergues , ont toujours été maîtres de l'écluse qui tient aux portes de Dunkerque , qui est celle par laquelle

260 LES MEMOIRES 1647.
on fait entrer la mer pour inonder tout le
païs quand on le veut. Monsieur le Prince
se retira avec l'Armée vers Cassel ; on en
détacha des troupes , & l'on mit deux
grands convois dans Courtray.

L'Année suivante 1647. on donna le
commandement de l'Armée de Flan-
dres à Messieurs les Maréchaux de Gassion
& de Rantzau. Les ennemis se mirent en
campagne de bonne-heure, & assiegerent
Armentieres. Messieurs les Generaux mar-
cherent pour la secourir , mais ils ne le
purent. La ville fut prise , & tout ce qui
étoit dedans fut fait prisonnier de guerre.
Messieurs de Gassion & de Rantzau se
brouillerent ensemble. Il fallut que son
Altesse Royale les accommodât ; & pour
cet effet elle vint jusques à Dourlans. Les
ennemis assiegerent Landrecy. Monsieur
d'Eudicourt qui en étoit Gouverneur la
défendit. Ils firent leurs lignes fort bon-
nes & bien fortes. Il vint un ordre à nos
deux Generaux d'aller secourir la place ,
nous marchâmes jusques à Horn & Castil-
lon. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez, on
fit faire quantité de fascines pour combler
les lignes , & on donna l'ordre pour les
attaquer sur la minuit. Tous les gens com-
mandez étant détachez des bataillons ,
s'apprêterent pour marcher. Monsieur de
Gassion se retira en une des maisons de
Castillon , où en une demi-heure il fit son
testament , duquel on s'est servi à sa mort.
En

En ce temps-là Monsieur de l'Anglée Maréchal des logis, camps & Armées du Roy, arriva, & vint loger dans ma tente. Il portoit ordre de ne point attaquer les lignes, mais bien d'envoyer un homme dans la place, dire à Monsieur d'Eudicourt qu'il tint le plus long-temps qu'il pourroit. Ordre à Monsieur de Rantzau de marcher du côté de la mer, pour voir s'il ne pourroit pas surprendre quelque place dégarnie, & à Monsieur de Gassion de s'aller poster vers Lille. Monsieur de Rantzau marcha depuis Landrecy jusques à Dixmude, à travers le païs. Nous y arrivâmes en quatre jours & demi, nous prîmes la place en vingt-quatre heures, où il me mit pour y commander, & le Regiment de Piedmont en garnison. Nous prîmes aussi le fort de Laquenoc, & nous nous rendîmes maîtres de tous les canaux, où sont les guindailles pour passer les bateaux qui viennent de Dunkerque, & nous nous rendîmes maîtres de ces canaux, faisant passer nos soldats à la nage, ayant leurs fusils attachez derriere le dos.

Durant ce temps-là Monsieur de Gassion prit la Bassée en deux jours, & moy je fis fortifier Dixmude, & y fis faire une belle & bonne contrescarpe bien palissadée. Monsieur de Rantzau vint voir en quel état étoit la place, & Monsieur de Bergeret l'alla trouver, pour sçavoir quelles contributions on pourroit prendre à cause de Dixmude. Il se trouva, après avoir bien cher-

cherché, qu'il n'y avoit rien au deçà du canal de Bruges qui ne fit des contributions aux François; & au delà du Canal, tout contribuoit aux Hollandois. Après cela Monsieur de Rantzau voulut faire une entreprise sur Ypres, mais on ne la fit pas. Il y a une chose à remarquer à Dixmude, que c'est un des plus beaux postes du monde pour y faire une bonne place. Il y a un pont sur le Canal qui va à Laquenoc, qui a plus de soixante pieds de long; & lorsque vous ôtez un verouil du lieu où il est attaché, il est sur des pivots du côté de la ville; pour peu que vous le touchiez il tourne, & se range de l'autre côté du Canal; & avec une grosse chaîne & un cadennat, vous l'attachez. Il y a une demi-lune au bout de ce pont au delà du Canal, où on tenoit vingt hommes en garde pendant la nuit. Le lendemain comme on ouvroit les portes de la ville, on alloit à ce pont, un homme se mettoit dessus, & un autre le pouffoit, & il se remettoit à sa place. Tous les chariots & les plus gros canons passaient dessus. Ce tournement de pont se faisoit à cause du passage des belandres, pour aller au Saxe de Bourginguen.

Au commencement de Novembre il y avoit quantité de vins à Nieuport, que les Marchands avoient fait arriver. On m'offrit deux pistoles pour le passage de chaque piece. Il y en avoit plus de cinq mille. J'envoyai avertir Monsieur de Rantzau de l'offre qu'on me faisoit. Il m'écrivit une
let-

1647. DE M. DE PUYSEGUR. 263
lettre, par laquelle il me manda qu'il ne
vouloit point qu'on en laissât passer aucu-
ne; que si ces Marchands vouloient, il en
laisseroit sortir de Dunkerque pour aller à
Ypres & dans le païs. Je leur montrai la
lettre. Ils me dirent qu'ils n'osoient, &
que leur vin seroit confisqué; ainsi ce mar-
ché ne se pût faire, dont je fus bien fâché,
sçachant bien que Monsieur de Rantzau
m'en auroit donné un tiers ou un quart. Il
avoit si bien fait auprès de Monsieur le
Cardinal Mazarin, qu'il luy avoit promis
de tirer Clanleu de Mardik, & qu'il luy en
donneroit le Gouvernement; ce qui fut
fait. Celuy de Dixmude fut donné à Mon-
sieur de Clanleu, qui en vint prendre pos-
session. Je dis à Monsieur de Rantzau,
Monsieur de Clanleu aura les deux pisto-
les que l'on me veut donner de chaque pie-
ce de vin qui est à Nieuport. Il me dit qu'il
ne les auroit point, qu'il commandoit
dans toutes les places conquises, qu'il di-
roit à Desloges Lieutenant au Regiment de
Piedmont, qui étoit dans Laquenoc, de
ne rien laisser passer. Je luy dis que Laque-
noc dépendoit du Gouvernement de Dix-
mude, & qu'il faudroit qu'il obeît à ses
ordres. Monsieur de Clanleu me pria de
vouloir faire un tour sur le rempart avec
luy; ce que je fis volontiers. Je luy fis voir
douze pieces de canon, & tous les corps
de gardes que l'on posoit la nuit & le jour.
Je luy donnai aussi l'inventaire de toutes
les munitions, tant de vivres que de guer-
re,

re, en la presence du Commissaire de l'artillerie qui demouroit dans la place. Je luy dis que tout ce qui étoit dans le memoire, contenoit verité. Je signai le billet, que je mis entre ses mains, & le Commissaire m'en signa un autre, qui portoit que je luy avois laissé ce qui étoit écrit dans le mien, & celuy des vivres, des bleds & des farines qu'il avoit dans ce temps-là. Monsieur de Rantzau partoit pour aller à Furnes. J'étois pressé d'aller avec luy, crainte d'être pris étant seul. Monsieur de Clanleu me pria de luy dire ce qu'il falloit faire pour conserver la place. Je luy dis qu'en l'état où étoient les affaires, le moyen de la bien conserver, étoit de prier les Rois de France & d'Espagne, de ne l'en vouloir pas tirer; que le premier qui voudroit qu'il en sortit, l'en fortiroit. J'allai joindre en diligence Monsieur de Rantzau qui étoit à un quart de lieuë de Furnes, où étant arrivé, j'apperçûs un courrier du Roy, qui portoit ordre à Monsieur de Rantzau d'aller commander l'Armée de Monsieur le Maréchal de Gassion, qui étoit au siege de Lens, où il avoit été si fort blessé, qu'il mourut quinze jours après sa blessure dans la ville d'Arras, où il s'étoit fait porter. Monsieur de la Feuillade fut aussi tué à ce siege. Je sortis de Dixmude le Jeudi, & le Lundi d'après les ennemis l'assiégerent, & le prirent en neuf jours. Monsieur le Cardinal témoigna d'être fâché de ce que Monsieur de Rantzau m'avoit mené avec luy,

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 165
luy, & de ce que je n'étois pas demeuré à
Dixmude avec le Regiment.

EN l'année 1648. Monsieur le Prince
commanda l'Armée, & vint pour as-
sieger Ypres. Les troupes qui étoient du
côté de la mer, eurent ordre de le joindre.
Monsieur de Rantzau les commandoit. Il
m'envoya dire que j'allasse avec le Regi-
ment de Piedmont, & trois autres Regi-
mens d'infanterie, faire un pont pour pas-
ser l'Armée, & aller à Ypres; ce que je
fis. Cinq Regimens de cavalerie, me vin-
rent joindre au passage de la riviere qui ve-
noit du Boulonnois. Monsieur de Rant-
zau prit deux-cens chevaux & cent mou-
squetaires, & marcha droit à Ypres. Il
alla loger à une lieuë & demie de la place,
où il arriva vers la minuit. J'allai avec les
troupes loger à Voistou, où j'arrivai fort
tard. C'est un fort beau lieu, où il y a les
plus belles allées & les plus belles issuës
que l'on voye dans pas une des maisons de
Flandres. Madame la Comtesse de Voi-
stou qui étoit une fort belle femme, me
vint prier de ne pas loger chez elle. J'eus
grand déplaisir de ne luy avoir pû accor-
der sa demande, mais nous n'y demeurâ-
mes que quatre heures. Il étoit dix heures
du soir quand nous y arrivâmes, & j'en
partis à deux heures du matin. Elle ap-
prehendoit qu'on ne coupât ses arbres, &
qu'on ne ruinât quelque maison; ce qui
luy causa pendant le temps que nous fû-

266 LES MEMOIRES 1648.
mes-là, une grande inquietude. Le matin elle vint voir toutes les troupes, & fut bien-aïse de ce qu'on n'avoit fait aucun dégât sur ses terres. Elle me fit cent complimens & cent amitez, & me dit qu'elle voyoit bien que nous allions à Ypres, qu'elle me prioit d'avoir soin de sa maison quand nous y serions; ce que je luy promis de faire, en cas que nous entraissions dans la ville. Je marchai avec l'Armée, & nous arrivâmes à huit heures du matin devant Ypres, où l'Armée de Monsieur le Prince se rendit à la même heure. Le quartier de Monsieur de Rantzau étoit du côté de Flammartin, séparé des trois autres quartiers par le Canal qui vient du Saxe de Bouginguen. Monsieur le Prince avoit un grand quartier. Monsieur de Palluau qui étoit Gouverneur de Courtray, fut nommé Lieutenant General cette année-là, & eut ordre de servir dans l'Armée devant Ypres, afin d'avoir l'honneur de commander un quartier qui portât son nom. Il tira de Courtray trois-mille hommes des meilleurs qu'il eût dans sa garnison qu'il mena au camp, & servit au préjudice de Monsieur de la Ferté Imbault, qui étoit ancien Lieutenant General. Il eut un quartier qui porta son nom, comme il l'avoit souhaité, mais il luy coûta bonne.

Pendant le siege d'Ypres les ennemis attaquèrent Courtray, qu'ils prirent d'amléc, & assiègerent la citadelle, où
il

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 267
il y avoit un bâtardeau qui étoit joint
aux remparts de la ville, & qui retenoit
l'eau du fossé de la citadelle. Ils saigne-
rent le fossé, & l'eau se vuida. Les soldats
du dedans, qui n'étoient que des recrûes,
ne voulurent point se défendre. Ils furent
faits tous prisonniers de guerre. Le Rasle
qui étoit Lieutenant de Roy, fut pris, &
un Capitaine de Picardie qui commandoit
dans la citadelle. Tout le restant des Offi-
ciers fut pris aussi. Ypres se rendit trois
jours après. La Reine avoit promis à Mon-
sieur le Prince d'en donner le Gouverne-
ment à Monsieur de Chastillon. Dans
cette croyance Monsieur le Prince me fit
prier par Monsieur le Maréchal de Gram-
mont de vouloir demeurer dans la place
pour y commander, puis Monsieur le
Prince m'en pria luy-même, & me dit que
ce seroit le plus grand plaisir que je luy
pourrois jamais faire, & que je n'y de-
meurerois qu'autant de temps que je le
voudrois; & comme je me défendois d'être
Lieutenant de Roy sous personne,
ayant refusé à Monsieur de Rantzau de
l'être sous luy dans Bergues, il me dit que
Monsieur de Chastillon n'y feroit que ra-
rement. Je luy répondis que ce n'étoit pas
cette raison-là qui m'en empêchoit: vous
dites que vous voulez m'avoir cette obli-
gation, une personne comme moy doit
être bien-aïse de trouver occasion d'obli-
ger un Prince de vôtre condition & de vô-
tre naissance. Je luy dis que j'y demeure-

rois. Il me donna dans la place cinq-mille hommes de pied, soldats effectifs, & tous portant armes, avec trois-cens chevaux. J'entrai dedans, & commandai la garnison. Monsieur le Prince me défendit d'y laisser entrer personne de l'Armée, mais seulement les vivandiers qui auroient passeport de celuy qui commandoit le Regiment. Le jour même que j'y entrai, il se fit une gageure dans l'Armée des ennemis du triple contre le simple, l'un disoit que je n'y commanderois pas; celuy qui gageoit le triple contre le simple, soutenoit que j'y commanderois; & disoit pour ses raisons qu'on me mettoit toujours dans les places pour établir les garnisons, & à commander dans celles qui étoient de consequence. Le Trompette qui vint avec son passeport, dans lequel étoit écrit le sujet de son voyage, sçavoir la gageure, s'en retourna tout aussi-tôt. Monsieur le Maréchal de Grammont fit mettre sur le passeport, que celuy qui avoit gagé que je commanderois dans la place, avoit gagné, d'autant qu'il étoit bien vrai que j'y commandois. Trois jours après Monsieur le Prince envoya dès les cinq heures du matin ses Officiers pour luy apprêter à dîner; c'étoit le lendemain de la Fête-Dieu. Il se trouva tant de soldats devant la porte de la ville, qu'il me fut impossible de pouvoir faire entrer ses gens, les soldats & les autres personnes qui étoient-là, ne se voulant pas retirer. Je faisois une garde
 fort

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 269
fort exacte dans la place. Je n'avois pas encore defarmé les habitans qui étoient en grand nombre, je les avois vû à la Procession du saint Sacrement le jour precedent, où ils étoient plus de seize à dix-huit mille hommes, tous gens bien faits. Je fis redoubler la garde dans tous les coins des ruës, & mis des sentinelles éloignées de vingt pas les unes des autres. J'ouvris la porte, & laissai entrer ce qui étoit devant, & par ce moyen les Officiers de Monsieur le Prince luy accommoderent à dîner dans l'Evêché, quoi qu'il eût ordonné qu'on l'apprêtât chez moy. Le logis n'étoit pas assez grand, c'étoit le logis de Madame la Comtesse de Voistou, où elle étoit aussi logée. Lorsque Monsieur le Prince fut entré, il me demanda pourquoi j'avois ouvert la porte à tous ces gens de l'Armée, puisqu'il me l'avoit défendu ? & me dit : Vous répondrez du desordre si l'on en fait. Je luy repliquai que tres-volontiers, & que j'avois si bien posé ma garde, que je n'apprehendois rien ; que lorsque ceux de l'Armée y seroient entrez, & qu'ils auroient acheté ce qu'ils auroient de besoin, ils ne viendroient pas tous les jours devant les portes pour entrer dans la ville, & qu'ils demeureroient dans leurs quartiers. Monsieur le Prince témoigna qu'il étoit satisfait de ce que je luy dis, & par bonheur il n'arriva point de desordre. Son Altesse continuoit quasi tous les jours à venir dîner dans la ville. J'avois oublié

270 LES MEMOIRES 1648.
de dire que Monsieur le Maréchal de Rantzau s'étoit retiré de l'Armée, à cause qu'il n'avoit pas une attaque, & que ses troupes n'entroient point en garde à la tranchée. Monsieur le Prince me laissa le commandement de tout le quartier de Monsieur de Rantzau, qui contenoit le tiers de la circonvallation de la ville. Les ennemis vinrent deux fois pour y jeter un secours; mais par le moyen de la bonne garde que nous faisions, ils s'en retournerent, s'étant contentez de donner l'alarme sans nous oser enfoncer. Je croi pourtant que s'ils l'eussent entrepris, ils y auroient pû réussir. Monsieur de Rantzau étant arrivé à Ypres, vint loger chez moy, & Monsieur le Prince le pria de luy donner à dîner. Tout leur dessein n'étoit que pour voir Madame la Comtesse de Voïstou.

Quelque-temps après Monsieur le Prince revenant dîner dans la ville, comme il étoit à l'Evêché, un courrier arriva, qui luy apportoit des lettres de la Reine, par lesquelles elle luy mandoit qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir accorder le Gouvernement d'Ypres à Monsieur de Chastillon, ainsi qu'elle luy avoit promis, parce qu'elle étoit obligée de le donner à Monsieur de Palluau, attendu que Courtray n'avoit point été perdu par sa faute, mais qu'elle envoyoit la commission pour moy, pour y commander en qualité de Lieutenant de Roy. Cette nouvelle surprit fort

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 271
fort Monsieur le Prince. Il n'y avoit dans
le cabinet où il la reçut, que Monsieur le
Maréchal de Grammont & moy. Il s'em-
porta fort contre Monsieur le Cardinal
Mazarin, & même contre Monsieur de
Palluau; & me dit: Puysegur, voila vô-
tre patente pour commander icy en quali-
té de Lieutenant de Roy. Je luy répondis,
Monsieur, je n'y demeurerai pas, s'il
vous plaît, Lieutenant de Roy, puisque
Monsieur de Chastillon n'en est pas Gou-
verneur. Monsieur le Prince me répartit,
il faut que vous le fassiez, c'est icy une
place d'importance, où l'on a besoin d'un
homme de tête comme vous êtes; ces peu-
ples-cy vous aiment, il est absolument
nécessaire que vous y demeuriez. Je le
priaï de souffrir que je n'y demeurasse
point, n'en ayant accepté l'employ que
pour l'obliger luy seul, & parce qu'il l'a-
voit ainsi souhaité. Il me dit, en me re-
gardant fixement, es-tu bien résolu à ce-
la? Oüy, Monsieur, luy dis-je, je le
suis. Il me répondit, tu croyois donc que
j'étois desobligé, mais je t'assure que je
t'ai bien plus d'obligation de ce que tu n'y
veux pas demeurer, que si tu acceptois
la commission que la Reine t'envoie: mais
je desire qu'en presence de Monsieur de
Grammont que voila, nous fassions un
mariage ensemble, & si je veux que tu me
le promette, & que tu me le jure. Il me
prit la main & me la ferra; & moy tenant
aussi la sienne, il me dit: Dis comme moy.

Je promets à Monsieur le Prince de le suivre, & d'aller par tout où il ira à la guerre, & de ne l'abandonner jamais. Et moy je promets aussi à Puysegur, que par tout où j'irai à la guerre, je le menerai toujours avec moy, & que nous ne nous séparerons jamais. Je luy repliquai, Monsieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que mon serment soit conditionné, que ce sera seulement pendant le temps que vous commanderez les Armées du Roy; & que si par malheur vous veniez à avoir quelque démêlé avec sa Majesté, je ne vous suivrai pas. Il dit qu'il vouloit tres-volontiers que cette clause y fut apposée. Dix jours après il reçut ordre de la Cour, de donner à Monsieur de Rantzau deux-mille hommes de pied pour une entreprise qu'il avoit faite sur Ostende, conduite par quelques habitants de Dunkerque, mais qu'il falloit que ce fût des meilleurs hommes qu'il eût. Monsieur le Prince me demanda si Monsieur de Rantzau ne m'avoit point parlé de cette entreprise. Je luy répondis que non, quoi qu'il fût vrai qu'il m'en eût parlé, mais il m'avoit défendu de luy en parler. Monsieur le Prince me demanda aussi ce que je croyois de cette entreprise. Je luy dis que je la tenois tres-difficile, quand il falloit s'embarquer sur la mer, avoir affaire aux vents & à la marée, & à des frégates que ces gens-là tiennent toujours avancées du côté de Dunkerque pour leur donner avis s'il arrive des barques. Je suis

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 273
de ton avis, me dit-il, écris à celui qui
commande le Regiment de Piedmont,
qu'il luy donne six-cens des meilleurs
hommes qu'il ait. Je luy dis, Monsieur,
pour vous montrer qu'on ne luy en baille-
ra pas de mauvais, j'ordonnerai par ma
lettre, qu'on mette le Regiment en batail-
le, & que les Officiers qui seront com-
mandez, les choisissent. J'ai pourtant
grand regret, luy dis-je, de voir perdre
six-cens bons hommes du Regiment de
Piedmont, car je suis assuré qu'ils seront
tous tuez ou faits prisonniers. Hé bien,
dit-il, après demain nous devons marcher
avec les troupes pour faire semblant d'al-
ler assieger Dixmude, afin d'y attirer les
garnisons qui sont à Nieuport & à Ostende;
& pour cet effet il nous marqua qu'il fal-
loit être le sur-lendemain à un village a-
pelle Homen, & qui est à trois quarts de
lieuë de Dixmude. Tu sçais bien où est ce
village-là, toi qui as commandé dans la
ville. Nous partîmes le même jour qui é-
toit marqué dans le memoire de Monsieur
de Rantzau, & fîmes feinte de prendre
les quartiers au-tour, & nous y demeu-
râmes deux nuits. Nous y apprîmes le
desordre qui y étoit arrivé. Il se trouva
par malheur pour le Regiment de Pied-
mont, que tous les soldats & Officiers é-
toient débarquez, & qu'ils furent tous
pris, mêmes les soldats qui étoient dans
quatre ou cinq barques qui échouèrent,
après que la mer se fut retirée.

Je sortis d'Ypres pour aller avec Monsieur le Prince, & quittai Monsieur de Palluau fort en colere contre moi, de ce que je n'y avois pas voulu demeurer. On y mit Beaujeu pour commander à ma place. Monsieur de Rantzau ayant appris que Monsieur le Prince me vouloit emmener avec luy, luy écrivit, & luy manda que puisqu'il me retiroit de son Armée, il n'en vouloit plus le commandement, & que l'on y mît qui l'on voudroit pour commander à sa place; que j'étois le seul Officier qu'il connut en France capable de le soulager, luy qui étoit incommodé, qui ne marchoit qu'avec une bequille; & que quand j'étois avec luy, il ne se mettoit en peine de rien. Monsieur le Prince luy envoya dire qu'il choisît dans l'Armée tel Maréchal de camp qu'il voudroit, qu'il le luy donneroit. Il fit réponse qu'il n'en vouloit point, qu'il ne commanderoit point l'Armée, & que l'on y mît qui l'on voudroit. Monsieur le Prince me dit là-dessus, Puysegur, il faut achever cette campagne, sans que nous nous joignons ensemble, Monsieur de Rantzau ne veut point d'autre Officier que toi. Il me dit ensuite, je me suis fait apporter les noms des Maîtres d'Hôtel, j'y ait vû le tien, si tu veux, je te donnerai le quartier d'Octobre. Vous ferez, luy dis-je, ce qu'il vous plaira. Après il dit, le quartier d'Octobre sera bien-tôt, & la campagne ne sera pas finie, c'est pourquoy je te donnerai

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 275
nerai celui de Janvier ; ce qu'il vous plaira, Monsieur. Les troupes de Monsieur de Rantzau étoient à Laquenc, où l'on faisoit faire un fort. Monsieur le Prince m'y envoya, & me donna un ordre signé de luy pour commander l'Armée en l'absence de Monsieur de Rantzau. Je partis pour aller à Laquenoc, & Monsieur le Prince s'en alla camper vers le Castelet & Honnecourt. Je fus voir Monsieur de Rantzau à Dunkerque qui étoit malade. Il me fit cent amitez, & me voulut donner un chiffre, pour me pouvoir faire entendre les choses qu'il souhaiteroit de moi. Je demurai d'accord avec luy de ne point prendre de chiffre, & que toutes les choses que je luy demanderois, seroient celles dont j'aurois besoin dans l'Armée & dans les places. Je fis travailler au fort. Il eut nouvelle que les ennemis venoient. Il apprehendoit de perdre sa cavalerie, & me manda de luy envoyer Monsieur d'Esclevilliers qui la commandoit. Je le luy envoyai, & le bagage demeura dans le camp avec l'infanterie. Les ennemis qui venoient pour me forcer dans le camp & dans le fort de Laquenoc, croyoient que je n'avois rien de tout ce qu'il me falloit pour me défendre, que je manquois de canons & de munitions ; mais j'écrivis à Monsieur de Rantzau, que ma joye avoit été grande, quand je vis arriver les huit pieces de canon & les munitions de guerre, & les farines qu'il m'avoit envoyées ;

276 LES MEMOIRES 1648.
qu'il ne fût plus en peine de moi , que
j'apprehendois plus qu'ils attaquassent
Furnes que ma place , quoi que j'y eusse
envoyé cent hommes de son Armée com-
mandez par Deiloges. Les ennemis pri-
rent ma lettre , & encore un duplicata que
j'envoyai depuis. Il ne leur étoit pas mal-
aisé de prendre ces gens-là , puisque je
leur avois ordonné de se laisser prendre.
La moitié de l'Armée des ennemis alla as-
sieger Furnes , & l'autre s'alla camper en-
tre Honscaut & Laquenoc , à la main gau-
che du canal. Dans ce temps-là je n'avois
de vivres que pour peu de jours. Il me falloit
neuf - mille rations par chaque journée.
J'envoyai à Ypres avertir Monsieur de Pal-
juau , que les ennemis assiegeoient Furnes,
& qu'il ne pouvoit rien venir du côté de
Dunkerque. Il me fit donner trois pieces de
canon & des munitions de guerre suffisan-
tes pour un siege de quinze jours ; mais il
ne m'envoya des vivres que pour deux , &
me fit sçavoir qu'il n'en pouvoit pas en-
voyer davantage ; ce quime fit résoudre de
me retirer du fort de Laquenoc avec le
corps d'infanterie que j'avois , pour m'en
aller à Bergues joindre Monsieur de Rant-
zau qui y étoit avec la cavalerie. Je laissai
pour commander dans Laquenoc le sieur
de Longuebrune Capitaine dans le Regi-
ment de Piedmont, avec quatre-cens hom-
mes détachez des troupes que j'avois , six
Capitaines, autant de Lieutenans & Ensei-
gues, & luy laissai les farines que l'on m'a-
voit

1648. DE M. DE PUYSEGUR. 277
voit envoyées pour deux jours, & qui suffi-
soient pour un mois à la garnison. Je ne dis
mot à aucun de ceux qui commandoient
les troupes, je ne fis que défendre d'aller au
fourage, & que personne ne sortît du
camp. Je partis en plein midi pour me re-
tirer, & j'arrivai vis-à-vis de leur Armée.
Il n'étoit pas plus d'une heure. Leur ca-
valerie & leurs soldats étoient tous allez
au fourage & à la petite guerre. En me
retirant je passai sur une digue, qui va
quasi toujours jusques auprès de Honf-
caut. Je faisois marcher un Sergent de-
vant moi avec vingt hommes, un Lieu-
tenant & un Enseigne avec quarante, un
Capitaine, un Lieutenant & un Ense-
igne, qui souvenoient ces gens-là avec
soixante hommes. Après cela je faisois
marcher trois charettes, afin que si les en-
nemis venoient pour charger mes hom-
mes détachez, les charettes se tournas-
sent sur la digue pour fermer le passage,
& que ces hommes se missent à couvert.
Je faisois aussi marcher ensuite les Regi-
mens d'infanterie à quatre de front, sça-
voir deux files de mousquets à droite &
deux à gauche, & les charettes dans le
milieu de ces quatre files-là, dont les
premiers portoient des fascines pour jet-
ter dans les trous des mauvais chemins.
Quand je fus arrivé proche de Honfcaut,
où il y avoit une plaine d'environ deux-
cens pas à passer, sans être à cou-
vert de la main gauche, qui étoit le

côté où leur Armée se trouvoit campée ; & leur cavalerie s'avancant pour venir à moi , je couvris mon aîle gauche des charrettes , & les mousquetaires les défendoient ; ce qui fit qu'elle n'osa jamais m'enfoncer , & ainsi j'entrai dans Honfcaut , & je barricadai toutes les avenues , par où les ennemis auroient pû venir m'attaquer , puis je me mis en bataille dans la place & dans toutes les ruës qui y aboutissoient. Je fis défenses aux troupes d'entrer dans aucun logis ; ce qui fut executé fort ponctuellement. Je fis distribuer de la biere à chaque soldat , avec un peu de fromage , & envoyai ordre aussi-tôt aux habitans de quatre villages qui sont sur le chemin de Honfcaut à Bergues , qu'ils eussent à raccommoder ce chemin , afin qu'on y pût passer aisément. Je donnai aussi avis à Monsieur de Rantzau comme j'étois à Honfcaut , que je serois le lendemain à neuf heures à Bergues. Si-tôt qu'il eut reçu mon billet , il fit monter à cheval toute la cavalerie pour venir au devant de moi. Monsieur d'Esclinvilliers qui la commandoit , arriva à quatre heure du matin. Je luy dis qu'il n'avoit qu'à s'en retourner , que je n'avois pas besoin de cavalerie pour me retirer de Honfcaut jusques à Bergues. Je luy demandai si en venant , il avoit trouvé qu'on travaillât au chemin. Il me dit qu'ils étoient tous raccommodez , que les païsans des villages attendoient que
je

je passasse , disant qu'ils vouloient voir leur bon Gouvernement. Il s'en retourna , & je luy donnai deux-cens mousquetaires , dans la crainte que j'avois que passant par un país couvert , les ennemis n'eussent dressé quelque embascade. Je marchai & le suivis , me fortifiant de cinq-cens mousquetaires à la queue de mes troupes. Comme j'arrivois auprès de Bergues , Monsieur de Rantzau vint au devant de moi , & fit mettre toute sa cavalerie en bataille ; & de la joye qu'il avoit de me voir , il fit faire une décharge de l'artillerie , & autant de la cavalerie. Je me trouvai obligé de faire faire trois salves à mon infanterie. Il me dit en m'embrassant , qu'il y avoit deux jours qu'il ne faisoit que pleurer , de la crainte qu'il avoit eüe de perdre toute son infanterie ; qu'il étoit si aise de la voir , & de ce que j'avois ramené le bagage , qu'il s'en alloit dépêcher un courrier à la Cour , pour luy apprendre cette nouvelle , & qu'il falloit que nous alassions dîner ensemble , & boire le petit coup à la santé du bon retour de l'infanterie. Il eut nouvelles le lendemain que Furnes étoit rendu , & Monsieur du Boquet qui en étoit Gouverneur , arriva le jour suivant à midi , avec toute sa garnison.

Trois semaines après que les ennemis se furent retirez d'autour de Furnes , Monsieur le Prince envoya ordre à Monsieur de Rantzau de l'aller assieger ; &
com-

comme la saison étoit avancée, Monsieur de Rantzau en faisoit quelque difficulté ; néanmoins il en eut un second ordre ; auquel il obéit, & y alla ; & après avoir investi la place, le mauvais temps nous ayant pris, il écrivit une lettre à Monsieur le Prince ; & en la dattant, il mit au bas, du camp de Furnes, ou auprès de Furnes, comme il vous plaira. Cela fâcha Monsieur le Prince, qui étoit vers le Castelet. Il prit la cavalerie d'Herlac, & s'en vint à Furnes, passa par Laquenoc, & arriva au camp sur les neuf heures du matin par une tres-grande pluye. Je venois de la tranchée, & comme j'allois au logis de Monsieur de Rantzau pour parler à luy, je fus étonné de sentir un homme qui m'embrassoit la tête par derriere. Je commençai à dire, ne sçachant qui c'étoit, mon Dieu laissez-moi-là vous voyez bien que je suis tout mouillé, je n'ai pas envie de rire ; & comme plus je disois qu'on me laissât, & plus je sentoie qu'on me serroit la tête. Je fis un effort pour m'échaper, prêt à dire des injures. En me tournant je vis que c'étoit Monsieur le Prince. Je luy dis, qui vous eût crû ici, Monsieur, & qu'y venez-vous faire ? Ton General, me dit-il, m'a écrit une lettre qui m'y a fait venir. Il me la datte du camp de Furnes, ou près de Furnes ; & comme il est important de prendre cette place, pour maintenir Dunkerque & Laquenoc, j'y suis venu en resolu-

solution de la faire prendre. Je croi, Monsieur, luy dis-je, s'il cesse de pleuvoir, que dans deux jours nous l'aurons prise. Il me demanda si Monsieur de Rantzau étoit chez luy. Je m'en allois voir s'il y étoit, quand il descendit à la porte du logis de mondit sieur de Rantzau, qui étoit allé à la tranchée. Il demanda à déjeûner, & on luy en fit donner. Il me dit, j'ai envoyé Arnault avec un Trompette pour leur dire que j'étois arrivé, & que je voulois qu'ils se rendissent. Après qu'il eut déjeûné, il me dit qu'il s'en alloit à la tranchée, qu'en attendant je campasse les troupes de Monsieur d'Herlac, & que je les campasse autour de la place. Les eaux étoient si grandes, & le país si inondé, qu'on ne trouvoit pas un seul endroit où l'on pût camper cinquante cavaliers ensemble sur un lieu sec. Retournant de montrer le camp à ces troupes, je trouvai Monsieur le Prince que l'on rapportoit blessé d'un coup de mousquet sur le plat de la cuisse; & sans un repli de son buffle qui s'étoit fait sur le bout de la fente de derriere, assurément qu'il auroit eu la cuisse cassée, & qu'il en seroit mort. Les Chirurgiens travaillerent en diligence, & luy donnerent quantité de coups de bistouri sur le coup qu'il avoit reçu. Voyant que Monsieur Arnault qu'il avoit envoyé avec un Trompette pour faire rendre la ville, ne revenoit point, il me dit: Puysegur, je

te prie d'y aller toi-même, & tâche à les faire rendre. Je luy demandai quel traité il vouloit que je fisse : il me répondit le moins bon que tu pourras ; & si je les pouvois avoir prisonniers de guerre , qu'il en feroit bien-aïse. Je pris le Trompette de la Compagnie des Gens-d'armes de Monsieur de Longueville , & m'en allai droit à la ville , à la porte de Dunkerque. Après que le Trompette eut fait la chamade , que j'eus dit mon nom , & le sujet qui me menoit-là , le Capitaine qui étoit en garde , envoya avertir Monsieur le Gouverneur , qui commanda aussi-tôt qu'on me fît entrer. Personne n'avoit voulu parler à Monsieur Arnault , même on l'avoit menacé que s'il ne se retiroit de gré , on le feroit bien retirer de force. Estant arrivé chez le Gouverneur , je le saluai , & luy dis que je venois de la part de Monsieur le Prince luy dire qu'il eût à rendre la place , ou qu'autrement il les forceroit & les feroit passer tous au fil de l'épée ; & comme c'étoit une affaire qui regardoit aussi-bien les Officiers que luy , je le priois de les faire venir , c'est-à-dire ceux qui n'étoient pas du côté de l'attaque , & que je leur parlerois tout devant luy ; que je serois fort aïse que Monsieur Gremin , qui étoit Bailly & Bourguemestre , y fît venir quelques Magistrats du Corps de Ville ; ce qu'il fit. On en envoya chercher quatre , qui vinrent en même-temps que les Officiers. Je com-

commençai de leur dire que Monsieur le Prince étant venu à la tranchée, avoit été blessé d'un coup qui n'étoit pas mortel, mais qui luy causoit une grande douleur; & comme il avoit vû la tranchée avancée au point qu'elle l'étoit, & qu'il ne falloit que quatre heures de beau temps pour sécher la terre, laquelle étant sèche, il seroit facile de monter, il se résolvait, s'ils ne se rendoient, de les emporter de force, & de ne leur faire aucun quartier. Ils me répondirent qu'ils étoient fâchez de la blessure de Monsieur le Prince, & qu'ils se rendroient si on leur vouloit faire bonne composition. Je leur dis que le temps d'avoir bonne composition étoit passé, qu'ils l'auroient pû avoir auparavant la prise de la demi-lune, dont on étoit maître, & d'une partie des dehors, que tout le monde s'étonnoit comme quoi ils avoient pû tenir si long-temps. Je leur dis encore qu'il ne falloit pas qu'un Gouverneur fût si opiniâtre que de vouloir pour une place comme Furnes, perdre de si braves gens comme il y en avoit-là. Ils me répondirent, Monsieur, quelle capitulation nous veut-on faire? Je leur repartis que je n'avois point d'autre ordre à leur proposer, que de les faire tous prisonniers de guerre; qu'ils pouvoient se mettre dans une chambre pour en consulter, ou bien que je descendrois en bas, afin qu'un chacun d'eux pût opiner librement; que c'étoit une affaire qui les re-

gardoit chacun en particulier & en general ; qu'ils avoient quasi tous famille , & qu'ils vissent ce qu'ils avoient envie de faire , car il étoit fort tard , & il falloit que je m'en retournasse ; qu'il y avoit déjà quelque temps qu'il faisoit beau , que les terres séchoient , & que nous pourrions bien cette nuit emporter la place. Ils me présentèrent du vin & un jambon , pour boire & manger. Je bû avec Monsieur Gremin , & les quatre Magistrats. Ils employèrent bien une bonne demi-heure à tenir conseil , au bout de laquelle ils me vinrent dire qu'ils aimoient mieux mourir tous , que de se rendre prisonniers de guerre. Je leur dis, vous aurez dans peu d'heures , ce que vous souhaitez , qui est de mourir , assurément que vous serez forcez , & ainsi vous aurez contentement. Toute autre capitulation , me dirent-ils , qu'il plaira à Monsieur le Prince , nous la recevrons. Je leurs répondis , en me tournant vers Gremin & les Magistrats , je ne plains que les habitans qui seront pillés dans la chaude , & peut-être leurs femmes violées & la ville brûlée , car ce sont les accidens qui arrivent pour l'ordinaire quand on prend une place de force. Voyez, Messieurs , si vous êtes bien résolus à souffrir cela. Ils me dirent qu'oüy. Je leur repartis , je m'en retourne donc. Gremin me dit, Monsieur , je vous prie , cherchez un milieu , faites en sorte qu'on ne nous force pas. Je luy dis , quel milieu pour-

1643. DE M. DE PUYSEGUR. 285
rois-je trouver à cela ? j'ai bien du déplai-
sir de voir perdre de si braves gens comme
sont ces Messieurs , qui se perdent par opi-
niâtreté , & non pas par raison ; mais fai-
sons mieux , faisons qu'ils se rendent ôta-
ges de guerre , pour être échangez avec
ceux du Regiment de Piedmont qui ont été
pris devant Ostende. Ils furent d'erechef
tenir conseil sur cette proposition , & con-
sentirent de se rendre ôtages de guerre ,
pour être échangez contre les Officiers de
Piedmont. Je pris trois Officiers pour è-
tre menez à Monsieur le Prince , deux
pour servir d'ôtages , & le troisiéme pour
porter la capitulation au Gouverneur pour
la signer. Ils me promirent de mettre la
porte de la ville dès le soir même , entre
les mains des troupes de l'Armée. En ar-
rivant au logis de Monsieur le Prince , je
laissai mes trois Capitaines dans la salle ,
& entrai dans sa chambre. Il me dit , hé
bien , Puysegur , qu'as-tu fait ? Monsieur,
luy répondis je , j'ai fait la capitulation ,
& je vous amenne des ôtages. Sont-ils pri-
sonniers de guerre , me repartit-il ? La
porte de la chambre étoit ouverte , les ô-
tages entendoient fort bien ce qu'il me de-
mandoit , parce que le lit étoit fort près
de la porte. Non , Monsieur , luy dis-je ,
ils ne sont pas prisonniers de guerre. Je
souffre bien du mal à cause de cela , dit
Monsieur le Prince , & voudrois bien
qu'ils le fussent. Qu'as-tu donc fait ? Ils
sont ôtages de guerre , pour être échan-
gez

gez contre les Officiers de Piedmont qui ont été pris à Ostende. Il repliqua encore : Je suis mari qu'ils ne sont pas prisonniers de guerre. Je m'approchai de son lit, & luy dist tout bas. Hé, Monsieur, n'est-ce pas l'être, que d'être pris & gardez pour être échanger contre les autres. On permit à leurs femmes & à leurs enfans de s'en aller, & on leur donna des batteaux pour être conduits à Nieuport avec les malades & les blesez. Le Major de la place alla avec un Capitaine porter la capitulation, pour faire faire l'échange ; mais les Generaux d'Espagne leur répondirent qu'ils ne voudroient pas avoir changé le moindre soldat de ceux qu'ils avoient fait prisonniers à Ostende, pour le plus brave des Officiers qui étoient pris à Furnes ; qu'ils n'étoient que des coquins, & qu'ils meritoient d'être pendus. L'on remit Monsieur du Boquet avec son Regiment dans la place, & Monsieur le Prince s'en retourna, & remmena les troupes qu'il avoit amenées avec luy ; & quelque-tems après il donna la bataille de Lens, & puis les troupes allerent en quartier d'hiver, & moy je vins à Paris, & entrai en quartier de Maître d'Hôtel le premier jour de l'année 1649. Les deux autres Maîtres qui servirent avec moy, furent Esmond Capitaine aux Gardes, & Bout-du-Bois Lieutenant Colonel au Regiment de Persan.

LE sixième jour de Janvier de la même année 1649. le Roy & la Reine sortirent de Paris la nuit, & s'en allerent à saint Germain. On ferma les portes de la ville, & l'on empêcha les chariots & mulets du Roy de sortir. Paris étoit en grand murmure. Je m'en allai par la porte de Montmartre pour gagner saint Germain, où je vis dîner le Roy, qui n'avoit point de meubles. L'Armée d'Allemagne eut un ordre exprés de venir trouver sa Majesté, pour mettre les Parisiens à la raison; & comme on s'apperçut que Monsieur de Turenne, qui la commandoit, prenoit le parti de ceux de Paris, avec Monsieur de Bouillon son frere, & que l'on disoit que les Allemans se revoltoient faute de payement, on fit ce qu'on pût pour leur faire tenir de l'argent, & Monsieur Hernart y fut qui leur en porta. Le Roy envoya un ordre à l'Armée de ne pas passer le Rhin, & un exprés à chaque Regiment, qui fut lû à la tête d'un chacun d'eux; mais malgré cet ordre, Monsieur de Turenne ne laissa pas de passer le Rhin avec les troupes qui voulurent bien le suivre. Longpré Lieutenant Colonel du Regiment d'Espagne, avoit pris le parti de Monsieur de Turenne, & aussi d'autres Capitaines du même Regiment qui disoient luy avoir obligation. Il y avoit long-temps que ce Regiment servoit auprès de luy, il avoit fait donner beaucoup de Compagnies, &

ceux-

ceux-là voulurent suivre le parti qu'il embrassoit. Lorsque la lettre du Roy fut lûë, qui portoit un ordre exprès de ne pas passer le Rhin, Longpré le voulant faire passer, un vieux Sergent luy dit : Monsieur, le Regiment est au Roy, nous prêtons serment de le servir, & d'obeïr à ses ordres, & vous voulez que nous fassions le contraire. Si l'on me croit, personne ne vous suivra, & nous demeurerons en deçà du Rhin. Il commença de dire aux soldats, mes camarades, on nous veut faire déservir le Roy, & passer le Rhin contre sa volonté, il ne faut pas le faire : & cria aux soldats, obeïssons aux ordres du Roy, & retournons au quartier qui nous est ordonné. Il marcha ensuite, & les deux tiers du Regiment le suivirent avec la plus grande partie des Officiers ; & le reste passa avec le Lieutenant Colonel. Monsieur de Rantzau étant venu de Dunkerque à saint Germain, fut arrêté prisonnier au mois de Mars, & conduit au bois de Vincennes.

Comme je servois mon quartier de Maître d'Hôtel, gratant à la porte du cabinet, pour aller chercher le Roy pour venir souper, Monsieur d'Elbœuf me joignit, & me dit : Puysegur, vous êtes de mes amis, je vous dirai une chose comme sous le sceau de la Confession : je m'en vais cette nuit me jetter dans Paris, j'ai ordre de vous offrir cent mil écus, si vous y voulez venir avec moy ; c'est Monsieur
des

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 289
des Landes Payen qui me fait faire cette proposition-là , c'est par ses mains que vous les recevrez. Je luy répondis, Monsieur, dans la fonction que je fais presentement d'aller chercher le Roy pour le faire vivre , ayant l'honneur d'être son Maître d'Hôtel, né son sujet, & Lieutenant Colonel d'un de ses vieux Regimens, il n'y a pas d'apparence que je me mette avec des gens qui luy veulent faire la guerre. Monsieur d'Elbœuf me répondit, qu'on ne demandoit pas que j'amenaſſe personne du Regiment, & qu'on ne demandoit que moy. Mais je luy répartis que ni moi ni pas un du Regiment, ne serviroient jamais contre le Roy, & qu'il faisoit tres-mal de s'aller jeter dans Paris. Il me repliqua que la resolution en étoit prise, & qu'il ne la changeroit pas. La mienne est prise aussi, luy dis-je, de servir le Roy, & je ne la changerai pas non plus. La même nuit il s'y jetta, & quatre jours après il m'envoya un homme exprés me faire les mêmes offres, & m'offrir même de me faire Lieutenant General de l'Armée des Parisiens; ce que je refusai, & me tins à mon devoir.

Deux jours après que l'on eut fait arrêter Monsieur de Rantzau, la Reine qui étoit au conseil avec Monsieur, Monsieur le Prince, & Monsieur le Cardinal Mazarin, m'envoyerent chercher. Etant entré, Monsieur le Cardinal me dit, que la Reine vouloit que j'allasſe en Champagne

pour garder la riviere de Marne depuis Lagny jusques à Espernay ; & que pour cet effet on me faisoit expedier un ordre, qui enjoindroit à toutes les villes, bourgs & villages qui étoient le long de la riviere de Marne, de m'obeïr en tout ce que je leur commanderois. Le même ordre étoit aussi pour toute la Noblesse, à trois lieues des environs de la riviere de Marne des deux côtez. Je luy demandai si l'on ne me donnoit pas d'autres troupes que cela. Il me dit que non, qu'il n'avoit ni troupes ni argent pour me donner ; & que dans l'ordre on me donnoit pouvoir d'assembler la Noblesse & toutes les Communes, & de prendre du canou dans les villes où il s'en rencontreroit, avec injonction aux dites villes de me le laisser prendre, & pouvoir de faire rompre tous les ponts qui étoient sur la riviere, & d'en ôter tous les bacs. La Reine me dit, que mon esprit & ma bonne conduite, valoient mieux que deux ou trois-mille hommes qu'on me pourroit donner, & qu'ils n'avoient pas assez de troupes pour se parer des insultes de Paris. Je partis sans hommes & sans argent, & pris seulement avec moy deux Officiers du Regiment de Piedmont qui étoient à saint Germain, & m'en allai poster pour ma personne à la Ferté sous Jouars. J'étois quasi au milieu des passages que j'avois à garder. Je passai à Lagny & à Meaux, & de là droit à la Ferté, & de la Ferté jusques à Espernay, d'où j'envoyai

trou-

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 291
trouver Monsieur le Maréchal de l'Hôpital , pour le prier de me donner avis quand il sçauroit que Monsieur de Turenne approcheroit. Je fis six quartiers le long de la riviere , tant d'un côté que de l'autre , où je choisissois un village au milieu de trente ou quarante , auquel tous les autres venoient à l'ordre , pour sçavoir ce que j'avois à leur commander ; & celui du village qui venoit , recevoit de moy par écrit ce qu'il falloit qu'ils fissent. Durant la nuit on faisoit la patrouille de village en village tout le long de la riviere , & quand les villages n'étoient pas assez près les uns des autres , on faisoit garde entre les deux. Monsieur de Turenne ni son Armée , ne vinrent point du côté où j'étois ; il n'y eut de pont rompu que celui de Damery.

La paix de Paris étant faite , Monsieur le Comte d'Harcourt eut le commandement de l'Armée , & on prit resolution d'assiéger Cambray. On y marcha avec toutes les troupes. Ils furent tellement surpris , qu'il n'y avoit dedans la place que la morte-paye , & une Compagnie de cavalerie de cinquante maîtres ; & comme c'étoit une place qui n'appréhendoit pas un siege , dans la fausse opinion qu'on avoit de sa forteresse , il n'y avoit point de munitions de guerre dedans. Les Lieutenans Generaux de l'Armée , étoient Messieurs d'Aumont & de la Ferté Imbault ; les Maréchaux de camp , les Comtes de Quincé & de Broille , Messieurs d'Egby , Bougy ,

Grancé & Montdejeu. On fit trois quartiers, sçavoir deux du côté de Flandres; le premier étoit celui de Monsieur le Comte d'Harcourt, & le second de Monsieur d'Aumont; le troisième étoit de deçà l'Escaut, où étoient les Allemans. Nous commençâmes la ligne, & nous employâmes onze ou douze jours à la faire, pendant lequel temps on fit venir des munitions de guerre tout autant qu'il en falloit pour prendre la place, & on fit provision de vingt-cinq à trente mille outils qu'il y avoit dans le camp. La nuit du Mardi au Mercredi, on surprit un espion qui se jettoit dans Cambray, on le trouva saisi d'une lettre écrite en chiffre, qui fut envoyée à Compiègne, où étoit le Roy. Monsieur le Cardinal la fit déchiffrer, & manda que c'étoit un duplicata; ce qui faisoit juger que les ennemis pouvoient bien avoir reçu la première, qui portoit que la nuit du Jeudi au Vendredi, les ennemis devoient tenter deux secours, sçavoir un de deux-mille hommes du côté de Monsieur de Villequier, que j'ai ci-devant nommé Monsieur d'Aumont, & un autre de douze-cens hommes du côté des Allemans. Ce fut le Jeudi au soir que la lettre nous fut rendue. Aux environs des lignes, on avoit fait mettre des gardes dans tous les clochers, qui sont des tours voûtées, & qui étoient composées chacune d'un Sergent & de six hommes, avec ordre de nous avertir si-tôt que quelqu'un passeroit

pro-

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 293
proche d'eux pour venir au camp , la nuit
par des signaux avec des feux , & le jour
avec des fumées. Monsieur le Comte
d'Harcourt ayant reçu le déchiffrement de
ce que contenoit le billet , fit assembler le
Conseil pour prendre avis de ce qu'il y a-
voit faire. Ce fut à moy à opiner le pre-
mier. Je luy dis que jusques-icy les trou-
pes avoient couché en bataille à la tête de
leur camp , qu'il falloit mettre dans cha-
que redan de la ligne cent hommes , que
j'avois compté les redans , qu'il y en avoit
trois pour chaque Regiment; & que quand
les redans seroient garnis , il falloit met-
tre un bataillon de ce qui resteroit à deux-
cens pas du redan au milieu des deux. Il
fut conclu tout d'une voix, que c'étoit ain-
si qu'il falloit faire , & que de plus toute la
cavalerie seroit par escadrons en bataille
derriere l'infanterie. On fit encore outre
cela une vingtaine de plotons d'infanterie
& de cavalerie , qu'on approcha de la
ville le plus près que l'on pût , afin que
s'ils forçoient un endroit , ils trouvasent
entre la ville & le lieu forcé , des gens
qui les combattissent. Les ennemis en ce
temps-là avoient un pont sur un angle
que l'Escaut fait , & le corps des trou-
pes Lorraines étoit au deçà de l'Es-
caut. Du côté de Monsieur le Comte
d'Harcourt , à une heure après minuit ,
nous vîmes le signal au haut d'un de
nos clochers , puis au haut d'un autre ;
cela nous fit bien connoître qu'ils ve-

294 LES MEMOIRES 1649.
noient comme le billet le marquoit. Ils s'adresserent justement au poste du Regiment de Piedmont, où la ligne ne joignoit pas le redan, d'autant que le Regiment qui avoit commencé cette ligne, avoit été envoyé à Bapaume. Comme les ennemis commencerent à entrer, ceux du redan firent grand feu. Ils virent ce bataillon qui avoit la méche allumée par les deux bouts, & les deux escadrons qui marchaient droit à eux, ils prirent la fuite, leurs Officiers les rallierent, & les voulurent ramener, mais ils prirent encore la fuite, & s'en retournerent. Les clochers nous firent le signal, comme ils repassoient auprès d'eux. A la pointe du jour nous entendîmes du bruit au quartier des Allemans; ce qui me fit dire à Monsieur de Villequier, cela confirme la verité du billet, le secours est pour entrer au quartier des Allemans. La verité est qu'il entra par ce quartier-là quatre ou cinq-cens hommes, & que ce fut par malheur. Ils vinrent par deux fois à la garde de la cavallerie Allemande; & quand on leur demandoit qui vive, ils disoient, vive Turenne. A la fin ils rencontrèrent un Officier qui alloit visiter la garde, ils le prirent, & se firent donner le mot par luy, & après ils passerent, & entrerent dans la ville. Il n'y en eut que cinq ou six de pris. Le jour venu, les gardes de cavalerie étant sorties hors du camp & posées, je dis à Monsieur de Villequier, je m'en vais dor-

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 295
dormir , il y a trois nuits entieres que je ne dors point. Et moy , dit-il , je m'en vais au quartier de Monsieur d'Harcourt avec le Comte de Broille ; d'où étant de retour , il envoya chercher un nommé Provins , qui faisoit la charge de Major dans le Regiment ; & luy dit de me dire qu'on partiroit du camp dans deux heures. L'autre me vint éveiller , & me dit cela. Je me levai en diligence , & fus à la tente de Monsieur de Villequier , que je trouvai tout nud en chemise envelopé dans sa robe de chambre. Je luy demandai , Monsieur , d'où vient qu'on s'en va ? C'est , me dit-il , qu'il est entré un secours de cinq-cens hommes par le côté des Alle-mans. Hé quoi , luy dis-je , cinq-cens hommes obligent-ils de lever le siege ? & quand il y en auroit deux-mille , le levriez-vous ? Monsieur , vous ne devriez pas souffrir cela ; car en verité si vous levez le siege , vous meriteriez tous qu'on vous coupât le col : Que voulez-vous faire de cent-cinquante milliets de poudre que vous avez ici dans le camp , de cette grande quantité de méches , de boulets , de grenades & d'outils ? Ils me dirent , on a resolu de les jeter dans la riviere. Est-il possible , luy dis-je , que vous ayez consenti à un tel dessein que celui-là ? je vous conjure de vouloir aller chez Monsieur le Comte d'Harcourt , & j'irai avec vous , nous luy ferons sans doute changer de dessein. Nous allâmes tous deux à la tente de

Monsieur le Comte de Broille, à qui j'en
 dis autant que j'en avois dit à Monsieur
 de Villequier. Ils me firent réponse qu'ils
 ne viendroient point au quartier de Mon-
 sieur d'Harcourt, mais qu'ils sçavoient
 bien qu'il avoit grande croyance en moy,
 & que je pourrois bien le faire changer
 d'avis. Vous m'avez dit tous deux, que
 vôtre avis n'étoit pas de lever le siege, ni
 de jeter les munitions dans la riviere,
 mais je voi bien que vous en avez été. J'é-
 tois au desespoir de voir cette fâcheuse re-
 solution, parce que nous étions assurez
 qu'il n'y avoit point de munitions dans la
 place, & que nous avions la plus belle
 occasion du monde d'attaquer la ville &
 la citadelle, qui est du côté de la porte de
 saint Quentin, où il y a un grand fond
 dans lequel on peut mettre cinq ou six-
 mille hommes en bataille, & qu'aucun
 des bastions de la citadelle, ny même le
 haut des clochers ne sçauroit voir. Il n'y
 a pas soixante pas à descendre dans le fossé
 du bastion qui défend cette porte, & jus-
 ques à la pointe de la demi-lune de de-
 vant la porte de la ville, il n'y en a pas
 cinquante. Je fus au quartier de Mon-
 sieur le Comte d'Harcourt, que je trou-
 vai dans sa chambre avec un nommé
 Monsieur Martin de Moiroux, qui étoit
 son Secrétaire. Après luy avoir donné le
 bon jour, je luy dis, Monsieur, je vous
 viens trouver comme étant vôtre serviteur,
 pour ne pas dire vôtre ami, & qui prens
 grand

grand intérêt en tout ce qui vous touche, & principalement en l'honneur. J'ai appris par Messieurs de Villequier & de Broille, que vous vouliez lever le siège de devant Cambray, à cause de quatre ou cinq-cens hommes qu'on dit y être entrez, cela n'est pas capable de vous empêcher de prendre la place: Et quand il y auroit trois-mille hommes de guerre dedans, vous ne laisseriez pas de la prendre, c'est une ville qui est en reputation d'être forte, & vous voyez maintenant comme on la peut approcher: il n'y a pas soixante pas de tranchée à faire pour descendre dans le fossé de la ville & de la citadelle, le fossé n'est point creux, il n'y a pas grande descente à faire, & en huit jours de tranchée ouverte, vous prendrez la place. Vous avez toutes les munitions qu'il vous faut, tant de guerre que de bouche pour faire votre siège, & vous voulez jeter tout cela dans la rivière. Si vous me croyez, Monsieur, vous ne leverez pas le siège sans envoyer à la Cour. Il n'y a pas plus de seize ou dix-huit lieues d'ici à Compiègne, mandez comme le secours est entré dans la ville, & sçachez ce qu'ils veulent que vous fassiez; mandez vos chevaux d'artillerie, qui sont allez à Bapaume chercher du canon, & qu'ils n'en amènent point, & qu'on envoie seulement les chevaux. Nous sommes dans un commencement de campagne, quand on ne voudroit pas que vous füssiez le siège,

vous pourriez demeurer icy six semaines, & vivre aux dépens des ennemis, & dans huit jours de temps vous aurez renvoyé toutes vos munitions dans les villes de France, cela seroit mieux que de les jeter dans la riviere. Celuy que vous envoierez à la Cour, peut être icy de retour demain au soir. Il me dit, crois-tu que j'ai fait cela tout seul de ma tête, non, tous ceux qui se sont trouvez dans le Conseil, ont été de même avis. Vous & eux n'avez pas pris un bon avis, il y va de vôtre honneur de le changer Messieurs de Villequier & de Broille, m'ont dit qu'ils n'en ont pas été, & que ç'a été vous seul, & Monsieur de la Ferté Imbault, qui l'ont ainsi voulu. Monsieur, je vous prie d'envoyer commander aux troupes qui chargent leur bagage, qu'ils ne le fassent pas, & qu'on ne sçache point que vous ayez songé à lever le camp sans en avertir le Roy qui est à Compiègne. Il défendit de charger les bagages, & on commença par les Gardes. Il envoya querir Monsieur de la Ferté Imbault, & luy raconta ce que je luy avois conseillé de faire. Il s'emporta, & dit hautement que tous les autres avoient été d'avis aussi bien qu'eux de lever le siege; & que quand une chose étoit résoluë, il ne la falloit pas changer. Je luy dis, vous avez résolu une chose qui n'est pas bien, & vous soutenez qu'il ne la faut pas changer. De l'importance dont est celle-cy, il est fort juste qu'on la change, & je ne

sçai

sçai ce qui vous arrivera si vous levez le siege sans un ordre exprés de la Cour ; vous en ferez ce qu'il vous plaira : mais vous me permettrez de vous dire , que c'est la plus grande faute que puisse faire Monsieur le Comte d'Harcourt , & la chose la plus honteuse pour un homme de son merite , & qui a fait tant de belles actions. Ils entrèrent dans un cabinet , & me laisserent dans la chambre. En sortant , Monsieur le Comte d'Harcourt me vint embrasser , en me disant qu'il n'y avoit pas moyen de rompre une chose résolüe comme elle l'avoit été , & qu'il me prioit en passant l'Escaut , d'avoir soin de la retraite , & que les ennemis ne tombassent point sur le quartier de Monsieur de Villequier ; qu'il falloit faire marcher les bagages les premiers , & qu'on iroit camper à Crevecœur. Je les quittai là-dessus ; & aussi-tôt que j'en parlai à Messieurs de Villequier & de Broille. Souvenez-vous au moins , me dirent-ils , que nous n'étions point de cet avis-là. Ma foy , leur répondis-je , je ne sçai pas de quel avis vous avez été , mais je croi que ni vous ni ceux de ce Conseil , n'en ferez pas trop bons marchands. On jeta les munitions dans l'Escaut , & nous allâmes camper dans Crevecœur. Nous y demeurâmes quatre jours Messieurs du Plessis Belliere & Talon , y vinrent , & m'apporterent une lettre de la part de Monsieur le Cardinal , par laquelle il me man-

300 LES MEMOIRES 1649.
doit qu'il avoit ſçu, comme quoi j'avois
voulu empêcher la levée du ſiege de Cam-
bray, & toutes les raiſons que j'en avois
alleguées, qu'il n'y avoit rien de ſi vrai,
qu'on ne pouvoit pas manquer de le pren-
dre, & qu'il me prioit de donner mes
bons avis aux Generaux; que Meſſieurs
du Pleſſis Belliere & Talon, avoient or-
dre de le dire à Monſieur le Comte
d'Harcourt & à ces Meſſieurs. Au partir
de Creveccœur, nous fûmes camper au
Casteau-Cambresis, où l'Armée demeu-
ra un mois, pendant lequel temps il prit
envie à Monſieur le Cardinal de venir à
l'Armée; & ce qui l'y obligeoit, étoit
que les Pariſiens diſoient qu'il n'oſeroit
jamais y aller. Avant que de s'y achemi-
ner, il écrivit deux ou trois lettres à
Monſieur le Comte d'Harcourt, par leſ-
quelles il luy mandoit qu'il ne le fit point
venir, à moins qu'il n'y eût ſureté toute en-
tiere pour ſa perſonne, & qu'il s'en in-
formât avec moy. Monſieur le Comte
d'Harcourt m'en parla par trois fois. A
la premiere, je luy diſ que je n'y voyois
point d'hazard, & qu'il y pouvoit venir.
A la ſeconde, je luy diſ la même choſe. Il
me demanda ſi je voulois être caution en-
vers luy, qu'il ne luy arriveroit point de
mal. Je luy diſ que je répondrois pour moi,
& pour tout le Regiment de Piedmont, &
que j'étois accoûtumé d'obeïr, & d'aimer
tous ceux que le Roy aimoit. A la fin je luy
diſ, Monſieur, croyez-moi, il peut venir
ſans

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 301
sans faire tant de façons , l'Armée le recevra fort bien , il ne luy arrivera nul mal , j'en suis assuré , & ceux de Paris seront trompez dans leur attente. Il manda après à Monsieur le Comte d'Harcourt qu'il viendrait. On tint Conseil pour sçavoir de quelle maniere on le recevroit. Je dis qu'il le falloit recevoir , l'Armée étant en bataille sur deux lignes , & luy faire trois salves de coups de mousquets & de canons. Il me dit , & dans le quartier , comment le recevrons-nous ? quelle garde luy donnera-t-on ? Je luy répondis , que je croyois qu'il le falloit traiter pour sa garde , de la même façon qu'on avoit traité Monsieur le Cardinal de Richelieu , lorsqu'il étoit au siege de la Rochelle. On luy donnoit une Compagnie des Gardes , où le Capitaine entroit en garde ; l'on y portoit le drapeau , mais on ne battoit pas aux champs quand il sortoit. Il fut conclu qu'on luy feroit la même chose ; c'étoit à la Compagnie de Pradel à entrer en garde. Il n'y avoit point de drapeau dans cette Compagnie , parce qu'il avoit été perdu , lorsqu'ils furent faits prisonniers au siege d'Armentieres. Il arriva le lendemain. On fit sortir l'Armée hors du camp par l'aîle gauche , & on la fit marcher dans la plaine , toutes les deux lignes à la fois , jusques à ce que l'aîle droite fût hors des huttes , environ loin de deux-cens pas. Après on fit faire à droite à toute l'Armée qui se trouva en bataille. Je

l'attendis à l'aîle gauche , où il me fit cent amiez , & m'ordonna de demeurer auprès de luy , pour luy montrer les troupes en passant. Quand il eut vû la première ligne , on luy fit voir la seconde , & après il s'en voulut aller. Je luy dis, Monsieur , il faut , s'il vous plaît , demeurer entre les deux lignes , on desire faire saluer vôtre Eminence de trois salves de canons & de mousquets. Il me répondit qu'il ne le vouloit pas. Monsieur, luy dis-je , il le faut vouloir , s'il vous plaît , tant pour vôtre honneur que pour la satisfaction des troupes ; & ceux de Paris apprendront par-là , que les troupes considerent vôtre Eminence , & toutes les personnes que le Roy aime. Il n'y a rien à apprehender dans cerre salve ici. La ligne qui est derriere-nous a ordre , dés aussi-tôt que je luy ferai signe, de faire demi-tour à droite , & ainsi elle tirera de l'autre côté , & vous êtes ici au milieu de l'infanterie. Je fis signe avec une écharpe blanche , que je tenois au bout de ma canne. La ligne de derriere-nous fit demi tour à droite , & au même-temps on mit le feu aux canons , tant de l'Armée de France que de celle d'Allemagne. L'aîle droite de la cavalerie commença de faire salve , puis l'infanterie suivit , & le reste de la cavalerie de l'aîle gauche. La seconde ligne fit la même chose que la première , & le tout par trois fois. Les salves étant faites , Monsieur le Cardinal entra dans le quartier de Monsieur le Comte.

1649. DE M. DE PUYSEGUR. 303
Comte d'Harcourt, où il logea ; & ren-
trant dans son logis, il y fut reçu tambour-
battant , à cause que l'on étoit hors de
France.

Je luy fus rendre visite, il me témoi-
gna bien de l'amitié, en me disant qu'il
n'avoit jamais vû d'Armée mieux rangée
en bataille , ni en plus bel ordre que cel-
le-là. Je luy dis que l'Armée étoit en ba-
taille, comme elle avoit accoustumé d'être
tous les jours. Le lendemain matin
il fit des presens aux Colonels Allemans,
leur donnant des baudriers, des épées &
des montres. Comme il eut achevé de di-
stribuer ses presens , il m'envoya cher-
cher, & me dit qu'il avoit donné tout ce
qu'il avoit, mais qu'il me feroit un plus
beau present qu'aux autres, qui étoit son
amitié & son estime , & qu'il porteroit
bien-tôt l'esprit de la Reine à faire quel-
que chose pour moi. Ils'en retourna l'a-
près-dînée, & passa encore à la tête de
l'Armée qui étoit en bataille au même lieu
où elle l'avoit reçu.

Six jours après l'Armée partit de là, &
nous allâmes passer l'Escaut, en un villa-
ge qui étoit proche Bouchin, & d'où le
canon portoit au passage. Les ennemis
s'étoient campez à une lieuë & demie de
là avec toute leur l'Armée, & avoient en-
voyé quelques troupes pour défendre le
passage, qu'ils defendoient assez mole-
ment. Monsieur de Villequier passa à
nage avec cinq ou six-cens chevaux. Mon-
sieur

sieur le Comte d'Harcourt reçut un coup de mousquet qui luy perça le baudrier, le pourpoint & la chemise, & luy fit une contusion au dos. Je fus avec l'infanterie faire un pont sur l'Escaut à une demi-lieuë de là, où elle passa toute, & une partie de nôtre cavalerie trouva un lieu plus bas sur la main droite de nôtre pont, où les chevaux ne nageoient pas à la vérité, mais la plûpart avoient de l'eau jusques à la selle. Nous allâmes cette nuit-là camper au camp des ennemis, le lendemain nous marchâmes droit à Valenciennes, & passâmes à cinq ou six-cens pas des fortifications de la ville, d'où l'on nous canona fort & ferme. Nous allâmes loger à une lieuë de là, dans un village situé entre Valenciennes & Condé. Le lendemain nous marchâmes à Condé. Le Comte de Broille fut si heureux, qu'en quatre coups de canon qu'il fit tirer, les chaînes du pont furent coupées. Nous entrâmes dedans, & l'Armée se campa aux environs. Nous y sejour-nâmes pendant six semaines, durant lesquelles on faisoit de grandes courses dans le païs ennemi. On prit même Boffu, & beaucoup de maisons de grands Seigneurs de ce païs-là. Quoi que toutes nos granges fussent remplies de bled, nous ne laissions pas de souffrir beaucoup faute de pain, parce que les moulins à vent ne pouvoient pas tourner, n'y ayant point de vent pour cela, & les moulins à

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 405
eau ne pouvoient faire de farine pour
nourrir cent hommes par jour , attendu
qu'elle n'a pas grand cours ni grande pen-
te. L'Armée fut contrainte de se retirer
de ce lieu-là , & de venir camper auprès
de Valenciennes ; & on laissa Monsieur le
Comte de Quincé dans Condé , que l'on
avoit commencé de fortifier ; & on luy
donna pour garnison le Regiment de son
Altesse , avec encore un autre Regiment.
Six jours après qu'il fut là , & qu'il eut
un peu fait contribuer le païs , il dit qu'il
n'y pouvoit plus demeurer. Il le fallut
aller retirer , & nous vinsmes camper à
Arlu , où nous fûmes quelque temps.
d'Arlu nous vinsmes camper aux environs
du Quesnoy , & là finit cette campagne
& les troupes entrerent en quartier d'hi-
ver.

LA campagne suivante le Roy , s'ache-
mina vers Bordeaux. Le Regiment de
Piedmont eut ordre d'aller à Dunkerque,
pour servir auprès de Monsieur d'Estrade ,
qui le demanda à Monsieur le Cardinal ,
disant qu'il n'en connoissoit point de plus
propre pour executer les desseins qu'il
luy commandoit , & qu'il étoit assuré que
je luy donneroïs encore des moyens pour
faciliter l'entreprise qu'on vouloit faire
sur Nieuport. Monsieur le Cardinal luy
dit qu'il étoit bien-aïse de consentir que
j'y fusse , & qu'il pouvoit bien me com-
muniquer ce secret-là. C'étoit un Capi-
taine

tain de la garnison de Nieuport, qui promettoit de faire prendre la place par les troupes du Roy, & de donner son pere, sa mere, sa femme, & quatre enfans qu'il avoit pour ôtages, en cas qu'il manquât de le faire prendre. La facilité qu'il en donnoit, étoit qu'il y avoit long-temps qu'il étoit dans la place, qu'il en gardoit une porte, & que son poste étoit fixe, & qu'il n'entroit point en garde ailleurs, qu'il gardoit aussi un lieu où il y avoit trois pieces de canon, dont les embrasures étoient basses, & par lesquelles l'on pouvoit fort bien entrer. La chose fut reconnüe, & l'on trouva qu'on y pouvoit entrer facilement. Monsieur le Cardinal avoit promis de donner à cet homme deux-cens mille livres, qui étoient en dépôt en Hollande. Dans le commencement du mois d'Aoust, que tout étoit prêt & bien disposé pour cette entreprise, ce Capitaine vint trouver Monsieur d'Estrade, pour voir s'il luy donneroit cette somme, ou s'il la mettroit entre les mains d'une tierce personne; que pour luy il luy meneroit son pere, sa femme & ses enfans; au lieu que luy marqueroit Monsieur d'Estrade. Il fut en Hollande, & l'homme luy dit que Monsieur le Cardinal avoit retiré cent mil livres des deux-cens. Il revint trouver Monsieur d'Estrade, & luy dit qu'il voyoit bien qu'on luy manquoit de parole, & qu'il ne vouloit plus tenir la proposition qu'il avoit faite. Monsieur d'Estrade fit
tout

tout ce qu'il pût pour l'obliger à prendre les cent mille livres, & l'assuroit que Monsieur le Cardinal luy bailleroit les autres, & dit même qu'il s'obligeoit à la somme qui restoit à payer. L'homme ne le voulut pas accepter, & par ce moyen se retira de cette affaire. Ensuite de cela Monsieur d'Estrade me communiqua le dessein qu'il avoit sur Dixmude qu'il vouloit prendre. Nous nous mêmes en devoir de surprendre cette place, & pour cet effet on choisit dans la garnison deux-mille hommes, tant François que Suisses, qui sçavoient tous nager. Nous partîmes de Dunkerque avec ces deux-mille hommes de pied, & un Regiment de cavalerie. Nous allâmes à Furnes, où nous arrivâmes à dix heures du matin, sans que Monsieur du Bousquet qui en étoit Gouverneur, en sçût rien. L'on y dina, & les troupes y repurent. Nous y demeurâmes jusques sur les sept heures du soir, d'autant qu'on vouloit arriver la nuit au haut pont qui est sur le canal de Nieuport, qui va à Laquenoc, & à huit cens pas de la porte de la ville de Dixmude. C'est un pont qui se tourne tous les soirs du côté de la ville, & l'on ne tenoit que vingt hommes dans la demi-lune. Cela n'étoit pas mal-aise, & puis nous eussions fait passer des soldats à nage au de-là du canal qui auroient détaché le pont, & le pivot auroit tourné, & le pont seroit venu de nôtre côté. Après avoir passé le pont,

pont, nous aurions donné dans le fossé de la ville, & aurions fait couper une palissade que j'avois fait mettre sur le bord de ce fossé, dans le temps qu'il étoit à nous & que j'y commandois. Cette palissade rompuë, nos soldats auroient passé le fossé à nage, & auroient pû monter sur le haut du rempart. On devoit attacher les petards à la double porte & au pont-levis, afin de les jeter par terre. Nous fûmes empêchez de faire cette execution, parce que les chariots qui portoient les perards, ne pûrent marcher, à cause d'une pluye qui survint entre Furnes & Dixmude. L'affaire auroit assurément tres-bien réüssi, dautant que les habitans ne seroient jamais montez sur le rempart pour aider à défendre la place, en cas qu'on l'eût attaquée, quelque chose qu'eût pû faire celui qui commandoit dans Dixmude, qui n'avoit que cent ou six-vingts hommes de guerre. Cependant il fallût nous en retourner à Dunkerque.

Dans le mois de Septembre Monsieur d'Estrade reçût un ordre de faire partir en diligence le Regiment de Piedmond pour marcher vers Soissons, attendu que les ennemis entrèrent en France, & s'étoient venus camper vers Bazoches, à cinq lieuës de Soissons. Monsieur le Maréchal du Plessis s'étoit retiré dans Rheims, & son Armée étoit campée sur les remparts, dans les ruës; & dans les places de la ville. Nous arrivâmes à Soissons, où nous trou-

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 309
trouvâmes Monsieur de Villequier, avec
quatre Regimens d'infanterie & cinq de
cavalerie, qui étoient campez devant l'Ab-
baye de saint Medard, les habitans n'ayant
pas voulu laisser entrer l'Armée dans la
ville, ni pas une des troupes. Deux jours
auparavant Monsieur d'Hocquincourt y
étoit arrivé. Il avoit été attaqué par les
ennemis, qui le poussèrent par delà Ba-
zoches, & le poursuivirent jusques au-
prés de Soissons. En ce même temps-là ils
prirent ma maison d'Aconin, la pillèrent,
& m'enleverent pour plus de vingt-mil-
le livres de meubles, & tous les chevaux
qui étoient dedans. Cette affaire m'arri-
va, & me fut faite par deux de mes bons
amis, sçavoir Messieurs de Boutteville &
de Grandpré. Mes valets furent pris par
les Lorrains, & il me coûta deux-cens écus
pour leur rançon.

Sur la fin du mois de Septembre les
ennemis décamperent de Bazoches, & al-
lerent assiéger Mouzon. Monsieur d'Au-
mont partit avec les Regimens de la Ma-
rine & de Saux, & Monsieur de Montclair
pour tâcher de jeter des hommes dans la
place; & comme il les vit embarquez, par-
ce qu'il les vouloit faire entrer de nuit par
eau, il y eut dispute entre les Regimens
de la Marine & de Saux pour leur mar-
che, ce qui retarda leur parquement.
On les fit avancer, mais les ennemis les
empêcherent d'y entrer. Le Lieutenant
Colonel de Saux y fut tué, avec quel-
ques

ques autres Officiers. Monsieur de Montclair Maréchal de camp, y fut aussi tué. Monsieur de Villequier m'avoit laissé avec trois Regimens d'infanterie & deux de cavalerie dans le camp de saint Medard, avec ordre de faire tout ce que je trouverois à propos. Je marchai avec ces troupes-là aux fauxbourgs de Laon. Pendant que les ennemis faisoient le siege de Mouzon, Monsieur le Maréchal du Plessis étoit vers Châlons, où Monsieur de Villequier revint joindre les troupes, & marcha de ce côté-là, croyant qu'il n'y avoit rien à faire davantage. Je luy demandai congé d'aller à la Cour, qui pour lors étoit à Fontainebleau, où j'arrivai le vingt-huitième Novembre. En salüant Monsieur le Cardinal, il me dit, ne manquez pas d'être demain à six heures à mon lever, & commanda sur l'heure même à Monsieur de Besmos Capitaine de ses Gardes, de me faire entrer. Je fus le matin à six heures à son appartement, comme il me l'avoit ordonné. Besmos me dit, il n'est pas encore éveillé; attendez je vous ferai parler à luy, il a aussi mandé à Monsieur le Comte d'Harcourt de se rendre ici. Dans le temps que j'attendois qu'il fût éveillé, Monsieur le Comte d'Harcourt entra dans l'antichambre, & s'en vint parler à moi. Il me dit, je sçai qu'on t'a mandé de venir ici, & on m'y fait venir aussi; que crois-tu que cet homme me veuille? Monsieur, luy dis-je, je ne sçai pas ce qu'il vous peut
vou-

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 311
vouloir, j'ai ouï dire qu'on vouloit ôter
Monsieur le Prince du château de Mar-
couffis, où il est détenu prisonnier, par-
ce qu'il est trop près de Paris, & qu'on le
veut mener au Havre. Il me fit réponse
qu'il n'étoit pas homme à servir de Pre-
vôt. Monsieur, ce n'est pas vous faire
Prevôt, luy dis-je, l'emploi que le Roy
vous donne, marque qu'il se fie en vous.
Je vous réponds, me dit-il, que je refu-
serai cet emploi-là. Je luy repliquai que
je ne croyois pas qu'il le dût faire, qu'il é-
toit au Roy, & qu'il y devoit être attaché
plus qu'un autre; qu'il étoit son grand
Ecuyer; & que si le Roy se fâchoit contre
luy, comme je ne doutois pas qu'il ne le
fît, qu'il le feroit arrêter, & qu'il n'au-
roit que ce qu'il meritoit; que pour moi,
je serois fort aise que Monsieur le Prince
ne fût pas prisonnier, mais qu'il fût en
liberté; que j'étois autant son serviteur &
son ami, si l'on le pouvoit ainsi dire d'une
personne de sa condition, qu'aucun autre
le pourroit être; mais que si le Roy me
commandoit de le prendre, de le garder,
& de le mener en quelque lieu que ce fût,
je le ferois; que l'on doit tout au Roy
quand on est né son sujet, & de plus quand
on est Officier de sa Couronne comme il
étoit. Enfin, pour conclusion, je luy dis,
que si l'on l'y vouloit envoyer, qu'il ne
le refusât point, qu'il n'y avoit pas long-
temps qu'il étoit revenu de commander
en Normandie, qu'il y avoit réüssi; &
que

que le Roy n'ayant que peu de troupes pour y faire conduire Monsieur le Prince, il se servoit de luy, & qu'il ne devoit point refuser d'y aller. Aussi-tôt Besemos sortit, qui luy dit que Monsieur le Cardinal luy vouloit parler, & qu'il entrât; & me dit à moy, vous parlerez à son Eminence, quand Monsieur le Comte d'Harcourt sortira. Il ne fut qu'un demi-quart d'heure avec Monsieur le Cardinal, & puis il sortit; & me dit en sortant, qu'on luy commandoit d'aller avec les Gens-d'armes, les Chevaux legers du Roy, & le Regiment de la Valette, tirer Monsieur le Prince de Marcouffis pour le conduire au Havre. L'on me fit entrer dans le cabinet de Monsieur le Cardinal, où étant, il me dit: Puysegur, j'avois dessein de faire assiéger Rhetel par l'Armée du Maréchal de Praslin, qui m'avoit envoyé Bougy Maréchal de camp, qui me demande de mettre l'Armée en quartier d'hiver, mais j'aurois bien voulu qu'on eût repris Rhetel auparavant. Je luy dis, Monsieur, vôtre dessein est fort bon, & je vous assure que vous le prendrez en quatre ou cinq jours. Il me dit qu'il ne pouvoit pas bien croire cela, parce qu'il y avoit une grande circonvallation à faire, que je ne fusse pas opiniâtre, & qu'il m'en alloit montrer le plan. Il le fit apporter, & me fit voir du côté de Rheims une grande plaine, dans laquelle il disoit qu'il falloit faire cette grande circonvallation, & encore
une

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 313
une autre du côté de Tierache. Je luy dis
que j'envisageois bien la plaine, mais
qu'à sa sortie étoit un fauxbourg; que
plûtôt que d'aller à ce fauxbourg, on pou-
voit passer deux ruisseaux, au milieu des-
quels étoient les Minimes, & qu'en for-
çant le bout du fauxbourg, on se logeroit
dans l'isle des Minimes, & que pas un se-
cours ne pourroit forcer deux-mille hom-
mes que l'on pourroit mettre là-dedans;
& qu'outre cela on prendroit le faux-
bourg, qu'on se logeroit dans les maisons,
sans que ceux de la ville pussent sortir sur
ceux du fauxbourg, à cause qu'on en bar-
ricaderoit le bout tout le plus près de la
ville que l'on pourroit, & qu'ainsi ce cô-
té-là seroit en toute assurance; & que pour
l'autre côté qui regardoit la Tierache, il
y avoit un grand marais, où l'on ne pou-
voit passer que sur un pont de brique qui y
étoit; qu'on feroit au deçà du pont une
redoute pour mettre cent hommes dedans,
& une garde de cavalerie derriere; que
les ennemis ne la pourroient pas surpren-
dre la nuit pour jeter un corps d'infante-
rie dans la place; que l'Armée ne viendrait
pas de ce côté-là; & que quand même elle
y viendrait, elle ne pourroit pas forcer
cette redoute, d'autant que les troupes de
notre Armée la soutiendroient; que les
vivres ne pouvoient être coupez, parce
que les ennemis ne se mettroient pas des
deux côtez pour les empêcher; car s'ils
fermoient les passages du côté de Rheims,

O

les

314 LES MEMOIRES 1650.
les vivres arriveroient du côté du Laon
& de Sisonne. Monsieur le Cardinal dit,
& des vivres pour l'infanterie. Je luy ré-
pondis, il ne s'en faut pas mettre en pei-
ne, & qu'en donnant du pain pour six
jours, on en auroit pour plus de temps
que la place ne tiendrait; que tout ce
qui pourroit pâtir à ce siege-là, ce seroit
la cavalerie, mais que l'on pourroit fai-
re apporter de l'avoine au Pont-à-Vert,
& en faire venir de là au camp pour leur
en donner, & y faire aussi conduire du
foin. Je luy dis qu'auparavant que cela
fût venu, nous aurions pris la place; &
que s'il le vouloit faire avant que les
grandes gelées vinssent, il n'y avoit pas
de temps à perdre. Il me répondit qu'il
ne tiendrait pas à luy, mais que le Ma-
réchal du Plessis étoit incommodé, &
demandoit à se retirer. Si par hazard, luy
dis-je, il ne pouvoit pas servir, je vous
promets de faire en sorte que les deux
Lieutenans Generaux, Messieurs de Vil-
lequier & d'Hocquincourt, entrepren-
dront ce siege-là; & de mon côté je
luy promettois de faire tout ce qui me se-
roit possible, pour que la réussite en fut
avantageuse, & que la chose étoit fort
faisible sur ma parole.

Dans ce même temps-là on luy vint dire
que Monsieur le Maréchal de l'Hôpital é-
toit-là, qui demandoit à parler à luy. Mon
Dieu, dit-il, qu'on le fasse entrer; & com-
me il fut entré, Monsieur le Cardinal luy
dit,

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 315
dit, Monsieur le Maréchal, Puysegur me
fait la prise de Rhetel si aisée, que cela me
donne encore plus d'envie de l'entreprendre.
A l'entendre parler, vous diriez
qu'il n'y a qu'à marcher pour entrer dedans;
il m'assure qu'il le fera prendre en
six jours, & qu'il n'y faut point de circonvallation.
Monsieur le Maréchal de l'Hôpital luy dit
que j'avois raison, qu'il ne falloit qu'emporter
le fauxbourg du côté des Minimes, & faire
une redoute au pont de brique. Je fus fort
aise de ce que Monsieur le Maréchal de
l'Hôpital s'étoit trouvé de mon sentiment.
Monsieur le Cardinal nous envoya luy & moi
chez Monsieur le Tellier, luy dire qu'il fit
la dépêche pour faire aller l'Armée assiéger
Rhetel. Il me voulut envoyer pour en faire
la proposition à Monsieur le Maréchal du
Plessis, mais je luy dis qu'il étoit plus à
propos qu'il envoyât Monsieur de Bougy
pour la luy faire; & que pour moy, j'irois
à Rheims pour voir quelle assistance nous
voudroient donner Messieurs de la ville,
& qu'après je joindrois Messieurs de
Villequier & d'Hocquincourt, le Regiment
de Piedmont étant dans les troupes, que
ces Messieurs commandoient. Il m'ordonna
de luy écrire de Rheims ce que j'aurois
fait avec les habitans, pour avoir quelques
munitions & quatre pieces de canon. Mes-
sieurs de Rheims accorderent tres-volontiers
de fournir ce qu'on leur demandoit, dans
l'assurance que je leur donnai que

leur canon seroit remené dans leur ville. Dans le temps que j'étois à Rheims, Monsieur d'Hocquincourt y passa, qui venoit de l'Armée, & qui vouloit aller à Peronne. Je luy parlai, & luy fis connoître le service qu'il rendroit au Roy, en aidant à prendre Rhetel, que sa Majesté & la Reine s'attendoient bien qu'il n'épargneroit rien pour cela, & que Monsieur le Cardinal le prioit de vouloir y faire son possible, & de laisser sortir quelques munitions de Peronne, pour les faire conduire au siege de Rhetel. J'eus peine à luy faire promettre qu'il reviendrait; néanmoins il me le promit à la fin, & que ce seroit dans quatre jours tres-assurément; que pour cet effet il auroit des chevaux de relais sur le chemin, mais que pour des munitions & du canon, il n'en donneroit point, qu'il n'en avoit pas trop dans sa place. Je le pressai fort sur ce sujet-là. Il me repartit qu'il avoit promis à la plus belle du monde qu'il n'en donneroit pas, & effectivement il n'en donna point. J'écrivis à Monsieur le Cardinal, & luy mandai que ceux de Rheims donneroient ce qu'ils pourroient pour prendre Rhetel, que Monsieur d'Hocquincourt n'avoit pas grandes munitions dans Peronne, qu'il n'en pouvoit pas donner, & que je ne l'avois pas fort pressé là-dessus, parce que ceux de Rheims nous assistoient assez pour cela, & qu'il auroit fallu trop de temps pour faire venir les munitions de Peronne à Rhetel.

Je luy mandai aussi que je luy conseillois de venir, & que la place ne tiendrait pas six jours: il résolut de le faire.

Cependant l'Armée marcha, & partant d'auprès de Châlons, vint à Rhetel en un jour, & le lendemain on attaqua le fauxbourg des Minimes; ce fut Monsieur de Manikan qui en fit l'attaque avec le Regiment de la Marine. On l'emporta d'emblée, & l'on prit même le fauxbourg qui tient au bout du pont, qui sort de la ville pour aller à Rheims. Monsieur le Cardinal vint à ce siege, & se logea dans un château proche de Rhetel, qui étoit au Comte de Cerny. Monsieur le Maréchal du Plellis prit son logement en un village appartenant à Monsieur de Moüy, & qui étoit aussi proche de Rhetel, où il trouva des fourages & tout ce qu'il luy falloit, parce que les terres de Monsieur de Moüy avoient été conservées par les troupes des ennemis. Le Regiment de Piedmont passa la rivière, & eut son quartier du côté du pont de brique avec une partie de l'Armée. Les Allemans y étoient aussi logez. Monsieur de Manikan qui étoit logé au fauxbourg du côté de Rheims, & qui ne devoit pas faire d'attaque avec ses troupes, s'avisa (dans le temps qu'on étoit au Conseil chez Monsieur le Cardinal, & qu'on avoit résolu d'attaquer cette nuit-là les dehors de Rhetel, qui sont de grandes terrasses fort élevées du côté de la rivière) de faire mettre une piece de bois

318 LES MEMOIRES 1650.
sur un rouleau, & la faisoit soutenir par
des cordes, & par ainsi en fit appuyer un
bout contre la fenêtre du corps de garde
qui regarde le pont; si bien qu'un bout
portoit sur ladite fenêtre, & l'autre te-
noit à terre; & à la faveur de la mou-
squeterie, qui tiroit toujours vers cette
fenêtre, il fit monter cinq ou six sol-
dats tout le long de cette piece de bois qui
entrèrent dans le corps de garde des enne-
mis, qui vinrent & les en chassèrent. Ils
ressortirent par la même fenêtre, & se
retirerent dans le fauxbourg. Sur les qua-
tre-heures du soir les ennemis firent bat-
tre une chamade du côté de Monsieur de
Manikan, & demanderent à se rendre.
On envoya aussi-tôt avertir Monsieur le
Cardinal, & on fit venir tout le Conseil,
qui leur accorda de sortir avec armes &
bagages, & tout ce qu'ils voulurent, tant
on avoit envie de les avoir; c'étoit le trei-
zième jour de Decembre. Monsieur le
Cardinal m'apella, & me dit que j'avois
été son devin jusques à cette heure, & que
j'eusse à luy dire ce qu'il y avoit à faire en-
suite de cela. Je luy dis, Monsieur, si j'en
étois crû, vous feriez passer toutes les
troupes, tant celles qui sont à Asly que
celles qui sont au quartier de Monsieur
de Praslin; au deçà de la riviere, parce
que vous sçavez bien que Monsieur de Tu-
renne n'a pas passé l'Aisne; qui n'est qu'à
six ou sept lieues d'ici, & qu'assurément
il se fera mis en devoir de venir secourir
cette

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 319
cette place, il pourroit bien vous tomber
cette nuit sur les bras, & enlever quel-
qu'un des quartiers. Il me dit que j'avois
raison. Monsieur le Maréchal ne voulut
point sortir du sien, toutes les troupes
qui y étoient, disoient qu'il ne falloit pas
sortir; & ce qui les obligeoit à dire cela,
étoit qu'ils avoient de quoi manger dans
leur quartier, tant pour eux que pour
leurs chevaux. Il se trouva que Monsieur
de Turenne marcha cette nuit là, & si
Monsieur de Duras ne se fut point égaré
par les chemins, assurément qu'il auroit
enlevé du moins un quartier, soit celui
de Monsieur le Maréchal, soit celui des
Allemands. Monsieur le Cardinal ayant eu
avis que l'Armée des ennemis venoit à
Rhetel, envoya un de ses Gentilhommes
avec deux de ses gardes, & un guide qui
portoit des ordres à tous ceux qui com-
mandoient dans les quartiers. Les ordres
étoient écrits sur une feuille de papier
pour chacun des quartiers séparément; &
entre l'ordre d'un quartier à un autre, il y
avoit une distance pour faire écrire l'heure
qu'on le recevoit. Celui du Regiment de
Piedmont portoit d'être à minuit au bout
de pont pour passer la rivière. Je vis l'or-
dre de ceux qui devoient passer devant
moi, & je signai que j'avois reçu le mien
à neuf heures du soir, que j'avois vu ce-
lui de ceux qui devoient passer les pre-
miers, & qui étoit entre les mains de ce
Gentilhomme, & qu'il n'avoit encore

320 LES MEMOIRES 1650.
été à pas un de ces quartiers-là, que je serois le lendemain quatorzième de Decembre au bout du pont, & que je m'y trouverois même plutôt qu'il ne faudroit. J'y arrivai affectivement à neuf heures, & plus d'une heure & demie auparavant que les troupes qui devoient arriver avant moi, y fussent venuës, tant l'abord du pont étoit difficile à approcher, à cause des eaux & des bouës. Monsieur le Cardinal envoya au devant de moi. Je luy mandai que je le suppliois de trouver bon que je fisse passer le Regiment avant que d'y aller; & le Regiment étant passé, je m'en allai au galop au quartier, où étoit son Eminence. Je la trouvai au logis de Monsieur de Pradel Capitaine aux Gardes, qui étoit couchée sur son lit, fort attaquée de la goutte, & Messieurs les Generaux qui en sortoient pour se retirer chacun chez soi. Monsieur le Cardinal me dit qu'il m'avoit attendu longtemps pour resoudre ce qu'il y auroit à faire, & que tous ceux du Conseil avoient dit qu'il falloit faire un pont d'or à son ennemi. Je luy dis, en verité, Monsieur c'est un vieux proverbe, & par cette raison on ne manquera pas de dire que vous avez acheté Rhetel, & que l'Armée du Roy est si foible, qu'elle n'oseroit paroître devant celle des ennemis. Ainsi, Monsieur, il y va de l'honneur des Armes du Roy, du vostre en particulier, & de celui de tous ceux qui sont ici. Cette Armée ne se peut retirer, & passer la riviere
d'Ais-

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 327
d'Aisne , sans que vous la combattiez.
Monsieur de Turenne ne peut pas aller
aujourd'hui a plus de deux lieues d'ici ; il
le faut suivre. S'il passe la riviere aupar-
avant que nous la passions , nous pourrions
l'attaquer au demi ou aux deux tiers de
passé ; enfin il ne se pourra pas retirer
sans que nous ayons avantage sur luy. Il
apella ces Messieurs , & leur dit qu'il trou-
voit mes raisons si bonnes , qu'il falloit
suivre les ennemis , & tâcher de les com-
battre lorsqu'ils passeroient la riviere. Il
fut resolu qu'on les suivroit. Je luy dis en-
core qu'il falloit faire demeurer les бага-
ges de l'Armée , afin que nous pussions
aller plus vite , & commander qu'on n'y
laissât que les valets , un Sergent , & quin-
ze hommes de chaque Regiment , qu'on
ne passeroit pas plus de deux nuits sans
être de retour. Lorsque cela fut comman-
dé , tout le monde se mit à crier contre
moi , en disant que je n'avois là qu'un
mulet , & qu'il m'étoit bien-aisé de con-
seiller que les autres laissassent leur бага-
ge. Je leur répondis , si je n'ai ici qu'un mu-
let , & que je le laisse , je laisse aussi bien
tout mon bagage que vous qui laissez vô-
tre chariot. Je dis à Monsieur le Cardi-
nal , que quand les François alloient au
combat , & qu'ils avoient leur bagage
derriere-eux , chaque Capitaine y en-
voyoit une partie des meilleurs hommes
qu'il eût , & qu'ainsi les troupes étoient
affoiblies de leurs plus forts soldats ; que

les ennemis faisoient tout le contraire, en faisant monter sur leurs chevaux les valets qu'ils ont au bagage, & les faisant combattre comme eux. Leur raison est, que s'ils gagnent la bataille, ils sont assurés qu'ils ne perdront pas leur bagage; où il ne demeure que les femmes & les gens qui ne sçauroient combattre; & s'ils la perdent, ils perdent toujours leur bagage.

Il étoit deux heures & demie quand l'Armée prit les Armes pour marcher. Monsieur le Cardinal me dit dans ce temps-là, Puysegur, si les ennemis se voyant pressés tournoient à vous, & venoient pour vous combattre, & que par malheur on perdît la bataille, que diriez-vous? Je luy répondis, Monsieur, si les ennemis viennent pour nous combattre, je suis assuré que nous les battons, à moins que Dieu ne se voulût déclarer tout-à-fait contre nous. Ils sont aussi forts que vous, me dit-il. Je luy répondis que je croyois bien qu'ils l'étoient en cavalerie, mais non pas en infanterie; & que tres-assurément, pourvû que nos Lieutenans Generaux ne voulussent pas à l'envi l'un de l'autre chercher à qui donneroit le premier coup d'épée, & que nous marchassions en bon ordre, nous en viendrions à bout. Il me dit qu'il y avoit du hazard à tout cela: Et je luy répondis que rien n'alloit sans hazard, que l'emploi de nos armes étoit fort juste; que nous étions tous à un même

Mai.

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 323
Maître, & tous à une même solde; qu'il
étoit vrai qu'il y avoit un corps d'Alle-
mans assez considerable, mais que je ne
sçavois pas qu'ils eussent aucun mécon-
tentement, & qu'ils me sembloient bien
zelez pour leur part; que l'Armée des en-
nemis étoit composée de bien des sortes
de Nations; que les Espagnols ne souhai-
roient rien tant que de retourner en Flan-
dres; que les Lorrains n'étoient pas fort
échauffez pour le service d'Espagne, &
qu'ils aimeroient mieux fuir que de se fai-
re tuer; que les meilleurs hommes que
je conuissè-là, étoient les troupes de
Monsieur le Prince, mais que j'étois
assuré, que quoi qu'ils fussent vaillans,
& qu'ils l'eussent témoigné en d'au-
tres occasions, c'étoit parce qu'ils ser-
voient le Roy; mais presentement qu'ils
étoient contre son service, ils avoient l'a-
me ulcerée, & un grand remord de con-
science d'être reduits à prendre les armes
contre leur propre Roy. Il me dit, Puy-
segur, allez-vous-en, ayez bien soin que
l'Armée marche en bon ordre, & qu'elle
soit bien en bataille; & dites à Messieurs
d'Aumont & d'Hocquincourt, que la cha-
leur de leur courage ne les emporte pas,
& qu'ils marchent en bon ordre, sans ja-
lousie l'un de l'autre. Au même-temps il
me montra son pied qui étoit fort enflé &
fort rouge de la goutte, & me dit, sans ce
cruel mal, j'irois avec vous autres. Je luy
dis; l'espere, si les ennemis nous attendent,

324 LES MÉMOIRES 1650.
que nous réussirons, & que nous les bat-
trons. J'allai joindre les troupes qui com-
mençoient à marcher. La nuit nous sur-
prit à un quart de lieuë de la Neufville les
trois clochers; ce sont trois villages distans
d'un demi quart de lieuë l'un de l'autre.
Monsieur le Maréchal du Plessis me dit :
He bien, Monsieur de Puysegur, vous ê-
tes cause que nous avons marché, voilà la
nuit qui nous prend, où voulez-vous loger
l'Armée à l'heure qu'il est. Je luy répondis,
Monsieur, il faut encore marcher un quart
de lieuë, & nous trouverons deux ou trois
villages ici près. Je pris cinquante maîtres
avec trois Gentils-hommes du païs, & les
Majors des Regimens qui vinrent avec
moi. Je mis le quartier du Roy avec toute
l'infanterie au village de la Neufville, sur
le grand chemin de Châlons, la cavalerie
Allemande logea au village de la gauche,
celle des François à celuy de la main droi-
te, où j'envoyai un Regiment d'infanterie
pour garder le quartier. Monsieur le Maré-
chal envoya aussi-tôt un parti à la petite
guerre, qui revint sur les neuf heures du
soir, qui rapporta que Monsieur de Turen-
ne se retiroit en grande diligence. Monsieur
le Maréchal dépêcha un homme à Mon-
sieur le Cardinal pour luy en donner
avis, il avoit aussi envoyé un autre par-
ti pour suivre les ennemis, & être assuré
du lieu où ils pouvoient être, qui ne re-
vint qu'entre une & deux heures après mi-
nuit, & qui rapporta que Monsieur de

Tu-

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 325
Turenne avoit logé ses troupes dans des villages, & que le quartier des Cravates étoit à Poivre. Je me trouvai chez Monsieur le Maréchal, lorsque cela luy fut dit. Il envoya aussi-tôt au quartier de la cavelerie pour les faire monter à cheval, après qu'oi on fit prendre les armes dans son quartier; & en attendant il fit donner l'ordre de bataille, sur lequel il vouloit combattre. On posa cet ordre sur la table. Je le considérai attentivement, & le mis fort bien dans mon esprit. Il étoit composé de quinze escadrons sur l'aîle droite de la premiere ligne, de sept bataillons, dont les Gardes étoient au milieu, Picardie avoit la droite, & Piedmont la gauche. Il y avoit quinze escadrons à l'aîle gauche, commandez par Monsieur d'Hocquincourt: pour la seconde ligne, les Allemans en faisoient l'aîle droite. Il y avoit aussi sept bataillons & quinze escadrons à l'aîle gauche qui étoient commandez par des Maréchaux de camps. Nous marchâmes en cet ordre-là droit à Poivre, où le jour nous prit. Je m'avancai avec cinquante maîtres, & allai droit au village. Les Cravates en avoient rompu le pont, & fortoient du quartier quand j'arrivai. Je parlai à de pauvres femmes qui étoient-là, à qui je demandai s'il n'y avoit point de pont au dessus ou au dessous. Elles me dirent qu'il y en avoit un dessous, mais qu'il étoit rompû, & qu'à demi-lieuë au dessus

326 · L E S M É M O I R E S 1650.
étoit la source du ruisseau. Je retournai
trouver Monsieur de Villequier , à qui je
dis qu'il falloit changer de marche , &
qu'au lieu d'aller de front , il nous fal-
loit tourner par le flanc , pour chercher
la source du ruisseau qui étoit à demi-
lieuë de là. Je fus avec luy droit aux
troupes ; nous fîmes faire à droite à la li-
gne, & marchâmes pour trouver cette sour-
ce ; & comme nous fûmes avancez quatre
ou cinq pas , Monsieur de Turenne fit ti-
rer six volées de canon , qui étoit son si-
gnal pour assembler ses troupes , & leur
faire prendre leur champ de bataille. Cha-
cun me demandoit ce que cela pouvoit si-
gnifier. Cela veut dire , leur répondis-je,
qu'il fait assembler ses troupes, qu'il prend
son champ de bataille , & qu'assurément
nous allons combattre. En disant cela ,
le brouillard commençoit à se hausser ,
qui est un signe de beau temps en hiver ,
& le contraire dans l'été. A mesure que
le brouillard haussait , nous voyions les
jambes des chevaux , puis les chevaux , &
après les hommes dessus. Je vis cette Ar-
mée qui alloit par son flanc gauche , & qui
marchoit comme si elle eût voulu venir
en France. Je dis à Monsieur de Ville-
quier , voyez-vous bien cette Armée,
Monsieur , qui va par son flanc gauche ,
elle est assurément sur une hauteur ; &
en tournant à droite , elle sera en batail-
le. Elle marcha comme cela , tant que la
hauteur dura. Je luy dis encore , assurément.

ment qu'il y a un fond entre eux & nous, nous avons été attrapez comme cela à la bataille de Sedan, nous regardions des troupes qui étoient sur une hauteur, & leur première ligne étoit remontée d'un fond qui venoit droit à nous. Je marchai avec dix maîtres, & à vingt pas de là nous trouvâmes qu'il y 'avoit une grande vallée entre eux & nous. Je luy dis qu'il falloit changer nôtre marche, nous l'avons déjà changée une fois sans en avoir donné avis à Monsieur le Maréchal, cela n'est pas trop bien, il l'en faut avertir, c'est ici un coup de partie. Je luy envoyai dire par un Aide de camp, & demanda, qu'y a-t-il donc à faire à cette heure ? Je luy répondis, Monsieur, le contraire de ce que nous faisons, nous marchions par le flanc gauche, & il nous faut marcher par le droit ; & pour cela, que les escadrons ne bougent de leurs places jusques à ce que je leur dise de marcher. Je me mis à la tête avec luy ; & il dit à Monsieur de Romecourt, qu'il allât tout le long de la ligne avertir qu'on ne bougeât point qu'ils ne vissent passer les autres devant eux, & nous tournâmes comme cela ; & lors qu'un escadron étoit passé, & que la distance étoit assez grande, une autre suivait, & ainsi les uns après les autres jusques au dernier. Je laissai Monsieur de Villequier à la tête de la cavalerie ; & quand j'eus joint l'infanterie, je vis qu'il alloit trop vite, & qu'elle ne le pouvoit pas suivre,

vre, parce qu'il avoit gelé, que le Soleil avoit un peu de force, & que la bouë s'attachoit aux fouliers des soldats, je luy mandai que je le priois d'aller tout doucement; cela ne dura pourtant qu'un moment. Il reprit son premier train, & je fus obligé de galoper & de le prier moi-même de faire halte, luy disant, que si les ennemis descendoient de la hauteur, dans la grande distance qu'il y avoit entre l'infanterie & luy, ils pourroient tailler l'un ou l'autre en pieces. Je le fis arrêter, & marcher l'infanterie; & quand elle fut à son aîle droite couverte de la cavalerie qui étoit sur la gauche, nous marchâmes ensemble par le flanc; & quand je vis qu'il n'y avoit de place au plus juste que ce qu'il luy falloit pour se mettre en bataille, je le laissai aller, & donnai la distance aux escadrons qu'il falloit qu'ils eussent les uns des autres. Je mis l'infanterie en bataille dans le même ordre, puis nous fîmes à gauche, & nous nous trouvâmes en presence de l'Armée ennemie. Monsieur de Pradel qui commandoit les Gardes, s'avisa qu'il n'avoit pas la droite, & me pria que je l'y fisse mettre. Je luy dis, Monsieur, il est vrai que la main droite vous étoit dûë, mais maintenant que nous sommes en presence des ennemis, & si proche d'eux, que leur canon donne dans nos bataillons, vous tirer du milieu, & vous mettre à l'aîle droite, faire venir Picardie à l'aîle gauche, tirer Piedmont

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 329
mont de l'aîle gauche pour venir auprès de
vous qui auriez la droite, cela ne se peut
sans courir risque de perdre le combat. Il
me repeta qu'il m'en prioit. Je luy répon-
dis que la chose ne dépendoit plus de moi,
que je ne m'étois point mêlé de mettre
l'Armée en bataille, que lorsque j'avois
vû que c'étoit tout de bon, & qu'il falloit
combattre, ayant promis à Monsieur le
Cardinal de faire tout de mon mieux pour
que l'ordre y fut observé, & qu'il sçavoit
bien qu'on ne s'étoit engagé de venir ici
qu'à ma persuasion. Là-dessus il me dit
qu'il l'alloit prendre. Je luy dis qu'il pou-
voit faire tout ce qu'il voudroit, mais que
s'il en arrivoit mal, il répondroit de sa
tête. C'est un homme fort prompt de son
naturel, il s'en alla aux Gardes, & leur
fit faire à droite, pour aller prendre l'aîle
droite. Je me persuadai que Picardie di-
puterait, & que cela pourroit apporter de
la confusion, je fus trouver les Officiers,
& leur fis faire à gauche, pour aller à l'aî-
le gauche, & envoyai un Officier de Pied-
mont faire faire à droite au Regiment,
pour se venir mettre auprès des Gardes.
Monsieur de Turenne qui étoit sur le haut,
& qui nous y auroit attendu immanqua-
blement, n'eût été qu'il crût tirer avan-
tage du desordre qu'il croyoit être dans
notre infanterie, parce qu'il falloit qu'al-
lant d'un côté & d'autre, ils fussent com-
me dans un ploton, fit descendre sa cava-
lerie pour nous venir charger. En descen-
dant

dant de la hauteur , il fit rencontre sur son aîle de nôtre aîle droite , qui résista avec sept escadrons de vieilles troupes à ceux de Monsieur de Turenne. Dans le même-temps qu'ils combattoient , les escadrons qui étoient venus fondre sur nous , nous croyoient trouver en desordre ; mais m'étant rencontré au milieu de l'infanterie , je fis faire à gauche à ceux de main droite , qui étoient allez par le flanc pour tourner le front aux ennemis , & à ceux de la gauche à droite pour faire la même chose , avec défenses de ne point tirer , à moins que la cavalerie ne fut à quatre ou cinq pas de nos bataillons ; ce qui fut fort bien observé : & ce qui m'avoit porté à faire cette défense , étoit que nous n'avions point de picques. Les ennemis sonnerent la charge , nous dirent des injures , & n'osèrent nous enfoncer. Ils firent un caracol , & tombèrent sur les troupes qui nous joignoient , qui étoient des étrangers , comme les Regimens de Guerés , de Cravates & de Bins ; enfin sur les escadrons les plus proches de nous , & les renversèrent. Bins & Guerés y furent tuez. Ils nous tournèrent pour nous attaquer en flanc , nous tournâmes comme eux ; ils vinrent encore sur nôtre aîle gauche , nous tournâmes de ce côté-là ; ils se mirent derechef devant nous , sonnant toujours la charge ; mais n'osant nous enfoncer. Je m'avisai de leur dire , vous allez mal passer vôtre temps , voilà Monsieur d'Hocquincourt ,
dont

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 331
dont vous voyez reluire les épées, qui s'en
vient vous tailler en pieces. Est-ce que
vous ne voyez pas bien que vous avez per-
du le combat, Monsieur d'Aumont a bat-
tu votre cavalerie qui étoit à votre aîle
gauche, & votre seconde ligne à pris aussi-
tôt la fuite ? Ils tournerent la tête, & re-
gardant, ne virent point de troupes au-
tour d'eux. Ils ôtèrent la paille qu'ils a-
voient à leurs chapeaux, qui étoit la mar-
que pour se reconnoître dans la mêlée du
combat, & se mirent à fuir.

Dans ce temps-là une partie de leur in-
fanterie étoit descendue par derriere la
chaussée de Brunehaut ; ils faisoient envi-
ron quatre à cinq-mille hommes, qui é-
toient les troupes de Monsieur le Prince
& de Monsieur de Turenne, que Monsieur
du Bourdet commandoit. Avant que d'at-
tendre & sçavoir qui avoit gagné ou per-
du, je fis faire à notre infanterie un quart
de conversion, afin de tourner vers la
leur, qui étoit derriere la chaussée ; &
comme nous avions plus de front qu'ils
n'en avoient, l'aîle droite les auroit pris
par le flanc gauche, & notre aîle gauche
par le flanc droit, je fis marcher l'infante-
rie droit à eux. Comiac Capitaine aux
Gardes, & le Major d'Herbonville, é-
toient avec moy. Comme j'étois connu
d'eux tous, ils crièrent : Monsieur de Puy-
segur, faites-nous bon quartier. Comiac
répondit, point de quartier, là-dessus ils
tirerent une salve de coups de mousquets.

Co-

332 LES MEMOIRES 1650.
Comiac & le Major d'Herbonville y furent
tuez. L'infanterie arriva qui en tua quel-
ques-uns. Ils s'abstinrent d'en tuer davan-
tage, étant tous François, & gens qu'ils
connoissoient. Cette infanterie étant dé-
faite, & les Officiers pris, je fis marcher
sur le haut de la hauteur, d'où Monsieur
de Turenne étoit descendu, & remis l'in-
fanterie en bataille. Monsieur de Ville-
quier revint, & me dit que j'étois témoin
comme les choses s'étoient passées, &
que je sçavois qu'il avoit fait son devoir.
Je luy répondis, Monsieur, vous n'avez
pas besoin de témoins pour faire connoi-
tre que vous êtes brave, toute la France
le sçait. Aussi est-il bien veritable qu'il y
fit fort bien, & les sept escadrons qui é-
toient à nôtre aîle droite, y firent aussi des
merveilles. Les escadrons de Monsieur de
Turenne qui étoient à son aîle gauche, y
firent leur devoir, quoi qu'ils ayent été
battus. La seconde ligne des ennemis n'y
fit rien qui vaille, elle prit la fuite; ce qui
obligea Monsieur de Turenne à descendre
pour venir au combat, & quitter l'avan-
tage qu'il avoit d'être sur une hauteur, fut
le desordre dans lequel il crût qu'étoit nô-
tre infanterie, à cause du changement des
Gardes à l'aîle droite; & que la verité est,
que nôtre seconde ligne, dont l'aîle droi-
te étoit de troupes Allemandes, n'étoit pas
encore arrivée, & ne faisoit que commen-
cer à paroître. Après avoir mis les trou-
pes sur la hauteur, Monsieur de Villequier

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 333
me dit que Monsieur de Manikan étoit
blessé. Je m'avançai à quatre ou cinq-cens
pas du lieu où il étoit. Dom Steve de Ga-
mare qui étoit prisonnier, étoit près de
luy. Mon cheval qui n'avoit mangé de
quarante heures, approchant de Monsieur
de Manikan, & moy n'en tenant pas bien
la bride, il prit la paille que Dom Steve
de Gamare avoit à son chapeau, & le luy
fit tomber de dessus la tête; cela le mit en
grande colere contre moy. Je m'excusois
autant qu'il m'étoit possible sur la faim de
mon cheval; & quoi que je pusse faire, il
me fut impossible d'obtenir de pardon ny
pour moy ny pour ma bête.

Dans cette bataille les ennemis perdi-
rent trois ou quatre-mille hommes, qui
furent tuez ou faits prisonniers. Le Colo-
nel Roze qui avoit quatre escadrons de la
premiere ligne de l'aîle gauche de nôtre
infanterie, & autant sur l'aîle gauche de
nôtre seconde ligne, y furent tous; &
quand ils virent que la bataille étoit ga-
gnée, ils revinrent, & coururent après
les ennemis, dont ils firent un tiers pri-
sonniers. Monsieur le Maréchal du Plessis
vouloit camper sur le champ de bataille,
comme on faisoit anciennement quand on
en avoit gagné une. Je luy dis, Monsieur,
il ne fait pas bon camper au quatorzième
de Decembre, il faut laisser mille ou dou-
ze cens chevaux, les y faire camper avec
autant de fantassins qui rangeront ces cha-
rettes, se mettront dedans, & s'en chauf-
fe-

feront ; & si les Compagnies des cavaliers commandez trouvent du fourage en leur quartier , ils en porteront à ceux qui sont en garde. Il vint des païsans des environs , on leur demanda quels villages il y avoit là-auprès ; ils dirent qu'il y avoit Saumepuis , qui est un grand village , & deux ou trois autres autour , dans lesquels on mit la cavalerie ; & Monsieur le Maréchal du Plessis me commanda d'aller devant à Saumepuis pour y cantonner les troupes ; quatre Regimens d'infanterie y allerent avec huit Compagnies franches , les Gardes des Generaux : je les cantonnay toutes , un chacun fut à couvert , & tout-à-fait bien. Ce lieu avoit été conservé , & nous y trouvâmes toutes les granges pleines de bled , de saigle & de foin. Le soir les Generaux étant arrivez , je fus chez Monsieur le Maréchal du Plessis. Monsieur de Villequier me mena à son logis pour me faire souper. Je trouvai qu'on se mettoit à table ; mais y voyant Dom Steve de Gamare , je n'y voulus pas manger , afin qu'il prit sa refection à son aise , & avec plus de satisfaction. Je me fis donner seulement un verre de vin , & m'en allai au lieu où étoit logé le Regiment , & je me couchai dans du foin. Deux jours après Monsieur le Cardinal vint à Saumepuis. On resserra un peu les Generaux , & il se trouva assez de logement pour luy & pour toute sa suite. Si-tôt qu'il fut arrivé , il se coucha , à cause de sa goutte ,

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 335
& me dit: Puysegur, tout nous a réussi,
comme vous me l'aviez dit, qu'est-ce qu'il
y auroit maintenant à faire? Je luy dis,
Monsieur, il y auroit une belle chose
(Monsieur Colbert y étoit présent.) Hé
quoi, dit-il; ce seroit d'aller au Havre
trouver Monsieur le Prince, & luy dire,
Monsieur, toutes les forces d'Espagne,
les vostres, & tous vos amis, n'ont pû
empêcher que nous n'ayons gagné la ba-
taille; mais bien loin de me servir de ce
bel avantage, je viens icy, l'ayant fait
agréer à la Reine, pour vous sortir tous
trois de prison, & vous remener à la Cour;
mais à condition que vous servirez bien le
Roy, & que vous serez de mes amis. Il
me répondit, vous n'êtes pas le premier
qui m'a dit cela, voila une lettre du Bon-
homme Secrétaire, qui me mande la mê-
me chose; mais cela ne se peut pas faire,
la Reine est trop en colere contre Mon-
sieur le Prince, à cause de l'affaire de Ger-
zé. Tout ce que je vous puis dire, est que
je vous demande la verité comme le com-
bat s'est passé, parce que les uns disent que
c'est la cavalerie qui l'a gagné, & les autres
assurent que ç'a été l'infanterie. Je leur ai
dit que je le sçaurois de vous. Monsieur,
luy dis-je, la cavalerie a fort bien fait, &
l'infanterie aussi, il y paroît par le gain de
la bataille qui va mettre la fronde de Paris
bien bas, & élever vôtre Eminence bien
haut. Il me dit, j'ai écrit à la Reine, &
luy demande la Compagnie de Comiac
pour

336 LES MEMOIRES 1650.
pour d'Ortie, & d'Ortie vous donnera dix-mille écus pour recompense du service que vous avez rendu à la bataille. On a de coûtume de donner dix-millivres à celuy qui met l'Armée en bataille, quand on la gagne; & vous, vous aurez dix-mille écus au lieu de dix-mille livres. Il donnera encore dix-mille écus à Chaumontée, qui étoit Lieutenant Colonel de Navarre, qui s'étoit donné à luy. Je luy dis, je connois mieux d'Ortie & ses biens que vous ne le connoissez, il est Gascon, & n'a rien vaillant que sa Charge, & ainsi il ne peut donner que cette Charge.

Durant que la bataille se donnoit, Vautourneux qui étoit Lieutenant Colonel du Regiment de son Altesse Royale, fut à Paris trouver Monsieur, pour demander la Compagnie de Comiac pour luy à la Reine, qu'elle luy refusa; mais Monsieur le Duc d'Orleans s'en mit en colere, & la luy fit donner par force. Tandis que Monsieur le Cardinal étoit à Saumepuis, il me commanda de faire chercher tous les drapeaux & les cornettes, & qu'il donneroit à ceux qui luy en apporteroient, deux pistoles de chaque drapeau, & quatre pistoles de chaque cornette. Je luy en cherchai le plus que je pus, mais la plus grande partie ne les voulurent pas bailler; disant, je suis Seigneur d'une Paroisse, je suis bien-aise d'y mettre ce drapeau que j'ai gagné. A la fin je luy en amassai douze ou quinze, desquels il y en avoit cinq ou six qui étoient

1650. DE M. DE PUYSEGUR. 337
toient des herissons relevez en broderie
d'or, qui coûtoient plus de cinquante é-
cus, & il n'en vouloit donner que quatre
pistoles; neanmoins il en eut deux des Offi-
ciers d'Esclinvilliers, & un du Regiment
d'Ajou qui les luy baillerent, & n'en vou-
lurent point d'argent. Monsieur le Cardí-
nal s'en retourna.

Dans ce temps-là Monsieur le Maréchal
du Plessis faisoit chercher son fils par
tout. Je sçavois qu'il avoit été tué. Etant
un jour en son logis, assis devant le feu
avec luy, il me dit la douleur qu'il avoit
de ne sçavoir point de nouvelles de son
fils; & que s'il étoit mort, on luy feroit
plus de plaisir de luy dire que de luy celer.
Je luy dis, je croi, Monsieur, que ceux
qui le sçavent, ne vous doivent pas ca-
cher cela; il ne se donne point de grand
combar, qu'il ne meure bien des gens.
Tous les Trompettes que vous envoyez,
vous rapportent qu'il n'y a point de nou-
velles de luy dans l'Armée des ennemis:
c'est, dit-il, ce qui me fait croire qu'il
faut qu'il soit mort. Je luy répondis, Mon-
sieur, vous vous en devez consoler, s'il
est mort, il est mort dans une belle action,
qui est une bataille donnée & gagnée par
Monsieur son pere. Helas, dit-il, j'en suis
tout consolé, si quelqu'un le sçait, qu'il
me le dise. Monsieur, je suis bien-aíse de
vous voir bien résolu; & dans l'état où
je vous voi, je vous dis avec bien du dé-
plaisir, qu'il est vrai que Monsieur votre
p
fils

fils est mort. Il jeta quelques larmes, & je vis qu'il étoit fort touché. Il vint-là d'autres gens, auxquels il dit qu'il yenoit d'apprendre une nouvelle bien fâcheuse, que la seule consolation qu'il avoit dans son affliction, étoit que ses enfans mourroient en servant le Roy, qu'il en avoit déjà perdu un autre en pareille occasion. Quatre jours après le départ de Monsieur le Cardinal, on envoya les ordres pour les quartiers d'hiver. Un chacun s'en alla dans le sien, & moi je vins à Paris; où Monsieur le Duc d'Orleans me dit, que si Monsieur le Cardinal eût demandé la Compagnie de Comiac pour moi, il ne l'auroit pas demandée à la Reine pour Vautourneux, comme il avoit fait; mais comme Monsieur le Cardinal la demandoit pour Chaumontée & pour d'Ortie, cela l'avoit obligé de la demander pour Vautourneux; & que je fusse assuré, que si j'en voulois une, il emploïroit son credit pour me la faire donner. Je le remerciai de sa bonne volonté, je sçavois qu'il commençoit déjà d'être brouillé avec la Reine, & je ne voulois point avoir d'engagement avec luy, & moins encore d'obligation, quoi qu'il fût le meilleur Prince qui ait jamais été. La raison est, parce que quand nous sommes engagez, & obligez à quelqu'un, il le faut servir lorsqu'il a besoin de nous. Le démêlé de Monsieur alloit croissant de jour en jour avec le Roy & la Reine, du parti desquels je ne

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 339
me suis jamais séparé. Quand au service
que je rendis à cette bataille, je n'en ai ja-
mais rien eu.

L'Année suivante, Monsieur de Ville-
quier, qui avoit été fait Maréchal de
France sous le nom d'Aumont, eut le
commandement de l'Armée, & l'assem-
blée se fit aux environs d'Ancré. Elle en-
tra dans le pais ennemi par Arlu, à Bou-
chin, à la Gorde & à Cassel. Enfin pen-
dant toute cette campagne, on ne fit que
vivre dans les terres des ennemis; & sur la
fin l'Armée vint camper à Casteau Cam-
bresis. On avoit cependant fait assembler
les troupes qui étoient à Monsieur le Prin-
ce à Marle, & on en avoit donné le com-
mandement à Monsieur de F..... de
camp, qui en étoit tres-mal obéi. Et
une marque de cela est, que sur la nouvel-
le qu'ils eurent que Monsieur d'Aumont
avoit détaché Monsieur de Castelnau avec
des troupes pour les charger, elles parti-
rent un beau matin, se jetterent dans les
Pais-Bas, & se retirèrent à..... Il ar-
riva une chose assez étrange. Le jour que
les troupes partirent du rendez-vous,
comme elles furent toutes rassemblées, el-
les se mutinèrent; & je croi que cela avoit
été concerté dés-auparavant, étant ran-
gées en bataille. Des Officiers presque de
de tous les Regimens me vinrent trouver,
comme j'étois à la tête de celui Pied-
mont, & que Monsieur d'Aumont étoit

sur une montagne près de là, qui vouloit voir marcher l'Armée, & la faire défilér devant luy par Regimens. Ces Officiers me dirent qu'ils venoient vers moi, pour me représenter qu'il falloit que nous considérassions l'état où nous étions depuis la mort du feu Roy, qu'on ne nous payoit en aucune façon, & qu'on ne recompensoit pas un de ceux qui avoient bien servi, que je l'éprouvois par moi-même; & que si nous voulions, nous pourrions bien nous faire payer, & nous faire considérer; que nous n'avions pour celà qu'à députer à la Cour, & demander paiement; faute duquel, il nous falloit joindre avec ceux de Paris & avec les revoltez. Je leur répondis que j'étois bien surpris des propositions qu'ils me faisoient, & que bien loin de me joindre avec eux, je ne serois jamais d'autre sentiment que de servir le Roy, & faire la guerre aux rebelles. Ils me dirent, si vous ne voulez pas vous joindre avec eux, ne marchons point du côté de Flandres, où Monsieur d'Aumont nous vent mener, mais allons prendre Compiègne, & y demeurons jusques à temps qu'on nous ait payé les arrerages qui nous sont dûs sur le pied de dix montres, & nous faisons assurer le paiement à l'avenir; & pour vous marquer l'estime qu'on fait de vous, vous serez élu pour nous commander. Je leur répondis, votre élection est fort bonne pour faire pendre un homme; je croi même que ce ne seroit pas

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 341
pas assez , qu'il faudroit le brûler tout
vif; & pour moi, je ne commanderai jamais
troupes contre le service de sa Majesté ,
& je suis étonné de voir une revolte gene
rale contre son Roy , fils d'un autre Roy ,
qui a tant aimé les gens de guerre , & prin
cipalement son infanterie , & qui a tant
fait connoître pendant le cours de sa ma
ladie & dans sa mort , que quelques trou
bles qui arrivassent dans son état durant
le temps de la minorité du Roy son fils ,
l'amitié que les gens de guerre avoient
pour luy , le conserveroit & le tireroit
d'affaire , quand il luy en arriveroit ; que
pour moi , je sçavois fort bien que le feu
Roy m'avoit donné beaucoup de marques
de son amitié , & qu'il avoit une grande
confiance en moi ; que l'autorité & le cre
dit que j'avois dans l'infanterie , venoit
par la bonté qu'il avoit eüe , de ne me
refuser pas de donner les Charges qui va
quoient aussi - bien dans les autres Regi
mens que dans celuy de Piedmont , à ceux
pour qui je les demandois. Vous devez
juger par-là , s'il est possible que je puisse
tomber dans le malheur où vous nous
voulez mettre. Tout ce que je vous puis
dire , c'est qu'il faut dans l'état présent où
sont les affaires , que nous prenions patien
ce ; & lorsque le Roy sera grand , il recon
noîtra nos services , & nous fera recom
penser. Ils me répondirent : & pendant ce
temps-là , de quoi vivrons-nous ? Vivons ,
leur dis-je , de ce que nous pourrons ; mais ,

342 LES MEMOIRES 1651.
Messieurs, il se faut resoudre à marcher. Ils me dirent, pour nous, nous ne marcherons point. Je me tournai vers le Regiment de Piedmont, & commandai au Tambour de battre, & fis marcher le Regiment, quoi que ce ne fût pas à luy de marcher le premier. Nous fîmes ce que nous devions pendant la campagne, que je fus envoyé à la Cour, de la part de Monsieur le Maréchal d'Aumont & de toute l'Armée, pour assurer le Roy de leur fidelité & obeïssance; & étant tombé malade à S. Quentin, j'écrivis au Roy, dont j'ai la réponse de sa main, en ces termes.

MONSIEUR DE PUYSEGUR,

La Lettre que mon Cousin le Maréchal d'Aumont m'écrit, m'apprent le choix que luy, & tous les Officiers de mon Armée qu'il commande, avoient fait de vôtre personne pour me venir rendre des témoignages de leur obeïssance; & celle que vous m'avez écrite, me fait sçavoir avec regret vôtre prompte & dangereuse maladie qui vous a empêché de vous acquiter de cette commission. Je souhaite que la suite de vôtre mal ne soit pas fâcheuse, & que je puisse reconnoître en vôtre personne les services que vous avez rendu depuis si long-temps, & si utilement au feu Roy mon Seigneur & pere, & à moi. Je le ferai avec beaucoup plus de plaisir qu'en celle de vos enfans que vous me recommandez, dont néanmoins je vous promets que si Dieu dispose de vous, j'aurai tout le soin
que

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 343
*que vous pouvez attendre d'un bon Roy, & qui
sait reconnoître & récompenser ses fideles
Serviteurs. C'est ce que je vous dirai par cette
Lettre, priant Dieu qu'il vous renvoye v^{re}
santé, & qu'il vous ait, Monsieur de Puysegur,
en sa sainte garde. Ecrit à Paris ce 16. Sep-
tembre 1651.*

Signé LOUIS.

Le Regiment de Piedmont eut ordre de
prendre son quartier d'hiver à Soissons ;
& le Lieutenant de Roy fit difficulté de
nous laisser entrer, disant qu'on n'avoit
pas l'attache de Monsieur de Montbazon.
On luy dit qu'on avoit celle de Monsieur
le Maréchal d'Estrées, Lieutenant de Roy
de la Province, & qu'on n'étoit pas obli-
gé d'aller chercher un Gouverneur qui é-
toit dehors de sa place, & que l'attache
d'un Lieutenant de Roy étoit bonne. Il
n'eut point d'égard à toutes ces raisons-
là. On envoya Bellefond Capitaine du Re-
giment, trouver Monsieur de Montbazon
qui étoit à Rochefort, qui la luy bailla. A-
près cela les habitans de Soissons firent
aussi leur difficulté, disant qu'ils n'avoient
que faire de Regiment dans leur ville pour
leur être à charge, & qu'il ne voyoient
point de fonds ni pour le pain ni pour l'ar-
gent. Moi qui reconnoissois que par l'in-
trigue de Madame de Montbazon, Sois-
sons s'alloit perdre, je m'offris de faire
fournir le pain au Regiment. Ils me dirent
qu'ils ne vouloient point de mon obliga-
tion,

tion, mais que si je pouvois trouver deux Bourgeois qui fussent riches, & qui vou-
 lussent s'obliger à le fournir, ils le vou-
 loient bien, & que ces deux Bourgeois
 pourroient prendre leur furerez, en me
 faisant obliger de leur payer à eux. La
 chose fut ainsi accordée & conclüe, & je
 leur donnai pour caution Monsieur He-
 bert Tresorier de France, & un autre
 nommé Bonnet marchand de bled. Il fal-
 loit tous les jours quinze septiers de bled,
 mesure de Soissons, & le bled coûtoit foi-
 xante-deux écus. Nous entrâmes dans
 Soissons, & deux jours après je fis armer le
 Regiment d'armes que j'avois fait venir de
 Paris, sans que personne eu eût rien sçû.
 Elles étoient dans ma maison. Il y avoit
 six-cens mousquets & six-cens bandoulie-
 res; j'avois aussi quatre barils de poudre,
 une tonne de méche, & deux barils de
 plomb, que j'avois gardé lorsque je com-
 mandois les troupes de Monsieur d'Au-
 mont proche de Soissons. J'armai tout le
 Regiment dans ma maison, & le jour mê-
 me au sortir de la court du logis, je mar-
 chai à six de front, & fis le tour dans tou-
 res les ruës de la ville. Quelques Bourgeois
 mal intentionnez, furent surpris, & di-
 soient qu'ils n'avoient pas crû que nous
 fussions en si bon état. Deux jours après
 que j'eus fait cette revûë, Monsieur San-
 guin Lieutenant de Roy dans la ville, reçût
 un ordre de Madame de Montbazon, écrit
 de sa main, & signé de Monsieur son mari,
 par

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 345
par lequel elle luy mandoit qu'il se gardât
bien de laisser entrer dans Soissons le Ma-
réchal d'Estrées son ennemi juré. Ce Ma-
réchal qui devoit partir deux jours après
pour aller en Brie, à une terre qu'il avoit
achetée de Monsieur de Villemontée,
m'envoya un Gentil-homme pour me par-
ler, & me demanda s'il étoit vrai que j'eus-
se reçu cet ordre-là, ainsi qu'on luy avoit
dit. Je dis à ce Gentil-homme qui s'apel-
loit Monsieur de Ville, qu'il étoit vrai que
je l'avois vû, & que Monsieur Sanguin
me l'avoit montré. Il me dit, Monsieur,
Monsieur le Maréchal est resolu de venir
à Soissons, si vous luy voulez donner pa-
role que vous le ferez entrer; & il croit
que vous le pouvez, quand même les habi-
tans ne le voudroient pas. Je luy répon-
dis, que je souhaitois fort que Monsieur le
Maréchal vint, que je luy faciliterois
l'entrée autant qu'il me seroit possible, &
qu'il le pouvoit assurer que je ferois tout
de mon mieux pour le recevoir; mais que
je ne croyois pas qu'il souhaitât que je
misse la main aux armes contre les habi-
tans, & que je leur fisse entre-couper la
gorge avec les soldats; que du reste, je fe-
rois tout mon possible. Il me dit que Mon-
sieur le Maréchal seroit le lendemain à
huit heures à la porte de Soissons. Je luy
repartis qu'il y seroit le bien venu. Il ne
manqua pas d'arriver le matin à l'heure
qu'il avoit dite, & il se trouva que dans
ce temps-la le Sieur Sanguin avoit prié la

346 LES MEMOIRES 1651.
plûpart des Officiers d'aller déjeûner au
château chez luy , ce qu'ils luy avoient
promis : & moi qui ne sçavois pas le des-
sein de Monsieur le Maréchal , je les y
avois laissé aller. Je fus sur les huit heu-
res devant le château , où je le trouvai avec
une partie des Officiers. Je le tirai à quar-
tier , & luy dis , Monsieur , comme vous
commandez ici en qualité de Lieutenant
de Roy , je sçai fort bien que je ne dois pas
faire battre le tambour , pour assembler
le Regiment sans vous en parler ; je viens
vous dire que Monsieur le Maréchal sera
ici dans une demi-heure , & qu'il faut
que je luy donne une garde de cent hom-
mes. Il fut fort surpris , & me demanda
si cela étoit vrai. Je luy répondis qu'il n'y
avoit rien de si véritable. Il me dit , que
ferai-je ? Avez-vous , luy repartis-je ,
changé de resolution depuis hier , vous
me disiez qu'il n'entreroit point , que
vous vous feriez plutôt égorger que de
le laisser entrer ? Je ne voulus pas vous
rien répondre , quoi que je visse bien que
vous ériez mal fondé. Pouvez-vous em-
pêcher le Lieutenant de Roy d'une Pro-
vince d'entrer dans une des villes de son
Gouvernement ? Vous me direz que vous
avez un ordre du Gouverneur de la Pro-
vince , de ne le pas laisser entrer ; vous voyez
bien que c'est Madame de Montbazon
qui vous fait faire cette défense. Je ne
pense pas que l'ordre soit signé de Mon-
sieur son mari ; & quand il le seroit , vous

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 547
ne devez pas luy refuser la porte , il ne
vous mande point dans l'ordre qu'il vous
envoie , qu'il en a reçu un du Roy , qu'il
doit avoir entre ses mains , & par lequel
le Roy luy mande qu'il ne veut pas qu'il
laisse entrer Monsieur le Maréchal d'E-
strées dans Soissons ; & que s'il ne vous en-
voie point l'ordre, c'est de crainte qu'il
ne soit perdu en vous l'aportant. Il me
dit , conseillez-moi en ami sur ce que je
dois faire en cette conjoncture. Dans ces
entrefaites , comme Monsieur le Maré-
chal approcha , le guet sonna. Il me dit ,
irai-je au devant de luy ? Si vous y allez ,
je croi que vous ne rentrerez pas. Dites
moi donc je vous prie ce que je ferai ? Je
luy répondis , tenez-vous dans votre châ-
teau , & n'en sortez point. Quand Mon-
sieur le Maréchal sera entré , je l'irai voir
en son logis , & luy dirai que si vous eussiez
crû qu'il l'eût agréé , vous auriez été au
devant de luy , & je tâcherai de faire vô-
tre paix. En attendant , allez-vous-en dé-
jeûner avec une partie de ces Messieurs ,
car pour l'autre j'en ai besoin. Je fis pren-
dre les armes à tout le Regiment , je mis
cent hommes en garde devant la maison
de Monsieur le Maréchal , qui se logea
dans la place , vis-à-vis celle de l'Hôtel de
ville ; & pour le reste du Regiment , une
partie demeura dans le bourg de saint
Wast , & une autre devant l'Evêché. Mon-
sieur le Maréchal entra dans la ville , la
plûpart des Bourgeois ne le vouloit pas ;

348 LES MÉMOIRES 1651.
neanmoins ils n'osèrent le témoigner, voyant l'état où étoit le Regiment. Deux jours après son arrivée, je menai Monsieur Sanguin chez luy; Monsieur des Croisettes Lieutenant General, & quelques-uns des Echevins, vinrent aussi le voir. Comme on fut assemblé dans sa maison, je dis à Monsieur le Maréchal que la ville de Soissons n'étoit pas en sureté; que Paris étant contre le Roy, & tant de gens dans ce parti-là, on pourroit bien surprendre Soissons; qu'il y avoit trois grandes brèches, par lesquelles on montoit & descendoit quand on vouloit; qu'il y avoit deux égoûts, l'un proche saint Leger, & l'autre vers saint Remy, par lesquels égoûts nos soldats entroient & sortoient de même; qu'outre cela il n'y avoit pas un pont-levis que l'on pût lever, & qu'ainsi il seroit bon de faire faire garde par les gens de guerre avec les habitans, tant aux portes qu'aux brèches, & fermer les égoûts avec de bonnes grilles de fer.

Aussi-tôt les habitans dirent qu'ils ne souffriroient pas que les gens de guerre fissent garde. Je leur dis, hé bien, nous n'en ferons point dans la ville, si vous ne voulez, mais nous mettrons un Sergent avec dix hommes, entre le tape-cu & le pont-levis devant chaque porte, & autant dehors la ville devant chaque brèche, & ainsi la ville ne pourra pas être surprise, & les habitans & les gens de guerre ne courront aucun hazard pour cela. Ils consentirent

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 349
tirent qu'on fit garde aux portes & aux
brèches, ce qui fut fait. Deux jours après
Monsieur Sanguin reçût une lettre de Ma-
dame de Montbazou, qui luy mandoit de
faire tenir un logis prêt pour Monsieur de
Montbazou, qui arriveroit le lendemain de
la reception de la lettre qu'il me fit voir,
& je fus trouver Monsieur le Maréchal
d'Estrées, à qui j'en dis la teneur. Il me
dit aussi-tôt, qu'il ne falloit pas le laisser
entrer. Je luy demandai pourquoi il ne
vouloit pas qu'il entrât; parce, me dit-il,
qu'il perdra tout quand il sera dans la vil-
le. Mais, luy dis-je, vous n'avez point
d'ordre du Roy pour l'en empêcher, &
ainsi je ne pense pas que vous le deviez fai-
re. De plus route la ville se revolteroit
contre vous. Ils avoient bien dessein de ne
vous pas laisser entrer vous-même, & n'y
auroient jamais consenti, si je ne leur
eusse dit qu'il falloit un ordre du Roy,
qu'autrement ils ne pouvoient pas vous re-
fuser la porte; & ainsi ils ne manqueront
pas de vous dire, que puisque vous n'avez
point d'ordre du Roy, que vous ne pou-
vez pas l'empêcher d'entrer. Comment
ferez-vous, me dit-il, quand il sera en-
tré? Je luy répondis, Monsieur, je luy
donnerai une garde de cent hommes, com-
me vous en avez une, & ainsi j'aurai tou-
jours le tiers des soldats en armes. Je me
mettrai en haye quand il entrera, & quand
il sortira le tambour appellera; mais il ne
battra pas aux champs comme pour vous,

attendu que cela n'est dû qu'aux Maréchaux de France, d'autant qu'ils sont Généraux nés, dès qu'ils sont créez Maréchaux. Il aura aussi Capitaine, Lieutenant & Enseigne comme vous en avez. Il me dit de faire comme je l'entendrois, mais qu'assurément il gâteroit tout lorsqu'il seroit dans la ville. Quand les habitans, qui avoient demandé Monsieur de Montbazon, sçûrent qu'il revenoit, & qu'on cherchoit un logis pour luy, pas un d'eux ne le voulut loger. Je rencontrai les Echevins, qui me dirent qu'ils ne pouvoient trouver de logis pour Monsieur de Montbazon. Je leur dis, que ne le logez-vous au château. Nous y avons bien songé, me répondirent-ils, mais nous n'avons point de meubles. J'en ai, leur dis-je, & je luy meublerai deux chambres si vous voulez. Ils me prirent au mot, & témoignèrent en être bien-aises. La vérité est que j'en étois plus aise qu'eux, d'autant qu'étant logé dans le château, j'y mettrois une garde de cent hommes, ainsi j'étois maître du château & du Gouverneur de la Province. J'appréhendois ce château, parce qu'il y avoit deux fausses portes, par où l'on pouvoit faire entrer des gens. Monsieur de Montbazon arriva dans le temps le plus froid qu'il eût fait de toute cette année-là, il étoit accompagné de Monsieur Lailhiere Grimaut, je l'attendis au château, où il fut descendre. Il se coucha dès aussi-tôt qu'il fut arrivé, Monsieur le Ma-

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 351
réchal d'Estrées le vint voir ensuite, & ils
s'entretinrent une demi-heure durant de-
vant tout le monde. Monsieur de Mont-
bazon luy dit, la verité est que vous n'ê-
tes pas meilleur serviteur du Roy que
moy, mais j'avouë que vous êtes plus fin.
Huit jours après son arrivée, il reçût un
ordre de sa Majesté, qui luy commandoit
de sortir de Soissons, & de s'en retourner
à Rochefort. Il reçût la lettre à deux heu-
res après midi, il avoit renvoyé son caros-
se & ses chevaux à Paris; c'est pourquoi
il me demanda le mien, parce qu'il vou-
loit partir sur l'heure. Il s'étoit fait arra-
cher ce jour-là une dent, & en avoit le vi-
sage fort enflé. Je luy dis, Monsieur, je
ne puis vous prêter mon carosse ni mes
chevaux que pour demain, parce qu'ils
sont en ma maison, à une lieuë d'ici, où
je vai les envoyer querir; vous ne sçau-
riez aller à plus d'une lieuë, & demain ils
vous meneront à Nantueil. Il me dit, ce
qui me presse de partir, c'est que la Reli-
gieuse (il appelloit ainsi Madame sa fem-
me) m'écrit que je recevrai une lettre du
Roy, par laquelle il me mande que j'aye
à sortir de Soissons, mais que je n'en fasse
rien, parce qu'elle m'en envoïra une au-
tre, par laquelle sa Majesté m'ordonnera
de n'en pas sortir; mais comme je n'ai ja-
mais manqué d'obeïr aux ordres du Roy,
si-tôt que je les ai reçûs, je serois fâché
que l'ordre de demeurer m'arrivât aupara-
vant que d'être sorti. S'il en vient un, je
le

le rencontrerai en chemin , & je reviendrai : pensez que vous ne me refuserez pas les portes. Je luy dis que non , & qu'il seroit toujours le tres-bien venu par tout où j'aurois du pouvoir. Il partit le lendemain dans mon carosse , & s'en alla à Paris. Monsieur Sanguin eut aussi ordre de sortir de Soissons , ce qu'il fit.

J'avois oublié de dire que j'allois tous les jours au château prendre l'ordre de Monsieur de Montbazou , & qu'il me prioit de luy lever la garde de son logis ; qu'il ne vouloit pas être gardé ; & que s'il en avoit besoin , les habitans s'offroient pour cela. Je luy dis , Monsieur , les gens de guerre ne souffrent point que les Gouverneurs ni les Generaux d'armées soient gardez par d'autres que par eux , & si nous ne vous gardions pas , vous ne commanderiez point ; c'est la marque du commandement. Mais , me dit-il , le Maréchal d'Estrées ne commande pas ici , & si vous le gardez ; c'est , Monsieur , luy répondis-je , parce qu'il est Maréchal de France , & partant General d'Armée ; & l'on luy fait même une ceremonie plus qu'à vous , qui est qu'on bat aux champs quand il entre , & sort de son logis. Monsieur le Maréchal d'Estrées demeura seul Commandant dans la Province de Picardie & de Soissons. Il voulut assieger Coucy , & pour cet effet il prit des hommes commandez du Regiment de Piedmont , & son Regiment. Monsieur de Manikan Gouverneur de la

Fere, y fit mener deux pieces de canon qui battirent la ville. Le siege dura sept ou huit jours, dans lequel temps la ville fut prise, & la basse-court du château, lequel est plus fort du côté de cette basse-court que de pas un autre. Monsieur de Montbazon pria Monsieur le Duc de Lorraine de vouloir secourir Coucy. Il le luy accorda, & Monsieur le Comte de Ligneville y vint. Monsieur le Maréchal d'Estrées étoit lors de retour à Soissons. Monsieur de Ligneville entra par une fausse porte du château, tailla en pieces ce qui étoit dans les tranchées de la basse-court, & après se rendit maître de la ville. Comme il eut secouru le château, il dit à Monsieur le Marquis de Cœuvres, Monsieur, vous êtes Gouverneur de Laon, vous y retournerez avec les troupes que vous y voudrez mener. Vous Monsieur de Manikan, vous retournerez à la Fere; & vous autres Messieurs de Piedmont, qui êtes de la garnison de Soissons, vous y retournerez aussi; & pour vous Monsieur Hebert, vous demeurerez dans le château comme vous faisiez auparavant. Manikan dit, mes deux pieces de canon, que deviendront-elles? Il fit promettre à Monsieur Hebert de les laisser retirer de la batterie le lendemain ou dès le même jour, si l'on trouvoit des chevaux pour les mener à la Fere; ce qui fut fait ainsi: & pour la sureté de tous les traitez qu'ils avoient faits, Vilars Capitaine du Regiment de Piedmont, fut ame-

amené par Monsieur de Ligneville pour ôtage. Nous perdîmes dans ce siege-là du seul Regiment de Piedmont, quarante-cinq soldats, Soret Capitaine, un Lieutenant & un Enseigne y furent blesez. Stoup Capitaine des gardes Suisses, reçût une blessure, de laquelle il mourut. Au retour du Roy, Monsieur le Maréchal me fit aller à Coucy de la part de sa Majesté, pour traiter avec Monsieur Hebert pour sortir de cette place. Je fis l'accommodement, il en sortit moyennant cent cinquante mille livres, dont six-vingts mille luy furent payées comptant, & trente mille à prendre sur les villages dépendans du Gouvernement & Sujets au guet de Coucy.

Après le siege de Coucy, je fus à Paris, le Regiment eut ordre de venir aux environs, & nous fûmes en trois ou quatre quartiers, à Houdan, à Monfort-l'Amaury & à Rozoy. Etant à Paris chez la Reine, Monsieur de Befançon me tira à part, & me dit qu'il me vouloit parler. En luy demandant ce qu'il me vouloit dire, il me répondit qu'il vouloit sçavoir si je ne reconnoissois pas Monsieur le Duc d'Orleans pour le Lieutenant General de l'Etat & Couronne de France. Je luy dis, que je sçavois bien qu'à la mort du feu Roy son frere, on luy avoit donné cette Charge, mais que son mal étoit qu'il n'avoit pas fait la fonction. Il la veut faire à present, me dit-il, & j'ai ordre de vous demander si vous & vôtre Regiment ne luy obéi-

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 355
obeïrez pas quand il vous commandera.
Je luy repartis, que j'avois bien du déplai-
sir de luy dire, que puisqu'il étoit brouil-
lé avec la Reine qui étoit Regente, qu'af-
surément nous ne luy obeïrions point, à
moins qu'elle ne nous le commandât. Il
me repartit que je ne pouvois pas refuser
d'obeïr à un Lieutenant General de l'Estat
& de la Couronne de France. Je luy dis
que si Monsieur eût commandé dès le jour
qu'il avoit été mis en charge, il n'y avoit
pas de doute que moy, tous ceux du Re-
giment, & tous les autres vieux Corps,
luy auroient obeï tres-volontiers, mais
qu'à cette heure nous ne luy obeïrions pas.
Il me répondit que tous les autres n'é-
toient pas de mon même avis. Je luy re-
partis que tous ceux de Piedmont en fe-
roient, & ne feroient sur ce sujet-là, que
ce que je leur dirois. Tous vos Mestres
de camp, me dit-il, ne sont pas de vôtre
sentiment. Cela ne nous importe, luy
dis-je, mais vous trouverez peu de Capi-
taines dans les vieux Corps qui luy veuil-
lent obeïr. Il me repliqua que tous nos
quartiers étoient separez, & qu'ainsi je ne
pouvois répondre que du mien. Il y a
long-temps que j'ay prévû cela, luy dis-
je. C'étoit une chose tres-veritable, ayant
écrit à tous ceux qui commandoient dans
leurs quartiers, que quelque ordre qui
leur vint, s'il n'étoit signé de Monsieur le
Tellier, ou de quelqu'autre Secretaire
d'Estat, qu'ils ne l'exécutassent pas, &
qu'ils

356 LES MEMOIRES 1651.
qu'ils n'obeïssent point. Vous fâcherez
Monsieur le Duc d'Orleans, me dit-il, il
vous fera sauter les fenêtres du Luxem-
bourg. Je luy répondis que j'en aurois le
plaisir, & que je me trouverois dès le len-
demain à son lever. Je ne manquai pas d'y
aller; & si-tôt que je fus entré dans la
chambre de son Altesse, Monsieur s'en
vint à moy, en me disant: Comment te
portes-tu vieux diable? Je luy répondis,
à vôtre tres-humble service, Monsieur,
après quoi il s'appuya sur mon bras, sor-
tit de sa chambre, & s'en alla à celle de
Madame. Je m'arrêtai à la porte quand il
y entra, & l'attendis. En sortant il s'ap-
puya encore sur mon bras. Je luy dis, je
suis mieux traité de vôtre Altesse que je ne
croyois: quand je suis entré dans la court
du Luxembourg, j'ai regardé la hauteur
des fenêtres; cela m'épouvantoit, sur ce
que m'avoit dit Monsieur de Besançon,
lequel m'ayant demandé si je ne vous o-
beïrois pas en qualité de Lieutenant Gene-
ral de l'Estat, je luy avois répondu que je
n'avois pas vû faire à vôtre Altesse Roya-
le cette Charge-là, & que je sçavois qu'elle
l'avoit eüe incontinent après la mort du
feu Roy son frere; que si elle l'eût pris dès
le commencement qu'elle luy fut donnée,
qu'on luy auroit obeï; que je le priois de
ne pas trouver mauvais si je ne luy obeïf-
sois pas, que son Altesse sçavoit bien les
obligations que j'avois au défunt Roy, &
la confiance qu'il avoit en moi; qu'il n'y
avoit

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 357
avoit pas d'apparence d'abandonner le
Roy son fils, duquel j'étois né sujet, &
avois l'honneur d'être Lieutenant Colo-
nel d'un de ses vieux Regimens; qu'il fal-
loit qu'il fût persuadé, que ni moi ni pas
un de Piedmont, ne prendroient parti
contre sa Majesté, & que j'étois assuré
qu'il en trouveroit fort peu dans les autres
Regimens qui le voulussent faire. Il me
dit, quand on m'a parlé des vieux Regi-
mens, j'ai toujours dit qu'il y en auroit
peu qui quitteroient. Je luy repartis que
son Altesse pouvoit être assurée, que con-
tre tout autre que le Roy & la Reine Re-
gente, il n'y auroit pas un seul homme
des vieux Regimens qui ne la servît de fort
bon cœur. Il me fit l'honneur de me ré-
pondre qu'il croyoit ce que je luy disois.
Je le suppliai tres-humblement de n'être
point fâché si nous demeurions dans nôtre
devoir en servant le Roy. Il me dit qu'il
ne le trouvoit pas mauvais, & qu'il en é-
toit bien-aîsé. Je retournai au Louvre, où
je trouvai Monsieur de Besançon, à qui je
racontai l'entretien que j'avois eu avec
Monsieur. Huit jours après la Reine ap-
prit ce que j'avois dit à Monsieur le Duc
d'Orleans; elle fit commander à tous les
Officiers des vieux Regimens, qui étoient
à Paris, Lieutenans Colonels ou Capitai-
nes, qu'ils se rendissent le Jeudy à trois-
heures après midi au Palais Cardinal, où
la Reine logeoit en ce temps là. Nous nous
y trouvâmes, & je me vis là le premier
Lieu-

358 LES MEMOIRES 1651.
Lieutenant Colonel , d'autant que celuy de
Picardie n'y étoit pas , & que Piedmont
avoit le semestre au-dessus des autres.
Monsieur de Manikan nous vint recevoir
au pied des degrez du Palais , & nous con-
duisit en haut , où Monsieur de Guitault
Capitaine des Gardes de la Reine , nous
reçût sur le perron du grand escalier , a-
vant que d'entrer dans la sale des Gardes ,
& nous mena dans la chambre de la Reine ,
où elle étoit assise sur un fauteuil , & le
Roy avec elle. La Reine se leva quand
nous entrâmes ; & nous étant approchez
d'elle , nous dit qu'elle sçavoit avec quelle
affection nous servions le Roy , que nous
avions été fort fermes à résister à tous ceux
qui nous avoient voulu tirer de son servi-
ce ; & me dit à moi : Puysegur , je sçai
tout ce que vous avez dit à Monsieur le
Duc d'Orleans. Ce que j'ai à vous dire ,
est que je vous prie , & tous vous autres
Officiers des vieux Regimens , de conti-
nuer à bien servir le Roy. Je vous promets ,
(en mettant la main sur la tête du Roy)
qui étoit entre ses jambes , que je le nou-
rirai d'une façon que quand il sera grand ,
il reconnoîtra vos services. Presentement
les affaires ne sont pas en état de vous don-
ner de grandes recompenses , vous voyez
presque tout le Royaume revolté , & nous
n'en pouvons sortir que par les services ,
que je suis assuré que vous rendrez au
Roy. Je vous prie encore un coup de les
continuer. Je luy répondis , Madame ,
vô-

vôtre Majesté se peut assurer que pas un des vieux Regimens ne manquera de servir le Roy comme il doit ; nous aurons patience que les affaires soient en un autre état qu'elles ne sont , pour attendre ses bienfaits. Ce n'est pas tant l'espoir de la recompense qui nous oblige à demeurer à son service , que l'honneur que nous recevons d'être nez ses sujets , & d'être Officiers dans les vieux Corps ; après quoi nous nous retirâmes. Pouillac Capitaine de Picardie , étoit à ma main gauche. Huit jours après on dansa un ballet ; & quand on l'eut dansé trois ou quatre fois , tant pour la Cour que pour d'autres, Monsieur le Cardinal fit avertir tous les Capitaines d'infanterie qui étoient à Paris , de se trouver un certain Dimanche au Palais Royal , où l'on danseroit le ballet seulement pour eux , & que nous y entrerions sans peine.

Dans le temps que Monsieur de Nemours passa la Seine sur le pont de Mantres , le Regiment de Piedmont étoit en garnison à Soissons. Monsieur le Marquis de la Boulaye se détacha avec quelques troupes de l'Armée des ennemis , qui étoient du côté de Chauny , & vint aux portes de Soissons jusques à saint Medard , où il poussa quelques Bourgeois qui étoient sortis , & leur cria de jeter Monsieur le Maréchal d'Estrées par-dessus les murailles , & de luy ouvrir les portes. Il ne fut point obéi. Il se retira à l'Armée qui étoit

360 LES MEMOIRS 1651.
étoit à Chauny , où Monsieur d'Elbœuf
s'étoit jetté avec douze-cens chevaux.
Deux jours auparavant que les ennemis y
arrivassent , il m'avoit envoyé un de ses
Gardes , & m'avoit même écrit une let-
tre , par laquelle il me prioit de l'aller
trouver à Noyon , & m'en pressoit fort.
Je voulois bien y aller ; mais comme j'é-
tois en garnison dans Soissons , & que
Monsieur le Maréchal d'Estrées y comman-
doit , je n'y pouvois aller sans son congé ;
qui bien loin de me le donner , me défen-
dit d'y aller. Avant que Monsieur d'El-
bœuf entrât dans Chauny , Monsieur le
Maréchal d'Estrées y avoit envoyé deux
cens hommes du Regiment de Piedmont ,
qui furent pris prisonniers de guerre , aussi
bien que toute la cavalerie que Monsieur
d'Elbœuf y avoit fait entrer par l'avis de
Monsieur de Manikan , qui s'y jetta aussi-
bien que luy ; mais par la capitulation
qu'ils firent , pas un des Officiers Gene-
raux ne fut fait prisonnier de guerre ni dé-
monté ; & si les ennemis eussent été à la
Fere , au lieu d'aller à Chauny , ils l'au-
roient facilement prise.

L'Armée des Princes qui se retiroit
d'auprès de Villeneuve , après que celle de
Monsieur de Turenne se fut retirée vers
Crespy , & delà à Compiègne , passa à la
Ferté Milon , & de là à Hartenne , di-
stant d'une lieuë & demie de Soissons , &
s'en alla vers Brayne & Neuf-Chastel. Si
elle fut venuë à Soissons , elle l'auroit pris,
avec

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 361
avec Monsieur le Maréchal d'Estrées & le
Regiment de Piedmont, parce qu'il n'y
avoit point de vivres dedans, à cause que
les Bourgeois ne font jamais de provisions
de farines, & que les moulins sont hors
de la ville, dans laquelle il n'y en a qu'un,
qui ne sçauroit moudre un muid & demi
de bled par jour. Il n'y avoit point de mu-
nitions de guerre, ni pas un canon mon-
té. Monsieur le Maréchal d'Estrées dé-
pêcha un courier à Monsieur de Turenne
qui étoit à Compiègne, pour avoir des
troupes. Il luy envoya le Regiment d'Her-
bouville, & luy manda qu'il fit du mieux
qu'il luy seroit possible; & que si l'on l'as-
siegeoit, il ne le pourroit secourir qu'à
grand peine. Comme les ennemis eurent
passé la riviere d'Aisne, le Maréchal d'E-
strées apprehenda qu'on n'assiégeât Laon,
& me commanda de m'aller jeter dedans
avec le Regiment de Piedmont. Je partis
le soir à six heures, & passai la riviere de
Lette au pont à Courson, pour m'ache-
miner de là à Mons en Laonnois, laissant
le grand chemin, dans lequel je craignois
que l'on ne m'eût dressé quelque embusca-
de. J'envoyai un Sergent avec vingt hom-
mes & trois tambours, qui battoient l'un
après l'autre, & qui marcherent jusques
par-delà le Fruty; & pour lors ils cesse-
rent de battre, & se jetterent dans la va-
lée, pour rejoindre le Regiment qui pas-
soit à Anisy. Arrivant à Laon, & étant
sur le haut de la montagne, je vis les feux

362 LES MEMOIRES 1651.
du camp des ennemis , & fis battre les
tambours. Ceux de Laon faisoient si mau-
vaise garde, que personne ne demandoit
qui va là. Je fis une partie du tour de la
ville. En marchant du côté de l'Abbaye de
saint Vincent , un nommé des Mesanges ,
qui avoit été Major de Vidame , ouvrit la
fenêtre de son logis , qui regardoit du cô-
té où nous cheminions. Il me demanda ,
quels tambours sont-ce-là qui battent ? Je
luy dis que c'étoit le Regiment de Pied-
mont , que Monsieur le Maréchal d'E-
strées m'avoit commandé de faire entrer
dans Laon , crainte que les ennemis ne l'as-
siegeassent ; & que je le priois d'en avertir
Monsieur de Malhortye Lieutenant de
Roy , & le Prévôt de la ville. Ce dernier
vint aussi-tôt dessus les remparts parler à
moy , & me dit que si je voulois entrer a-
vec une partie des Officiers , il me laisse-
roit entrer ; mais que pour le Regiment ,
il n'entreroit pas qu'il ne fût jour. Il fit en-
trer deux Officiers pour travailler aux lo-
gemens , & pour nous faire apprêter à
manger à la Hure. Le jour étant venu , on
nous ouvrit la porte , & nous entrâmes
dans la ville. Je mis le Regiment en ba-
taille devant l'Evêché ; & dans l'apprehen-
sion où j'étois que les ennemis ne vinssent
à Laon , je fis promptement déjeûner un
Tambour , auquel je donnai un passeport
pour aller à l'Armée des ennemis recla-
mer six soldats de Piedmont , que je di-
sois avoir perdu en me jettant dans Laon ,
trois

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 363
trois soldats d'Herbouville , cinq ou six
Suisses , & deux cavaliers. Quand le Tam-
bour arriva , le Conseil de guerre étoit as-
semblé. Monsieur le Prince les vouloit
faire venir à Laon , mais les Espagnols
n'en avoient pas envie ; on leur mena ce
Tambour. Monsieur le Prince dit qu'il le
connoîtroit bien ; & si-tôt qu'il le vit , il
dit qu'il étoit du Regiment de Piedmont.
Monsieur , luy dit le Tambour , je viens
pour reclamer des soldats de Piedmont ,
du Regiment d'Herbouville , & des Suif-
ses , qu'on croit avoir été pris cette nuit
par vôtre Armée en venant à Laon : c'est
Monsieur de Puysegur , nôtre Lieutenant
Colonel , qui commandoit ces gens-là ,
& qui m'a donné ce passeport qui est écrit
& signé de sa main. Monsieur le Prince le
lût , & dit qu'il étoit vrai qu'il étoit signé
de ma main. Là-dessus les ennemis réso-
lurent de partir , & d'aller assiéger Rhe-
tel. Ils y allerent , & le prirent. Monsieur
le Prince mit Persan pour y commander
avec son Regiment & les Cravates. Il prit
aussi Château-Porcien , où il mit du Buif-
son ; ensuite il voulut prendre les quartiers
d'hiver en Lorraine , mais il en fut empê-
ché par les troupes du Roy , qui reprirent
Bar & Ligny.

Nôtre Armée revint assiéger Château-
Portien , le Regiment de Piedmont avoit
eu ordre d'y venir , & étoit la nuit en gar-
de à la tranchée. Il y avoit déjà deux jours
que la place tenoit , & l'on avoit commen-

364 LES MEMOIRES 1651.
cé une mine du côté de la ville pour aller
sous le château. La verité est qu'on avoit
fait une galerie de trois toises & demie,
& fort basse. Je fis faire la chamade le ma-
tin, pour demander à parler à Monsieur
le Gouverneur, & sçavoir de luy s'il ne
vouloit pas se rendre. Il avoit dans sa pla-
ce environ trois-cens Walons, & deux-
cens François. La chamade étant battuë,
Monsieur du Buiffon me vint parler. Je
luy dis que Monsieur d'Aumont, qui com-
mandoit la tranchée, sçachant qu'il étoit
parent de Madame sa femme, étoit bien-
aise de ne le pas perdre, & que les mines
étoient faites, & qu'au plus tard on les
feroit jouër le soir. Il me répondit qu'il
n'apprehendoit pas cela, & que les mines
ne pouvoient pas être si-tôt prêtes. Je luy
dis qu'il n'avoit qu'à envoyer un ou deux
Officiers de la garnison, qu'on les feroit
entrer dans les mines, & qu'ils luy en di-
roient la verité. Il y consentit, & en en-
voya deux, qui étoient de grands hom-
mes; & comme la mine étoit fort basse,
ils crurent avoir long-temps marché, par-
ce qu'il falloit se traîner. Ils ressortirent,
& furent trouver Monsieur du Buiffon,
qui dit qu'il se rendroit, à condition qu'on
luy permît d'envoyer avertir Monsieur le
Prince, que s'il ne le venoit secourir dans
deux fois vingt-quatre heures, il rendroit
la place. Monsieur d'Elbœuf qui comman-
doit du côté de nôtre attaque, me dépê-
cha vers Monsieur le Cardinal, pour que
je

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 365
je scûsse de luy s'il vouloit accepter cette condition. J'y fus, & il me dit que non, & qu'il les feroit sauter dès le lendemain matin au plus tard. Lorsque je luy parlai, c'étoit à huit heures, je luy dis, Monsieur, par les mines que vous faites, vous ne les sçauriez faire sauter de plus de six semaines d'ici. Il me répondit, pourquoi dites-vous cela? l'Abbé de Drouët, qui en vient, dit qu'assurément elles sont sous la muraille du château. Je luy repar-tis, Monsieur, le château est reculé sur la hauteur de prés de cent pas, du côté par lequel vous l'attaquez; & la chose est tellement en talus, qu'il vous faudroit plus de cent toises de galerie pour aller jusques sous la muraille du château, qui est bâti sur de la pierre; & que quand vous pous-siez une toise dans terre, cela ne revient pas en haut à un demi-pied. Vous en ferez ce qu'il vous plaira. Il ne se voulut point rendre à mes raisons, & le soir à huit heures il envoya un Garde à Monsieur d'Elbœuf, avec un billet, portant qu'il m'y fit aller; mais que je fisse en sorte que les douze heures qui étoient passées, fus-sent précomptées dans le temps qu'il de-mandoit de deux fois vingt-quatre heures; & que si je ne pouvois pas les faire venir a ce point-là, que je leur accordasse les quarante-huit heures. Je fus au château, je disputai long-temps les douze heures, mais je n'en pûs pas venir à bout, je leur accordai tout le temps qu'ils avoient de-

366 LES MEMOIRES 1651.
mandé pour avertir Monsieur le Prince,
& qu'ils sortiroient avec Armes & baga-
ges, & seroient conduits à l'Armée où
étoit son Altesse. Je fis mettre encore dans
la capitulation, que quelque secours qui
leur pût venir dans les deux fois vingt-
quatre heures, à moins que l'Armée ne
fût chassée, & obligée de passer la riviere,
ladite capitulation tiendroit; & que de
plus, pendant tout le temps qu'on se bat-
troit, ils ne pourroient faire aucun acte
d'hostilité sur les troupes du Roy, ny se
servir de canon ny de mousquets. La rai-
son pourquoi je mettois cette clause dans la
capitulation, est que Château-Portien é-
toit sur un haut du côté que les ennemis
le pouvoient secourir, & que nous ne
pouvions jamais mieux nous mettre en
bataille que sur cette hauteur-là, qui n'est
qu'à trois-cens pas de la place; & telle-
ment avantageuse pour ceux qui y sont
postez, qu'un homme qui en auroit six
mille en bataille en ce lieu-là, en pour-
roit attendre aisément douze mille. Je
portai la capitulation à Monsieur le Cardi-
nal pour la faire signer. Il me demanda
pourquoi j'y avois mis cette clause. Je luy
répondis, parce que cela étoit avantageux;
& qu'étant postez-là, les ennemis ne nous
en pourroient chasser. Le frere de du Buif-
son, partit du camp avec un Trompette
de Monsieur d'Elbœuf qui le mena à l'Ar-
mée, qui n'étoit postée qu'à trois lieues
de là. Il la trouva rangée en bataille hors
du

1651. DE M. DE PUYSEGUR. 367
du quartier, pour venir secourir Château-
Portien. Monsieur le Prince le voyant, luy
dit: La place est-elle renduë, que je vous
vois ici? Monsieur, luy répondit-il, elle
a capitulé, mais elle a deux fois vingt-
quatre heures de temps pour attendre du
secours. Monsieur le Prince repartit, il
ne nous en faut pas tant, nous y allons
marcher. Avez-vous vôtre capitulation?
Oüy, Monsieur, dit-il, nous l'avons, &
la luy montra. Monsieur le Prince la lût;
& comme il vit cette clause, de ne faire
aucun acte d'hostilité pendant les deux
fois vingt-quatre heures: N'apellez-vous
pas cela être bien rendu, que d'avoir mis
cette clause-là; cela m'ôte le moyen de
vous pouvoir secourir, parce que l'Ar-
mée se mettra en bataille tout auprès du
château, & nous ne la pourrons pas chas-
ser de là. Qui est celuy qui a fait la capi-
tulation? C'est Monsieur de Puysegur.
Cet homme-là, dit Monsieur le Prince,
en se fâchant, est plus habile que vous &
que vôtre frere. Allez, sortez de devant
moi, que je ne vous voye jamais ni vous ni
vôtre frere. Monsieur le Prince partit a-
vec l'Armée, & au lieu de venir à Châ-
teau-Portien, il s'en retourna du côté de
Flandres. Ce jour-là nôtre Armée, qui
avoit eu avis que les ennemis vouloient
marcher pour venir secourir la place, se
disposa de se mettre en bataille; & depuis
neuf heures du matin jusques à trois-heu-
res après midi, elle ne fit que roder sans

368 LES MEMOIRES 1652.
s'y pouvoir jamais mettre , quoi que je leur
criasse , que le poste le plus avantageux
étoit de se camper auprès du château , &
que le château ne tireroit pas sur eux. Ils
ne s'y voulurent pas mettre , c'est pour-
quoi ils ne pûrent trouver pas un lieu , où
les ennemis n'eussent eu en venant toutes
les hauteurs pour eux. Dieu permit nean-
moins qu'ils s'en retournerent , sans quoi
ils nous auroient fait sans doute beaucoup
de peine , quoique son Eminence fût pre-
sente ; disant qu'il ne se méloit point de
commander , mais il faisoit seulement le
Maréchal des logis à la queue d'une de ses
Compagnies de cavalerie , & disoit tou-
jours , *Sare , sare*. Après cela ils eurent
nouvelles que les ennemis s'en alloient en
Flandres , & nos troupes retournerent dans
leur quartier. Le lendemain la place se ren-
dit , & ils furent conduits à l'Armée sui-
vant leur capitulation. Du Buïsson se re-
tira après y avoir conduit ses troupes.

L'Année suivante les Armées de Mes-
sieurs de Turenne & de la Ferté , vin-
rent à Rhetel pour l'assiéger ; & la nuit
d'après qu'on y fut arrivé , je leur propo-
sai d'en faire attaquer les dehors. Ils en fi-
rent d'abord quelque difficulté , alleguant
que cela n'étoit pas si aisé que je le croyois ;
que ces dehors étoient des terrasses fort
élevées , & qu'on avoit peine à y mon-
ter. Je leur dis que cette élévation-là
nous étoit plus avantageuse pour l'at-
ta-

1652. DE M. DE PUYSEUR. 369.
taquer; que quand on en feroit appro-
ché, ils ne pourroient tirer sur personne,
d'autant qu'elles n'étoient pas faites en
glaisis; & que pour les défendre, il fal-
loit qu'ils se montrassent, & que ceux
d'en bas les pouvoient tirer, ce qui les fit
résoudre de les attaquer. Monsieur de Tu-
renne détacha mille mousquetaires de son
Armée, outre ceux de la garde de la tran-
chée. Monsieur de la Ferté en voulut faire
autant. Je le priai de me laisser faire cer-
te attaque avec le Regiment de Piedmont,
qui devoit entrer en garde cette nuit-là;
il avoit peine à me l'accorder. A la fin il
me le permit. Nous allâmes entrer en gar-
de, & nous attaquâmes ces dehors.
Dans celui que Piedmont attaqua, il y
avoit cent cinquante hommes de Persan
que nous forçâmes, & nous logeâmes
dans le haut du bastion. Ceux de l'atta-
que de Monsieur de Turenne, ne purent
pas emporter leur bastion si-tôt, ils se
vinrent mettre de nôtre côté, & allerent
le long de la berne à leur attaque, où ils
se logerent aussi. Nous mîmes de nôtre
côté deux pieces de canon en batterie, &
le matin on les tira, & l'on envoya som-
mer Monsieur de Persan de se rendre. Il
ne le voulut pas faire. Le lendemain il
fit sortir le Lieutenant Colonel de son Re-
giment, pour demander composition.
J'opiniâtrai fort pour le faire prisonnier de
guerre, luy & toutes ses troupes; disant
que c'étoit beaucoup faire que de prendre

370 LES MÉMOIRES 1652.
le Regiment des Cravates prisonnier de guerre, & les démonter; que cela nous donneroit plus de repos durant la campagne. Comme Monsieur de la Ferté vit que je le pressois, il me dit que j'avois raison, que l'on les pourroit bien faire prisonniers de guerre; mais qu'il le falloit considerer comme neveu du College, voulant dire qu'il étoit neveu de Monsieur le Maréchal de l'Hôpital; & de plus, me dit-il, il est des amis de Monsieur de Turenne & le mien. Je luy repliquai, Monsieur, commandant les troupes du Roy, comme vous faites, vous ne devez considerer ni ami ni neveu du College. Ils le laisserent sortir avec armes & bagages, tout de même que s'il eut été dans une bonne place.

Ensuite l'Armée vint vers la Chartreuse du Val saint Pierre, où le Roy la vint voir, & la fit aussi-tôt repartir pour aller à Riblemont, où sa Majesté se logea. L'Armée de Monsieur de Turenne étoit dans un petit village tout auprès, & son camp s'étendoit jusques à Riblemont. Il avoit laissé Origuy pour le logement de Monsieur de la Ferté, qui faisoit l'arriere-garde. Ce General ayant beaucoup de consideration pour Madame d'Origny, alla loger, quoi qu'il fût fort tard, à Cery-Maizieres, qui est à un quart de lieuë par-delà Riblemont. Le jour d'après que nous fûmes arrivez, j'allai au lever de Monsieur de la Ferté, qui me dit qu'on luy venoit

noit d'apporter une lettre du Roy pour recevoir un Lieutenant General dans son Armée qui se nommoit sainte Maure. Je luy dis, Monsieur, cela est étrange qu'on n'en prenne point dans l'infanterie; pourquoy ne pas prendre Monsieur le Comte d'Estrées, qui a été Mestre de camp d'un vieux Regiment, & qui est presentement Maréchal de camp? Le feu Roy n'en usoit pas de même, il prenoit des Maréchaux de camp, & des Officiers d'Armée dans les vieux Regimens. Je luy dis de plus, que si le Roy écoutoit les gens, en verité je luy en parlerois. Il me dit que je ferois fort bien, & qu'il me le conseilloit. Je luy répondis que je m'en allois sçavoir de ce pas si le Roy étoit levé, & que je luy parlerois si je pouvois. Quand j'y arrivai, il ne l'étoit pas encore; & comme j'attendois qu'il le fût, Monsieur de la Ferté monta à cheval, & arriva quasi aussitôt que moy à Riblemont. Il alla chez Monsieur le Cardinal, qui luy demanda des nouvelles, & ce que l'on disoit dans l'Armée. Monsieur, luy dit-il, l'infanterie est en rumeur de ce que vous ne prenez point d'Officiers Generaux parmi eux. Ils disent que s'il y a quelque occasion dangereuse, ce sont eux qui l'essuient, & qu'on ne leur donne aucune charge honorable; & que si l'on prend un Lieutenant General, on le prend toujours dans la cavalerie, que le feu Roy ne faisoit pas de même, & qu'il les prenoit dans l'infan-

terie. Hé, dit-il, qui est-ce qui dit cela ? C'est Puysegur, il est même venu icy pour en parler au Roy. Il dit aussi-tôt à Monsieur de la Ferté qu'il allât me chercher chez le Roy, & me faire défenses d'en parler à sa Majesté, mais bien de le venir trouver. Monsieur de la Ferté vint chez le Roy, & me dit, nôtre homme à peur. Je luy demandai, qui ? Le Cardinal, dit-il, va-r'en le trouver, il te demande. Je fus chez luy, j'entrai dans l'anti-chambre, on avoit mis une tapisserie en cloison, qui faisoit une separation de la moitié de la chambre : & comme j'y fus entrée, Monsieur le Cardinal m'entendit parler, & m'appella. J'ouvris la tapisserie, & entrai dans la chambre, où il n'y avoit que Monsieur le Tellier avec luy. Il me dit, Puysegur, je viens d'apprendre par Monsieur de la Ferté que vous mettiez l'Armée en rumeur, prenez garde à ce que vous faites, le Roy est ici present, & je sçai bien que vous avez du credit dans l'Armée. Je luy dis, vous me surprenez bien de me parler de la sorte, je ne suis pas homme à mettre une Armée en rumeur, soit que le Roy soit present, ou qu'il n'y soit pas. Il est vrai que j'y ai quelque credit, & il a bien servi au Roy, de ce que j'y en avois. Je l'ai vûë revoltée sous le commandement de Monsieur d'Aumont, & qui ne vouloit point aller en Flandres, mais se joindre avec ceux de Paris, & obliger le Roy à luy

payer

1652. DE M. DE PUYSEGUR. 373
payer tous les arrerages qui luy pouvoient
être dûs sur le pied de dix montres. Je
leur dis que je ne voulois pas être de ce
parti-là, & que je leur conseillois de ne
rien faire de ce qu'ils me propofoient,
qu'il falloit servir le Roy, que nous y é-
tions obligez par la naissance, étans nez
les sujets, & Officiers dans de vieux Re-
gimens, pour qui le feu Roy avoit eu
tant d'estime & tant d'amitié; & qui avoit
tant de confiance en nous, qu'il dit en
mourant qu'il sçavoit bien que les vieux
Regimens ne manqueroient jamais d'af-
fection & de fidelité pour son fils. Ils me
proposerent d'aller prendre Compiègne,
& de demeurer-là avec les troupes jus-
ques à ce qu'on nous eût satisfait, me disant
qu'ils vouloient que fusse leur General.
Je leur répondis, que je ne voulois pas
un emploi pareil à celuy-là, que je vou-
lois marcher en Flandres, puisque le Roi
le commandoit, qu'ensuite je fis mar-
cher le Regiment de Piedmont, & qu'aus-
si-tôt toute l'Armée suivit; ce qui est bien
éloigné de la faire revolter. Le service
que j'ai rendu en cette rencontre-là, je ne
l'ai rendu que pour la seule consideration
du Roy, & non point pour d'autre. Mon
intention n'a point été en cela de vous ob-
liger, je suis au Roy aussi-bien que vous :
Vous êtes veritablement dans la plus
grande Charge, mais le plus grand hon-
neur que vous ayez, c'est d'être au
Roy aussi-bien que moi. Il me répondit,

apellant Monsieur le Tellier, & luy dit : Voyez, voyez le Tellier, comme il parle à moi ; & mettant le doigt à son front : Moi qui l'ai toujours eu là (il vouloit dire dans sa tête) je songeois à faire quelque chose pour luy. Je luy repartis, Monsieur, si je suis dans vôtre tête, & que vous ayez songé à faire quelque chose pour moi, cela ne m'a point encore paru, & je ne veux avoir d'obligation qu'au Roy seul. Tant que vous serez bien avec sa Majesté, & que vous me commanderez quelque chose pour son service, je vous obeïrai. Là-dessus le Roy entra dans sa chambre. Il luy dit en entrant, Sire, voilà Puysegur, on ne peut pas dire autrement qu'il ne soit un brave homme, un homme fort entendu, & qui à grand credit à l'Armée. Je ne doute pas qu'il ne soit fort serviteur de vôtre Majesté, mais il m'a parlé un peu hautement. Je sortis de la chambre, & descendis en bas. Ceux qui étoient dans l'antichambre, qui n'en étoit séparée que par la rapissierie, avoient ouï tout ce démêlé, & l'avoient été rapporter à Messieurs les Maréchaux d'Aumont & d'Albret, & à Monsieur de Paluan. Comme j'arrivai dans la rue, vis-à-vis des fenêtres de Monsieur le Cardinal, ils me vinrent demander tous ce que je luy avois dit. Je leur dis, si vous luy en disiez autant, vous ne feriez pas tant de bassesses que vous en faites tous. Je fus six mois entiers sans le voir depuis. Il passa.

1652. DE M. DE PUYSEGUR. 375
passa à Soissons, & parla de moi à Monsieur le Maréchal d'Estrées, qui me mena parler à luy. Je me raccommodai avec son Eminence, mais elle s'en est fort bien souvenue, & m'a traité de la façon que font ceux de sa Nation, qui n'oublient jamais rien quand ils croient avoir été offensez.

Ensuite les ennemis s'approcherent de Roye, & le prirent. Les Armées de Messieurs de Turenne & de la Ferté, marcherent vers Peronne, & nous allâmes loger en un village proche Moulins, où nous arrivâmes assez tard. Les ennemis parurent proche le quartier, entre quatre & cinq heures du matin. Nos Armées se retirerent pour aller vers Peronne. En nous retirant, nous trouvâmes un grand fond que nous passâmes. Je dis à Monsieur de Turenne qu'il nous falloit mettre en bataille par-delà ce fond, & faire front aux ennemis, qui n'auroient jamais pû le passer en nôtre presence. Nous avions un bois à nôtre aîle droite, & un ruisseau à nôtre aîle gauche, & ils n'auroient pas pû nous forcer. Monsieur de Turenne y vouloit bien demeurer. Monsieur de la Ferté qui ne le voulut pas, l'emporta, & s'alla mettre en bataille au Mont saint Quentin. Pour y parvenir nous passâmes à Helene. Il y avoit un petit corps que commandoit Monsieur de Beaujeu. J'étois à la tête des Dragons pour les conduire, & les mettre dans le Mont saint
Quen-

Quentin. Monsieur de Beaujeu me demanda où nous allions. Je le luy dis, & que les Armées venoient pour se ranger en bataille. Il me dit qu'il ne branleroit pas, quelques troupes des ennemis qui pussent arriver. Je luy repartis que cette resolution-là étoit fort bonne, mais que je ne me persuadois pas qu'il y pût demeurer long-temps, quand l'Armée seroit passée. Etant au Mont saint Quentin pour y ranger l'Armée en bataille, il ne se trouva point de place pour camper le tiers de celle de Monsieur de la Ferté, parce que le tour de la montagne n'est pas fort grand. Monsieur de Turenne qui se devoit mettre en bataille, où nous finirions, voyant que la place manquoit, tira son Armée par le flanc droit, & passa à travers un fond, remonta sur une hauteur, & conduisit l'aîle droite de son Armée, pour la joindre au ruisseau de Tincourt qui couvroit son aîle droite. Son Armée étant en bataille, il se trouva qu'il n'y avoit pas assez d'espace pour la contenir toute entière. Monsieur de la Ferté demanda qu'il pût mettre sur la première & seconde ligne deux bataillons, & cinq ou six escadrons. Monsieur de Turenne le luy accorda. Quand les deux lignes furent posées, suivant le terrain qu'il y avoit, le reste des deux Armées se mit en bataille, tournant son front & son aîle gauche vers Moulins. Les ennemis n'avoient pas voulu passer dans le fond, duquel

j'ai

1652. DE M. DE PUYSEGUR. 377
j'ai ci-devant parlé; ils coulerent seulement le long de ce fond , & se mirent en bataille en presence de Monsieur de Turenne, Ils avoient un bois à leur aîle droite, & le ruisseau de Tincourt à leur aîle gauche.

L'Armée de Monsieur de Turenne faisoit face à celle des ennemis , & avoit ce ruisseau à son aîle droite , & une ravine à son aîle gauche ; & par-delà la ravine , un village où l'on jetta des mousquetaires dans les hayes. Monsieur de Turenne me fit faire une douzaine de redans à trois-cens pas de la premiere ligne , qui furent faits en moins de deux heures , où l'on mit dans chacun soixante mousquetaires ; de sorte que ni la cavalerie ni l'infanterie des ennemis, ne pouvoit pas passer sans essuyer la mousqueterie de ces redans ; & je croi que cela seul les empêcha de nous combattre. Monsieur le Prince s'avança avec sept ou huit personnes. Un nombre d'officiers de l'Armée des plus apparens le furent voir. On me demanda si je ne voulois pas être de la partie , en me disant que Monsieur le Prince seroit bien-aise de me voir. Je répondis que je souhaitois fort d'avoir cet honneur , & que j'étois autant son serviteur que personne le pouvoit être ; mais que je croirois manquer à mon devoir, si je l'allois voir à la tête de l'Armée ennemie , venant parmi nous , sans avoir parole du General qui commandoit ; & que d'aller voir son Altesse , le pouvoir pren-

prendre, & ne le pas arrêter, ce ne seroit pas trop bien fait; & que si je l'allois voir, je luy conseillerois sans doute de se retirer: Que du temps de Monsieur le Cardinal de Richelieu, des gens qui auroient eu moyen de prendre un homme de l'importance de Monsieur le Prince, à la tête d'une Armée ennemie, & qui ne l'auroient pas fait, auroient mal passé leur temps. Néanmoins la vérité est, que tous ceux de l'Armée l'alloient voir, on mettoit pied à terre, on le saluoit qu'il n'étoit que luy seul, avec son Capitaine des Gardes & son Ecuyer, & ils étoient plus de soixante ou quatre-vingts Officiers des nostres à l'entour de luy. L'Armée des ennemis se retira nuitamment, & marcha à grandes journées droit à Rocroy, qu'ils assiègerent. Nous les suivîmes de près, & voyant que nous ne pouvions pas leur faire lever le siege, nous assiégeâmes Mouzon, & nous employâmes quinze jours à le prendre. Je fis emporter l'ouvrage à corne avec le Regiment de Piedmont. La première nuit que j'arrivai au Regiment qui avoit déjà fait une garde à la tranchée, l'allant visiter pour disposer la garde, je m'avançai bien au delà de la tranchée, où je trouvai un fond pour mettre sept ou huit-cens hommes en bataille, sans être vûs des dehors de la ville, ni même du clocher. J'allai poser ce Regiment droit dans ce fond, qui n'étoit qu'à cinquante pas l'ouvrage à corne,

& à

1652. DE M. DE PUYSEGUR. 379
& à trente du ravelin d'une des portes de la ville. J'envoyai dire à ceux de la tranchée, qu'ils eussent à se retirer du lieu où ils étoient, & que j'étois posté proche le travail des ennemis. Il auroit fallu cinq jours entiers pour venir de ce fond-là par la tranchée. Nous emportâmes l'ouvrage cette même nuit. Trois jours après on gagna le fossé, & le Regiment d'Uxelles avoit voulu faire un logement dans celuy de la ville; & pour cet effet avoit mis une barique contre la muraille. Quand j'arrivai-là, ils me dirent qu'ils avoient un logement dans le fossé, & qu'il y falloit un Sergent avec quinze hommes. J'allai dans ce fossé avec ce Sergent. Les ennemis ne s'étoient pas encore remis sur le rampart ni dans les flancs bas d'une tour qui regardoit sur ce fossé. Je revins dans la tranchée, & laissai-là le Sergent. En moins d'un rien il fut tué, & les quinze soldats aussi; par les flancs bas des deux tours qui flancoient ce fossé. J'y envoyai jusques à soixante ou quatre-vingts hommes, qui furent aussi tous tuez. Je dis à Monsieur le Maréchal de la Ferté, sans doute qu'on a fait boire les soldats qui défendent ce fossé, ils assomment tous ceux que je jette dedans. Laissons passer cette fougue, ils s'endormiront à la pointe du jour, & je vous promets que je ferai loger les mineurs. Ils s'en alla à son quartier tout fâché, de ce que nous ne pouvions pas faire ce logement, en me disant :
Que

Que si les ennemis prenoient Rocroy ; avant que nous eussions pris Mouzon, nous serions contraints de lever le siege. Je luy dis , dès que les mineurs seront logez , la ville ne manquera pas de demander à se rendre ; ce qui arriva. Le jour étant venu, les ennemis ne tirèrent plus tant. Je fis faire un logement , & un trou pour mettre les mineurs à la muraille. Ils firent une chamade à neuf heures , & se rendirent. La chamade fut faite du côté de Monsieur de la Ferté, de quoi ceux de l'Armée de Monsieur de Turenne, qui vouloient qu'elle fût faite du leur , témoignèrent d'être fachez , disant que l'Armée de Monsieur de Turenne étoit la premiere. Les ennemis firent réponse qu'ils ne le sçavoient pas , & qu'ils faisoient battre la chamade du côté qu'ils étoient le plus presséz. Trois jours après la prise de Mouzon, le Chevalier de Montaigu, qui commandoit dans Rocroy, le rendit. L'Armée du Roy fut ensuite assieger Sainte-Menehould , qu'elle prit. Monsieur de la Ferté demouroit à Concesanvoye. On renvoya le Regiment de Piedmont en garnison, & Monsieur de la Ferté alla assieger Bethfort , qu'il prit pendant l'hiver. Le Roy envoya une partie de ses troupes dans le pais de Liege , commandées par Monsieur de Fabert , pour empêcher que les ennemis n'y prissent leurs quartiers d'hiver. Le Roy regla le different qui étoit entre la Marine & les petits vieux Regimens , & fit

1654. DE M. DE PUYSEGUR. 381
fit marcher la Marine la premiere ; ce qui
causa beaucoup de mécontentement aux
autres.

EN l'année 1654. le Roy fut sacré, &
on resolut à Rheims le siege de Stenay,
qui fut commandé par Monsieur de Fa-
bert Gouverneur de Sedan, où sa Majesté
alla. Les Armées de Messieurs de Turen-
ne & de la Ferté, marcherent vers Pe-
ronne. Les ennemis assiegerent Arras,
pour faire diversion du siege de Stenay.
Monsieur le Tellier fut envoyé de la part
du Roy trouver les Generaux, pour les
porter à secourir Arras, & faire tout leur
possible pour cela. Les ennemis y étoient
arrivez le deuxiême de Juiller. Monsieur
de Mondejeu qui n'apprehendoit pas le
siege, avoit fait sortir sa cavalerie, com-
mandée par Monsieur d'Eccancourt, qui
alla joindre Monsieur de Bar, qui avoit
un petit corps pour se jetter dans Arras ou
dans Bethune, si les ennemis venoient
assieger l'une ou l'autre de ces places.
Monsieur de Mondejeu avoit gardé cent
cinquante maîtres dans Arras, & avoit
deux-mille cinq-cens hommes de pied.
Quand il se vit investi, il envoya demander
à Monsieur de Bar sa cavalerie. Messieurs
de Turenne & de la Ferté, marcherent
droit à Arras par Henchy & l'Escluse. Le
lendemain on passa le ruisseau de Mouchy-
le-Preux, ou l'on campa jusques à la rivie-
re d'Escharpe, sur laquelle on fit un pont ;
&

& Monsieur le Maréchal de la Ferté logea au quartier où étoit le pont. Le front de nôtre camp, regardoit la ligne des ennemis; & après le terrain pris de nôtre Armée, celle de Monsieur de Turenne étoit campée, & tenoit jusques au ruisseau de Mouchy-le-Preux, qui luy couvroit son aîle gauche. Nous nous retranchâmes, & nous avions trente-six redans devant nous, qui étoient à six-vingts toises l'un de l'autre; & dans chaque redan, on mettoit trente hommes, avec un Lieutenant ou un Enseigne. Nous n'avions pas dans l'Armée plus de sept à huit-mille hommes de pied, mais nous avions bien huit mille chevaux. Le retranchement étant fait, on chercha le moyen de jeter du secours. Le premier qu'on y envoya, fut conduit par saint Lieu, Mestre de camp de cavalerie. Il n'y entra guere plus de la moitié des gens qu'il conduisoit, ils étoient environ cent chevaux; un autre fut mené par Eccancourt, il n'y en entra aussi qu'une partie; le dernier fut mené par Monsieur le Chevalier de Creguy, qui fit aussi genereusement qu'homme du monde sçauroit faire. On blâma un peu Monsieur de Bar, de n'avoir pas fait effort d'y entrer avec tout le corps de la cavalerie qu'il avoit. Il s'excusa, & fit voir une lettre de Monsieur de Mondejeu, par laquelle il ne luy demandoit que la cavalerie qu'il luy avoit envoyée d'Arras. Les ennemis ouvrirent la tranchée, & la poussèrent avec vigueur.

Dans

Dans ce temps-là nous faisons un bioüac fort exact, l'on envoyoit quantité de partis delà l'Escarpe, & de grandes gardes jour & nuit, pour empêcher que rien n'entrât dans le camp. Les ennemis firent un effort, & passerent une nuit proche la garde du Regiment de cavalerie de Monsieur le Cardinal Mazarin, & firent entrer des munitions de poudre & méches, que les cavaliers portoient. Le Capitaine qui commandoit la garde de Monsieur le Cardinal, en fut cassé, & deux Officiers avec luy. Nous avions envoyé des troupes commandées par Monsieur de Tracy du côté de saint Paul, pour empêcher qu'on apportast des vivres au camp des ennemis. Monsieur le Comte de Broille étoit avec deux-mille hommes de pied, & six-cens chevaux à Lens. Monsieur d'Espanse étoit à Bapaume, pour empêcher aussi que rien n'entrât dans les lignes. Comme l'on scût que les vivres venoient du côté de saint Paul, on y fit aller Monsieur de Broille avec son infanterie, qui ne le prit pas faute de canon. Le onzième du mois d'Aoust, on se résolut d'attaquer les lignes, mais le Roy écrivit aux Generaux que Stenay seroit bien-tôt pris, & qu'il leur enverroit des troupes pour leur aider à les forcer. Ils luy manderent qu'ils n'en pouvoient trop avoir pour une action pareille à celle-là; ce qui fit changer à nos Generaux la resolution d'attaquer les lignes, & d'attendre les troupes qui de-

voient

voient prendre Stenay , pendant lequel temps les ennemis firent un fossé perdu de dix à onze pieds de profondeur , & de douze à treize de large ; & entre la ligne & le fossé perdu , ils firent des trous dans terre , à deux pieds l'un de l'autre , de la profondeur de trois. Il est vrai que la plupart de ces trous n'avoient pas été faits assez creux , outre qu'il leur en falloit davantage.

Dans ce temps-là l'Armée de Stenay qui avoit été pris , arriva auprès de Peronne. Monsieur de Turenne fut au devant d'elle. Lorsqu'elle en partit, ils marcherent , & se vinrent loger au camp de César , d'où Monsieur de Turenne revint à son quartier, & Monsieur d'Hocquincourt demeura à ce camp. Le lendemain que les troupes y furent campées , ils eurent nouvelle qu'un grand Convoi partoît d'Aire , avec beaucoup de charrettes de l'artillerie , escortées de trois-mille hommes de pied , & de trois-mille chevaux , en comptant ceux qui étoient sortis des lignes pour aller au devant d'eux. Messieurs de Turenne & d'Hocquincourt marcherent vers ce convoi droit à saint Paul , qu'ils prirent , & trois ou quatre châteaux, où ils mirent garnison. Le convoi rentra dans Aire , & ils revinrent à leurs quartiers. Ensuite Monsieur de Turenne prit le Mont saint Eloy. Celui qui étoit dedans , esperoit d'être secouru , mais il ne le fut pas. Il étoit sorti d'Ar-
ras

1654. DE M. DE PUYSEGUR. 385
ras un homme seul , que Monsieur de
Mondejeu avoit envoyé , qui est l'unique
qui en ait apporté des nouvelles ; & je croi
aussi qu'il n'en est entré qu'un seul dans
la ville pendant le temps que nous avons
été devant les lignes. Cet homme avoit
avalé une petite boëste d'or , dans laquel-
le on avoit mis un billet. Quand il fut
au quartier de Monsieur de la Ferté , &
qu'il y eut demeuré un jour tout entier
sans avoir eu envie d'aller à la selle , Mon-
sieur de la Ferté luy fit donner des lave-
mens , mais ni deux ni trois n'y firent
rien , on luy donna un breuvage qui ne
fit encore rien. Le Maréchal de la Ferté
s'impatientoit , & se resolvoit quasi de le
faire éventrer , disant qu'il valoit bien
mieux perdre un homme qu'une place
aussi importante qu'étoit celle d'Arras.
On luy redonna un breuvage qui étoit si
fort , qu'il faillit à crever , & rendit la
petite boëste. Il y avoit dans le billet : *Je*
ne crains point la force des ennemis , quand ils
seroient même sur les ramparts , je ne les ap-
prehenderois pas. Il n'y a qu'une seule chose
que j'apprehende , sans dire quelle elle étoit ;
cela mit les Generaux plus en peine qu'au-
paravant. Pendant tout le siege , Monsieur
de la Ferté m'avoit commandé , étant au
bioüac , de prendre garde si les ennemis
avançoient leur travail ou non ; & sçavoir
si en faisant les attaques la nuit , ils a-
voient fait leurs logemens. On voyoit de
notre camp l'attaque des tranchées ; &

386 LES MÉMOIRES 1654.
par le feu qu'on tiroit pour avancer & l'autre pour défendre, on voyoit bien si celui qui attaquoit avançoit, parce qu'on voyoit avancer son feu; & s'il reculoit, vous voyiez aussi reculer son feu; & si l'autre alloit, vous voyiez comme il avançoit; & s'il ne faisoit seulement que défendre son retranchement, vous jugiez bien si les mêmes ennemis le forçoient ou non par la même connoissance du feu, & ainsi je luy rendois compte tous les matins de ce que je pouvois avoir jugé s'être passé la nuit. Comme je reconnus que les ennemis avoient fait un fossé perdu, je dis à Monsieur de la Ferté qu'il falloit des préparatifs pour cela; on fit faire environ cent ou six-vingts clayes de cinq pieds de large chacune.

Deux jours avant que d'attaquer la ligne, Monsieur de Turenne vint chez Monsieur de la Ferté, qui étoit logé dans une Eglise. Ils m'envoyèrent chercher; & étant arrivé où ils étoient, ils me dirent qu'ils avoient résolu l'attaque des lignes, & qu'ils vouloient que j'en fisse le dessein. Pour cet effet on fit apporter du papier & une écritoire, & tout le monde sortit de la chambre. Il n'y resta que les deux Maréchaux de France & moi. Je leur dis, qu'il y avoit bien des choses à considérer pour attaquer cette ligne; que le fossé perdu étoit de douze à treize pieds de large, & qu'il le falloit passer; que pour cet effet il étoit besoin d'avoir des échelles ou des che-

1654. DE M. DE PUYSEGUR. 387
chevrons qui eussent quinze pieds de long;
que c'étoit une nécessité de les faire porter
au bord du fossé perdu, & les mettre un
pied en deçà de ce fossé, les élever en
haut, & puis les laisser tomber; que l'au-
tre bout passeroit par dessus le fossé, tom-
beroit, & porteroit de l'autre côté; &
que dès qu'il y auroit trois chevrons posez
comme cela, ou deux échelles seulement,
les soldats qui porteroient les clayes, les
mettroient dessus, & que chaque batail-
lon feroit trois ponts comme cela; que
les soldats qui porteroient les armes pour
tirer, passeroient les premiers par dessus
ces ponts; que douze autres soldats qui
suivroient ceux-là, auroient leurs armes
sur l'épaule, les uns un hoyau, & les au-
tres une pelle en main, dont six abat-
troient les terres du côté de la ligne, & les autres
de nôtre côté pour combler le fossé, afin
que la cavalerie y pût descendre; que
d'autres gens avec des hoyaux travaille-
roient vis-à-vis cet endroit-là, allant à
la ligne pour fouir les trous, & faire un
chemin, afin que la cavalerie pût aller à
la ligne. Il fut proposé de mettre des clayes
par dessus les trous. Je leur fis connoî-
tre qu'un cheval en mettant le pied sur
une claye à l'endroit du trou, la claye
enfonceroit indubitablement, & que le
cheval seroit plus embarrassé que s'il n'y a-
voit point eu de claye; que pendant qu'on
combleroit les trous, les hommes com-
mandez marcheroient droit à la ligne, &

se mettroient dedans de même que les autres, les uns abbatant la terre d'un côté pour la jeter dans le fossé, & les autres l'abbatant aussi de l'autre côté pour faciliter la descente à la cavalerie; que ceux qui n'étoient point commandez à ces travaux étant dans la ligne, se mettroient sur la berme, & n'entreroient point du tout dedans que les passages ne fussent faits pour la cavalerie, mais qu'on feroit seulement un grand feu dans le quartier des ennemis, qui voudroient venir nous attaquer; ce qui leur seroit fort difficile, d'autant que la terre qui étoit depuis la berme jusques au haut de la ligne, empêcheroit qu'on leur pût faire grand mal, & tiendrait la cavalerie qui est dans la ligne fort éloignée d'elle; que nôtre cavalerie qui entreroit dedans, seroit favorisée de tous ces mousquetaires qui seroient le long des bermes, & se pourroit mettre aisément en bataille, soit pour faire front devant soi, ou à leur droite ou à leur gauche, selon qu'elle trouveroit à propos de se mettre; & quand la cavalerie seroit entrée, l'infanterie passeroit pardessus la berme, & se mettroit en bataille ayant un escadron à sa droite & un à sa gauche, & partiroit du camp de cette manière. L'ordre ayant été fait de la sorte, Messieurs les Généraux l'approuverent, & m'ordonnerent d'en faire faire quatre ou cinq copies, & me défendirent d'en parler à personne. Je leur répondis, que diront Messieurs les

Lieu-

1654. DE M. DE PUYSEGUR. 389
Lieutenans Generaux , de ne ſçavoir rien
de tout ceci. Ils me dirent , que de la con-
ſequence dont étoit cette affaire , il n'étoit
pas neceſſaire que trente-fix Generaux
ſçuſſent ce qu'on avoit reſolu , qu'il n'y en
avoit pas un qui n'eût ſon ami ; que cet
ami en avoit un autre , & ainſi que la cho-
ſe ne ſeroit pas ſecrete ; qu'elle pourroit
bien aller juſques aux oreilles des enne-
mis ; & qu'il ſeroit aſſez temps que ces
Generaux l'appriſſent , lorſque nous mar-
cherions. Monsieur de Turenne dit à Mon-
ſieur de la Ferté , vous n'avez pas tant d'in-
fanterie que moy , envoyez Puyſegur en
mon quartier , pour faire un état du nom-
bre que vous en avez , nous verrons avec
Pouillac la quantité qu'il y en a dans mon
Armée , & je vous en donnerai , afin que
vous en ayez autant que moy. Il fut arrêté
que Monsieur de Turenne prendroit l'aîle
gauche , parce que Monsieur d'Hocquin-
court avec la maiſon du Roy , avoit l'aîle
droite , & que Monsieur de la Ferté
ſeroit au milieu ; qu'en faiſant l'atta-
que , on mettroit un eſcadron à la droite
& un bataillon à la gauche , & que tout
ſeroit ainſi , bataillon & eſcadron entre-
mêlé de cette façon-là. Je fus au quartier
de Monsieur de Turenne , qui nous don-
na environ mille hommes d'infanterie.
L'on attaqua les lignes la nuit du vingt-
quatre au vingt-cinq Aouſt , entre minuit
& une heure. L'ordre de l'attaque de Mon-
ſieur de la Ferté , étoit l'eſcadron de la Rei-

390 LES MEMOIRES 1654.
ne à la droite de Piedmont , & ainſi de ſuite. La coûtume veut qu'on donne à tous les Officiers Generaux un ordre de la diſpoſition de l'attaque que l'on fait , de ſorte que j'en avois pour chacun de Meſſieurs les Lieutenans Generaux. Monſieur de Turenne arriva avec ſon Armée au quartier de Monſieur de la Ferté, à cauſe qu'il falloit qu'il paſſât ſur le pont de l'Eſcarpe , pour ſe mettre du côté où étoit nôtre attaque. Il dit à Monſieur de la Ferté, qu'en faiſant l'ordre il n'avoit pas bien ſongé d'avoir pris l'aîle gauche, qu'il ne la vouloit pas prendre; & que quoi que l'Armée de Monſieur d'Hocquincourt eût la droite de tous, cela n'empêchoit pas qu'il ne dût toujours avoir la droite de celle de Monſieur de la Ferté. Monſieur de la Ferté luy dit qu'il feroit comme il voudroit, qu'il ne ſe ſoucioit pas de cela; & me vint dire qu'il falloit changer l'ordre; que nous avions la main gauche au lieu de la droite, & me demanda la raiſon pour laquelle il vouloit changer ce qu'il avoit arrêté luy-même en ſignant l'ordre. Je luy répondis que c'étoit qu'il vouloit avoir la droite. Il me dit qu'il y avoit autre choſe que cela. Je ne ſçai pas bien ce que c'eſt , luy repartis-je , mais je ſuis aſſuré qu'ayant l'attaque de la main gauche, vous avez à combattre une partie du quartier de l'Archiduc; & que la fauſſe attaque qu'on y fait faire par la Guillotiere, n'empêchera pas qu'une partie de ce
quar-

quartier ne tombe sur vous. Il y a dans ce quartier-là huit ou neuf-mille hommes de pied , ainsi vous ne devez pas douter que ce ne soit le plus fort quartier. Mais , dis-je , cela n'importe, hazard. Les Lieutenans Generaux , à chacun desquels j'avois donné un ordre de l'attaque , s'approcherent de luy. Il leur dit , nous n'avons pas la main droite , nous avons la gauche , & il faut changer nôtre ordre. Ils vinrent autour de moi , & me dirent : Voilà ce que c'est , on fait des ordres sans que nous y soyons appelez , & puis il les faut changer. Quand vous y auriez été , dis-je , les Generaux les peuvent-ils pas changer. Ils me répondirent qu'il étoit nuit , qu'il n'y avoit point de chandelle , & qu'il falloit faire des ordres nouveaux. Je leur repartis qu'il n'y avoit point d'ordre nouveau à donner , qu'il falloit laisser achever de passer l'Armée de Monsieur de Turenne ; & qu'après cela l'escadron de la Reine marcheroit le premier , & que le Regiment de Piedmont le suivroit ; & que quand le Regiment de la Reine auroit passé le pont , je luy ferois faire front vers la ville , qu'il auroit la riviere d'Escharpe à son aîle gauche , & le Regiment de Piedmont à sa droite ; & que l'autre escadron qui viendrait , se mettroit à l'aîle droite du Regiment de Piedmont , & ainsi tous les autres escadrons & bataillons de même , jusques à tant qu'elle tint l'aîle gauche de l'Armée de Monsieur de Turenne.

L'Armée étant disposée de la sorte que je viens de vous la représenter, Monsieur d'Hocquincourt attaqua sur la droite de tout, & Monsieur de Turenne par le milieu; & comme la ville retourne un peu sur la gauche en regardant la ligne, il se trouva que l'attaque de Monsieur de la Ferté ne tomba que sur un coin de l'aîle gauche des troupes de l'Archiduc; & par bonheur autant pour Monsieur de Turenne que pour Monsieur de la Ferté, il se rencontra que toute l'attaque tomba sur le quartier de Dom Fernand de Solis, & justement à l'endroit des Regimens qui étoient en garde à la tranchée. Il y en avoit quatre hors de la ligne, & qui avoient leur camp proche l'un de l'autre; de sorte qu'il y avoit plus de mille toises de lignes ou de redans qui étoient gardez par ces quatre Regimens; & l'on sçait que pour l'ordinaire, quand les Regimens vont à la tranchée, & qu'ils laissent garde aux lignes, ils y laissent toujours leurs plus méchans hommes. Ainsi, à dire le vrai, nous ne trouvâmes pas grande résistance de ce côté-là, & nous entrâmes donc dans les lignes. Monsieur d'Hocquincourt força aussi son quartier. Monsieur le Prince voyant que les lignes étoient forcées, crût qu'il y auroit du désordre parmi les troupes Espagnoles. Il leva son quartier, & s'en alla à celui de l'Archiduc; & comme il vint au pont pour passer, il trouva tous les fuyards qui y venoient aussi. Il les fit

arrêter, afin de passer seulement avec quatorze escadrons; & si-tôt qu'il fut passé, il fit décamper le quartier de l'Archiduc pour se retirer, & luy vint droit où nous étions proche d'un moulin-à-vent. Monsieur de la Ferté qui avoit poursuivi les fuyards qui se retiroient vers le pont, fut contraint de revenir aussi vite qu'il y étoit allé. La plupart des cavaliers & soldats qui étoient entrez dans les lignes, étoient allez au pillage dans les tentes qui étoient encore toutes dressées. Comme Monsieur de Turenne vit venir Monsieur le Prince, il dit: Voici des gens qui viennent à nous. Je luy dis, il y a de quoi les arrêter ici. Monsieur de Turenne répondit, nous n'avons point de canon. Je luy répondis que j'en avois fait entrer quatre pieces dans la ligne, & que je les avois fait prendre plus sur la droite, à cause du feu qui étoit dans ce camp; & de crainte qu'il ne prit aux poudres, il me commanda de les aller faire venir. Je les trouvai à cent pas de là, on les mit en batterie, & on les tira sur les escadrons de Monsieur le Prince. Il y eut treize ou quatorze coups qui donnerent dedans. Cependant comme nous avions peu de monde, au lieu de former les bataillons à six de hauteur, je ne les faisois mettre qu'à deux, afin de faire paroître un plus grand front, & la cavalerie aussi toute de front. Monsieur le Prince jugeant que le quartier de l'Archiduc seroit retiré, se retira aussi, &c.

394 LES MÉMOIRES 1654.
alla prendre en passant les troupes qui
étoient dans la tranchée , les fit mar-
cher devant luy ; & avec les quatorze
escadrons , fit la retraite depuis Arras jus-
ques à Douay.

Il est à remarquer que cette grande Ar-
mée qui se retira de devant Arras , passa
dans le camp de Mouchy-le-Preux , les
bagages de Monsieur de Turenne étant à
la gauche , & ceux de Monsieur de la Ferté
à la droite , & qu'elle passa toute au milieu
d'eux , sans qu'un seul homme de cavale-
rie ni d'infanterie sortît de son rang pour
les aller piller , tant ils marcherent en bon
ordre. Quoi que l'attaque n'ait pas été ru-
de , néanmoins le Regiment de Piedmont
y perdit quatre Capitaines , sçavoir Sorel,
de Souches, la Cressionniere & Goinpré ; du
Liege Lieutenant de la Mestre de camp ,
trois Lieutenans & deux Enseignes , avec
cent ou six-vingts soldats , & le tout à cau-
se qu'ils s'étoient trop avancez en suivant
Monsieur de la Ferté , que la cavalerie de
Monsieur le Prince défit.

Le Roy & la Reine vinrent deux jours
après cela à Arras , & virent les lignes ;
& tous les corps , tant des ennemis que des
nostres , qui avoient été tuez le long des
dites lignes. La Reine donna quelque ar-
gent pour faire enterrer les morts. Les
ennemis perdirent près de quatre-mille
hommes avec leurs canons & leurs бага-
ges. L'Armée du Roy , après avoir con-
duit sa Majesté à Peronne , rentra dans la
pays

1655. DE M. DE PUYSEGUR. 395
païs ennemi, alla vers Rins, & de là à
Maubeuge. En sortant dudit Maubeuge,
Monsieur de Saveuse Mestre de camp du
Regiment de Piedmont, fut attaqué par
un parti qui suivoit l'Armée qui entra dans
la ville; & luy qui étoit demeuré dans
les Jesuites, en sortant pour suivre l'Ar-
mée qui n'étoit pas encore hors de Mau-
beuge, fut tué par ce parti. L'Armée
rentra dans ses quartiers d'hiver. Le Re-
giment de Piedmont fut à Soissons, &
au commencement de la campagne suivan-
te, je fus fait Mestre de camp de ce Re-
giment.

EN cette année, que l'on comptoit 1655.
les Armées de Messieurs de Turenne
& de la Ferté, attaquèrent Landrecy, qui
tint treize jours de tranchée ouverte. Le
Regiment de Piedmont emporta l'ouvra-
ge à corne, & se logea dedans; & l'autre
garde d'après nous passâmes le fossé de la
demi-lune, & nous fîmes deux logemens
dans l'épaisseur du parapet, & nous fer-
mâmes la pointe de la demi-lune à cinq
toises au dedans. Nous étions-là comme
dans une redoute, & nos logemens du pa-
rapet alloient quasi jusques au bout. Le
Roi qui étoit à la Fere, se retira à Soissons.
Il est bien vrai qu'on avoit choisi-là un
mauvais lieu pour sa retraite, dautant que
Soissons n'est pas une bonne place, & que
de plus il n'y a dans la ville qu'un seul
moulin, comme nous l'avons déjà dit ci-

dessus , qui ne sçauroit moudre au plus que deux muids de bled par jour. Le païs étoit allarmé, tous les peuples s'étoient retirez dedans ; & la Cour y survenant de surcroît, quiconque auroit investi cette place avec mille chevaux , l'auroit prise infailliblement ; mais les ennemis ne sont pas toujours avertis de l'état où sont les places ; & quelquefois aussi ils ne veulent pas croire ceux qui en ont une véritable connoissance. Cela fut cause que l'Armée des ennemis n'y voulut pas suivre le Roi. La nôtre fut prendre Condé & saint Guillaïn , où le Roi vint, & logea à Bossu, puis s'en retourna ; & pour nous , nous fûmes à Lens, & puis nous entrâmes en quartier d'hiver.

L'Année suivante 1656. vers le quinziesme jour d'Avril , Monsieur de Turenne donna rendez-vous à ses troupes , aux environs de Chauny. Il me fit l'honneur de passer chez moi à Soissons , où le Regiment de Piedmont étoit en garnison. Il me donna ordre de mener ce Regiment à Chauny le premier jour de May, d'où nous fûmes loger à une demi-lieuë de là avec ledit Regiment. Je luy envoyai aussi-tôt sa garde. Le lendemain je le fus voir , il me fit dîner avec luy. L'après-dinée je luy demandai congé d'aller à Soissons. Il me dit qu'il ne me le pouvoit pas accorder , & qu'il avoit formé un dessein, qu'il n'avoit communiqué à per-
son-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 397
sonne, mais qu'il me le vouloit dire, &
qu'il souhaitoit que je fusse de la partie.
Il me fit donc sçavoir que son dessein é-
toit de mettre dans le Quesnoy un grand
convoy de farines & d'autres munitions,
& qu'il desiroit que cela fût fait dans deux
ou trois jours; qu'il attendoit le lende-
main Jacquier, qui avoit les vivres en ce
temps-là, & qui ne manqua pas d'y ve-
nir effectivement avec beaucoup de fari-
nes, qu'il faisoit porter sur des chevaux,
des baudets & des charretes, & me marqua
l'endroit par où il vouloit passer, qui étoit
par la Troée de Premont. Je luy dis qu'il
y avoit un chemin plus court de deux
lieuës, & par lequel on courroit bien
moins de risque, qui étoit de traverser la
riviere à Chauny, marcher droit à Moüy,
de Moüy aller camper à Noielle; & a-
près y avoir demeuré seulement quatre
ou cinq heures, il en falloit partir à la
pointe du jour, & aller droit à Berno-
ville, & de là au moulin de Grugy, du
moulin de Grugy à la Troée de Menevré,
de là à la Demi-lieuë, & de la Demi-
lieuë à Casteau, & laisser le Casteau à
main gauche, marcher avec toute l'Armée
jusques au dernier défilé, qui n'étoit qu'à
demi-lieuë du Quesnoy, où l'on pren-
droit escorte pour conduire les farines jus-
ques dans les contrescarpes du Quesnoy,
& où le parti qu'on auroit envoyé pour
avertir Monsieur de Beauvau de l'arrivée
du convoy, donneroit avis s'il n'y au-

roit rien entre le Quesnoy & le défilé ; & pendant que le convoi iroit décharger les farines dans les contrescarpes du Quesnoy , les troupes qui seroient au dernier défilé , repaîtroient ; & que lorsqu'on auroit déchargé le convoi , on feroit passer les charrettes & les chevaux qui auroient porté le bled , par-delà le second défilé , où ils feroient repaître , en attendant que l'Armée les eût joint , & qu'après qu'ils auroient repû , on les feroit marcher avec une partie des troupes de l'avant-garde , & nous retournerions camper à Noielle. Dans l'assurance que je luy donnai que ce chemin étoit le plus court , quoi qu'il ne le parut pas sur la carte , il le suivit , & s'en trouva fort bien. Les troupes s'en retournerent aux environs de Chauny ; & quelque-temps après le Regiment de Piedmont eut ordre d'aller au rendez-vous entre Dourlans & Sercan ; à un amas de troupes qui s'y faisoit sous Messieurs de Crequy & Despiés , où nous demeurâmes douze jours , au bout desquels il arriva un Gentilhomme de Monsieur le Cardinal , qui leur porta un ordre de marcher vers Arras. Le second jour nous arrivâmes au pont de Gin ; l'ordre portoit que nous y demeurassions jusques à nouvel ordre. Nous y croyions séjourner le lendemain , mais à trois heures après midi le Gentil-homme de Monsieur le Cardinal qui étoit avec nous , fit semblant qu'il venoit de recevoir une lettre ; &

nous

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 399
nous dit que cette lettre portoit ordre de
Monsieur le Cardinal , qui luy mandoit
que nous marchassions avec toute l'Armée
devant Doüay , & que là nous sçaurions
ce que nous avions à faire. Nous allâmes
donc à Doüay , & nous y passâmes la nuit,
& le lendemain tout le jour. Les troupes
étant en bataille , sans que l'on pût dres-
ser aucunes tentes , parce qu'on nous l'a-
voit défendu , j'allai chez Monsieur d'Es-
piés , & luy dis qu'il étoit plus d'onze
heures. Le Gentil-homme de Monsieur le
Cardinal , répondit qu'il ne les étoit pas
encore ; & dans ce moment regarda à sa
montre , & puis la remit dans sa poche.
Je luy demandai si nous serions encore-là
long-temps. Il me répondit que nous y
serions jusques à nouvel ordre , & qu'il
attendoit un courrier qui devoit arriver.
Le courrier , luy dis-je, est dans vôtre po-
che, aussi-bien que les autres ordres qu'on
nous a donnez. Sur les quatre heures du
soir , il nous en montra un qui portoit que
nous devions marcher vers Tournay.
Nous y marchâmes , & nous allâmes pas-
ser proche d'Ourchy , qui étoit du Gou-
vernement de la Bassée. Nous eûmes bien
de la peine à contenir nos soldats , à cause
de l'envie qu'ils avoient de piller. Nous
envoyâmes un parti vers Tournay qui re-
vint , & qui nous rapporta qu'il n'y avoit
point d'Armée devant ; un second parti
nous rapporta aussi la même chose. La ve-
rité est que l'on vouloit lors assieger
Tour-

Tournay, & que les preparatifs que l'on avoit faits, étoient pour cela. Les ennemis avoient un petit camp volant de douze ou quinze-cens hommes, qui se jetta dans Tournay, ce qui empêcha Monsieur de Turenne de l'attaquer. Il fit faire un pont à Mortaigne, s'en alla droit à Valenciennes, & envoya un parti pour nous chercher, lequel parti nous ayant rencontré, dit à Monsieur de Crequy, qu'il avoit ordre de luy dire qu'il falloit mener les troupes à Valenciennes, où étoit l'Armée, & passerent au pont de Mortaigne, auquel endroit nous demeurâmes trois ou quatre heures, & le soir nous en partîmes, allâmes passer à Condé, & campâmes à une lieue de là. Le lendemain j'allai devant pour voir où seroit le camp. Je trouvai Monsieur le Marquis d'Uxelles, commandant le quartier de Monsieur de la Ferté, qui étoit demeuré malade à Guise. Monsieur d'Uxelles pretendoit loger Monsieur de la Ferté dans le château de Brebache, dans lequel je le trouvai, & me mena au lieu où il vouloit camper le Regiment. Il avoit pris pour le quartier de Monsieur de la Ferté, le retranchement que les ennemis avoient pour loger les troupes qui venoient pour couvrir Valenciennes, crainte de quelque siege, & par consequent le camp étoit défendu de tous les canons qui étoient sur le rempart. Ainsi nous fûmes contraints de faire des trous dans terre comme des caves, pour y met-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 401
tre nos personnes & nos chevaux. Le Regiment de cavalerie de la Reine , qui étoit proche de nous , fut aussi dans la même peine , aussi-bien que les Regimens d'infanterie d'Espagny & de Lignieres. Je dis à Monsieur le Marquis d'Uxelles , que je croyois qu'il se mocquoit de vouloir laisser ces troupes-là dans ce camp , qui étoit vû du canon de la place ; & encore plus , de ce qu'il vouloit loger Monsieur le Maréchal dans Brebache , qui ne pouvoit pas être plus près de la ligne que d'un demi-quart de lieuë ; & que si c'étoit pour la commodité du château , il y avoit une autre incommodité , sçavoir qu'il faudroit la moitié de l'Armée de Monsieur de la Ferté pour garder ce quartier-là ; que je ne croyois pas que quand il reviendrait , il y voulût loger , d'autant qu'il n'y trouveroit pas de sûreté , & que jamais un General ne devoit camper hors de la ligne. La chose demeura en cet état pendant deux jours entiers. Le jour suivant je fus au quartier de Monsieur de Turenne , qui me demanda comment tout alloit au nostre. Je luy répondis que tout y alloit assez mal , qu'on s'étoit servi des lignes que ceux de Valenciennes avoient faites , pour mettre les troupes qui venoient pour les couvrir ; que quand les Armées passeroient autour d'eux , on étoit vû du canon , & qu'on n'y pouvoit durer : qu'outre cela il y avoit sur le sommet de la hauteur , environ cent pas , où l'on pouvoit mettre du canon qui ver-

roit

roit toute la ligne de Monsieur de la Ferté ; & que si les ennemis y en avoient mis , on n'y pourroit pas demeurer , parce qu'on seroit battu , & du côté de la ville & du côté de cette hauteur ; que si l'on avoit poussé le camp soixante pas plus avant , la hauteur auroit été enfermée dedans : mais que Monsieur d'Uxelles m'avoit répondu , qu'il avoit fait faire le camp ferré ; parce qu'il luy falloit des troupes pour garder Brebache , où il vouloit loger Monsieur de la Ferté , quoi que je luy eusse dit que je sçavois bien que Monsieur de la Ferté n'y logeroit pas. Monsieur de Turenne me dit que si je voulois retourner en mon quartier , nous verrions la ligne ensemble. Je luy repliquai que je n'étois venu que pour avoir l'honneur de le voir , & que je l'accompagnerois volontiers par tout où il voudroit aller. Nous vinîmes au quartier de Monsieur de la Ferté , nous passâmes l'Escaut sur le pont proche l'Abbaye où étoient les munitions ; & comme nous y fûmes arrivez , Monsieur d'Uxelles vint joindre Monsieur de Turenne , qui jugea à propos de mettre cette hauteur dans la ligne , & de pousser la nôtre toute droite sur la hauteur. Moi je la voulois faire pousser jusques à la ferme d'Urtebise , un peu plus en deçà , à l'endroit d'un petit cloché qu'il y avoit. Si on l'eût poussée jusques-là , il n'y auroit point fallu de digue , parce que la retenue de l'eau de l'écluse qui est dans la ville , ne pouvoit pas

la faire remonter jusques-là. Monsieur de Turenne dit à Hauterive, qu'il mesurât la ligne, & qu'il marchât toujours devant luy. Monsieur d'Uxelles suivoit avec Hauterive. Je m'apperçûs qu'il n'alloit pas jusques où j'avois dit qu'il falloit aller, & qu'il descendoit tout court une montagne qu'il y avoit, pour aller joindre la riviere de l'Escaut, dont l'eau étoit enflée de quatre ou cinq-cens pas de large de ce côté-là. Je dis à Monsieur de Turenne que les ennemis se mettroient sur le haut de la montagne, qu'ils battroient cette ligne, & qu'on n'y pourroit pas demeurer; & que quand ils leveroient l'écluse dans la ville, l'eau baisseroit, & les ennemis passeroient par les prés, la ligne ne pouvant joindre l'Escaut, à cause du reflux de l'eau. Monsieur d'Uxelles dit qu'il feroit un fort dans ce fond, & qu'il y feroit quatre demi-bastions; qu'il donneroit quinze ou vingt pieds d'ouverture au fossé, & douze de profondeur; que par la terre qu'il tireroit des fosses, il seroit à couvert de cette hauteur. Il est bien constant que la terre qu'il auroit pû faire tirer des fosses, ne luy auroit pas donné trois toises de hauteur pour se couvrir, & que la montagne en avoit vingt fois autant. Comme je vis que Monsieur de Turenne se laissoit aller à ce que luy disoit Monsieur d'Uxelles, je luy dis, Monsieur, je n'ai plus que faire ici, je suis assuré que si les lignes sont attaquées de la façon qu'on les fait, elles se-

seront forcées, & je peux dire avec certitude que si vous ne logez des troupes sur cette hauteur, les ennemis s'y venant camper, on ne pourra pas rester dans le camp qui est au dessous. Il me dit, je vois bien cela, mais nous n'avons pas assez de troupes, Monsieur de Navailles doit venir & en amener, & quand elles seront arrivées, je les logerai-là. Je luy repartis qu'il ne falloit pas tant de troupes pour garder la ligne, quand on auroit pris la hauteur, qu'il en falloit pour garder la plaine en bas; & que la raison étoit, que regardant le côté de la hauteur du côté de la ville, l'Escaut venoit pour passer droit à cette hauteur; & en passant à droit, s'ouvroit & marchoit pour aller à la ville; que le ruisseau du Quesnoy venoit droit à la hauteur, & s'ouvroit à droit; & qu'au dessous de la butte, il se rencontroit une grande plaine, où il y avoit une ligne que les Lorrains gardoient avec quelques troupes de l'Armée de Monsieur de Turenne. Si on se fût logé sur la hauteur, & qu'on y eût fait un petit fort, il n'auroit fallu entre le fort & l'Escaut, qu'une redoute avec une ligne de l'un à l'autre, que l'on auroit conduite jusques sur le bord de cette riviere, sur laquelle on auroit fait une autre redoute; qu'il en falloit faire de même du côté du ruisseau du Quesnoy, & que pour garder cette ligne-là, il étoit besoin de quarante hommes à chaque redoute, & de cent dans le fort; & qu'avec
deux-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 405
deux-cens soixante hommes, vous garderiez toute la ligne de ce côté-là, & que tout cela auroit empêché les ennemis de s'y venir loger, & de camper toute l'Armée derriere en neuf lignes, comme ils s'y sont campez. Vous me direz peut-être, pourquoi neuf lignes? Et je vous répondrai, parce que l'Escaut & la riviere du Quesnoy les serroient, & qu'ils ne pûrent pas se camper autrement. Cela fait bien voir que quand on fait une circonvallation à une ville, on y doit prendre tous les avantages qu'on trouve dans la situation des lieux où vous la faites; & ne pas dire quand il me sera venu des troupes, je me logerai-là; car il se faut loger sur les lieux qui nous sont avantageux, pour prevenir les ennemis, & les empêcher de les prendre. Monsieur le Prince prit l'avant-garde de l'Armée des ennemis, vint luy-même reconnoître nôtre ligne, & voir si nous n'occupions point cette hauteur; & comme il vit que nous ne l'occupions pas, dans la crainte qu'il eut que nous ne nous avisassions de l'occuper, envoya hâter ses troupes de venir, & se logea sur cette hauteur. Monsieur de la Ferté étoit arrivé trois ou quatre jours auparavant l'Armée des ennemis, & comme nous avions poussé la ligne un peu plus avant de son côté, & que nous avions laissé celle qui avoit servi aux ennemis, il la fit raser, en disant qu'il en avoit assez d'une devant ses troupes. La ligne ayant été faite, mais tres-mau-

406 LES MEMOIRES 1656.
mauvaise, elle commençoit depuis l'Es-
caut, faisant front vers la ferme d'Urte-
bise & de ce petit cloché, où il falloit un
pont, & point de digue, elle étoit gardée
par les Regimens des Gardes & de Belle-
cens, & par celuy de cavalerie de la Rei-
ne, qui venoit en bioüac la nuit. A ce cô-
té-là de la ligne, il y avoit quatre redans ;
ensuite commençoit le tour de la ligne,
qui regardoit vers saint-Amant, où le
Regiment de Piedmont faisoit la garde,
& gardoit encore deux autres redans du
même côté avec une sortie, où il y avoit
barriere pour aller dans la campagne. A-
près le Regiment de Piedmont, étoit ce-
luy d'Espagny, qui avoit trois redans à
garder, puis le Regiment de Lignieres qui
en avoit autant ; & ensuite celuy de la Fer-
té & autres, qui avoient encore autant de
redans à garder. Les Gardes & les Suisses,
étoient campez proche les tentes de Mon-
sieur de la Ferté, la Marine proche d'un
pont qu'on avoit fait sur un canal, qu'il
falloit passer avant que d'aller au pont de
l'Escaut. Quoi que les ennemis fussent
campez si près de nous, on ne laissa pas
d'ouvrir la tranchée ; & au lieu de la faire
ouvrir aux troupes de Monsieur de la Fer-
té, du côté d'une Chapelle & d'une Justi-
ce qu'il y a en cet endroit-là, & qui est
une hauteur qui voit dans Valenciennes,
auquel côté il n'y avoit pour toute fortifi-
cation que deux méchantes tourelles, qui
étoient bâties sur le haut de la porte, &
que

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 407
que vingt coups de canon auroient jet-
tées par terre , & la courtine qui étoit ter-
rassée derrière , & l'Escut qui luy ser-
voit de fossé , que l'on pouvoit passer ai-
sément sur des ponts de jonc & attacher
le mineur , rien ne pouvant défendre la
brèche , & l'attaque que l'on auroit faite
de ce côté-là , à cause que le canon & la
mousqueterie auroient assommé tout ce
qui se seroit présenté derrière la brèche ,
on fit ouvrir la tranchée du côté de Mon-
sieur de Turenne. En regardant la ville ,
nous avions la main droite de l'attaque ,
& Monsieur de Turenne la gauche. Ce
qui l'obligea d'attaquer par là , fut que
le quartier de sa cavalerie étoit justement
à la queue de la tranchée , mais cette com-
modité-là coûta bon , puisque l'on attaqua
Valenciennes par le seul lieu qui fut forti-
fié. L'on disposa la garde de la tranchée
de Monsieur de la Ferté en sept jours , &
ainsi nous avions six nuits franches pour
la garde de la tranchée , mais nous étions
toutes les nuits au bioüac. Nous poussâ-
mes la tranchée , & Monsieur de la Ferté
voulut , quoi qu'il y eût près de quatre-
vingts pas jusques au glaïsis de la contre-
scarpe , que ce fût le Regiment de Pied-
mont qui l'attaquât , & me commanda de
le faire. Monsieur de Gadaigne , quoi
qu'il ne fût que Lieutenant Colonel de la
Marine , & moi Mestre de camp de Pied-
mont & Maréchal de camp , étoit pour
lors Lieutenant General , & cette nuit-là
de

408 LES MEMOIRES 1655.
de garde avec nous. Je luy communiquai
le dessein, & la façon de laquelle je me
voulois servir pour attaquer la contre-
scarpe, pour voir s'il le trouveroit bien,
ou s'il y voudroit augmenter ou diminuer
quelque chose, afin qu'il n'eût qu'à le
faire; parce que c'étoit luy qui comman-
doit. Après l'avoir vû & conféré ensem-
ble, il le trouva bon. Je fis le détache-
ment dès le camp, comme je voulois
faire l'attaque; & j'ai toujors tenu &
suivi la maxime de disposer ma garde dès
le partement du camp, & la maniere
dont je la voulois poser dans la retran-
chée; ainsi dès que j'y arrivois, les trou-
pes en défilotent par la queue à mesure que
j'y entrais, & la tranchée n'étoit jamais
embarassée; car quand une file entroit,
l'autre sortoit. L'heure venuë de faire l'at-
taque, & qu'on eût assemblé les mate-
riaux nécessaires pour cela, nous attaquâ-
mes la contrescarpe; mais il nous fut im-
possible de nous loger sur le haut, & nous
fûmes contraints de faire un logement à
la moitié du glacis, un autre au pied du
glacis de la contrescarpe, & ouvrir le glaci-
s entre le logement du pied & celui du
milieu, & y mettre des blindes dessus, pour
empêcher que nous ne fussions vûs. Il
fallut aussi faire une ligne de quatre-vingts
pas de long, pour joindre le logement du
pied du glacis avec la tranchée. A cette
attaque-là, nous eûmes six-vingts sol-
dats tant morts que blesez, deux Sergens
de

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 409
de tuez & trois de bleffez , un Capitaine
nommé Morel , & Neufcheles Lieute-
nant de la Mestres de camp , un autre Lieu-
tenant , & deux Enseignes dangereuse-
ment bleffez , un autre Lientenant & deux
Enseignes de tuez. Le Regiment de la Ma-
rine nous releva ; je croyois qu'il se loge-
roit sur le haut de la contrescarpe , mais
il ne le fit pas , non plus que les Gardes
& les Suisses , ni tout ce qui entra en gar-
de après nous. Quant ce vint au tour du
Regiment de Monsieur de la Ferté , il me
dit : Mon Regiment relève aujourd'hui ,
où il y a plus de deux-cens Officiers en gar-
de ; les autres n'ont pas osé regarder la
contrescarpe , j'ai envie de la faire atta-
quer. Je luy dis , Monsieur , vous ferez
fort bien , car si vôtre Regiment ne l'em-
porte pas , il n'y a point de troupes dans
le Royaume qui le puissent faire , c'est le
meilleur Corps que j'aye jamais vû. Il
n'y manqua pas. Son Regiment entrant
en-garde , il dit qu'il falloit attaquer la
contrescarpe ; & pour cet effet leur fit
tenir prêt tout ce qui étoit nécessaire pour
faire le logement. La nuit & l'heure de
l'attaque étant venue , il la fit attaquer
vigoureusement. Pendant ce temps-là
toute l'infanterie étoit au bioüac , chacun
jettant les yeux du côté de la tranchée , &
regardant les feux de l'attaque , qui fu-
rent tres-grands de part & d'autre. Ce
Regiment y fit parfaitement bien , &
neanmoins il n'y pût jamais faire un loge-

410 LES MEMOIRES 1656.
ment, & fut bien battu, dont toutel'infanterie ne fut pas fâchée, quoy qu'elle plaignît Paillet Lieutenant Colonel, qui y fut tué. Monsieur le Maréchal de la Ferté venant à la ligne de la garde de Piedmont, Monsieur le Colonel, me dit-il, je viens de me lasser de voir tuer des gens. Je luy répondis que je le croyois bien: Que le pauvre Paillet étoit blessé, & qu'il en mourroit, qu'il faisoit une grande perte, & que c'étoit un brave homme. Il me dit encore, qu'il avoit le tiers de son Regiment ou de tué ou de blessé, & si le logement n'étoit pas fait. Je luy repliquai, vous voyez bien par là qu'il est plus mal-aisé à faire que vous ne croyiez; & quand il arrivera que d'autres Regimens ne le pourront pas faire, vous ne crierez pas tant contre eux. Il me dit, je vois bien que le morceau tombera encore sur Piedmont; la chose arriva comme il nous l'avoit dite.

Le jour que nous devions entrer en garde, j'allai à la tranchée, pour voir comme quoi je disposerois ma garde. Je passai en revenant chez Monsieur de la Ferté, qui étoit dans sa chambre assis sur un fauteuil; & Monsieur de Bellefont qui devoit monter la garde cette nuit-là, étoit assis auprès de luy avec le Chevalier de Clairville. Ils s'entrenoient, & parloient de la façon qu'on vouloit attaquer la contrescarpe. Je me coulai derriere la chaise de Monsieur le Maréchal, qui ne m'avoit point

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 411
point apperçû , & qui ne me vit point.
Monsieur de Bellefont qui étoit assis vis-
à-vis de luy , & qui me voyoit bien , luy
dit par deux fois : Monsieur , nous irons
voir avec Monsieur de Puysegur à la tran-
chée, comme quoi nous disposerons l'atta-
que. Monsieur le Maréchal répondit, je
suis General d'Armée , c'est à moi à vous
donner mes ordres , & à vous de les faire
executer par les Colonels, Mestres de camp
& Capitaines qui les doivent faire. A la
seconde fois qu'il eut dit la même chose ,
Monsieur le Maréchal de la Ferté tourna
la tête , & me vit derriere luy. Il me dit ,
voyez comme nous disposerons pour la
garde de l'attaque. Je luy répondis qu'il
n'étoit pas besoin que j'y regardasse , que
Monsieur de Bellefont me le diroit , qu'il
devoit recevoir les ordres de luy, & qu'en-
suite il nous les donneroit. Vous ne vous
devez pas fâcher , me dit-il. Je ne me
fâche point , luy répondis-je , il y a trois
jours que je sçai , que vous voulez que
nous attaquions la contrescarpe. Je viens
de la tranchée pour voir ce qu'il y fau-
droit faire, je ne l'ai pas trouvé plus avan-
cée qu'elle étoit , lorsque nous l'avons
quittée. Tout ce que je vous puis dire , est
que je ferai mon possible avec le Regiment
de Piedmont pour l'emporter. Je m'en al-
lai au camp pour disposer tous les deta-
chemens qu'il me falloit faire pour l'at-
taquer. Arrivant à la tranchée, je rencon-
trai Monsieur de Bellefont Lieutenant

412 LES MEMOIRES 1656.
General, & Monsieur le Chevalier de
Crairville. Toutes les gardes posées dans
la tranchée, & les hommes détachez
prêts à donner, le Chevalier de Clairvil-
le assis dans la tranchée, tournoit le dos à
la ville; & parlant à un Ingenieur qui
avoit une bonne cuirasse sur luy, luy di-
soit qu'il falloit faire un logement à la
gauche. L'Ingenieur qui le regardoit, pre-
noit la gauche suivant la séance que tenoit
le Chevalier de Clairville, en luy disant
que ce fût sur la main droite. Je vis dès-là
qu'il se brouilloit. Je dis en particulier au
Sergent, qu'il prît du côté que je voulois
qu'il prît, & ne s'amufât point à l'Inge-
nieur; je dis la même chose à l'Officier
qui le soutenoit. Je sçavois bien la diffi-
culté qu'il y a à faire un logement à la poin-
te d'une contrescarpe, j'avois détaché
des gens pour attaquer les redans de la
main droite, & de la gauche de celui du
milieu que nous attaquions; & cela me
réussit fort bien, je les emportai tous trois,
& je fis un logement à chacun; après quoi
je me trouvai un peu embarrassé pour la
communication de ceux de la droite & de
la gauche à celui du milieu. Le jour com-
mençant à paroître, je dis à Monsieur
de Bellefont, que je le priois de com-
mander à ceux d'Espagny qui étoient en
garde avec nous, & qui nous devoient
relever à cinq heures du matin de la tête
de la tranchée; de m'apporter des fasci-
cines; mais voyant que la chose alloit
len-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 413
lentement , je ne gardai que trois-cens
hommes à la tête du travail , & envoyai
le reste des soldats chercher des fascines ;
& tous les Officiers du Regiment , Capi-
taines & Enseignes , y travaillerent avec
tant de diligence & de generosité , qu'en
moins d'une heure & demie la communi-
cation des logemens des trois redans fut
faite. Je me servis de l'invention de pas-
ser les fascines à travers des palissades ,
c'est-à-dire qu'une fascine en tenoit cinq
ou six , tant elle étoit longue , & nous jet-
tions la terre contre les fascines ; & en
moins de rien deux-cens quarante toises
de communication furent faites. Par le
moyen de l'attaque que j'avois fait faire
aux redans de droite & de gauche , je fis
abandonner tous ceux qui deffendoient les
travers entre ces trois redans-là. Monsieur
de Turenne fit aussi attaquer la contrescar-
pe qui étoit de son côté , Monsieur de
Crequy qui y commandoit, fut fort blessé,
& si on ne la prit pas. Monsieur de Tu-
renne sçachant que nous avions pris la nô-
tre , vint voir nôtre travail , qu'il trouva
fort bon , & goûta bien l'attaque de ces
deux redans , & le front que cela nous don-
noit pour faire grand feu ; parce que
n'ayant qu'un petit logement à la tête du
travail , on n'y pouvoit tenir que peu de
gens , & par consequent il étoit aisé de le
reprendre ; & si d'ordinaire on les trou-
voit minez , ainsi que l'étoit celui-là , dans
lequel je ne voulois pas qu'il entrât , je n'y

avois mis qu'un Sergent nommé l'Amiral, & qui depuis a été Capitaine dans le Régiment du Roy, de crainte que s'il y en eût eu beaucoup, ils ne les eussent fait sauter; & je leur avois défendu, quelque allarme que les ennemis donnassent à ce logement, de n'y jeter point de gens davantage, mais de tirer seulement par le côté droit & gauche; parce que s'il eussent été remplis de soldats, ils les auroient fait sauter. Incontinent après que Monsieur de Turenne fut sorti du logement, Monsieur de la Ferté vint qui m'embrassa fort; & me dit: Que jusques-là le travail n'avoit avancé que par la garde de Piedmont. Etant sorti de la tranchée, je passai au quartier de Monsieur de la Ferté, & luy dis que les ennemis avoient des ponts sur l'Escaut, qu'il y avoit déjà trois ou quatre jours qu'ils mettoient une garde de cavalerie sur la hauteur de la ferme d'Urtebise, que cela étoit de son côté, & qu'il la pourroit bien faire pousser, que sa cavalerie alloit tous les jours chercher des fascines pour porter à la digue, qu'au sortir delà on pourroit pousser cette garde, & voir ce qu'ils faisoient là-derrrière; & même si on les poussoit de là, qu'il faudroit maintenir cette hauteur, & y mettre du canon pour les chasser de leurs camps. Il se passa encore deux ou trois jours avant qu'on y envoyât. A la fin un Jeudy, Monsieur de Gaudpré eut permission de pousser cette garde au re-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 415
tour de mettre ces fascines à la digue ; ce
qu'il fit. Il la poussa vivement , & vit
tout le quartier des ennemis , qui étoit
campé en neuf lignes derrière cette butte ,
tous les uns sur les autres. Monsieur de
Grandpré revint après qu'il eut vû cela ,
& il ne pût résoudre les Generaux à main-
tenir ce poste. Monsieur le Prince voyant
qu'on avoit chassé ses troupes de là-des-
sus , & croyant qu'on le voudroit garder ,
dit à Monsieur le Marquis de Carascene ,
si les ennemis gardent ce poste , dont ils
ont chassé les nostres , & si nous ne les en
chassons pas , avant qu'ils s'y soient re-
tranchez , il faudra perdre Valenciennes ,
& nous retirer la nuit. Voyant que nous
ne le maintenions point , & croyant qu'on
le proposeroit au Conseil dans nôtre Ar-
mée , & qu'on pourroit venir s'y loger ,
ils se hâterent pour disposer le secours au-
plûtôt. Ils ne croyoient pas pouvoir être
prêts avant quatre ou cinq jours , nean-
moins ils le furent en deux. Ils firent en-
trer des gens dans la ville , & il y en entroit
quasi toutes les nuits , & tous les jours
pour marquer le jour qu'ils commence-
roient leur attaque , & l'heure qu'il fau-
droit qu'on levât l'écluse pour faire couler
les eaux. Comme je voyois que la retenüe
ne faisoit pas monter l'eau davantage , je
previs bien ce qui arriva. Je dis à Messieurs
les Generaux que la digue ne subsisteroit
pas , quoi qu'on y passât les gens de pied ,
& quelques hommes menant leurs che-

vau en main ; par la raison qu'en ouvrant l'écluse, l'eau qui étoit retenüe auroit un grand cours, & romproit la digue en plusieurs endroits ; ce qui arriva. Ils disoient que l'autre communication ne pouvoit pas leur être coupée par le quartier de Gadaigne, & de l'Abbaye où étoient les vivres. Je dis que ce quartier-là leur seroit coupé aussi-bien que l'autre, parce qu'en ouvrant l'écluse, l'eau seroit plus haute que le lit ordinaire de la riviere, au bord de laquelle il y avoit quantité de petits fossez qui se remplissoient de son eau, qui leur servoit à blanchir leurs toiles ; & comme ces fossez n'avoient pas quatre pieds de large, qu'il les falloit boucher du côté de la riviere avec de la terre, jusques à l'endroit qui étoit par de là le camp, qu'autrement cela noyeroit le pont d'un canal qui étoit proche d'un des quartiers de Gadaigne ; ce qui arriva. La nuit du Samedi au Dimanche, les ennemis passerent sur leurs ponts en trois corps ; ils en avoient plusieurs. Les Espagnols qui étoient les plus près de nous, passerent les premiers ; & au même-temps qu'ils étoient passez, ils ne faisoient que tourner le front devers nous, & se mettoient en baraille, & nous entouroient ; là où un Regiment manquoit, l'autre le joignoit auprès ; là où les Espagnols finissoient, le corps des Walons & des Italiens joignoient, & circonvoloient de même, & ainsi les troupes de Monsieur le Prince après ceux-là. Toutes

tes les nuits, avant celle qu'on nous attaqua, nous avions des hommes qui sortoient, & qui alloient battre l'estrade, pour nous avertir si les troupes avançoient. Cette nuit-là on défendit de laisser sortir pas un cavalier hors des barrières. Nous avions aussi derrière nos épaulements quatre ou cinq escadrons toutes les nuits, & pendant celle-là nous n'en avions point. Les ennemis vinrent, & attaquèrent la ligne du côté de Bellefence & des Gardes, en demandant qui va-là, ils répondirent que c'étoient les charpentiers de Dom Joüan qui venoient couper nos palissades. Il est vray qu'il y en avoit, mais c'étoient des bâtons qui n'étoient pas si gros que le bras, & qui tenoient très-peu en terre, & les lignes étoient les plus méchantes que j'aye jamais vûes. Ils les attaquèrent donc, & le premier endroit qu'ils forcèrent, fut le quartier que défendoit Bellefence proche la digue, & l'endroit que les Gardes gardoient, qui étoit soutenu du Regiment de la Reine qui fit merveille. Tous les Capitaines, Officiers, & la plus grande partie des cavaliers, y furent tuez ou blevez: pour l'infanterie de ce côté-là, je n'en dirai pas de même.

Les troupes qui devoient nous attaquer du côté que nous faisons front, attaquèrent un seul redant des nostres, qui étoit au bout de la ligne que gardoient les Gardes. Ringal Capitaine au Regiment de Piedmont, voyant les Gardes attaqués ;

418 LES MÉMOIRES 1656.
& qu'il ne l'étoit pas encore, à cause de son frere Pradel Capitaine aux Gardes, luy qui commandoit dans ce redant, sortit avec une partie de ses gens, & s'en alla droit où étoient les Gardes, où il fut blessé, & mourut trois jours après avoir été mené à la ville. Les ennemis forcerent ce redant, & la barriere où commandoit Lignan Capitaine de Piedmont, qui fit des merveilles, & repoussa par trois fois les ennemis; mais à la fin il fut pris prisonnier. Nos deux autres redans ne furent point attaquez par ceux qui étoient devant eux, mais par ceux qui étoient entiez par le quartier des Gardes, qui marchaient en bataille, ayant nôtre ligne à la gauche, & la ville à la droite. Quand je vis que tout étoit forcé, je dis à mon fils aîné, qui étoit enseigne Colonel du Regiment, qu'il se sauvât. Je luy donnai deux Sergens & cinq ou six soldats, & luy dis que s'il rencontroit quelque Officier à cheval, qu'il luy donnât son drapeau, afin de le sauver. Il le donna à Saintot Capitaine du Regiment, qui le sauva. Pour moi je m'en allai, & me voulois retirer dans une Eglise qui étoit proche de la ville, dans laquelle nous gardions les prisonniers de guerre; mais l'Amiral me dit qu'il ne falloit pas aller-là, & que ces prisonniers seroient les premiers qui nous tueroient, quand ils verroient arriver leurs gens. Nous marchâmes donc droit au quartier de Monsieur de Grandpré, où
nous

nous trouvâmes seize ou dix-huit escadrons en bataille ; & comme je ne sçavois pas quels ils étoient , je leur criai : Quoi , Messieurs , un gros de cavalerie comme est le vôtre , laisse forcer les lignes , sans soutenir l'infanterie , & sans faire aucun semblant d'aller aux ennemis ? Je suis assuré que si vous y vouliez aller , vous les déferiez , ils n'entrent qu'en desordre , parce qu'ils n'entrent que par des barrières. La ligne ayant été abandonnée par ceux qui la gardoient , s'il y eût eu quelqu'un de vous autres pour soutenir le Regiment de la Reine , ils ne feroient jamais entrez ; & comme personne ne répondoit , je recommençai la même chose trois ou quatre fois , en leur disant des injures. A la fin Monsieur de la Ferté demanda qui parloit là ; je le connus à sa voix , & luy dis : C'est Puysegur , Monsieur , qui parle à vous , la ligne est forcée ; l'on pourroit , si on alloit aux ennemis , les chasser de ce côté-là. Il répondit qu'il y falloit marcher ; & de fait , ils marcherent environ vingt pas , comme si ils eussent voulu aller droit à eux ; mais ils entendirent crier tout d'un coup sur leur droite : *Tue , tue* , ils firent un caracol , abandonnerent Monsieur le Maréchal ; & au lieu d'aller aux ennemis , ils tournerent le dos , & se retirerent , croyant gagner le pont qui étoit proche le quartier de Gadaigne , & qui avoit esté emporté & submergé par le moyen de l'eau qui entra par les fosses.

420 LES MEMOIRES 1656.
faits le long de l'Escaut, dont j'ai parlé ci-dessus, & qui servoient à blanchir les toiles; & le tout pour ne les avoir pas voulu boucher, comme j'avois dit qu'il le falloit faire. Il est certain que le desordre étoit si grand parmi cette cavalerie, qu'ils se jettoient en bas, du haut de certaines dunes qu'il y a, & tomboient péle-mêle sur des tentes de Monsieur de Bellefont. Monsieur de la Ferté y fut pris, & sans Cheras son Capitaine des Gardes, il auroit été tué, d'autant que ce pauvre Gentilhomme, pour luy sauver le coup, le reçût dans la tête, & en mourut six jours après avoir été fait prisonnier. Ricoulle Gentilhomme de Monsieur le Prince, se rencontra-là, qui arrêta Monsieur de la Ferté, & empêcha qu'il ne fût tué. Monsieur de Moret, le Comte d'Estrées, le Lieutenant des Chevaux légers de Monsieur le Cardinal, l'Enseigne, & beaucoup de ses Gens-d'armes & Chevaux légers, furent pris prisonniers. Je ne pouvois pas aller aussi vite que ces Messieurs, je marchai droit à ce pont; aux environs duquel étoit toute cette cavalerie, & tout le long du canal. Je me fis faire place avec les Sergens que j'avois avec moy, & je passai par-dessus des trates qu'il y avoit, & que l'eau n'avoit pas emportez. Quand je fus passé, je vis des bataillons qui venoient droit à ceux qui étoient au bord du canal. Je dis à cette cavalerie, vous êtes de grands coquins, tournez vers ces troupes-là, vous
les

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 421
les battrez, & vous vous sauverez droit à Arras. Au lieu de faire ce que je leur disois, quoi qu'ils vissent bien qu'en se jetans dans le canal, ils n'en pourroient pas sortir quand ils y seroient, ils ne laisserent pas de s'y jeter tout d'un coup. Ils étoient plus de quinze-cens dans ce canal, qui furent tous noyez avec leurs chevaux, parce qu'on ne pouvoit pas les secourir ni les en tirer. Pour moi, avec sept ou huit, je me mis dans une mazure entre les deux ponts, qui étoient vouëtez par dessus, dans laquelle étant entré, je dis à l'Amiral qu'il sortit avec son halebarde, & qu'il fit semblant d'être des troupes de Monsieur le Prince, pour regarder s'il ne trouveroit pas quelque Officier : & s'il en trouvoit quelqu'un, qu'il l'amenât où nous étions, afin de nous rendre à luy, pour empêcher qu'on ne nous tuât, attendu que c'étoient des Curelins qui donnoient par là, & qui ne sont pas troupes trop bien réglées ; car ce sont des païsans ramassez, qui n'ont que leurs fusils sur l'épaule, & un gros couteau pendu à leur ceinture au lieu de sabre. La verité est qu'il ne fut pas longtemps à nous rendre réponse. Je luy dis qu'il falloit retourner. Il me répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il alloit dépouiller son buffle, le mettre sur sa chair, & sa chemise par dessus ; ce qu'il fit : & un moment après, comme il voulut sortir, nous entendîmes du bruit au-dessus de la vouëte où nous étions. Je dis assurément ils

descendront ici-bas, il faut prendre celui qui entrera ici. Nous le prîmes, dont il eut grand peur, & nous demanda quartier. Je luy répondis que je luy ferois bon quartier, & même que je le recevrois de luy; & luy ayant demandé quel il étoit, il me dit qu'il étoit Lieutenant reformé du Regiment d'un Colonel Walon. Je le priai d'aller avec l'Amiral, pour voir s'il ne trouveroit pas encore quelque Officier, afin que nous pussions être conduits en sûreté dans la ville, & que chacun de nous payeroit rançon selon les Charges qu'il avoit. Il sortit, n'alla pas loin, & amena un autre Officier avec luy. Nous nous fîmes conduire à la ville. L'Amiral & un autre Sergent du Regiment, marchèrent avec leurs halebardes, & faisoient comme si nous eussions été leurs prisonniers. Comme j'entrai dans la ville, & passant devant le logis du Gouverneur, qui n'est pas bien éloigné de la porte, Monsieur de Ricousse, qui venoit de conduire Monsieur de la Ferté chez Monsieur de Bourbonville Gouverneur de la ville, étoit devant cette porte, lequel me voyant, vint à moi, & me dit que Monsieur le Prince avoit commandé à tous les gens de me faire chercher, pour voir si j'étois prisonnier; & que si cela étoit, il vouloit que ceux qui m'auroient pris, me menassent à luy. Il me prit donc, & me mena chez le Gouverneur, & dit à ces Officiers qu'il répondoit de ma rançon. Je leur dis,

Mef-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 423
Messieurs , allez - vous - en , menez ces
cinq Officiers que vous avez , dont il y a
un Capitaine , deux Lieutenans & deux
Enseignes , dans une hôtellerie ; & quand
vous les y aurez conduits , venez-vous-
en ici me dire où ils sont , je vous ré-
ponds de leur rançon , & de celle des
trois Sergens qui sont avec vous. Comme
je leur disois ces paroles , je vis une En-
seigne du Regiment de Piedmont , nom-
mé Tuillet , frere de Rouziere Capitaine.
Ce pauvre Gentilhomme avoit le bras cas-
sé , étoit tout nud , n'ayant que sa chemi-
se. Je le fis aller avec les autres ; & dis à
ces Messieurs , pour mon épée qu'ils a-
voient , laquelle étoit d'argent , qu'ils me
la gardassent , que je leur payerois la va-
leur de ce qu'elle peseroit. Je sçavois bien
ce qu'elle pesoit , parce que je l'avois dé-
jà retirée de ceux qui m'avoient pris pri-
sonnier à Honnecourt. Ils menerent ces
Officiers à l'aigle noir.

Dans ce temps-là Monsieur le Prince
entra dans la ville , & vint au logis de
Monsieur de Bournonville ; & luy dit :
Monsieur de Bournonville , voila Puyse-
gur , qui est un de mes bons amis , &
que j'aime bien ; je veux qu'il soit prison-
nier sur sa parole , & tous ceux qui sont
pris du Regiment de Piedmont , dont il
voudra répondre , comme aussi de tous
les prisonniers des autres troupes. Mon-
sieur de Bournonville luy répondit , qu'il
ne manqueroit point de faire ce que son

Al-

Altesse luy commandoit. Après il me dit, menez-moi voir Monsieur le Maréchal de la Ferté. Je luy dis, je m'en vais l'avertir de l'honneur que vous luy voulez faire. Je montai dans sa chambre, & le trouvai tout nud en chemise devant le feu, quoi que l'on fût lors dans les grandes chaleurs, mais c'est qu'il avoit eu beaucoup chaud; & que ceux qui l'avoient pris, l'avoient fait marcher un peu rudement. Il se jetta promptement dans le lit, & je fus dire à Monsieur le Prince, que Monsieur de la Ferté attendoit avec impatience l'honneur de le voir; que s'il eût été levé, il seroit descendu pour recevoir cet honneur-là. Monsieur le Prince monta; & en entrant dans la chambre, alla droit au lit de Monsieur de la Ferté, l'embrassa; & luy dit: J'aurois souhaité que votre camarade eut été pris plutôt que vous, je luy aurois appris à écrire la vérité; ce n'est pas que je le craigne en campagne, je vous apprehenderois bien plus que luy. Tout ce que j'ai à vous dire, puisque vous êtes mon prisonnier, est que vous serez en liberté le plutôt qu'il me fera possible; mais comme il faut tenir quelque sorte de mesure & de façon de vivre avec ces gens-icy, cela m'empêchera de vous renvoyer dès demain. Pour de rançon de vous, je n'en veux point ni de votre argent, mais je veux bien toucher celui que le Roy donnera pour vous retirer. Monsieur de la Ferté luy fit cent re-

mer-

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 425
merciemens , & le pria de luy donner un
passeport , pour envoyer à Nancy à Ma-
dame sa femme. J'allai chercher une écri-
toire , & Monsieur le Prince écrivit ce
passeport , & le signa dans la chambre de
Monsieur de la Ferté. Le Page partit deux
heures après pour Nancy , auquel je don-
nai une lettre pour Monsieur de Bridieu
Gouverneur de Guise , pour faire tenir à
ma femme à Soissons. Monsieur de la
Ferté s'étant levé de son lit , & s'étant mis
proche du feu , il vit entrer son Valet de
chambre qui pleuroit. Il luy demanda la
cause qui l'obligeoit à pleurer , mais il ne
la luy voulut pas dire. Est-ce que Cheras
est mort , dit Monsieur de la Ferté ? Ce
Valet de chambre luy répondit : Non ,
Monsieur , ce n'est pas cela. Qu'est-ce
donc ? Monsieur , répondit-il , quand
Monsieur le Prince est monté ici-haut , je
suis descendu pour lâcher de l'eau ; il y a-
voit tant de monde , que je ne l'ai pû faire
dans la cour ; je suis sorti un peu hors de la
porte , pour aller contre une muraille , des
gens sont venus qui m'ont pris , m'ont
fouillé , & m'ont enlevé vôtre bourse
bleuë. C'étoit une grande bourse de ve-
lours bleu , dans laquelle il y avoit six-cens
loüis d'or. Monsieur de la Ferté se tour-
na , & de la rage qu'il eut , prit le Valet de
chambre , l'enleva , & le jeta dans le feu.
J'aidai vite à le retirer , & le fis sortir ses
chausses brûlées. Monsieur le Maréchal
me dit , ne suis-je pas réduit à une grande
ex-

426 LES MEMOIRES 1656.
extremité, j'avois hier dans le coffre der-
riere mon carosse cent-mille livres en or, &
je n'ai pas aujourd'hui un sol ici; j'ai per-
du tout cela. Je luy dis qu'il ne se devoit
point fâcher, qu'il trouveroit assez de cre-
dit, & l'appaisai un peu. Six jours après il
arriva un Trompette de la part de Mon-
sieur le Cardinal, qui envoyoit à Monsieur
de Moret quatre-mille livres, trois-mille li-
vres à Monsieur de Grandpré, prisonnier
& blessé, & mille écus à son Lieutenant des
Chevaux legers, & leur écrivoit à chacun
d'eux. Il me fit aussi l'honneur de m'écrire
par le même Trompette; mais dans la let-
tre il ne me parloit point d'argent. Il me
manda seulement qu'il sçavoit bien que
j'avois payé ma rançon, & que je devois
bien-tôt sortir; qu'il me prioit de donner
de l'argent à ses Gens-d'armes, & à ses
Chevaux legers qui étoient blessez & pri-
sonniers; d'avoir soin d'eux, & qu'il me
rendroit ce que je leur donnerois. Je dis à
Monsieur de Moret, Monsieur le Cardi-
nal me mande de donner de l'argent à ses
Gens-d'armes, vous êtes Lieutenant de
cette Compagnie, il vous en envoie, vous
leur en pourrez donner. Monsieur Droin
Lieutenant des Chevaux legers leur en
pourra donner aussi. Il me dit, non,
il faut que ce soit vous qui leur en don-
ne; car si c'étoit moy qui leur en donnât,
il ne me le rendroit jamais. Je me lais-
sai aller; & je donnai jusques à trente-trois
pistoles à ces Gens-d'armes & à ces Che-
vaux

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 419
vaux legers. Le premier argent que je touchai à Valenciennes , fut d'un honnête homme nommé Janiquart , gros marchand de vin , qui avoit correspondance à Rheims avec un appelé la Vicuville , & à Paris avec un nommé Jacques Vanescel. Je le fus trouver avec les Officiers , de qui j'étois prisonnier , un matin sur les huit heures , & luy demandai s'il avoit correspondance en quelque ville de France. Il me dit qu'il en avoit à Rheims & à Paris , avec ceux que je viens de nommer. Je le priai d'écrire pour Rheims à Monsieur de la Vicuville, qu'il reçût mille écus que l'on luy donneroit , pour être rendus par luy à Monsieur de Puysegur , Mestre de camp du Regiment de Piedmont ; & luy dis que j'enverrois un Tambour porter sa lettre & sa réponse. Il dit en présence de ces deux Officiers , si c'est Monsieur qui a commandé dans Dixmude , dans Bergues & dans Ypre , je luy baillerai les mille écus qu'il demande , & ne prendrai qu'une lettre de luy , pour me les faire rendre à Rheims pistole pour pistole , ne voulant point d'autre gain que cela. J'en fis quelque difficulté , desirant qu'il touchât mon argent avant qu'il me donnât le sien. Ces Officiers me disoient , Monsieur , puisqu'il vous veut bien donner l'argent , prenez-le , & nous le donnez ; l'Armée va marcher , & nous n'aurons pas la peine de revenir. Je consentis à la bonté de ce Marchand , & à l'empres-

se-

sement que me faisoient ces Officiers. Je payai ma rançon de mille florins, cinquante écus pour celle de Marconnier Capitaine, vingt écus pour chaque Lieutenant, quinze écus pour chaque Enseigne, & vingt-deux livres pour chaque Sergent.

Dans ce temps-là Monsieur de Mondejeu manda à un Marchand de Valenciennes de me donner quarante mille livres. Ce Marchand me les vint offrir. Je luy dis que je remerciois Monsieur de Mondejeu. Il me demanda si je ne voulois point luy faire réponse. Je luy dis que j'avois promis à Monsieur de Bournonville de n'écrire à personne, sans sa permission, & sans luy faire voir ma lettre, que cela seroit cause que je n'écrirois point à Monsieur de Mondejeu. Monsieur de l'Anglée m'envoya une lettre de change de dix mille livres, dont je ne voulus point me servir. Madame du Liege ma belle-mere, m'en envoya une de six-mille livres, par le moyen de Cramelin. Un nommé Mathon qui étoit dans les vivres, écrivit à son frere, qui s'apelloit aussi Mathon, & qui étoit Prevôt d'Avennes, pour me faire donner à Valenciennes tout ce dont j'aurois besoin. Il écrivit à Monsieur Icart, sans conditionner la lettre, mais seulement ce que j'aurois besoin. Monsieur Icart me vint trouver, & me dit qu'il m'apportoit une lettre pour me la faire voir, que Monsieur Mathon Prevôt d'Avennes luy écrivoit, par laquelle il luy

mandoit qu'il me donnât ce dont j'aurois besoin ; que si je voulois , il me donneroit dix mille écus, & que je n'aurois qu'à mettre le reçu derrière. Je l'en remerciai. Monsieur de Mondejeu crût que ce Marchand ne m'avoit pas offert l'argent qu'il luy ordonnoit de me donner ; & comme il alla à Arras , il le retint , & m'envoya son Trompette pour sçavoir de moi ce qui en étoit. Je luy dis qu'il me l'avoit offert , & je priai Monsieur de Bournonville de trouver bon que je fisse un compliment à Monsieur de Mondejeu , pour le remercier de toutes les bontez qu'il avoit pour moy. Il me le permit , & je luy écrivis.

Deux jours après que je fus entré dans Valenciennes , ne sçachant ce que mes enfans étoient devenus , n'ayant point été averti s'ils étoient pris ou non par les troupes de l'Armée de Monsieur le Prince, Monsieur de Ricouffe s'en vint à moy , & me dit : Je croi qu'on vous feroit un grand plaisir , si l'on vous disoit des nouvelles de votre fils aîné. Je luy dis qu'ouï. Il me fit conduire par un Officier de son Altesse , qui avoit été acheter des prunes au logis du Prevôt de Valenciennes , & qui avoit vû mon fils sous le prunier , qui n'avoit qu'une méchante chemise sur soi. Je m'y fis conduire , & le trouvai sous l'arbre en cet équipage. Il me dit qu'il falloit cent livres pour le tirer delà. Je les donnai , & l'emmenai avec moy dans une maison que j'avois louée proche le logis
ds

430 LES MEMOIRES 1656.
de Monsieur le Gouverneur ; & en passant
à travers de la grande place , j'entrai dans
la boutique d'un vendeur d'habits de treillis
& de toile , & luy en achetay un de
treillis tout complet, avec une chemise , &
le menai à mon logis. Quantité d'Offi-
ciers du Regiment de Piedmont qui a-
voient été dépouillez , me prièrent de les
assister , & de les vouloir habiller. Je leur
dis que je les aimois comme mes enfans ,
que je voulois les traiter de même. Je les
habillai tous de treillis comme mon fils ,
& leur prêtai de l'argent pour vivre. Mon-
sieur de Mondejeu sçachant que Monsieur
le Comte de Grandpré étoit prisonnier ,
blessé & taxé comme Lieutenant General
à vingt-mille livres pour sa rançon, les luy
envoya pour la payer , & par ce moyen se
tira de prison.

Comme l'Armée des ennemis voulut
aller assieger Condé , on fit commande-
ment à tous ceux qui avoient des prison-
niers , de les mener à Valenciennes , &
de les mettre entre les mains de Monsieur
de Bournonville. A mesure qu'on les luy
menoit , & ne les connoissant pas , il les
vouloit envoyer en prison ; dequoi il les
voyoit tellement fâchez , que cela le tou-
choit , & leur disoit : Messieurs, je ne
puis faire autrement , j'ai bien du déplai-
sir d'être contraint de vous y envoyer. Si
pourtant vous connoissiez Monsieur de
Puysegur , j'ai ordre de Monsieur le Prin-
ce de vous laisser libres sur sa parole. Ils
luy

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 431
luy disoient tous , Monsieur de Puysegur
ne nous refusera point cette grace. Il me
les envoyoit par son Secrétaire , qui pre-
noit leurs noms , puis nous signions eux
& moi , comme quoi je répondois pour
eux ; & en peu de temps je répondis pour
plus de six-vingts Officiers. Je fis presser
Monsieur le Prince de me vouloir laisser
sortir , puisque j'avois payé ma rançon.
Il me fit dire par Monsieur de Marchin ,
qu'il étoit vrai que je l'avois payée , mais
qu'il ne pouvoit pas me laisser aller , par-
ce que j'avois vû toutel'Armée , qu'il me
connoissoit bien , & que je pourrois don-
ner des avis en France qui luy pourroient
nuire ; mais qu'il me promettoit que dans
le huitième d'Octobre il me laisseroit sor-
tir , & qu'en attendant il m'envoïroit à
Malines , avec Messieurs les Chevaliers
de Rohan & de Morer , & quelques au-
tres Officiers. Il envoya son carosse pour
nous prendre & nous y mener. Nous allâ-
mes coucher à Tournay , delà à Oudenar-
de , & puis à Malines , où j'avois cinquan-
te & un ou cinquante-deux Officiers , &
trois-cens soldats du Regiment de Pied-
mont , à chacun desquels soldats je don-
nois tous les jours un demi-pot de bierre ,
& pour dix-huit deniers de fromage , &
les r'habillai tous.

Dans le temps que j'étois prisonnier à
Valenciennes , j'en avois fait sortir quel-
ques-uns des meilleurs , sous le pretexte
que c'étoient des valets qu'on deman-
doit,

doit. L'assistance que je fis aux Officiers du Regiment , & à beaucoup d'autres joint à ce que je donnois aux soldats , montoit à vingt-mille livres. Tous les Officiers m'ont fort bien payé , & n'ai nul sujet de m'en plaindre. Pour ce qui est des soldats , je leur donnai de bon cœur les avances que j'avois faites pour eux , & j'aurois encore mieux fait si je l'eusse pu faire.

Le premier jour d'Octobre Monsieur le Prince envoya le Trompette de Monsieur de Marchin me prendre à Malines , & me conduisit à Tournay , où je demeurai huit jours dans l'hôtellerie de l'étoile d'or , allant tous les jours quand je voulois dîner & souper chez Monsieur le Marquis de Tresigny qui en étoit Gouverneur. Au bout de huit jours le même Trompette revint avec un passeport , pour me conduire avec mon fils jusques à Peronne , d'où je partis pour m'acheminer à Paris , & de là trouver le Roy qui étoit au bois de Vincennes. Monsieur le Cardinal voulut parler à moy en particulier. Je le fus trouver. Il me dit que j'avois été impatient , & que je devois encore un peu attendre , qu'il m'auroit retiré , & qu'il ne m'en auroit rien coûté. Je luy répondis qu'il falloit être bien patient pour demeurer en prison ; que pour moi je tenois pour maxime , que quand on étoit prisonnier , il étoit toujours bon d'en sortir le plutôt que l'on pouvoit ; mais
que

1656. DE M. DE PUYSEGUR. 433
que je voyois bien que son Eminence me
disoit cela , de peur de me rendre la ran-
çon que j'avois donnée. Il m'entretint
fort sur ce qui se faisoit en Flandres. Je
luy dis , qu'à moins qu'il retirât Monsieur
le Prince d'avec les ennemis , j'étois assuré
qu'il ne feroit jamais de grands progrès en
ces pais-là ; que c'étoit luy qui leur faisoit
entreprendre tout ce qu'il y avoit de har-
di à faire ; & que si les ennemis l'avoient
voulu croire , il nous auroit bien empêché
de faire beaucoup de choses que nous a-
vions faites. Il me répondit que les enne-
mis faisoient aussi grand cas de Monsieur
de Marchin. Je luy répondis qu'ils avoient
raison , que c'étoit un habile homme. Il
me dit que Monsieur le Prince avoit une
ambition déréglée , qu'il ne pouvoit souf-
frir personne , & que la Reine ne consen-
tiroit jamais à le faire retourner , à cau-
se de l'affaire de Gerzé. Nôtre conversa-
tion finit par l'arrivée de Monsieur de No-
gent, qui luy vint apporter le pied d'un lié-
vre que le Roy venoit de prendre avec des
chiens courans dans le Parc. Voyez un
peu , dit-il, on est enfermé, on parle d'aff-
aires, & cet homme nous vient interrom-
pie avec le pied d'un lièvre. Je luy dis, ma
foi , je croi que vous auriez mieux aimé
qu'il vous eût apporté celui de Monsieur
le Prince. Ah ! Puysegur, dit-il, vous fai-
tes grand cas de Monsieur le Prince. Oüy,
luy répondis-je , j'en fais cas , & suis cer-
tain qu'il n'y a point d'homme dans le

monde qui sçache si bien la guerre qu'il l'a sçait, ni qui soit aussi vaillant que luy. Je sortis de son cabinet, & m'en allai pour m'en retourner à Paris, sans esperance de nul bienfait; & je n'eus pas même la hardiesse de luy redemander les trente-trois pistoles que j'avois données à ses Gens-d'armes & à ses Chevaux legers, & desquelles je n'ai été remboursé qu'après sa mort par Monsieur le Duc Mazarin.

Il faut maintenant parler de ce qu'on pouvoit faire pour retirer les troupes de la tranchée de Valenciennes, pour empêcher qu'elles ne fussent perduës comme elles ont été. Le quartier de Monsieur de Turenne étoit à la queue de la tranchée de l'attaque de l'une & de l'autre Armée, & les ponts qu'il falloit que les ennemis passassent, après avoir forcé celui de Monsieur de la Ferté, pour venir ensuite à celui de Monsieur de Turenne, étoient rompus. De l'autre côté la digue étoit aussi rompuë, on ne pouvoit passer non plus dans le quartier des ennemis sur la hauteur qu'ils occupoient: il n'y étoit demeuré que trois-cens chevaux, en comptant quelques Dragons qui étoient de ce nombre-là. Romainville Maréchal de camp de Monsieur le Prince, commandoit ces troupes-là, & avoit fait une grande rangée de méches attachées à des picques, à la hauteur de la moitié de l'homme, & un homme qui tiroit la corde qui les attachoit, faisoit bran-

ler toutes ces méches. On tiroit quelques coups de la batterie qui étoit sur la hauteur, mais ce n'étoit que pour persuader que les troupes étoient encore dans leur quartier, quoi qu'elles n'y fussent plus, & on ne s'avisa jamais d'envoyer reconnoître ce qui étoit sur cette hauteur-là. Je ne dis pas qu'on n'y envoya pas dès la première nuit, mais durant dix ou douze jours que les ennemis y demeurèrent. Le courant de l'eau rompit la digue, de sorte que de pas un seul côté, les troupes qui avoient battu celles de Monsieur de la Ferté, ne pouvoient aller au quartier de Monsieur de Turenne, & même le Regiment de Verbins, que Monsieur de Turenne envoyoit au quartier de Monsieur de la Ferté, fut pris, étant embarrassé sur la digue; & il eût fallu que les ennemis eussent repassé sur le même pont, & n'eussent pû tomber que sur le quartier des Lorrains, parce qu'ils n'auroient pû entrer dans celui de Monsieur de Turenne, n'y ayant pas de pont sur le ruisseau qu'il falloit passer pour y entrer.

Touté cette explication que je fais ici, n'est que pour faire voir, qu'on ne devoit pas être si pressé de sortir du quartier de Monsieur de Turenne, sans lever la tranchée, d'autant que personne ne pouvoit aller à eux; & il étoit près de midi auparavant qu'on eût débouché la porte, par où il falloit que les troupes que les ennemis firent passer à travers la ville, pour aller au quartier de Monsieur de Turenne, sor-

tissent, attendu qu'il y avoit une si grande quantité de fumier, qu'on ne la pouvoit déboucher; ainsi rien ne pouvoit aller sur la tranchée, que les troupes qui la défendoient. On n'avoit qu'à faire marcher la tranchée de Monsieur de Turenne la première, pour se joindre à sa cavalerie, & la tranchée de Monsieur de la Ferté, auroit suivi celle de Monsieur de Turenne. Les ennemis qui défendoient l'attaque n'auroient pû les suivre, & si l'infanterie les eût suivi, la nôtre auroit fait tête, & eût pû être soutenuë de nôtre cavalerie, & on auroit pû même retirer le canon. Mais bien loin de tout cela, les Gardes abandonnèrent la tranchée, & s'allèrent mettre dans l'Abbaye où étoient les munitions. La garde de Monsieur de la Ferté fut encore prise. Monsieur de Turenne étoit à la tête de ses troupes, & ses domestiques furent si saisis de peur, qu'ils abandonnerent sa tente, & même sa cassette, dans laquelle Monsieur de Bournonville me dit qu'il s'étoit trouvé une lettre que Monsieur le Cardinal luy écrivoit, par laquelle il luy mandoit qu'en faisant la capitulation de Valenciennes, il prît garde de ne pas laisser prendre la qualité de Duc à Monsieur de Bournonville, parce que cela feroit tort à son frere qui étoit en France, à qui le Roi en avoit donné la qualité. Qu'il y en avoit aussi une autre, par laquelle il luy mandoit de dire à Monsieur de Créquy, qu'il étoit trop emporté de faire difficulté

1657. DE M. DE PUYSEGUR. 437
d'obeïr à Monsieur de Castelnau, & qu'il
vouloit qu'il luy dît, qu'il le feroit bien
obeïr quand il commanderoit quelque
chose. L'Armée de Monsieur de Turenne
se retira au Quesnoy, où elle demeura pen-
dant quelques jours, après quoi elle alla
assiéger la Capelle, qu'elle emporta en peu
de temps. Et comme il y avoit peu de
gens du Regiment de Piedmont qui se fus-
sent sauvez de la déroute, on donna ordre
au Regiment de faire une fausse attaque à
une demi-lune. On pressa la place de rous-
côtez, & le Regiment de Piedmont, au lieu
de faire sa fausse attaque, emporta la con-
trescarpe & la demi-lune, quoi que Mon-
sieur de Chamilly qui commandoit dans
la Capelle, criât à ceux qui défendoient
cette demi-lune, qu'ils n'avoient que faire
d'apprehender, parce que ce n'étoit qu'un
reste de Piedmont qui les attaquoit. Il
n'y avoit qu'un Capitaine nommé Ron-
zieres, deux Lieutenans, & quelques cent-
cinquante hommes. Le Capitaine & les
deux Lieutenans y furent ruez, & vingt-
quatre ou vingt-cinq soldats aussi, ou tuez
ou blesez.

L'Année suivante 1657. on alla pour assie-
ger Cambray. Nous avions toujours
été de l'Armée de Monsieur de la Ferté, le-
quel ne vint point, & on nous fit marcher
avec Monsieur de Turenne. Nous mar-
châmes comme si nous eussions voulu al-
ler vers Aire. Comme nous fûmes arrivez

au quartier où l'on coucha une nuit, Monsieur de Turenne prit des troupes de cavalerie, & des hommes commandez de l'infanterie, & me dit qu'il vouloit que j'allasse avec luy. Nous marchâmes toute la nuit, & à six heures du matin nous arrivâmes devant Cambray, que nous investîmes de tous côtez; & surprîmes si bien la ville, qu'il n'y avoit dedans pour toutes troupes que la morte-paye, & quelques cinquante maîtres. Les habitans & le Gouverneur, étoient mal ensemble. La place étant investie, & le reste de l'Armée arrivé, on fit les ponts de communication, & aussi-tôt on bailla des outils à toutes les troupes, pour travailler en diligence à faire la ligne. Dans ce temps Monsieur de Turenne avoit envoyé un parti vers le Quénoy, pour sçavoir de Monsieur de Beauvau qui en étoit Gouverneur, s'il n'avoit point de nouvelles de Monsieur le Prince; & pour luy dire que s'il en avoit, il luy en mandât par ces gens-là; sinon quand il en auroit, il luy fît sçavoir au camp de Cambray où il étoit. Il y envoya encore un autre parti avec un duplicata de lettres. L'un de ces partis fut pris par les troupes de Monsieur le Prince, lequel ne croyoit pas venir de ce côté-là; mais sçachant le peu de monde qu'il y avoit dans Cambray, & que l'Armée d'Espagne n'étoit pas prête pour le venir secourir, il se résolut de venir avec sa cavalerie qui faisoit dix-huit escadrons, droit à Cambray. Il falloit qu'il passât par

1657. DE M. DE PUYSEGUR. 439
Valenciennes, & comme il en fut à deux
lieuës près, il prit le devant, & y vint de-
mander au Gouverneur, & à ceux qui com-
mandoient dans la ville, s'ils n'avoient pas
eu nouvelles de l'Armée de France. Ils luy
dirent que non, mais que depuis vingt-
quatre heures on avoit ouï tirer des coups
de canon du côté de Chambray. Il leur dit,
je tiens Cambray assiégé, & je veux tâcher
de le secourir, auparavant que les ennemis
ayent fait leurs lignes. Faites-moi prepa-
rer passage pour mes troupes. Ceux de
Valenciennes qui n'avoient pas accoustumé
de laisser passer des troupes dans leur ville,
luy dirent que s'il y vouloit passer, ils luy
donneroient passage. Monsieur le Prince
accepta le parti, & fit passer les troupes à
travers la ville. Il fit repaître ceux qui é-
toient passez les premiers. Aussi-tôt qu'ils
furent à un quart de lieuë de la ville, il fit
marcher les autres un peu plus loin; &
après qu'ils eurent repû, il prit ceux qui
avoient passé les premiers, & avança
avec cinq-cens chevaux sur une hauteur,
d'où il voioit le camp & les lignes. Il vit
qu'on travailloit, & jugea par-là que c'é-
toit tout de bon. Il revint à ses troupes, &
fit venir tous les Officiers, auxquels il dit
que nous assiegeons Cambray; & que si
on demouroit trois jours sans le secourir,
les lignes seroient en état de ne pouvoir
être forcées; que l'Armée Espagnole é-
toit loin, & que l'on seroit trop long-
temps à l'attendre, & qu'ainsi il falloit en-

440 LES MEMOIRES 1657.
trer dans Cambray , & le secourir ; que
pour cet effet il étoit nécessaire de marcher
sur les sept à huit heures du soir. Il dispo-
sa donc sa cavalerie en trois lignes , six es-
cadrons à chacune , & leur dit : Je mets six
escadrons à la premiere ligne, Guitaut les
commandera ; j'en mets six à la seconde ,
dans laquelle je serai , & six à la ligne de
derriere. Bien des gens croyent qu'on est
plus en sureté à la ligne du milieu qu'à la
premiere, & moi je croi que non, parce que
la premiere peut rencontrer les ennemis ,
n'étant point à cheval , les peut surpren-
dre , & passer outre , comme il faut faire ,
lorsqu'on veut secourir une place. Il faut
tôujours pousser devant soi tout ce qu'on
y rencontre , & aller jusques à la contre-
scarpe ; & si l'on est suivi quand on est-là ,
il faut abandonner les chevaux & se jeter
dedans. Il ne faut jamais tourner pour
charger ceux qui vous suivent , mais mar-
cher tôujours pour entrer dans la place. Il
se trouva que la premiere ligne de Mon-
sieur le Prince passa heureusement , & s'il
eût pris par le chemin creux , comme on
croyoit qu'il feroit , il est certain qu'il n'y
auroit pû passer. On y avoit mis fort bon
ordre , mais par bonheur pour luy, il prit
plus sur la droite , & tomba dans la garde
du Regiment de Paluau, qui demanda aux
troupes de Monsieur le Prince : *Qui vive* ,
ils répondirent Guitaut ; les autres crûrent
qu'ils disoient Paluau, & les laisserent pas-
ser sans leur faire grand mal. Monsieur le
Prince

Prince vint avec sa seconde ligne, qui trouva les troupes qui s'étoient resserrées ; il passa aussi, & les força. Monsieur de Comiac, le Boulet & son Page qui le suivoit, furent pris auprès de luy ; l'autre rang passa encore, & entra ; ils furent à la palissade, & entrèrent dans la contrescarpe. Notre cavalerie qui devoit les avoir chargez jusques-là, ne les suivit pas ; il y en eut seulement quelques-uns, qui pour dire qu'ils avoient tiré sur les ennemis, quand ils passoient, tirèrent leurs pistoles en l'air, comme s'ils eussent fait une salve. Je fis observer à tout nôtre Regiment, comme quoi ces gens-là faisoient pour couvrir leur lâcheté, & qu'au moins ils devoient tirer leurs pistolets, comme quand on tire à des hommes qu'on a devant soi. Des troupes du Roy, Hauterive Maréchal des logis de l'Armée, fut tué, non par les ennemis, mais par un des nôtres. Le jour étant venu, Monsieur de Turenne dit qu'il se vouloit retirer, toute l'Armée battit aux champs ; & en attendant qu'elle fût disposée pour marcher, il dépêcha un courrier à la Cour, pour luy donner avis que Monsieur le Prince étoit entré dans Cambray avec dix-huit escadrons, qu'il levoit le siege, se retireroit, & alloit loger à Crevecœur. Il ne s'excusa sur personne de l'entrée des troupes dans la ville. Quand Monsieur le Prince y fut entré, les ennemis firent cinq ou six salves de coups de canon & de la mousqueterie. Monsieur de Turenne fit passer toutes

442 LES MEMOIRES 1657.
les troupes des autres quartiers dans le
sien, & puis il nous fit marcher ; mais veri-
tablement nous ne marchions pas trop
bien , parce que l'infanterie étoit à l'arri-
re-garde , qui se retiroit d'une ville ; dans
laquelle il étoit entré dix huit escadrons ,
commandez par le plus habile homme du
monde & le plus vaillant , & que de Cam-
bray à Crevecœur il n'y a que des plaines.
Monsieur de Varennes Lieutenant Gene-
ral dans l'Armée , vint se mettre à la tête
du Regiment de Piedmont. Je luy dis que
je n'étois pas fâché de l'y voir après avoir
mis un si bon ordre à nôtre retraite , &
ayant mis l'infanterie à l'arriere-garde, en
se retirant d'une ville dans laquelle il y a-
voit bon nombre de cavalerie , & à cette
heure que je voyois que nôtre cavalerie, qui
avoit l'avant-garde, parce que les ennemis
étoient derriere nous, alloit si vîte, que nous
ne la pouvions pas suivre ; que je trouvois
l'ordre fort beau & fort bon, mais qu'il me
sembleroit meilleur si la cavalerie n'alloit
pas si promptement, & qu'on la séparât en
deux ; qu'on en mir la moitié marchant
droit à Crevecœur, & qu'on mît aussi l'in-
fanterie en deux lignes suivant la cavalerie
qui iroit audit Crevecœur, & l'autre moi-
tié de la cavalerie derriere ; qu'on détachât
des pelotons de mousquetaires pour met-
tre aux ailes de la cavalerie qui feroit l'ar-
riere-garde , & qu'ainsi je croyois que les
troupes seroient en plus grande seureté.
Monsieur de Varennes le fut dire à Mon-
sieur

1657. DE M. DE PUYSEGUR. 443
sieur de Turenne, qui fit arrêter la cavalerie, & la mit comme je viens de dire.

Monsieur le Cardinal voyant que le siege de Cambray n'avoit pas réussi, envoya ordre à Monsieur de la Ferté, qui avoit des troupes vers la frontiere de Champagne, d'investir Montmidy ce qu'il fit. Monsieur de Turenne étoit venu avec l'Armée camper à Fonsomes & à Fervac. Il reçût ordre du Roy d'envoyer dix Compagnies des Gardes avec le Regiment de Piedmont, & six autres Regimens vers Laon, où Monsieur de Navailles les joindroit. Nous marchâmes droit à Laon, & nous logeâmes dans le fauxbourg. Je commandois les six Regimens d'infanterie; & quand je scûs que Monsieur de Navailles étoit arrivé à Laon, je fus pour le voir, mon cheval s'abattit sous moi sur le pavé, je me blessai à la hanche, & n'achevai pas le voyage. Le siege de Montmidy dura long-temps. Je partis de Soissons pour y aller. Le Roy étoit à Sedan, où j'allai passer. Le lendemain que j'y fus arrivé, on eut nouvelle de la reddition de Montmidy, & que l'Armée marchoit pour aller assiéger Harbemont, que la Cour croyoit bien plus fort qu'il n'étoit. Il ne tint que vingt-quatre heures; on le rasa. Nous vinsmes camper à Ivoy. Le Roy étoit parti de Sedan pour aller vers Peronne, on y fit marcher une partie des troupes de Monsieur de la Ferté, commandées par Monsieur le Marquis d'Uxelles. Nous vinsmes camper à Mouchy-la Gache,

444 LES MÉMOIRES 1657.
où nous demeurâmes huit jours. Les Gardes qui gardoient Monsieur d'Uxelles, comme Lieutenant General de l'Armée, ne le gardoient qu'avec un Sergent & vingt hommes, & il vouloit que je luy donnasse un Capitaine avec quarante hommes. Je luy dis que pour les quarante hommes, je les luy donnerois avec un Officier, mais que je ne luy donnerois pas un Capitaine, n'y ayant point d'apparence de raison qu'un Capitaine de Piedmont relevât un Sergent des Gardes. Il étoit dans ce temps-là postulant avec Monsieur de Castelnau pour être Maréchal de France. Il se plaignit à la Cour de ce que je ne luy voulois pas donner un Capitaine. On m'écrivit de le faire. J'envoyai à Monsieur le Cardinal pour tâcher d'empêcher que cela ne fût; mais Monsieur le Cardinal qui aimoit mieux luy donner un Capitaine pour le garder que de le faire Maréchal de France, m'envoya un second ordre pour luy en donner un; ce que je fis, & dis à Monsieur d'Uxelles, on vous accorde un Capitaine, mais on ne vous accordera pas le bâton de Maréchal de France, quoi qu'assurément je puis dire qu'il le meritoit; & on croira avoir assez fait pour vous, de vous donner la même garde. Nous fûmes joindre Monsieur de Turenne, marchâmes vers Cassel, & allâmes camper à Oüast. Je fus sur le matin voir Monsieur de Turenne, qui étoit logé où demeuroient les Jesuittes Irlandois. Comme j'étois avec luy, on luy vint
dire

1657. DE M. DE PUYSEGUR. 445
dire qu'il y avoit deux Capucins qui desiroient parler à luy, & qui venoient de Bourbourg. Il me dit que je les allasse faire entrer. Il s'informa d'eux quels gens il y avoit dans Bourbourg. Ils luy répondirent qu'ils n'y avoit point de troupes. Après qu'il les eut entretenu quelque temps, il leur fit donner la sauve-garde qu'ils demandoient, & me commanda d'aller faire prendre les armes aux Regimens de Piedmont & d'Espagny, & envoya ordre à quatre ou cinq escadrons de monter à cheval. Nous marchâmes & allâmes à Bourbourg. Il me commanda d'entrer dans la ville, d'y demeurer, & d'empêcher qu'on n'y fit aucun desordre; ce que je fis. Quatre jours après, il mit Bout-du-Bois avec le Regiment Royal, & les Anglois dedans. Il me demanda si nous ne pourrions pas bien assiéger Mardik. Je luy dis que ouïy. Il demeura sept ou huit jours proche de cette place, sans neanmoins l'oser attaquer, parce que l'Armée étoit à Dunkerque.

Pendant tout le temps qu'ils furent dans ce quartier, Messieurs les Lieutenans Generaux qui étoient trois, deux dans son Armée, & le troisiéme dans celle de Monsieur de la Ferté, alloient tous les soirs reconnoître Mardik; & moy qui les voyois aller, je remarquois bien qu'ils ne connoissoient que l'envelope qui avoit été faite pour aggrandir le fort. Je les laissai faire sans leur rien dire. Le jour pris pour entrer en garde & ouvrir la tranchée, le Regi-

ment de Picardie s'avisa de demander une attaque, puisque les Gardes en avoient une, & qu'il étoit plus ancien Regiment que Piedmont. Je leur dis que pour l'ancienneté, j'en demeuroidis d'accord, mais que l'Armée de Monsieur de la Ferté étoit une Armée séparée de celle de Monsieur de Turenne, encore bien qu'elle marchât avec la sienne; & quoi que Monsieur de Turenne donnât le mot à toutes les deux, qu'elles ne laissent pas néanmoins d'être séparées, qu'elle portoit le nom de la Ferté, qu'il y avoit un Lieutenant General d'artillerie, comme à celle de Monsieur de Turenne, que les Etats Majors étoient séparés, & même les Etats des fonds pour le paiement. Par ces raisons-là nous l'emportâmes contre Messieurs de Picardie. Nous allâmes pour entrer en garde, un Jeudy au soir, Monsieur de Pradel commandoit la garde des Gardes. Je croi qu'il avoit bien vingt Compagnies avec luy qui faisoient près de deux-mille hommes. J'arrivai avec le Regiment de Piedmont au lieu qui m'avoit été marqué, j'y trouvai Monsieur de Turenne, Castelnau, d'Uxelles & Pradel; & les approchant, je m'apperçus qu'ils parloient tout bas. Je leur en demandai la cause. Parce, dirent-ils, que les ennemis nous entendraient si nous parlions haut. Et comment sçavez-vous, leur dis-je, que les ennemis sont-là? Parce, me répondirent-ils, qu'il y a huit jours que nous venons reconnoître. Et moi je vous dis que les en-

1657. DE M. DE PUYSEGUR. 447
ennemis ne sont point-là , & que du lieu où
vous montrez qu'ils sont , il y a plus de six
cens pas ; ce que vous montrez ce sont les
bastions du vieux fort qu'on a rasez. Sur ce-
la je leur dis qu'il n'y avoit point de temps
à perdre , & que les Gardes n'avoient qu'à
prendre l'attaque de la droite ou de la gau-
che ; & que quand ils auroient choisi , j'i-
rois me loger à la porte du fort *Mardik* ; &
voilà , dis-je , comme vous avez tous bien
reconnu. Les Gardes prirent la droite. Je
me mis à la tête du Regiment de Piedmont,
passai à travers le fort razé , & m'allai met-
tre à la porte de l'ancien fort de *Mardik*.
Les ennemis ne se défendoient qu'avec des
grenades , & quelques coups de mousquets
qu'ils tiroient du haut du bastion. Les Gar-
des s'allèrent poster à l'endroit qu'ils a-
voient reconnu pour attaquer un bastion
de ce fort qui avoit esté razé , & où il n'y a-
voit personne. Le lendemain matin le jour
étant grand , Monsieur de Pradel vint voir
notre travail , & me dit que nous avions été
mieux conduits qu'eux. En vérité , dis-je ,
personne ne m'a conduit , j'y suis venu
moy-même ; & aussi-tôt que j'aurai fait
faire cette batterie sur le haut de ce bastion,
ces gens-là seront prisonniers de guerre. Il
y avoit trois pieces de canon qui étoient
proche de moy , dont l'une étoit de vingt-
quatre , & les autres de douze. Sur celle de
vingt-quatre , il y avoit soixante chevaux,
& si l'on ne pût jamais la faire marcher.
Les chevaux étoient si harassés , qu'ils ne
pou-

pouvoient donner un coup de collier, outre que quand l'un tiroit, l'autre ne tiroit pas. Je dis aux soldats qui étoient-là, qu'il falloit mener cette piece de canon jusques sur le haut du bastion, & que je ne voulois qu'autant d'hommes qu'il y avoit de chevaux. Je dis à la Louviere Lieutenant de l'artillerie, l'on vous donne cent écus de chaque piece de canon que vous mettez en batterie; vous avez soixante chevaux qui ne la peuvent tirer, je m'en vais faire boire à soixante soldats à chacun pour un sol marqué d'eau de vie, & je mettrai la piece en batterie. Je fis dételer les chevaux, & fis attacher des cordes à l'avant-train du canon, & au côté des essieux; & quand j'eus mis les soldats aux cordes pour tirer, je leurs dis qu'ils prissent garde à tirer tout d'un même-temps; ce qu'ils firent si bien & si à propos, qu'en moins d'une heure & demie les trois pieces furent posées sur la plate-forme. Il y eut un charpentier de tué dans le temps qu'on les y mettoit. Les pieces n'eurent pas tiré dix ou douze coups, que les ennemis demanderent à se rendre. Ils vouloient la composition trop bonne, Monsieur de Turenne ne voulut pas la leur accorder telle qu'ils la desiroient. Le lendemain ils se rendirent prisonniers de guerre. Ce jour-là on étoit allé au fourage, huit soldats du Regiment de Piedmont furent pris par les ennemis. Je priai Monsieur de Turenne de m'en donner huit de ceux qui étoient dans Mardik, pour les é-

chan-

1658. DE M. DE PUYSEGUR. 449
changer contre les miens qui avoient été
pris. Il me fit une réponse, dont je ne fus
pas trop satisfait, en disant qu'il ne pou-
voit pas donner les soldats qui étoient là-
dedans pour échanger avec ceux du Regi-
ment de Piedmont, parce que c'étoient des
soldats du Regiment Italien de Carlepon-
ti, fort ancien, & les meilleurs hommes
qui fussent dans l'Armée d'Espagne. Je luy
repartis que je ne les croyois pas meilleurs,
n'y d'un Regiment plus ancien que ceux
de Piedmont, & qu'il me sembloit que
ceux qui prenoient les autres, devoient é-
tre meilleurs que ceux qui étoient pris.
Quand je vis cela, je fis sauver sept ou huit
Capitaines de ce Regiment de Carlepon-
& bien des Officiers encore. Leur Colonel
& tous les Capitaines s'en sentirent si ob-
ligez, que lorsqu'on assiegea Dunkerque,
quand il y avoit quelqu'un de blessé ou de
malade qu'on vouloit faire passer en sure-
té, on n'avoit qu'à dire qu'il étoit du Re-
giment de Piedmont, & Carlepon-
ti le faisoit passer à travers de la ville de Graveline,
où il commandoit.

L'Année suivante 1658. l'Armée de Mon-
sieur de Turenne alla mettre le siege de-
vant Dunkerque. Le Regiment de Pied-
mont fut avec luy, on le prit, & on donna
un combat contre les troupes d'Espagne
qui venoient pour le secourir : nous le ga-
gnâmes. Le Roy pendant ce temps-là étoit
malade à Calais. Après on prit Bergues,
Fur;

450 LES MEMOIRES 1658.
Furnes & Dixmude. On fit des courses dans le païs ennemi, & puis on revint assieger Graveline, où le Regiment Royal & celui de Montauzier, arriverent. Graveline étant pris, on alla vers Ypres, & l'on battit les troupes du Prince de Ligne. L'on prit Menin, & on revint assieger & prendre Ypres. Pendant le siege Monsieur le Maréchal de Culemborg vint avec ses troupes, & s'alla poster à Menin. Après la prise d'Ypres, on alla prendre Oudenarde, ensuite on fit la trêve, & après la trêve la paix, & le Mariage du Roy. Monsieur le Prince revint en France, entra par la Capelle, & vint passer à Soissons. Je luy avois envoyé un relais à Chavignon, & il me fit l'honneur de venir loger chez moi. Je luy fis la meilleure chere qu'il me fut possible. Il me fit beaucoup d'honneur, & me témoigna bien de l'amitié, me disant que si la riviere n'eût pas été si grosse, il n'auroit pas passé à Soissons, pour ne pas loger chez moy, de peur que cela ne me préjudiciât. Je luy repartis que l'honneur qu'il me faisoit, ne me porteroit point de préjudice, que je ne pouvois être plus mal avec Monsieur le Cardinal que j'y étois, & qu'il m'avoit fait tout le mal qu'il m'avoit pû faire, & qu'ainsi Monsieur le Prince ne pouvoit rien apprehender pour moy, & que j'étois trop heureux d'avoir l'honneur de le voir chez moi. Il partit le lendemain de Soissons pour aller à Meaux avec des relais de carosses que je luy donnai. Il ne voulut recevoir aucunes

1658. DE M. DE PUYSEGUR. 451
nes harangues ni visite des Corps de ville
de Soissons ; & dit qu'il n'en vouloit point
qu'il n'eût eu l'honneur de voir le Roy au-
paravant. Il s'en alla donc à Meaux , luy
quatrième dans son carosse , sçavoir Mon-
sieur le Duc d'Anguien, Monsieur de Bout-
teville & Guitaut. Il alla de-là à Coulo-
miers chez Monfr. de Longueville, d'où il
partit pour aller trouver le Roy à Marseille.

DANS les services que j'ai rendus au Roy,
j'ose dire que j'ai contribué & empê-
ché que les Gouverneurs ne soient plus les
maîtres absolus de leurs places ; & cela par
les avis que j'ai donné au feu Roy , & que
l'on suit à present ; sçavoir que sa Majesté
me parlant un jour de Monsieur de Biscara,
& m'en disant beaucoup de bien , je luy dis
que j'étois bien-aise qu'elle m'en disoit
bien du bien , qu'elle avoit raison , & que
c'étoit un tres-honnête homme ; mais que
j'avois vû autrefois sa Majesté bien en cole-
re contre luy , quand il ne vouloit pas ren-
dre Verdun. Le Roy me dit, n'avois-je pas
raison , il étoit mon Lieutenant dans Ver-
dun , & ne me vouloit pas rendre la place ,
après que Monsieur de Marillac eut été ar-
rêté prisonnier ? Je luy repartis, il est vrai,
Sire , qu'il avoit tort en ce qui vous regar-
de, mais il n'avoit pas tort suivant la façon
dont tous les gens d'honneur en usent. Vô-
tre Majesté ne l'avoit pas choisi elle-même
pour le mettre dans cette place , Monsieur
de Marillac luy avoit procuré ce bien-là , il
étoit

étoit obligé de l'y servir, & de ne rendre point la ville tant qu'il vivroit, à d'autres qu'à luy, ni sans son ordre. Il faut que ce soient les Rois qui mettent les personnes dans les places, & dans toutes les Charges, par le choix qu'ils en doivent faire eux-mêmes, & ne les pas accorder à la priere des particuliers, parce que le sentiment d'un honnête homme, est de pouvoir être reconnoissant du bien qu'on luy fait, envers celuy qui le luy procure. Les raisons qu'alleguent ceux qui donnent des Gouvernemens, sont de dire : C'est moi qui les donne, & ainsi on m'en doit la reconnoissance. On répond à cela, vous ne m'avez point choisi, cela provient de la demande qu'on a faite pour moi ; celui qui m'a mis dans la place, je le dois absolument servir, autrement je passerois pour ingrat. Le Roi voyant que je persistois toujours en la chose que j'avois dite, me repartit : Mais, Puysegur, si cela se doit faire de la façon que vous alleguez, je n'ai donc point de place à moi, car je les ai toutes données, par la demande que des particuliers m'en ont faite. Je vis que cela l'embarassoit, je lui dis : Mais, Sire, vous êtes bien assuré de ceux qui vous les ont fait donner. Il me répondit, point trop. C'étoit à saint Germain en Laye que je lui parlois ainsi, le soir après son souper. Je pris congé de lui, en lui demandant si sa Majesté ne me vouloit rien commander, que je m'en allois à Noyon, où étoit la garnison du Regiment. Il me repartit,

tit, je m'en vais demain à Versailles, soyez ici de bon matin à mon lever, je veux parler à vous. Il étoit si marinal, que quoi que dans le mois de Decembre, & que je fusse arrivé entre quatre & cinq à saint Germain, pour me trouver à son lever, il y avoit plus de deux heures qu'il l'étoit déjà. Je trouvai son anti-chambre ouverte, & gratai à la porte de sa chambre. Bignier, autrement dit le Cadet, garçon de la Chambre, m'ouvrit la porte, & me dit qu'il y avoit plus de deux heures que le Roy étoit levé. Je m'approchai de la cheminée, où je trouvai Archambaut, qui me dit : Que le Roy n'avoit point dormi pendant toute la nuit, qu'il étoit dans son prie-Dieu, & qu'il avoit ordre de me faire entrer quand je serois arrivé. Le Roy commença de me dire qu'il n'avoit pû dormir la nuit, & qu'il avoit songé à ce que je luy avois dit touchant les Gouvernemens ; qu'il falloit qu'il y mît ordre, & que je luy donnasse un expedient pour cela. Je luy dis qu'il ne devoit rien apprehender. Il me répondit qu'il apprehendoit tout, & qu'il vouloit trouver un remede, & que je luy en disse mon sentiment. Je luy dis que pour y remedier, il falloit mettre dans les places qui lui étoient suspectes, des Compagnies des vieux Corps, & des Petits vieux, qu'il les avoit remis à trente Compagnies, qu'il suffisoit d'en avoir vingt pour l'Armée, & disperser les dix autres de chaque Regiment dans les places ; que s'il falloit dix Compagnies dans une, il en fal-

loit

loit prendre cinq d'un Regiment ; & cinq d'un autre qui fussent à sa Majesté ; & que quand ces gens-là seroient dedans ; il étoit assuré que si un Gouverneur ne vouloit pas obeïr à ses ordres, & qu'il vint à faire quelque chose contre son service, il ne faudroit qu'envoyer un billet au Capitaine qui commandoit, il prendroit le Gouverneur, & le meneroit où sa Majesté voudroit. Je commencerai, me dit-il, dans quinze jours à mettre des troupes dans les places, comme vous me le dites. Je mettrai dans Calais cinq Compagnies de Picardie & cinq de Navarre, & autant dans Sedan ; & pour vous autres, je vous mettrai du côté du Havre & de Bröüage. Je luy dis, Sire, il me semble que vous commencez par un homme qui ne doit pas être suspect à votre Majesté. Qui voulez-vous dire, dit le Roy, est-ce le Comte de Charost ? Oüy, Sire. Il me répondit : Tu ne remarques donc pas bien ce qu'il dit quand il parle de Monsieur le Cardinal, il dit toujours, le Maître a dit ceci, le Maître a dit cela ? Je répondis que c'étoit une façon de parler qu'il avoit, mais que je le tenois fort attaché au service de sa Majesté ; qu'outre cela il avoit l'honneur d'être Capitaine des Gardes de son Corps. Cela n'y fait rien, repliqua le Roy, je commencerai par-là, & quinze jours après il envoya à Calais & à Sedan dix Compagnies de Picardie, & dix de Navarre. Dans cette même conversation, il me dit qu'on faisoit les Généraux fort puissans dans les Armées qu'ils

qu'ils commandoient , par le moyen des troupes qu'ils avoient à eux ou à leurs amis, ce qui luy déplaisoit fort. J'ajoutai que cela faisoit encore un autre desordre , qui étoit que les Generaux favorisoient les troupes qu'ils avoient à eux dans l'Armée; que s'ils avoient mille hommes dans leurs Regimens, ils leur faisoient donner trois mille rations de pain , & qu'à peine ils en vouloient donner aux autres pour les hommes effectifs qu'ils avoient, & faisoient toujours payer completes leurs troupes, soit de cavalerie ou d'infanterie; que s'il y avoit un bon quartier de rafraîchissement , il le leur donnoient ; que quand on étoit dans un siege , si une attaque alloit tomber autour de leur Regiment, ils la faisoient faire par ceux que leur Regiment relevoit , ou bien ils attendoient qu'ils fussent sortis de garde pour faire faire l'attaque par un autre, afin de conserver leurs troupes. Le Roi resolut de ne plus mettre de Regimens de Generaux dans leurs Armées ; si un General commandoit l'Armée de Picardie , son Regiment étoit dans celle de Champagne, d'Italie ou de Catalogne ; mais il ne pût pas continuer ces ordres-là , parce qu'il mourut, & Monsieur de Charost pria la Reine de lui ôter les Compagnies qu'il avoit dans Calais ; & Monsieur le Cardinal Mazarin , fit sortir celles qui étoient dans Sedan, d'autant qu'il choisit le Gouverneur & la place pour sa retraite, en cas de disgrâce. Pour moi j'ai dit au feu Roy deux fois en ma vie,

vie, que je m'étonnois de ce que je voyois que tout le monde vouloit avoir des places pour sa seureté & pour se maintenir à la Cour, & se tenir dans le Louvre, où sa Majesté les pouvoit faire arrêter, quelques places qu'ils eussent, n'y ayant point d'autre sureté pour un homme qui est à la Cour, que celle qu'il peut prendre étant bien avec son Roy.

DEpuis ce temps-là, l'année qu'on alla assiéger Bellegarde, Monsieur le Cardinal voulut que je luy fisse un dessein pour loger les troupes, sans les faire entrer dans le cœur du Royaume, & le moyen de les faire subsister. Je luy dressai un état des logemens des troupes, que je commençai depuis Mets & Verdun, revenant le long de la frontiere de Champagne jusques à Calais, le Boulonnois, Abbeville, & jusques à Dieppe, & de leur faire donner cinq sols par jour pour vivre, & dire qu'il falloit caser tous les Regimens particuliers des Gouverneurs, pour mettre des troupes en garnison qui fussent au Roy, afin qu'il fust maître de ses places, & que les Gouverneurs obeïssent à ses ordres, ce qu'ils n'ont jamais fait que depuis qu'ils ne sont plus les maîtres des troupes. Monsieur le Cardinal, bien loin de faire ces choses-là, remplit Brisac, & toutes les places qu'il avoit, de gens & de troupes qui étoient à luy, comme étoient quasi tous les Gouverneurs des places particulieres, quoi qu'ils eussent
ache-

acheté leurs Gouvernemens. Il ne se precautionnoit pas seulement du côté des places, mais il s'assuroit de tous les Generaux d'Armées, que l'on peut dire avoir été à lui, comme aussi presque toutes les troupes, hors les vieux & petits vieux Regimens, qui n'ont jamais été à d'autres qu'au Roi.

Monsieur le Cardinal ne s'est pas seulement contenté de maltraiter les troupes qui étoient au Roy, mais on sçait que sa colere est venuë juiques contre moi, en me faisant défaire du Regiment de Piedmont par force, & menacer de me faire casser. Il me fit écrire une lettre, par laquelle le Roy m'ordonnoit de m'en défaire pour la moitié de ce qu'il valoit. Le malheur qui est en moi, est qu'on m'a crû tout-à-fait au Roy, comme il est vrai que j'y ai toujours été, sans qu'on m'ait jamais pû separer de son service, comme on le peut juger par mes Memoires. Monfr. le Cardinal voyoit le Roy grand, il craignoit qu'il n'eût un jour quelque Favori qui luy donnât envie de se défaire de luy, & que quelque precaution qu'il pût prendre, tant dans le choix des Generaux que des places qu'il avoit en sa disposition, le Roy ne fût toujours en état de se passer de luy, puisqu'il avoit bien résisté à toutes les revoltes qui étoient arrivées dans son Royaume, tant des places que des Provinces, par la fidelité inviolable de ses vieux & petits vieux Regimens. Monsieur du Turenne ayant dit à Monsieur le Cardinal, que tant que je serois dans l'in-

fanterie & dans les Armées, il n'en seroit jamais le maître absolu, & qu'il m'en falloit ôter, qu'autrement il ne viendrait pas à bout des Armées, & qu'il n'y auroit jamais de sûreté pour luy de s'y retirer. Monsieur le Cardinal fut fort aise que Monsieur de Turenne luy eût donné lieu de pouvoir me faire quitter le service, & n'en laissa pas perdre l'occasion. La vérité est que s'il eût été mal avec le Roy, luy, & tout autre General d'Armée, quel qu'il eût été, je l'aurois arrêté sur un simple billet de sa Majesté. Le feu Roy, par l'avis que je luy avois donné, avoit mis un vieux & un petit vieux Regiment dans toutes les Armées qu'il avoit, encore qu'il y eût dans ces Armées des Compagnies de son Regiment des Gardes; & où il en falloit deux, il en mettoit deux, & il ne faisoit cela, que pour avoir des troupes bien affidées pour arrêter les Generaux quand ils luy déplairoient; & pour le faire aisément, sa Majesté écrivoit un billet à un Intendant, & à quelque Officier d'Armée qui n'étoit pas d'intelligence avec le General. On communiquoit ce billet aux Commandans des vieilles troupes, on s'en alloit chez le General, & on l'arrêtoit. On en a vû l'exemple dans les personnes de Messieurs de Bouillon & de Marillac. Je n'ai jamais pû concevoir d'où pouvoit provenir cette grande aversion que Monsieur de Turenne avoit conçu pour moi, car je puis dire que je le croyois mon meilleur ami. Il avoit été
le

le premier Mestre de camp d'un nouveau Regiment , qui en avoit commandé un vieux. Il fut couplé avec le Regiment de Piedmont , & les deux ne firent qu'un bataillon. Depuis ce temps-là , il avoit toujours servi dans l'Armée où étoit le Regiment de Piedmont : quand il logeoit dans le quartier general , il venoit coucher dans mon logis , dînoit & soupoit avec moi , ne voulant point manger chez les Generaux. Du depuis lorsqu'il alloit à l'Armée , ou qu'il en revenoit , il me faisoit toujours l'honneur de venir loger chez moi ; en un mot, je faisois fond sur son amitié. J'attribuë donc tout ce malheur à l'affaire de Valenciennes , où j'avois dit franchement les choses comme elles étoient , & en ce qu'étant devenu Colonel de la cavalerie , il la vouloit mettre en un fort haut point , ce qu'il ne pouvoit pas faire sans abaisser l'infanterie qu'il pretendoit faire obéir à toute la cavalerie , jusques à un simple Capitaine de dragons , qu'il vouloit faire commander dans une place où le Regiment de la Marine étoit. Ce fut à Furnes que la chose arriva , & ce fut un nommé Clodoré qui refusa d'obéir. Il le fit arrêter , & le fut six semaines durant ; & quand il parloit aux Officiers d'infanterie , pour obéir à ceux de la cavalerie , ils luy disoient qu'ils ne devoient pas le faire , & que Monsieur de Puysegur leur avoit dit qu'ils ne le fissent pas , & cela le fâchoit. Tout ce qui luy a été disputé par l'infanterie , a été réglé par le Roi,

ainfi que je l'ai écrit dans mon Livre. Il me demandoit quelquefois , quelle raifon j'avois de porter fi haut le parti de l'infanterie ? Et je luy répondois, que j'avois l'honneur d'être Colonel, & par confequent Officier du Colonel de l'infanterie , que je ne voulois rien laiffer paſſer au préjudice de ſa Charge , & que je deſirois ſuivre toûjours les anciens Ordres , juſques à ce que le Roy en eût fait d'autres.

On peut dire que Monſieur de Turenne ſ'eſt un peu trop déclaré contre les vieilles Troupes ; on ſçait bien qu'il a voulu que les Regimens marchaffent du jour de la Commiſſion de leurs Meſtres de camp , & que les Capitaines commandaſſent à tous les autres , de quelques Regimens qu'ils euſſent été , du jour de la Commiſſion de leur Compagnie ; mais le Roy n'a pas voulu ſe laiſſer aller à ſes perſuaſions , & les a maintenus , & neanmoins il ſ'eſt un peu relâché ſur ce ſujer : car de tout temps les vieux Regimens étoient la recompénſe des Capitaines des petits vieux Regimens & des autres. Quand il ſ'en trouvoit quelqu'un qui avoit bien ſervi , on le recompénſoit en le mettant dans un vieux , parce que les petits vieux pouvoient être caſſez , ou réduits à deux Compagnies , comme je les ai vûs , & les vieux Regimens n'étoient jamais au-deſſous de vingt Compagnies ; même les Commiſſions des Capitaines des vieux Regimens , n'étoient pas faites comme celles d'aujourd'hui , le Roy n'y faiſoit pas

pas apposer la clause qu'on y infere à present, sçavoir pour être entretenu tant & si longuement que ladite Compagnie sera sur pied pour nôtre service.

Ceux qui liront ces Memoires, ne seront pas surpris de voir que je n'aye pas fait une fortune plus considerable, puisqu'ils connoîtront par tout ce que j'ai écrit, un peu trop de franchise dans mes discours, & nulle attache pour Monsieur le Cardinal, qui étoit le tout-puissant; & par conséquent un obstacle invincible à pouvoir parvenir, de quoi je me souciois tres-peu, lorsque le service du Roy y pouvoit être lezè, & auquel je bornois seul toute mon ambition.

Les manieres de ce temps-là, étoient bien differentes de celles d'à-present, où les Ministres & les Generaux d'Armées n'ont d'autre but que l'interêt du Roy qui fait tout par luy-même; car pour lors les Ministres aussi-bien que beaucoup de Generaux, ne cherchoient qu'à se faire un parti, pour se pouvoir maintenir en cas de disgrâce, (ainsi que je l'ai fait voir ci-devant) & dans lesquels je n'ai jamais voulu entrer; au contraire j'ai toujours beaucoup frondé contre, ne pouvant souffrir que le Roy fût mal servi, le faisant connoître dans toutes les occasions, & enfin le disant hautement. Et si c'est pour toutes ces raisons que j'ai perdu ma fortune, j'en suis tres-consolé, puisqu'elles n'ont eu pour fonde-

ment qu'un véritable attachement, & un excès de zèle & d'affection pour le soutien & la gloire de cette Couronne. J'emporte du moins avec moy cette satisfaction, d'avoir servi le feu Roy & celui d'à-présent très-fidèlement, ayant méprisé tous les biens qui m'ont été offerts pour les desservir, & n'ayant pas même voulu profiter de l'état où étoient lors les affaires, pour obtenir des honneurs & des Charges, ainsi que beaucoup de gens moins scrupuleux que moi, ont fait; & l'on peut dire que ce n'est pas tant pour les services qu'ils avoient rendus, que pour la crainte du mal qu'ils pouvoient faire. Cependant Dieu a récompensé ma fidélité, car bien que je me sois trouvé en tant d'occasions perilleuses, l'espace de quarante-cinq ans, sans discontinuer, & toujours en guerre, que j'aye vû plus de six-vingts sièges où le canon a tiré, plus de trente combats, batailles ou rencontres, & que j'aye passé par tout les degrez, j'ai eu néanmoins ce bonheur de n'avoir jamais été malade, ni reçu aucune blessure dans les Armées.

L'an 1677. j'allai trouver le Roy au siege de Valenciennes & de Cambray, pour luy rendre mes obeïssances. Sa Majesté qui m'a toujours donné des marques de sa bonté, me fit la grace de me promettre une Abbaye que je luy demandai pour un de mes enfans, & qu'elle m'accorda l'année suivante.

INSTRUCTIONS MILITAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Comme il faut camper une Armée.

ON campe d'ordinaire sur deux lignes, de même que l'on marche quand on veut combattre, la cavalerie en quatre corps, dont l'un couvre l'aîle droite de la première ligne de l'infanterie, un autre couvre l'aîle gauche de la même ligne; un couvre l'aîle droite de la seconde ligne d'infanterie, & l'autre l'aîle gauche.

C'est proche d'une rivière qu'on campe le plus souvent, laquelle on met derrière soi, & ainsi vous êtes campé en bataille. S'il y a un village le long de la rivière, le General y loge, & a l'Armée devant soi. On pose des gardes de cavalerie delà la rivière; s'il y a des ponts & des guais, on les fait garder par de l'infanterie & de la cavalerie.

Il y a une autre façon de camper une Armée, comme l'on diroit une Armée qui a 40 escadrons pour sa première ligne; sçavoir 20 à la droite de son infanterie, &

20 à la gauche. Il faut camper les 40 escadrons qui doivent couvrir les deux aîles d'infanterie de la première ligne, faisant front sur la droite; & de son aîle droite l'escadron tient au bord de la rivière, & remonte en haut. Il faut prendre garde en campant comme cela, que le vingt unième escadron de l'aîle qui fait front sur la droite, soit celui qui couvre l'aîle droite de la seconde ligne de l'infanterie. Au bout des 40 escadrons qui couvrent l'aîle droite, vous campez vos 30 bataillons qui font front devant soi, & sont tous 30 campez sur une même ligne. Les escadrons qui servent à couvrir l'aîle gauche des lignes de votre infanterie, le premier escadron qui couvre l'aîle gauche tient son aîle gauche au bord de la rivière, faisant front devant soi, & le dernier des 40 escadrons se joint avec l'aîle gauche d'infanterie.

Vous me demanderez comment on fait pour se mettre en bataille quand on campe ainsi? Si les ennemis viennent pour vous attaquer par le front où votre infanterie fait tête, vous vous mettez en bataille, faisant marcher les 15 bataillons de votre aîle droite 3 ou 400 pas en avant; & pour former la seconde ligne d'infanterie, vous faites marcher les 15 autres bataillons, pour se mettre, en faisant à droite, derrière les bataillons qui ont marché en avant; c'est à-dire vis-à-vis de l'intervalle qu'il faut laisser de l'un à l'autre: & pour
met-

mettre vôtres cavalerie de l'aîle droite en bataille, les 20 escadrons les plus près de la riviere, marchent en avant, & quand ils ont un peu marché, ils font un caracol comme un quart de conversion, & puis marchent devant eux, jusques à ce qu'ils soient vis-à-vis de la premiere ligne d'infanterie, & font à gauche en joignant l'aîle droite de l'infanterie. Les 20 autres qui doivent couvrir la seconde ligne, marchent encore un peu en avant, & font un caracol de même que les autres, puis se vont placer derriere la premiere ligne de la cavalerie, vis-à-vis des intervalles, & se joignent à la seconde ligne d'infanterie, en faisant à gauche comme ont fait les autres; & pour l'aîle gauche de la cavalerie, les 20 escadrons les plus près de la riviere, marchent en avant, & font un caracol comme un quart de conversion, & marchent droit devant eux; & quand ils sont près de la premiere ligne de l'infanterie, ils font à droite, & se joignent à la premiere ligne, & les 20 autres marchent après, faisant aussi un caracol, & vont se mettre au droit de la seconde ligne d'infanterie derriere les autres escadrons, vis à-vis de l'intervale. Voila pour ce qui est, quand les ennemis viennent par le front.

Et quand ils viennent du côté que la cavalerie de l'aîle droite fait front, faut faire avancer les 20 escadrons de l'aîle droite devant eux 3 ou 400 pas; & les 20

autres escadrons qui forment la seconde ligne, ne font que faire à droite par leurs flancs, & se vont poster derriere les autres, vis-à-vis des intervalles. Les 15 bataillons de l'aîle droite, marchent un peu en avant, & font un quart de conversion; & après faisant à droite & marchant en avant, ils vont joindre l'aîle gauche de la premiere ligne de cavalerie. Les 15 autres bataillons font un quart de conversion; & faisant à droite, vont joindre la seconde ligne de cavalerie; & faisant à gauche, ils tournent le front du côté que les ennemis viennent. Pour les 40 escadrons de l'aîle gauche; les 20 plus près de la riviere ayant marché un peu en avant, commencent à faire leur caracol, marchent droit où est l'infanterie, & se mettent en bataille sur l'aîle gauche. Les 20 autres escadrons qui doivent couvrir la seconde ligne, font la même chose que les premiers, & vont couvrir l'aîle gauche de la seconde ligne.

Si les ennemis viennent quand on est campé du côté de l'aîle gauche de la cavalerie, on fait faire la même chose que sur le côté droit, pour tourner le front du côté qu'ils viennent attaquer, en faisant doubler les 20 escadrons qui sont les plus près de l'infanterie, derriere les 20 autres qui sont les plus près de la riviere; & pour l'infanterie, les 15 bataillons de l'aîle droite font un quart de conversion & marchent en avant; puis par un à gauche;

che, vont joindre l'aîle droite de la cavalerie de la premiere ligne, & les 15 autres font la même chose pour joindre la seconde ligne, & les 20 escadrons de l'aîle droite font un caracol, puis marchent en avant; & faisant à gauche, vont joindre la premiere ligne de l'infanterie, & les 20 autres escadrons font la même chose que les premiers.

Et pour se remettre, on se remet comme l'on est venu après l'alarme passée.

Quand une Armée passe à travers un pais ennemi, qu'elle campe la nuit, & qu'elle apprehende qu'un corps plus fort que le sien la vienne attaquer, elle doit se mettre en bataille pour camper, comme il est dit ci-devant, faisant front de trois côtez, & ayant une riviere derriere soi, de crainte d'une surprise, elle peut mettre les charrettes tant de cavalerie que d'infanterie devant soi, les tourner, & s'en couvrir; s'il n'y en a pas assez, on peut attacher les combles des charrettes l'une à l'autre, & garnir cela de mousquetaires.

Une Armée qui marche à travers un pais ennemi, qui apprehende qu'une autre plus grande la combatte, par tout où elle marche, s'il y a lieu de se couvrir des charrettes, elle le peut faire, & en mettre une file pour couvrir les aîles de ses deux lignes, & même pour se couvrir par derriere, crainte que l'Armée des ennemis ayant plus grand front l'attaquât par derriere. Il faut aussi mettre des mousquetaires le long des charrettes.

C H A P I T R E II.

Ordre que doit tenir une Armée en sa marche ordinaire en païs de plaine.

IL doit y avoir à la tête de l'Armée devant les deux colonnes, cent Dragons, un ou deux Officiers de l'artillerie, & cent pionniers pour faire le chemin à passer les deux colonnes & l'artillerie, & à faire des passages pour passer le bagage, attendu que c'est d'où arrive le plus grand désordre. A la conduite des bagages sera mis un Vaguemestre General, lequel aura des Archers, & sçaura le rang de la marche des troupes, afin de faire suivre le même rang, sur lesquels seront nises des banderoles des couleurs que les Regimens voudront prendre.

A la tête de chaque bagage marcheront les Prevôts des Regimens pour faire marcher les chariots, selon le rang des Regimens ou des Compagnies.

Le premier charrier du bagage qui se trouvera aller hors de son rang, sera puni exemplairement.

L'Armée marchant en deux colonnes en païs de plaine, à la tête de chacune on mettra deux guides, outre ceux qui sont envoyez pour faire les chemins que doivent tenir les deux corps de cavalerie, qui seront destinez pour les aîles de l'infanterie qui marche à l'avant - garde avec les mous-

mousquetaires qui sont destinez pour être mis aux aîles des escadrons. Chose qu'on ne doit point negliger à y mettre , sur tout le jour d'un combat. Celle qui doit couvrir la main droite , marchera à la main droite , & celle qui doit être à la gauche , y marchera aussi ; puis on fera suivre l'infanterie , le premier Regiment à la droite , le second à la gauche , le troisième à la droite , le quatrième à la gauche , & ainsi des autres.

On peut faire marcher des pieces entre les bataillons.

L'avant - garde sera menée par un des Lieutenans Generaux , s'il y en a , ou par le Maréchal de camp qui se trouvera en jour.

A la tête de la bataille marcheront les Gens-d'armes ou Chevaux legers du Roy , ou autre Gendarmerie qui s'y trouvera , à la tête desquels ordinairement est la place du General pour combattre.

Le Regiment des Gardes marchera après à la droite , les Suisses à la gauche , ainsi de suite , jusques aux deux plus anciens qui marchent les derniers , afin de faire trouver le plus ancien à la droite , l'autre à la gauche , ainsi qu'il sera montré dans le doublement de la bataille cy-après.

CHAPITRE III.

*Façon de mettre l'avant-garde sur une ligne en
païs de plaine, ayant nouvelle des
ennemis.*

CEluy qui mene l'aîle droite de la cavalerie étant à la droite, s'ouvrira en marchant; & celuy qui mene la gauche de même, jusques à ce qu'ils voyent qu'il y ait place pour toutes les troupes de l'avant-garde, à être sur une même ligne: & le Regiment d'infanterie de la main gauche, & celuy de la droite, s'ouvriront ensuite de la cavalerie, & ainsi chaque Regiment prendra sa place, les derniers se trouvant au milieu, & on fera mettre l'artillerie entre les bataillons, ou bien ailleurs où on jugera à propos de la mettre.

CHAPITRE IV.

Ordre pour faire doubler la bataille.

LE Regiment des Gardes doublera à la droite des Gens-d'armes où sera la place du General, les Suisses à la gauche, les deux moins anciens Regimens, l'un à la droite l'autre à la gauche, & ainsi de suite jusques aux deux derniers qui seront les deux anciens. Le plus vieux des deux se trouvera à la droite, l'autre à la gauche; la cavalerie doublera, celle de la droite sur la

la droite, celle de la gauche sur la gauche. Il sera pris tant des brigades de cavalerie que d'infanterie, de quoi faire la troupe de reserve, & sera separée de six à sept-cens pas de la bataille, & la bataille de l'avant-garde de trois à quatre-cens. Le bagage sera mis derriere la troupe de reserve avec garde suffisante.

CHAPITRE V.

Ordre d'une Armée ayant les ennemis sur la droite.

L'Armée marchera par les flancs en deux colonnes, & faisant à droite, sera en bataille. A la tête de la colonne droite, sera la cavalerie qui la doit couvrir; l'autre aîle de même que l'autre colonne, & les bagages marcheront sur la gauche.

Si les ennemis sont sur la gauche, le bagage sera mis sur la droite, auquel sera mis nombre suffisant de mousquetaires pour le garder.

L'avant-garde est toujours prise du côté de l'ennemi; s'ils sont à la gauche, les troupes de l'avant-garde la prennent en partant du quartier, & non point en marchant.

On peut dans un país de plaine, ayant les ennemis devant soi, faire marcher l'Armée en plusieurs lignes, comme feroit une Armée où il y auroit soixante escadrons separés en quatre brigades pour cou-

couvrir les aîles des deux lignes d'infanterie ; faire marcher les quinze escadrons qui doivent couvrir l'aîle droite de la première ligne , & après faire marcher de front les quinze autres qui couvrent l'aîle gauche ; puis l'infanterie en quatre lignes : ſçavoir la moitié de la première ligne de front , ſelon qu'elle eſt compoſée , ou bien toute la première ligne de front ſi on veut ; & la ſeconde ligne d'infanterie après en deux lignes , ſi vous y avez la première , & la cavalerie de la ſeconde ligne en deux lignes , après la ſeconde ligne de vôtre infanterie , & l'artillerie dans les intervalles des lignes de l'infanterie , où vous jugerez à propos de la mettre , & les bagages derriere avec garde ſuſſiſante pour leur ſureté.

CHAPITRE VI.

Ordre d'une Armée qui ſe retire d'un païs ennemi , & qui eſt ſuivie d'une autre Armée.

EN la retraite d'une Armée , les troupes qui doivent marcher les premières , ſont celles qui doivent marcher les dernières , attendu que les ennemis ſont derriere qui les ſuivent. Il faut que le General conſidere les forces de l'Armée qui le ſuit , quels ſont les paſſages qu'il a à paſſer , quelles ſont les places qu'il peut avoir ſur les aîles & devant ſoi , quelle eſt la ſituation

tion du lieu par lequel il faut qu'il se retire, & selon la connoissance qu'il en a, faire les ordres de sa marche, & sur tout envoyer des troupes se saisir des passages, soit des rivières, bois, ou lieux couverts, & détacher des gens de guerre pour être averti de ce qui sort des places ennemies.

Ayant fait prendre les passages où son Armée doit passer, les troupes qui y seront commandées, & tirées des corps qui marchent les premiers, garderont les passages jusques à ce que tout soit passé, & se retireront avec les troupes qui marchent les dernières: s'il se rencontre d'autres passages, le même ordre sera suivi.

Il faut faire marcher tout le bagage devant, & luy donner bonne & suffisante escorte, afin que les ennemis voisins de la retraite, sortant des villes, ni puissent rien prendre.

CHAPITRE VII.

Ordre que doit tenir une Armée qui marche à travers des bois, & qui apprehende que les ennemis ne luy tombent sur les bras.

P Remierement, il faut détacher 600 mousquetaires, en mettre 300 à la droite du chemin, & 300 à la gauche, les faire marcher à la file l'un de l'autre, tant ceux de droite que de gauche, & puis faire marcher un barailion de front si la route est assez large; & si elle est plus large, y en

y en mettre deux qui marcheront toujours devant eux, & suivront les mousquetaires qui sont à la droite & à la gauche: après on fera marcher un escadron ou deux de front, qui contiendront la largeur de la troüée ou de la route, & ensuite on fera marcher l'infanterie en deux colonnes, celle de l'aîle droite sur la droite, & celle de l'aîle gauche sur la gauche, par le flanc à six de front chaque colonne, & couvrir les piquiers d'un rang de mousquetaires seulement du côté du bois; & dans le milieu des deux colonnes d'infanterie, les deux aîles de cavalerie marcheront par leur flanc à trois de front chaque colonne. La bagage marchera entre les deux colonnes de la cavalerie, s'il y a place, sinon il marchera après; & derriere toute l'Armée, il y aura un bataillon qui aura entre le bagage & luy un ou deux escadrons, afin que si l'on venoit pour charger par la queue, ils fissent tête derriere avec le bataillon qui doit être assez grand pour tenir toute la route. Quand les troupes sont au bout de la troüée, les mousquetaires qui ont marché à droite & à gauche, les 300 de la droite coulent sur leur main droite le long du bord du bois, & ceux de la gauche sur la gauche; le bataillon qui les suit, se met hors du bois à 100 pas, & fait alte; la cavalerie qui suit celle qui est à la colonne droite au sortir du bois, s'ouvre à main droite, & toute sa ligne la suit; celle de main gauche s'ouvre à gauche de même

que

que l'autre en faisant à gauche. Quand les deux aîles de la première ligne sont passées, les bataillons de l'aîle droite se joignent avec les escadrons de l'aîle droite qui ont passé, & ceux de l'aîle gauche, avec les escadrons de l'aîle gauche, & se mettent en bataille; quand les escadrons qui doivent former la seconde ligne, ont passé, l'infanterie se joint à eux, & forme la seconde ligne de même que la première.

Quand une Armée en marchant rencontre une plaine qui se resserre, crainte que les ennemis ne la viennent attaquer, il faut qu'elle fasse doubler la quantité d'escadrons ou de bataillons qu'il faut, pour ne contenir de front que ce que le terrain peut porter. Par exemple, si la plaine ne peut contenir 40 escadrons de front, & qu'elle n'en puisse tenir que 30, on fera doubler cinq escadrons de l'aîle droite & cinq de l'aîle gauche, & on les mettra à six de hauteur au lieu de trois; & comme il y doit avoir 300 pas d'une ligne à l'autre, on y fera une interligne qui sera à 150 pas de la première; & si la plaine se resserre davantage, on fera doubler les bataillons & les escadrons qu'on trouvera nécessaires pour ne contenir que le fond de la plaine, & ainsi les bataillons qui doubleront auront douze de hauteur, & on les coupera par le milieu comme on a fait la cavalerie, & on fera une interligne sur le rang des autres qui auront doublé cy-devant pour former l'interligne; & quand la
plai-

plaine s'élargira , on remettra ces escadrons & bataillons , selon que le terrain s'agrandira ; & s'il se resserre , on en fera doubler davantage , & l'on en fera des interlignes tant à la premiere qu'à la seconde ligne.

Si l'Armée se rencontre allant au combat , n'ayant pas tant de front que celle qui vient à elle , faut qu'elle mette des charrettes sur son aîle droite & sur son aîle gauche , & même derriere soi , pour empêcher que les ennemis ne la prennent par-devant & par derriere , & garnir les charrettes de mousquetaires. Une Armée a grand avantage quand elle a plus de front que l'autre , parce qu'elle prend par le flanc & par les deux côtez , faisant comme un croissant de chaque côté. Il faut se souvenir lorsqu'on combat , que tant que la premiere ligne peut combattre , quoi qu'elle ait battu la premiere , de n'avancer point , & la laisser toujours combattre , jusques à ce que la seconde ligne des ennemis l'ait poussée & mise en desordre , alors vous avancerez & combattrez celle des ennemis qui se sera mise en desordre elle-même en battant la vostre ; & la vostre qui sera en bon ordre , indubitablement battra la leur. Il faut aussi se souvenir qu'entre les lignes des deux Armées quand on combat , il faut qu'il y ait 300 pas d'une ligne à l'autre , & 600 de la troupe de reserve à la derniere ligne. Il faut pour commander cette troupe de reserve , choisir

soit un Officier qui soit Lieutenant General ou Maréchal de Camp, qui soit un brave homme, & qui n'ait point trop de feu; ce sont d'ordinaire ceux-là qui gagnent des batailles. Il est bon que les Lieutenans Generaux ou Maréchaux de Camp, qui sont commandez pour faire combattre l'infanterie, mettent pied à terre, & combattent à la tête de l'infanterie.

CHAPITRE VIII.

Ordre que doit tenir une Armée pour passer une riviere, & qui craint d'être attaquée.

Q Uand on marche avec une Armée, & qu'on trouve une riviere à passer, & qu'on craint les ennemis, s'il y a un guay où l'on peut passer, quoi qu'il y ait de l'eau jusques aux aisselles des soldats, on les peut faire passer sans les faire dépoiller, faisant mettre leurs bandoullieres sur les coudes de leurs mousquets, & les trousser le plus que l'on pourra, puis laisser un bout de mèche allumée qui est attachée à la crosse du mousquet. On fait prendre le mousquet par le bout du canon, la crosse en haut, & le soldat passe la riviere, tenant toujours la main haute, afin que rien ne se mouille; & quand il est hors de l'eau, il ne fait que se secoier un peu, & battre du pied à terre, puis remettre la bandoulliere sur luy, il est en état de tirer, comme s'il n'avoit point passé la riviere,

viere , & s'il y a des ennemis du côté de la riviere qui veulent défendre le passage , on se sert de l'artillerie pour tirer sur eux , & d'une partie de l'infanterie qui en fait de même , tandis qu'on en fait passer d'autres , quand le guay est assez grand pour passer les bataillons de front , en tenant les armes comme j'ai dit ci-devant.

Il faut se souvenir quand on a passé une riviere , que ceux qui ont passé les premiers , n'avancent pas loin que les troupes ne soient passées , & qu'ils ne soient en état de pouvoir aller aux ennemis ; & en même-temps qu'elles passent en avant , pour faire place à ceux qui passent le guay , & se mettre en bataille , faisant front devant eux , puis mettre un bataillon sur leur aîle droite qui fasse front du côté de la main droite , & en mettre aussi un sur la main gauche qui fasse front du côté de l'aîle gauche , afin d'empêcher qu'on ne vous prenne par les côtez ; & en même-temps qu'il passe des troupes , on s'élargit à droite & à gauche & devant soy ; & s'il est besoin de se retrancher , on se retranche , & l'on y fait des ponts s'il est nécessaire.

Quand on rencontre une riviere ou un canal qui ne sont pas gayables , on peut choisir dans une Armée les soldats qui savent nager , on leur fait attacher leurs fusils derriere le dos ou leurs mousquetons ; (il n'importe pas que leurs armes soient mouillées , pourvû qu'elles ne soient point char-

chargées.) Quand le soldat a passé il ouvre le bassinet , & souffle dedans pour faire sortir l'eau , s'il y en étoit entré. Il essuye son mousquet avec son mouchoir qu'il a mis dans son chapeau , ainsi que la poire où il tient sa poudre , ou bien l'étui aux cartouches qu'il porte. S'il veut , il peut mettre du suif & de la cire sur le bassinet de son mousquet , pour empêcher que l'eau n'y entre , s'il veut le laisser chargé , ainsi qu'ont fait toujours les vieux soldats que nous avons dans l'Armée étant en Flandres ; quand ils alloient en parti , ils passoient tous les canaux & toutes les rivières comme je le dis-là , & faisoient contribuer tout le païs que Messieurs les Gouverneurs vouloient qui contribuât.

Pour moi quand je commandois dans Bergue , dans Ypre , Dixmude & Laquennoc , tous les partis que j'envoyois , passoient les canaux de cette façon. Il est vrai que les soldats ne portoient point d'épées , mais ils avoient des bayonnettes qui avoient des manches d'un pied de long , & les lames des bayonnettes étoient aussi longues que les manches , dont les bouts étoient propres à mettre dans les canons des fusils pour se défendre , quand quelqu'un vouloit venir à eux après qu'ils avoient tiré. Ils faisoient encore bien plus quand ils alloient en parti , ils menaient de leurs camarades qui ne sçavoient pas nager , & leur faisoient passer la rivière

ou

ou le canal, en leur attachant une corde sous les aisselles, & les tiroient de l'autre côté quand ils étoient passez. On pourroit donc pour gagner des passages, & surprendre les lieux où on voudroit passer, choisir dans les Regimens des gens qui scüssent nager, lesquels on feroit passer avec des outils à leurs dos, comme les fuseliers attachent leurs fusils, afin de se retrancher s'il en étoit besoin. Il faut prendre des Officiers & des Sergens qui sachent nager pour passer ces gens-là, & pour faire abattre les bords; afin qu'on puisse faire le pont pour passer l'Armée, si l'on en veut faire passer. Quand Messieurs les Maréchaux de Gassion & de Rantzau furent pour trouver Monsieur le Prince d'Orange delà le canal de Bruges, nous prîmes deux forts sur le canal; & pour empêcher que ceux qui étoient dans le fort ne se sauvassent du côté de Bruges & de Nieuport; nous fîmes passer 200 fuseliers à nage delà le canal; cela les obligea à se rendre prisonniers de guerre.

CHAPITRE IX.

Le terrain que l'on doit donner à une Armée pour combattre.

Supposé que l'Armée soit de dix ou douze-mille chevaux, & de seize ou vingt-mille hommes de pied, d'ordinaire on fait les escadrons de six-vingts chevaux, & les

les bataillons de six jusques à huit-cens hommes. L'on les peut bien faire de mille, si l'on les met à dix ou à huit de hauteur, car à six il y auroit un trop grand front. Je vois d'ordinaire les Lieutenans Généraux, Maréchaux de Camp, & d'autres Officiers qui ont un plan, sur lequel ils ont fait leur ordre de bataille; qui sur le nombre des hommes nommez ci-dessus, seroit de cent escadrons, & de seize à dix-huit bataillons; ce qui seroit pour avoir vingt escadrons sur chacune des aîles des deux lignes, & vingt qui pourroient rester pour la troupe de réserve; & de son infanterie, il pourroit avoir huit bataillons à chaque ligne, & trois bataillons pour la troupe de réserve. On a accoutumé d'ordinaire de mettre les escadrons de Gens-d'armes entre les deux lignes: de sorte que voilà un ordre de bataille qui tient un grand front, si bien qu'il faut pour chaque escadron de six-vingts chevaux, soixante pas de front, & compter sur 80 escadrons à 60 pas par escadron; attendu qu'il faut que les distances soient observées, que les escadrons de la seconde ligne ne soient point derriere ceux de la premiere, mais au droit de l'intervale, afin que si les premiers venoient à se rompre, ils ne se renversassent pas sur ceux de la seconde ligne; de sorte que pour la cavalerie, il faut 4800 pas de terrain, & pour les 16 bataillons, pour les deux lignes à 800 hommes pour bataillon à six de hau-

teur, faisant 133 hommes de front à chaque bataillon, il tiendrait de front à chaque bataillon 100 ou 110 pas de front, les laissant un peu en état de se pouvoir aider de leurs armes, & n'être point trop ferrez, il faut pour les 16 bataillons 1760. de sorte que le plan de l'armée en bataille, est de 6560 pas.

Il se trouve fort peu de lieux où il y ait des plaines pour contenir une Armée, à laquelle il faut 6560 pas de front, sans que vous soyez separés ou par ruisseaux ou par valons, par bois, villages ou ravines; de sorte que si les ennemis sont prêts de vous, & en ordre de combattre; pour aller à eux, il n'y a plus moyen de demeurer sous le grand ordre, il faut se reduire à la moitié. A l'endroit où le terrain oblige de se mettre d'une autre façon en bataille, comme à separer l'Armée, de deux lignes en faire quatre, il faut prendre la main droite si elle se rencontre la plus près, & faire marcher dix escadrons de l'aile droite, puis les dix autres après les quatre bataillons de l'aile droite, ensuite les quatre autres qui restent de la première ligne; après faire marcher les dix escadrons, qui étoient les plus près de l'infanterie qui vient de marcher, & les faire mettre sur l'aile droite des quatre bataillons qui forment une seconde ligne; & pour les dix autres escadrons, les faire mettre sur l'aile gauche des quatre bataillons, & puis l'on fait passer la seconde ligne sur le même ordre
que

que l'on a fait passer la premiere : & après la troupe de reserve , suit le bagage , selon l'ordre que vous avez donné.

Il faut se souvenir que s'il se rencontroit qu'il fallût passer quelque lieu serré , qui fût plus près de l'aîle gauche , il ne faudroit pas s'amuser à aller chercher l'aîle droite pour la faire passer , plutôt que la gauche , il faudroit toujours que les troupes qui se rencontrent le plus près des défilez , passassent les premieres ; si les troupes de l'aîle gauche passent les premieres , & qu'il y ait place sur l'aîle droite quand ils ont passé , toutes les troupes de la ligne doublent sur la droite des premiers qui sont passez selon le terrain qui se trouve ; & si c'est l'aîle droite qui ait passé , & qu'il y ait place sur la gauche , les troupes doublent routes sur la gauche de ceux qui ont passé ; & quand le défilé se rencontre au milieu de la ligne qui marche , soit cavalerie ou infanterie , vous faites marcher la troupe qui est vis-à-vis du défilé ; & quand elle a passé le défilé , l'autre troupe , soit de droite ou de gauche qui la suit , la premiere doublera sur la droite , si elle est partie de la main droite ; ou sur la gauche , si elle est partie de la main gauche , & toutes les autres suivront ce même ordre.

« Pour moi je croi qu'une Armée que l'on mettroit en bataille pour combattre , réussiroit fort bien , si on la mettoit un escadron à droit & un bataillon à gauche ,

& continuer les deux lignes de même, entrelaçant l'un avec l'autre. La raison de cela est, que les aîles où il n'y a que de la cavalerie, n'oseroient approcher pour attaquer les escadrons mêlez, parce que la cavalerie n'aime pas à essuyer les coups de mousquets.

La principale chose dans le métier, est de sçavoir faire combattre une armée en tous lieux, en quelque situation que ce soit, & y prendre ses avantages. Il faut pour cela avoir des Lieutenans Generaux & Maréchaux de Camp bien entendus & experimentez, un Sergent de bataille, dont l'experience & vigilance doit être tres-grande & de croyance parmi les gens de guerre. Il faut aussi que les Generaux se servent pour Aides de camp de personnes experimentées, & même leur donner un rang, ainsi qu'ils avoient autrefois.

CHAPITRE X.

Considerations qu'on doit avoir avant que d'assiéger une place.

IL faut voir à qui elle est, que peuvent faire ceux qui entreprendront de la secourir, quelle est la situation de la place, quelle nombre de gens de guerre il y a dedans, quelle est l'affection des habitans, s'ils sont en bonne intelligence avec les gens de guerre, si le Gouverneur est homme fort entendu pour la défense de la place,

ce, & si elle est munie de toutes les choses nécessaires.

Toutes ces considérations finies, & étant résolu de l'assiéger, il faut prendre garde d'assurer les vivres, que les chemins ne leur puissent être coupez, voir le nombre des gens de guerre qu'il luy faut, la quantité de munitions de guerre, d'artillerie, mortiers, grenades, & de tout autre feu d'artifice nécessaire pour une telle entreprise, boulets, poudre, méches, ensemble la quantité des outils, comme picques, pelles, hoyaux, haches, serpes, & enfin tout son attirail qui doit être prêt auparavant. Puis après en cet ordre il doit marcher, & prendre rendez-vous, où il donne jalousie à plusieurs places.

Étant assez près, il l'envoyera investir par suffisant nombre de cavalerie, commandée par un Maréchal de camp.

Après il suivra avec le reste de son Armée, & arrivant devant la place, il en fera le tour avec les Maréchaux de camp, pour resoudre après des lieux & des quartiers qu'il veut prendre, du nombre d'attaques qu'il veut faire, & fera choisir des lieux propres pour faire le parc & autres lieux pour mettre les magasins des vivres, un autre lieu pour mettre l'hôpital, & le plus proche de l'eau qu'il se pourra, & le fera munir des choses nécessaires, & spécialement de bons Chirurgiens. Ayant donc choisi son quartier, & fait separation des autres, il fera faire bonne garde,

pour empêcher que rien ne puisse entrer dans la place, & au même temps fera la circonvallation, & en fera donner à chaque Major de brigade, ce qu'il voudra que sa brigade fasse, qui peut être à tout le moins deux-cens toises pour un Regiment de vingt Compagnies, revenant à dix toises par Compagnie, auxquels il commandera que dans deux fois vingt-quatre heures le travail de chaque Regiment soit fait, lequel sera de dix à onze pieds de largeur, & de neuf pieds de profondeur, venant en bas à quatre pieds de large, & de la berme jusques au haut du parapet de six pieds de haut, avec une double banquette d'un pied & demi de hauteur chacune, & de deux pieds de large avec la profondeur que vous avez donnée à votre fossé. Vous faites une ligne haute de cinq pieds ou de six, depuis la berme jusques au haut du parapet, lequel vous faites faire en glacié, & de l'épaisseur de cinq pieds, & vous pouvez mettre dans cette épaisseur du parapet sur le haut, une palissade qui aura six pieds, dont trois pieds seront dans terre & trois sortiront par-dessus le parapet, & ainsi depuis le fond du fossé vous avez neuf pieds pour venir jusques à la berme, & six pieds de la berme jusques au haut du parapet, & trois pieds de palissade qui font 18 pieds de hauteur: ce qui rend la chose si difficile, qu'il est du tout impossible de forcer une ligne, pourvu qu'elle soit un peu défendue,

duë, & par ce moyen la cavalerie seroit quasi à couvert.

Si les quartiers sont separez par rivières ou marais, il fera travailler en diligence à plusieurs ponts, afin d'avoir la communication des uns aux autres, faisant que ces ponts soient dans la ligne de circonvallation; ou autrement, il seroit aisé à l'ennemi, y survenant, d'empêcher de passer dessus, & d'ôter la communication.

CHAPITRE XI.

Ordre qu'il faut tenir assignant une place.

IL faut observer en campant devant une place, où il y aura des bois voisins, d'y faire un abbatis de grès arbres, qui s'entrelassent les uns dans les autres, & à 20 pas de là faire une double pallissade avec des pieux & un clayonnage. Vous luy donnez trois pieds de large & le remplissez de terre, & ainsi vous faites un parapet de quatre à cinq pieds de haut, qui sert à défendre l'abbatis qui vous sert de ligne, & faites que les quartiers ne soient vûs de l'artillerie de la ville, non plus que la ligne: attendu que si vous les faites à sa vûë, il est du tout impossible de la pouvoir défendre, sans grande perte, & sans courir hazard d'être forcé. La raison est que les soldats ne souffrent pas volontiers le peril devant & derriere.

Il y a des endroits où on la peut laisser en vûë, qui sont ceux où il y a des valons où se peuvent mettre les escadrons & bataillons à couvert, & fournir la banquette de mousquetaires & de picquiers, qui venant à être repouffez, vos gens forcent dessus, & se mêlent parmi ceux qui veulent entrer; & ceux de la ville ne peuvent alors se servir de leur artillerie, attendu que cela endommageroit fort les leurs.

Il faut observer en faisant les lignes, d'occuper les hauteurs par de bons forts, & entre vos grands forts en faire de moyens, & entre les moyens de bonnes redoutes, & entre les redoutes de bonnes demi-lunes ou redans, afin que vos lignes soient toutes flanquées. Et aussi-tôt que les forts & redoutes seront en défense, vous y mettrez la garde nécessaire, & commanderez aux Majors de brigade d'avoir le soin de les faire garder par les troupes tour à tour; & la garde y étant, vous y faites mettre le nombre d'artillerie que vous jugez nécessaire. On peut faire prendre les armes aux soldats qui vont au travail, pour s'en défendre contre les sorties de la ville, ou contre ceux qui voudroient se jeter dedans.

Venons à l'ouverture de la tranchée, & voyons quel nombre d'hommes il y faut mettre pour la seureté d'icelle. Il faut disposer sa garde selon le nombre de gens de guerre qu'il y a dedans la place, selon la

la quantité des attaques que vous faites , & selon que vos attaques se peuvent secourir ; & s'il y a dedans une Place deux mille hommes de guerre , & que vos attaques ne se secourent point les unes les autres, ou qu'il n'y en ait que deux , vous devez faire entrer pour le moins quinze-cens hommes en garde, ou en faisant trois qui se puissent secourir l'un l'autre , il suffira de mille hommes à chacune.

C H A P I T R E X I I .

Ordre qu'on doit tenir faisant l'ouverture de la tranchée.

L Orsque vous ouvrez la tranchée , vous prenez les anciens Regimens qui en font l'ouverture, & l'attaque porte le nom des Regimens.

Il faut faire entrer les Regimens de nuit pour les premieres fois , & y mettre nombre suffisant de cavalerie , pour empêcher les sorties que pourroient faire ceux de la Ville.

Le commencement d'une ouverture de tranchée , se doit faire par une bonne place d'armes , de laquelle on tire une ligne pour aller au bastion que l'on veut attaquer. Au bout de vôtre ligne , vous faites une redoute , & tirez une autre ligne qui est défenduë de la redoute , ne laissant dans la ligne qu'un Sergent avec cinq hommes.

A chaque tournant vous faites une redoute flanquant vôtre ligne.

Après avoir fait deux redoutes , vous faites une place d'armes , & continuez vôtre travail ainsi jusques à la contrescarpe ; & entre vos places d'armes & vos redoutes, vous choisissez les lieux ou vous ferez vos batteries, qu'il faut faire le plus & le mieux fermées que faire se peut , & flanquées de la redoute & des places d'armes , & tenir pour maxime qu'il faut qu'il y ait toujours des gens de guerre plus avancez que les batteries.

Quand vous êtes au glacis de la contrescarpe , & que vous connoissiez si grande résistance , qu'il n'est pas aisé de se loger dessus , il vous faut étendre à droit & à gauche , le long du glacis , faire un grand front de travail , & le joindre par les deux côtez à la plus prochaine place d'armes , par une ligne , pour empêcher les sorties qui vous pourroient prendre par les flancs. Vous devez ouvrir dans le front que vous tenez , douze sapes , pour entrer dans le chemin couvert , & mettre des madriers sur des rouleaux devant l'ouverture , pour empêcher qu'ils ne jettent des grenades : même l'on peut couvrir avec des planches une toise de la sape , qui approche le plus près de la palissade , & y jeter de la terre dessus pour l'empêcher de brûler ; & ainsi vous continuez vôtre travail jusqu'à vous rendre maître du chemin couvert , & vous évitez toutes les mines & malheurs qu'on ren-

rencontre dans les contrescarpes ; & vous pouvez , si vous avez à faire une grande descente pour aller à l'ouvrage , faire des galeries à commencer du glacis de la contrescarpe , pour descendre dans le fossé de l'ouvrage que vous attaquez.

Je tiens bonne la maxime de ceux qui mettent de bataillons à droit & à gauche des travailleurs à découvert , ils sont bons de 300 hommes chacun ; & quand les ennemis viennent à sortir , & croient surprendre la tranchée , voyant venir ces bataillons à eux , ils croient qu'ils sont avertis de leurs desseins , & cela leur donne de l'étonnement : outre que quand ils voudroient forcer ces bataillons , ils y trouvent grande résistance , attendu que ce sont ordinairement les meilleurs hommes des Regimens , & croient qu'au lieu des 300 qu'il peut y avoir à chacun , il y en a plus de 600 , & cela les oblige à lâcher de pied.

L'on doit faire tous les préparatifs qu'il faut pour passer le fossé , durant le temps qu'on travaille à s'en rendre maître , comme les Galeries , les chandeliers , l'amas des fascines & des sacs de terre , s'il est besoin de combler le fossé , afin que cela ne retarde pas. Et pour l'avoir plutôt comblé , souvenez-vous de faire lier à la queue de votre tranchée deux ou trois fascines ensemble ; parce que quand vous les faites porter par les soldats , ils n'en portent qu'une à la fois : & ainsi vous fai-

tes en un jour ce que vous feriez en trois ; & l'épaisseur de la fascine garde bien souvent un soldat, ou un autre qui la porte d'être blessé.

Etant maître du fossé, & ayant battu les flancs bas que je tiens plus difficiles à battre aux bastions à oreillons qu'aux autres, & percé le fossé, vous mettrez votre galerie que vous ferez, s'il est besoin à l'épreuve du canon, & la couvrirez de fer blanc, pour éviter le feu : vous ferez attacher vos mineurs pour faire votre mine le plus promptement qu'il se pourra, afin que les ennemis ne la puissent contremiser. Les galeries que vous ferez à d'autres ouvrages, tant à ceux à corne qu'aux demi-lunes & bastions, doivent être faites de la façon s'il en est besoin.

Quand on peut faire une mine à la courtine, elle est bien meilleure que celles qui se font aux bastions, attendu qu'on ne peut se retrancher derrière. S'il se peut, on doit faire jouer les mines des attaques tout d'un coup ; & pour ce faire, il faut prendre garde que les méches des deux mines soient d'une même méche, & d'une même longueur, & prendre garde si le vent donne plus à l'embouchure d'une mine que de l'autre. Il faudra mettre la méche plus courte où le vent ne donnera pas, & la mettre plus longue où il donne. Je le sçai par expérience, y ayant été attrapé à Hedein. Si on demande pourquoy la même méche ? c'est parce qu'il y en a
de

de plus-ferrée l'une que l'autre, & afin que venant à l'assaut, vous puissiez faire donner par divers endroits : & afin aussi de divertir leurs forces, & vous rendre vos logemens plus aisez à faire. Avant que de donner, il faut avoir les choses nécessaires à faire le logement, comme sacs & panniens pleins de terre, barriques, fascines, pelles, & des hommes bien choisis du Regiment qui est en garde : & si on veut faire donner par d'autres, ils donneront par la droite & par la gauche, & ceux de la tranchée par le milieu, sans qu'aucun Regiment le leur puisse disputer, à raison que c'est le lieu & le jour de leur garde, & feront faites des sorties à la droite & à la gauche, par les autres troupes qui seront commandées pour donner.

Il faut garnir toute la contrescarpe de trois ou quatre rangs de mousquetaires, & commander à ceux de l'artillerie de tirer incessamment, durant le temps qu'on donnera, & que l'on fera le logement, afin que par le grand feu du canon & des mousquetaires, les ennemis apprehendent à se montrer, & que les nostres puissent mieux faire le logement.

Le logement fait, vous continuez à faire des mines, & à aller pied à pied, jusques à ce que vous les contraigniez à se rendre, & leur donniez la composition que vous jugerez à propos, laquelle vous leur devez tenir inviolablement, & tout ce que vous leur aurez

promis, soit aux gens de guerre ou aux habitans.

On doit fuit à prendre une place par force, & principalement quand on la veut garder, à cause des violences & des excès qui s'y commettent; sçavoir le feu, le violement, le meurtre qui se fait entre les soldats, même durant le temps du pillage, outre que les soldats ayant beaucoup gagné par le moyen du butin, quittent le service & se retirent. Il vaudroit mieux payer une certaine somme & la distribuer aux soldats, & principalement aux bleffez & aux malades qui se trouveroient dans l'Armée.

Et si vous avez affaire à une Place qu'on ne puisse approcher que par une digue ou une langue de terre, qu'on ne puisse faire des tournans à des lignes, pour éviter l'enfilade qui arrive, il faut commencer la tranchée par une place d'armes, & faire une ligne toute droite, fort enfoncée dans la terre, qui vous conduise à une autre place d'armes à cent pas de là; & ainsi vous irez par la place d'armes jusques au glacis, où vous en ferez deux autres, l'une à droite & l'autre à gauche pour de là ouvrir vos sapes.

Pour vous rendre maître du chemin couvert, souvenez-vous de tenir vos places d'armes un peu élevées, & s'il est besoin, mettre des gabions à droite & à gauche, remplir de terre le long de la ligne qui vous conduit d'une place d'armes

à l'au-

à l'autre, & des blindes par dessus, pour éviter d'être vû; & des places d'armes, vous vous en pouvez servir à faire des batteries.

C H A P I T R E XIII.

De la façon qu'il faut assiéger une place, quand il y a grand nombre de soldats qui la defendent.

IL faut commencer en arrivant avec les troupes, d'investir la place, s'il y a une riviere faire un pont au dessus de la ville, & un autre au dessous pour communication des quartiers, & dès le premier jour faire une contrevalation contre la ville, laquelle vous met à couvert des forties que les assiégez entreprendroient sur vos troupes, & en même-temps il faut travailler à la circonvallation. Les soldats que vous menez au travail, tant de la contrevalation que de la circonvallation, vous leur faites porter leurs armes, & formez un bataillon de chacun des Regimens qui travaillent, & vôtre bataillon est au milieu du travail que vous leur ordonnez. Ceux qui travaillent à la contrevalation, se mettent en bataille, regardant la ligne devant eux du côté de la ville; & ceux qui travaillent à la circonvallation, font front vers la campagne. Il faut prendre garde que les ponts que vous faites sur la riviere pour la communication

tion des quartiers, soient en dedans de la ligne pour le moins de 3 ou de 400 pas, & qu'ils ne soient point vûs s'il y a moyen du canon, non plus que les ouvertures que vous laissez à votre contrevalation quand il faut que vous sortiez pour aller aux ennemis.

Je suppose une place où il y auroit 9000 soldats d'infanterie & 2000 chevaux, & pour l'attaquer une Armée de 36000 hommes de pied: elle doit pour entreprendre le siege & en venir à bout, faire six attaques, s'il se trouve lieu de les faire. Il faut prendre garde en faisant votre attaque, qu'il n'y en ait point d'un côté à l'autre, vis-à-vis l'un de l'autre, attendu que les coups de canons qui échaperoient, tueroient vos soldats dans la tranchée. Il faut faire trois attaques de chaque côté, le plus près que vous pourrez l'une de l'autre, mettre à chaque attaque 1000 ou 1200 hommes. Les ennemis qui la défendent, ne font que 1500 pour défendre chaque attaque, & ainsi ils n'ont que deux nuits franches, attendu qu'ils en mettent à chaque attaque toutes les nuits 500; & des deux nuits franches qu'ils ont pour n'être point à l'attaque, il faut qu'ils en employent une à la garde des dehors qui ne sont point attaqués, où il faut encore 500 hommes; & les autres 500 qui restent, il faut qu'ils fassent garde dans la Ville pour empêcher les habitans de se revolter, & les porter à se rendre. Vous fe-

rez souvent donner de fausses allarmes aux dehors qui ne sont point attaquez , afin de les fatiguer davantage , & principalement lorsque vous voudrez faire des logemens dans vos veritables attaques ; ainsi ils sont plus fatiguez que ceux qui les attaquent , qui sur ce pied peuvent avoir cinq nuits franches.

En attaquant la place , il faut commencer de faire à chacune des attaques en ouvrant la tranchée , une bonne place d'armes , & élever de la terre bien haut , afin que vous puissiez tenir de la cavalerie derriere , & un bataillon à chacune de la moitié de vôtre garde qui ait sa sortie , celle de l'attaque de la main droite sur sa droite , & celle de la main gauche sur sa gauche , & celle du milieu sur la droite & sur la gauche , le bataillon à six de hauteur , sort en faisant à droite hors de la place d'armes ; & de la droite quand il en est tout-à-fait dehors , il fait à gauche & va droit aux ennemis ; celui de la gauche par la main gauche en faisant à gauche , & quand il est dehors il fait à droite & tourne droit aux ennemis ; celui qui est dans l'attaque du milieu , sort par les côtez où l'on a laissé les ouvertures , & étant dehors fait à droite & à gauche , & va droit aux ennemis ; la cavalerie qui est dans ces places d'armes sort , l'une à droite , l'autre à gauche , & soutient l'infanterie : si la cavalerie des ennemis sortoit la premiere , il faut que la nôtre aille à la charge ,
&

& qu'elle soit soutenue par l'infanterie. Il est bon dans les places d'armes, sur tout dans le commencement, de mettre quelque piece de canon pour tirer sur la cavalerie des ennemis, ou sur les troupes qui viennent pour faire la sortie, car la plupart du temps les ennemis se mettent en bataille proche leur contrescarpe, afin de vous obliger à sortir, & vous mettre en état que leur canon & le feu de leurs mousquetaires les puissent servir pour vous empêcher d'aller à eux sans vous mettre en desordre, votre canon leur donne la même incommodité. Pour empêcher ces sorties-là, il faut à tous les tournans de la tranchée qu'il y ait une redoute qui soit bien faite, bien fermée, & même palissadée; & poussant toujours votre tranchée, vous faites une place d'armes de deux en deux redoutes, ce qui empêche que les ennemis ne puissent pas vous venir prendre par derriere vos redoutes. Pour faire vos batteries, vous choisirez les places d'armes que vous trouverez les plus commodes; ce sont celles qui voyent mieux l'endroit que vous voulez battre.

D'une place d'armes à l'autre vous tirez une ligne de l'attaque du milieu qui communique avec l'attaque de la droite, & une autre qui communique avec celle de la gauche, ainsi vous n'apprehendez les sorties que sur les côtez, soit sur la droite, soit sur la gauche, ne tombant pas sur le milieu, à cause que les places d'armes

& les

& les redoutes flanquent , & qu'il est mal-aisé de passer par-dessus les lignes de communication ; & dans toutes les places d'armes , il faut faire en sorte de mettre à couvert du canon un escadron de 100 chevaux, cela ne fait que 33 hommes de front, & par conséquent 40 pas d'épaulemens pour mettre la cavalerie à couvert du canon , & tirer une ligne d'une place d'armes tant du côté droit que du gauche , pour empêcher que les ennemis ne tombent sur les côtes.

Il faut toujours poursuivre la tranchée par places d'armes & par redoutes ; & quand vous venez auprès de la contrescarpe , il faut embrasser le plus qu'on peut sur la droite & sur la gauche ; parce que quand même vous ne voudriez vous loger que sur le redant du milieu , il est bon d'attaquer celui qui est le plus près de la droite où vous voulez loger , & celui qui est le plus près de la gauche de même , attendu qu'en les attaquant vous chassez tout ce qui est dans les traverses qui soutiennent ceux qui défendent les trois redans : mais pour mieux faire , il faut se loger sur les trois , parce que vous maintenez toujours celui du milieu , quelques efforts que puissent faire les ennemis. Et pour avoir bien-tôt fait une communication d'un redant à l'autre , il faut avoir des fascines & les passer dans les palissades, les larder l'une sur l'autre , vos travailleurs jettant de la terre contre pour les rendre à l'épreuve du mou-

500 I N S T R U C T I O N S
mousquet, & ainsi vous avez communi-
cation à vos trois redans. Quand vous ê-
tes maître de la contrescarpe, il faut faire
la descente dans le fossé des ouvrages que
vous attaquez. Il est bon de faire quatre
ou cinq descentes, & de prendre garde
aux mines des ennemis, de peur qu'elles ne
vous fassent sauter. Quand vous craignez
qu'on travaille aux mines dessous le loge-
ment où vous êtes, vous pouvez mettre
une quaiſſe à terre, & des épingles ou des
dez dessus; & si l'on travaille, les dez ou
les épingles remuent. Il est bon de faire
une descente dans le fossé de la place que
vous attaquez, vis-à-vis du milieu de la
courtine, qui est entre les deux bastions,
& y faire faire une mine, attendu qu'on
ne se peut pas retrancher derrière.

Quand les ennemis donnent des allar-
mes, & qu'ils font semblant de vouloir
reprendre le logement qu'ils ont perdu,
& que vous doutez que la mine est dessous,
quelque empressement qu'ils témoignent
de sortir, ne vous amusez pas à y jeter
des gens, parce que ce n'est que pour les
faire sauter; cela est arrivé à Monsieur des
Pieds à Valenciennes, quoi que je l'en-
eusse averti. Si à la place que vous atta-
quez il y a des fossés secs, c'est-là où se
font les grands combats, & vous ne les
pouvez guère empêcher que par le moyen
de quelques palissades qu'on peut mettre
dans le fossé. Pour que les ennemis ne
viennent point sur vous, il faut faire de
bon-

bonnes & fortes galeries pour passer le fossé, même les couvrir de fer blanc, & jeter de la terre dessus, puis faire un grand fossé à la droite & à la gauche de la galerie, & jeter de la terre contre à droite & à gauche, afin qu'elles ne puissent point être brûlées par le feu d'artifice qu'ils jetteront dessus. On ne doit pas douter que les bastions que vous attaquerez, ne soient minez pour vous faire sauter quand vous serez dedans : voilà pourquoi il est bon quand votre mine a joué, d'ouvrir encore les bastions par une autre mine, parce que vous trouvez par cette seconde mine l'endroit où est la leur, ou si vous ne la trouvez pas faisant jouer votre seconde mine, elle fait prendre la leur.

Si les fossés de la place que vous attaquez sont pleins d'eau, vous faites un pont de joncs, & pour le passer deux soldats se jettant à l'eau, passent à nage. Il y a une corde qui est attachée à un des coins du pont, & une autre à l'autre coin ; & les soldats les ont attachées au tour d'eux. Quand ils sont passez, ils tirent les cordes, & le pont va à eux, ils prennent les matereaux que l'on a mis dessus pour faire le logement, & il y a aussi deux cordes du côté de la tranchée dont on retire le pont, & on acheve d'y mettre tout ce qu'il faut pour mettre les mineurs à couvert ; ensuite vous les faites passer : pendant le temps que les mineurs travaillent, vous comblez le fossé, y jettant des fascines & des sacs

sacs à terre par dessus. Il faut prendre garde que la pesanteur de la terre soit suffisante pour faire aller les fascines à fond, parce que quand elles ne sont pas à fond, encore que les hommes marchent par dessus, cela ne laisse pas quand la mine joue, & que les pierres tombent de la muraille sur le pont, de le faire enfoncer, & il y a quelquefois cinq ou six pieds d'eau par dessus les ruines qui sont tombées; cela nous est arrivé à Hefdain sous Monsieur le Grand Maître, & il nous fallut deux jours pour recombler le fossé.

CHAPITRE XIV.

De la maniere qu'il faut attaquer une place où l'on ne peut faire de tranchée que sur des digues.

POUR attaquer une place où l'on ne peut faire de tranchée que sur des digues, il faut voir combien d'attaques vous pouvez faire, & le jour que vous voulez ouvrir votre tranchée, il faut envoyer à la tête de chaque attaque 50 mousquetaires, & après eux faire porter par des soldats trois ou quatre chevaux de frize. Selon que la digue est large, vous faites aller vos cinquante mousquetaires commandez, le plus avant & le plus près de la place que vous pourrez; puis ceux qui portent les chevaux de frize, s'avanceront, & vos mousquetaires s'ouvriront à droite & à

gauche, & les mettront sur la largeur de la digue. On fera marcher après cela 20 ou 30 broüettes, tant que la largeur de la digue peut contenir ; à ces broüettes sont des mantelets à l'épreuve du mousquet, vous menez cela justement au lieu où les chevaux de frize sont posez, les travailleurs suivent, & font une traverse auprès de ces mantelets, puis jettent la terre du côté de la ville, & n'ouvrent pas tout-à-fait leurs lignes jusques au bord de l'eau de chaque côté, parce qu'il faut laisser 3 pieds de chaque côté, afin que l'eau n'entre point dans la traverse que vous faites ; & à ces 3 pieds qui restent vous y mettez des palissades, des fascines, & de la terre contre, puis vous faites faire des coupures dans la digue de 50 pas en 50 pas, pour avoir communication d'une coupure à l'autre, vous faites une enfonçure dans le milieu de la digue de 8 pieds de large, tout le long de la digue vous mettez des gabions sur le bord de la ligne que vous faites dans le milieu à droite & à gauche, & vous les remplissez de la terre que vous tirez en faisant la ligne ; puis vous mettez des blindes par dessus, afin que vous ne soyez pas vû, & la nuit d'après vous poussez vos chevaux de frize & mantelets plus avant, vous continuez votre ligne toute droite par le milieu, & vous faites les traverses toujours de 50 pas en 50 pas, jusques à ce que vous soyez sur le bord du fossé, que vous comblerez avec des fasci-

nes que vous prendrez dans la place d'armes, que vous devez avoir faite à l'entrée de la digue, vous avez toute vôtre ligne du milieu garnie de soldats; les uns à droite, les autres à gauche en deux files. Ceux qui sont en la place d'armes, baillent une fascine à la file qui est à la droite, & l'autre à la gauche, & la font aller de main en main jusques à la tête où sont ceux qui les jettent dans le fossé. Pour les sacs de terre qu'il faut porter pour jetter sur les fascines, c'est une file de soldats qui marchent avec chacun un sac de terre; & s'ils vont par la file de gauche, ils reviennent par la droite, afin qu'ils ne s'embarassent pas, & qu'on puisse continuer le travail.

Il faut se souvenir que quand on attaque une Place, principalement où il y a beaucoup de peuple, d'y faire jetter fort souvent de nuit & de jour des bombes en plusieurs endroits, & aussi de tirer des boulets rouges qu'on fait chauffer, & que l'on met dans le canon avec des tenailles; & aussi-tôt qu'il entre dans la piece, l'on y met le feu, & on le tire à travers les maisons pour tâcher d'y mettre le feu; cela épouvante fort la bourgeoisie & les nouveaux soldats.

CHAPITRE XV.

*De la maniere d'attaquer les places par
des lignes paralleles.*

J E tiens pour tres-bonne la maxime des
Turcs, qui font les attaques par des li-
gnes paralleles, qui tiennent autant que
la face qu'ils veulent attaquer. Pour bien
faire une attaque parallele, il faut dès le
premier jour avancer le plus près du gla-
cis de la contrescarpe que l'on peut, &
commencer par la premiere ligne des pa-
ralleles; regardant la place; & d'un mê-
me-temps & dans le même instant, vous
en faites 5 ou 6 derriere la premiere, en-
viron 100 pas les unes des autres; & s'il
y a plus de fond en arriere, vous en faites
davantage, vous fermez les côtez de la
droite & de la gauche de ces lignes paral-
leles par une ligne que vous enfoncez,
dont vous jetez la terre sur la droite & sur
la gauche, & vous tenez cette ligne enfon-
cée le plus que vous pouvez, crainte d'être
enfilé; & de 15 en 15 pas, vous met-
tez des blindes au-dessus; & comme d'or-
dinaire on a accoustumé de faire des redans
de 120 toises en 120 toises, s'il y a 4 re-
dans qui tiennent la face, vôtre ligne qui
couvre la droite & la gauche des 4 redans,
doit passer au moins le côté de la droite &
de la gauche de 4 ou 6 toises chacune: si
bien qu'il faudroit que vôtre premiere li-

gne eût 372 toises de face ; & pour celle du milieu , vous les éloignerez les unes des autres environ 80 ou 100 pas , & jetterez la terre à droite & à gauche des enfonçures que vous ferez , afin que par ce moyen vous pussiez mettre les blindes au-dessus pour vous couvrir de l'enfilade ; il faut faire des banquettes sur la droite & sur la gauche de ces lignes qui vous couvrent par les flancs ; & dans les 5 ou 6 lignes paralleles , il suffira d'une banquette pour tirer devant soi du côté de la ville. Dans ces quarrez faits par le moyen de ces lignes , c'est autant de lieux que vous avez pour placer vos batteries & les munitions que vous y voulez mettre , & de cette façon vos batteries sont fermées ; & de votre ligne parallele la plus proche du glacis , vous poussez devant vous vers le chemin couvert autant de sapes qu'il y a de lignes droites vers la contrescarpe , & vous formez une ligne parallele en vous ouvrant à droite & à gauche à la tête des sapes , & par-là vous découvrez s'il y a des mines sous le chemin couvert. Trois mantelets au bout de chaque ligne que vous poussez devant vous pour ouvrir la contrescarpe , mettent les travailleurs à couvert , & les balots de laine vous servent pour mettre devant les travailleurs dans l'enfonçure que vous faites pour faire une parallele égale aux autres. Vous me direz que l'on emporte cela facilement l'épée à la main. A cela je réponds que c'est que

ceux

ceux qui défendent la contrescarpe, ont peur & se retirent, mais quelquefois il se rencontre qu'ils se défendent bien, ce qui embarrasse fort les gens, ainsi que je me suis trouvé dans les sieges de la Religion à Montauban & à Montpellier, & plusieurs autres endroits.

CHAPITRE XVI.

L'ordre que doit tenir un Gouverneur pour la sûreté de la place.

IL doit ordonner au Major de faire entrer sa garde par escoüades, la faire tous les jours monter en la place, conduire par les Officiers qui doivent être en garde, & par les Sergens qui doivent être de garde, separer les Capitaines & Officiers, selon qu'il y en a dans la garnison; lesquels Capitaines en chef qui seront de garde, se trouveront à la place, lorsque les escoüades y viendront, & les Officiers, Lieutenans & Enseignes de garde, meneront les escoüades sur la place, n'y ayant que les Capitaines exempts de marcher à la tête d'une escoüade.

Les escoüades étant assemblées, le Major fait tirer les corps de gardes que les Capitaines tirent; & après avoir tiré, chacun doit mener ou faire aller les escoüades où le sort le mène, & ainsi conséquemment de tous les autres.

Les escoüades ayant tiré, les Capitai-

503 I N S T R U C T I O N S
nes font joindre ceux qui ont tiré le
corps de garde avec les leurs , & se
mettent à la tête , & de même les autres
Officiers.

On doit , s'il y a assez de Capitaines , les
mettre aux portes , attendu que c'est d'or-
dinaire là qu'on pose les plus grands corps
de garde. Et s'il y avoit quatre Capitaines,
& qu'il n'y eût que trois portes , il faut les
faire tirer au sort à qui ira ou qui demeure-
ra à la Place , où il est grandement neces-
saire d'en avoir un , & principalement aux
Villes conquises.

Arrivant au lieu où ils doivent en-
trer , ils trouvent les autres en armes ,
lesquels étant relevez , s'en vont ; &
chaque Capitaine qui aura mené la gar-
de , la doit ramener à la place , & la con-
gedier.

L'heure de fermer les portes étant ve-
nuë , la cloche sonne , & lors on doit fai-
re prendre les armes ; & les Officiers qui
ont monté en garde , se doivent trouver à
la porte , où se trouve aussi le Major ; &
le Capitaine des portes étant arrivé , le
Major commence à prendre les hommes
qu'il veut mettre dehors pour faire garde ,
que je tiens extrêmement nécessaire , dau-
tant qu'on ne sçauroit petarder une porte ,
y ayant garde devant , ni donner escalade
aux lieux où elle se peut donner , y ayant
des soldats dehors le long de la contrescar-
pe à l'endroit de ce lieu-là , & que faisant
ronde dehors aussi-bien que dedans , il
se-

feroit fort mal-aisé d'avoir intelligence dedans & dehors, les hommes que vous y envoyez ne sçachant, qu'en fermant les portes, s'ils font de la garde de dehors.

Si vous avez de la cavalerie dans votre garnison, vous en tirez dix ou douze maîtres, lesquels vont sur les avenues, faisant patrouilles, & écoutant, afin de vous donner avis.

Vous pouvez aussi de votre cavalerie en faire faire patrouille dans la Place, s'il est besoin; & à ceux que vous mettez dehors, vous leur donnez un autre mot que celui que vous avez donné dans la place, afin que se rencontrant ils puissent se reconnoître.

Et vos portes fermées, toutes les escouades qui ont tiré le corps de garde des murailles, s'y en iront; & le Major après la fermeture des portes, revient à la place, donne le mot au Sergent, & fait tirer les rondes & la patrouille. Ceux qui font les rondes, laissent la marque à un des corps de garde; & ceux qui font les patrouilles, laissent la marque au corps de garde de la Place, & donnent au Sergent le mot qu'ils vont porter à leurs Officiers, & luy-même le doit porter au Lieutenant du Roy, durant lequel temps le Capitaine des portes va porter les clefs au logis du Gouverneur, ou de celui qui commande. On luy baille pour le conduire un Sergent, & quatre ou six mousquetaires.

Le Major doit faire la premiere ronde , & tous les corps de garde luy doivent le mot , afin de voir s'il est bon à tous les corps de garde.

Il doit voir aussi si les armes sont en bon état , & si le nombre d'hommes qu'il a vû à la parade de la place , & les Officiers y sont. Le Major revenant sur le rempart pour la seconde fois , doit alors donner le mot à tous les corps de garde , excepté à celui d'où il part pour faire sa ronde.

La raison est qu'on sçait qu'il est parti , & qu'il vient finir au même corps de garde , & tous les Officiers semblablement doivent aussi le mot par tout les corps de garde , excepté à celui d'où il part. Les rondes & patrouilles se doivent faire exactement , selon qu'elles ont été tirées. 7

Ceux qui font les rondes , les doivent aussi faire exactement , mettant la tête aux carreaux & écoutant s'ils entendent quelque bruit , visiter dans les guerites , durant lequel temps la sentinelle doit être dehors , attendu qu'elle doit aussi-tôt qu'elle découvre la ronde , demander qui va-là ? & la voyant proche , elle doit sortir dehors & s'apprêter , ayant la méche sur le serpentín , & ne se laisser approcher de la ronde ; & lorsqu'elle aura vû dans sa guerite , & qu'elle sera passée , elle se peut remettre dedans , & toutes les sentinelles qui sont sur le rempart , doivent faire de même.

Pour les piquiers, ils presentent leur pique ,

que, & ne se doivent non plus laisser approcher.

Quant aux disputes qui peuvent arriver sur le rempart pour le mot, l'Inferieur le doit au Supérieur, comme l'Appointé à l'Amfåde, l'Amfåde au Caporal, le Caporal au Sergent, & ainsi des autres, d'égal à égal, celui qui découvre le premier, fait donner le mot à l'autre.

Pour le regard des Habitans & Echevins, ils doivent le mot au Capitaine, Lieutenant & Enseigne, & les Sergens aux Echevins; & pour le commun Bourgeois, avec les Caporaux, Amfades & Appointez. Les premiers qui découvrent, font donner le mot à l'autre: & s'il se trouve quelqu'un sur le rempart, sans ordre & sans feu, faisant ronde, sera arrêté prisonnier dans le plus proche corps de garde, & de même ceux qui seront ainsi trouvez par ceux qui font les patrouilles parmi les ruës, après la retraite, seront menez au corps de garde de la Place, & incontinent le Major en avertira le Gouverneur qui les fera punir selon leur crime.

Les sentinelles qui sont sur le rempart, entendant du bruit dans le fossé, demanderont qui va-là? & s'il découvre, tireront pour donner l'alarme, & appeller le corps de garde, & alors le Caporal ou la Ronde qui passent, peuvent appeller de la garde de dehors, pour sçavoir s'il y a quelqu'un dans le fossé.

La nuit passée & l'heure de l'ouverture de la porte venuë, la cloche venant à sonner, les escoliades sortent de dessus la muraille, & s'en vont à la porte, où elles doivent être le jour. Le Capitaine de la garde les fait tenir sous leurs armes, en attendant que le Major & le Capitaine des portes viennent; lequel Capitaine des portes prend avec luy un Sergent & six mousquetaires ou halbardiers, s'il y en a sur la place pour l'accompagner, allant querir les clefs au logis du Gouverneur, ou de celui qui commande.

Etant à la porte, le Major montera en la tour en haut, & demandera à ceux qui font la garde dehors, ce qui s'est passé, & s'ils n'ont rien entendu. Si ceux de la cavalerie qui ont été battre l'estrade, n'ont rien appris, s'étant ainsi informé de tout, il fera encore avancer deux cavaliers pour sçavoir s'ils ne verront rien, & quatre ou cinq mousquetaires pour les escorter: durant lequel temps il fera ouvrir les portes, excepté la barriere ou tapecul, lequel ne doit être ouvert, que ceux qui sont à la découverte ne soient de retour; & étant retournés, il l'ouvrira.

Ordinairement les jours de marché, & autres jours d'assemblée, il se trouve quantité de charrettes & chariots tout près des portes qui attendent pour entrer.

Le Major fera voir le long des charrettes & chariots ce qui sera dedans, & ne fera poser les armes qu'ils ne soient tous entrez.

Les

Les soldats ont quelque droit sur le bois, c'est pourquoi il faut empêcher qu'ils n'en abusent.

Venant du monde à la porte, la Sentinelle les arrête, appelle son Caporal qui s'informe d'où vous venez, qui vous êtes, votre nom, & où vous allez loger. Il vous donne un soldat qui vous conduit à votre logis, lequel vous porte les armes que vous avez, soit arquebuses, carabines ou pistolets. Il met votre nom en écrit, & le baille au Major qui le donne au Gouverneur, & l'hôte où vous êtes logé, doit aller ou envoyer au logis du Gouverneur, luy dire que vous êtes chez luy, & quels gens y logent avec leurs noms, & lors on voit si vous avez dit vrai à la porte.

Lorsque l'on croit qu'un homme est dans une Place de guerre, plus long-temps que ses affaires ne le requierent, on doit l'envoyer querir, l'interroger; & si on voit qu'il n'y ait plus d'affaires, luy faire commandement de s'en aller. On ne doit aucunement souffrir que les Etrangers montent sur les remparts, ni voyent les fortifications sans permission.

Incontinent qu'on a pris des espions dans la Place, on en donne avis à la Cour, & on sollicite diligemment pour les faire pendre, attendu que telles sortes de gens sont les pestes du lieu.

Ces Reglemens & Ordonnances de guerre étant bien établies & observées, on commence à travailler à faire munir la

Place de vivres , de munitions de guerre , & de toutes les autres choses necessaires , comme aussi à faire reparer les brèches , nettoyer les fossés , combler les tranchées , démolir les forts & toutes les lignes.

CHAPITRE XVII.

*L'ordre que doit tenir un Gouverneur pour
défendre une Place.*

NOUS avons parlé d'un General qui attaque une place , voyons maintenant ce que le Gouverneur de la place doit faire quand il est attaqué.

Il doit connoître si les habitans luy sont affectionnez , & au parti qu'il tient ; & selon ce qu'il en connoît , disposer la garde dedans la place ; & s'il connoît qu'ils ne luy soient point affectionnez , il doit faire la garde plus forte dans la Ville ; s'il connoît que quelqu'un fasse quelque menée contre ses intentions , il doit le mettre hors de sa place ; ou si c'est un homme qui sçache quelque défaut dans sa place , il le doit faire garder en ce cas dans la Ville , de crainte qu'étant dehors par vengeance , il n'avertît du défaut qu'il y auroit dans la Ville.

Le Gouverneur doit prendre garde que pendant le siege que l'on luy veut faire , les ennemis n'ayent intelligence dans la Ville. S'il est dans une place conquise , il faut qu'il

qu'il fasse faire derechef la visite dans toutes les maisons des habitans, pour voir s'il n'y a point d'armes cachées, & leur défendre, quelque allarme qu'il arrive, de sortir de leurs maisons, ni de faire aucune chose sans les ordres. Si ce sont des habitans qui soient de la même Nation, & du parti qu'il tient, il doit les laisser armer & s'en servir à la garde de sa Place, & même les laisser aller tirer au rempart & aux courtines, & dedans & dehors, s'ils veulent y aller.

L'on doit avoir les magasins separez en plusieurs endroits, soit des munitions de guerre, soit des vivres, pour éviter les inconveniens qui pourroient arriver par le feu. Il doit tenir au haut de sa tour deux ou trois personnes, soit de nuit, soit de jour, pour voir aux environs de sa place ce que l'on fait; & pour être averti en cas que le feuse mette en quelque endroit de sa Ville, il doit poser sa garde, selon le nombre des gens qu'il a; s'il se peut, il leur doit donner deux nuits franches; & s'il ne peut pas, il faut que ceux qui sortent de la garde de l'attaque, aillent cette nuit à la garde du dedans de la place; & le lendemain sortant de la garde de la place, ils iront à la garde des dehors, qui ne sont pas attaquez; & delà ils retourneront à la garde de l'attaque. Ainsi vous aurez votre garde separée en trois, laquelle vous pourrez continuer, jusques à ce que vous soyez contraint par la perte des

hommes que vous faites , à n'en faire plus que deux gardes , auquel cas vous mettrez la moitié à la garde des attaques une nuit , & l'autre moitié vous la séparerez en deux ; dont une moitié demeure à la garde du dedans de la Ville , & l'autre moitié va garder les dehors qui ne sont point attaqués ; & il doit se souvenir qu'il les faut garder exactement , de crainte que l'on ne s'y loge.

Un Gouverneur qui a du monde dans sa place , des munitions de guerre , des vivres nécessaires & de l'artillerie , doit s'en servir dans les dehors , & ne faire pas comme beaucoup de gens qui n'y croient pas , de peur qu'on les leur prenne , en gagnant les dehors ; & d'ordinaire il est contraint de rendre la place , après avoir tenu cinq ou six jours ; & dans cette reddition , il perd la place & l'artillerie.

Quand un Gouverneur se voit investi , & qu'il voit arriver les troupes de tous côtes , il ne doit pas s'amuser à tirer tout son canon quand les troupes sont éloignées , comme beaucoup font ; d'autant qu'il donne à connoître par là , la portée de son canon ; il suffit qu'il tire quand les escadrons s'approchent près de la Ville à demi-portée. Il doit laisser asseoir le camp , sans leur tirer , encore qu'il les voye à sa portée , jusques à ce qu'ils soient tout-à-fait campez , & alors il doit tirer ; s'il a des munitions , il est assuré qu'il les délogera ; s'il y a quelque endroit par lequel

quel il croit que le secours luy puisse venir, & que son artillerie en soit à portée, il ne doit point faire connoître qu'il a des batteries de ce côté-là, afin que si son secours vient par cet endroit-là, il le puisse favoriser de son artillerie.

Lorsque les lignes sont faites, & qu'il croit qu'on doit ouvrir la tranchée, il doit tenir des hommes hors de sa contrescarpe, couchez sur le ventre pour écouter, & voir quand les troupes viendront, qui doivent ouvrir la tranchée. Quand ils découvrent le côté par où ils viennent, il doit donner plusieurs aillarmes, afin d'empêcher que l'on ne pousse la tranchée si avant, & qu'ils ne puissent pas se bien loger cette nuit-là. Le jour venu, s'il voit que la tranchée est en mauvais état, il se sert de son artillerie, & en tire dans les lieux par où il voit que les ennemis commencent à s'approcher; s'il reconnoît qu'il ait du monde dans la Place suffisamment, il peut faire des sorties sur la tranchée. Auparavant la sortie, il disposera ses troupes dans les lieux qui la peuvent favoriser, en tirant sur ceux qui veulent empêcher sa sortie, & fera mettre son artillerie en état, & en lieu où elle puisse favoriser ceux qui sortent, en la faisant tirer, lorsque les autres viennent pour secourir la tranchée. Et lorsqu'il a achevé sa sortie, & que les ennemis se retirent, il fait faire grand feu, tant de son artillerie que de sa mousqueterie, laquelle il

doit avoir placée dans les contrescarpes , demi-lunes , courtines , & bastions qui voyent de ce côté-là.

Les grandes sorties à mon avis , se doivent faire de jour , en plein midi , qui est le temps que les tranchées sont le plus négligées par la fatigue que les soldats ont eu en la nuit , parce que la plûpart des gens qui sont fatiguez , après avoir dîné , s'endorment bien plutôt , & la plûpart de la cavalerie est pied à terre , & les chevaux débridez , & par consequent en état d'être surpris. Il n'est pas bon de sortir quand les tranchées sont éloignées , parce que vous avez peine avous retirer , sans être coupé de la cavalerie ; & les veritables & bonnes sorties se font , quand on est à cent ou six-vingts pas de la contrescarpe. Vous pouvez sortir par la tête , & par les deux côtez des flans de la contrescarpe qui voit vôtre tranchée par la droite & par la gauche ; ainsi vous coupez la tranchée par le milieu , & vous battez tout ce qui est entre la tête & le lieu que vous attaquez ; & ceux de la tranchée les voyant ainsi mêlez , ne peuvent gueres secourir les leurs. Si vous rencontrez une batterie & la gagnez , il faut tâcher de brûler les affus , & encloûer le canon avec de gros cloux de fonte qui sont faits exprés , ou bien prendre un boulet , si le canon n'est point chargé , mettre le boulet dans un chapeau , & faire entrer le boulet & le chapeau à force dedans le canon.

Pour faire une bonne sortie, vous devez tâcher de surprendre les ennemis, disposer un nombre d'hommes, selon la force des gens que vous croyez qu'il y a dans la tranchée. A la tête des hommes commandez de vôtre sortie, vous devez faire marcher deux Sergens & douze Grenadiers, soutenus par deux Officiers & deux Sergens, & 30 mousquetaires, soutenus par 20 hommes armez de cuirasses, halberdards & pistolets, marcheront à la tête de 50 hommes armez de fleaux, au bout desquels il y a une boule de fer ronde, qui a huit têtes comme des cloux, aussi-bien que des faulx amanchées à rebours; cela fait de furieux écarts à tout ce qu'il rencontre. Ceux-là seront soutenus de 100 mousquetaires, les 100 mousquetaires de 200 autres avec de la cavalerie, selon ce que vous en avez dans la place. Si l'on vous fait deux ou trois attaques, vous devez; si vous pouvez, sortir en même-temps sur toutes les attaques. La nuit vous devez faire quelques sorties, mais petites & fréquentes, afin que cela serve à empêcher les travailleurs d'avancer; & leur donnant souvent des allarmes, les accôûter un temps à croire que vous ne voulez point faire une grande sortie, & puis tout d'un coup en faire une bonne. La défense seule qu'il y a quand les ennemis commencent à s'approcher de vôtre contrescarpe, pourvu que vous ayez des hommes, est d'aller par tranchées à ceux qui vous assiegent.

Vous

Vous voyez l'endroit par où ils veulent venir à votre contrescarpe , vous sortez au devant d'eux , & faites un travail en croix de Lorraine : il est impossible que vous ne voyez les ennemis , soit par la tête de la croix , ou par une des branches de droite ou de gauche , laquelle tête & branche sont défendues des branches qui forment la croix de Lorraine , & vos ennemis ne peuvent pas vous aller attaquer là-dedans , & vous en déloger , parce que cela est vû & défendu de la contrescarpe & demi-lune ; & par ce moyen-là , vous embarrassez bien ceux qui vont par tranchées ; & pendant ce temps-là , vous faites faire des mines sous les glacis de la contrescarpe , où vous voyez qu'ils se veulent venir attacher , laquelle contrescarpe vous défendez autant qu'il vous est possible ; & quand vous voyez que vous ne pouvez pas empêcher le logement , & que le logement est fait , il faut faire semblant de vouloir sortir , afin de les obliger à y mettre force gens , & en ce temps-là mettre le feu aux mines , vous tenir aux traverses , & en défendre votre chemin couvert , autant qu'il vous est possible , pendant lequel temps vous faites des fourneaux sous les descentes , où vous voyez qu'ils veulent passer , afin de les faire jouer quand vous le jugerez à propos. Si les fossés des demi-lunes sont secs , qu'il n'y ait point d'eau , vous y faites faire des traverses pour défendre le fossé , vous y faites des coffres , ou autrement des capon-

nières,

nieres, qui sont travaux faits dans la terre, ou proprement un fossé couvert de pieces de bois & de planches, en mettant de la terre par dessus les planches; si bien que cela est fait, de façon que l'on a peine à connoître des lieux où l'on vous tire.

Pendant ce temps-là, vous devez avoir contreminé vos demi-lunes, pour entendre les mineurs des ennemis, quand ils viennent à vous, & vous faites travailler pour aller au devant d'eux, pour éventer leurs mines; & lorsque vous les entendez venir, vous cessez votre travail, quand vous les jugez près de vous, & qu'ils n'ont point parachevé leurs mines, & attendez les mineurs, pour tâcher de les tuer dans leurs trous. Lorsque vous voyez que le mineur commence son trou dans un fossé sec, vous pouvez y faire jeter quelque sac de poudre, y faire rouler des grenades & des bombes, & y jeter du bois tout allumé pour y mettre le feu; & quand vous avez du bois, y en jeter beaucoup, & tâcher d'y faire mettre le feu, afin que la fumée & le feu empêchent le mineur de travailler, ne pouvant éviter que l'on ne fasse jouer les mines, & que l'on ne se loge sur le haut de la pointe de votre demi-lune.

Vous devez pendant ce temps-là, avoir fait un retranchement à la gorge de votre demi-lune, laquelle vous défendez par fourneaux, par grenades, bombes & coups de main, & ne la perdez que pied à pied.

Etant

Etant obligé de la quitter, vous vous retirez à la défense du corps de votre Place, vous défendez la descente de votre fossé par des mines, par des traverses, par des coffres caponniers que vous devez avoir faits dedans, par des sorties que vous faites sur eux, par le moyen de votre artillerie que vous avez dans vos flancs bas, par des mines que vous pouvez faire sous le fossé, par le moyen des contremines que vous devez avoir dans vos bastions, qui doivent être plus profonds que la fondation des murailles de vos bastions de 8 ou 10 pieds. Quand vous ne pouvez empêcher que les mineurs ne fassent leurs effets, vous devez avoir retranché vos bastions d'un ou deux retranchemens; & si les bastions sont assez grands pour en faire trois, vous le devez faire, & faire que le second soit plus haut que le premier, & voye dedans, & le troisième voye dans le second. Quand vous voyez que les ennemis sont près à faire jouer leurs mines, vous mettez vos troupes pour défendre votre brèche, un peu éloignées, afin que les ruines ne les puissent pas incommoder, en trois corps séparés, un vis-à-vis l'endroit où la mine doit jouer, les deux autres, l'un à la droite, l'autre à la gauche, pour tirer sur ceux qui veulent monter. Vous appelez les premiers hommes, que vous devez faire paroître sur la brèche, qui doivent être des gens bien armés de cuirasses & hallebardes, jettant quan-

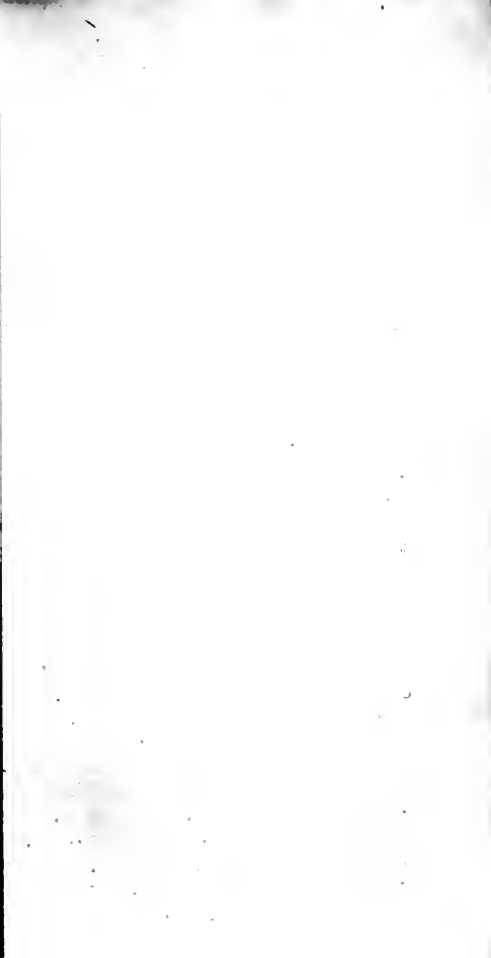
tité de grenades , de pots à feu , & cercles à feu ; & si vous pouvez dans le commencement y faire rouler quelque caque de poudre , ou sacs pleins de poudre , & que vos bombes y puissent mettre le feu , cela nettoye bien un fossé. Il faut faire rouler des chevaux de frize en bas de la brèche , en sorte que l'on n'y puisse point monter si aisément , & que cela les oblige à faire un logement au pied de la brèche , duquel logement ils continuent à ouvrir vôtres bastion par fourneaux , vous obligeant de céder , & ne pouvant empêcher qu'ils ne logent leur artillerie sur la brèche ; & ayant logé , ne vous voyant point en espérance de secours , vous pouvez vous rendre , & faire votre capitulation la plus avantageuse qu'il vous sera possible , tant pour les gens de guerre que pour les habitans , & n'oubliez pas à y mettre : *Estre conduits & menez vies sauves en toute sûreté à la plus prochaine Ville , dont vous demeurerez d'accord , par le plus court chemin.*

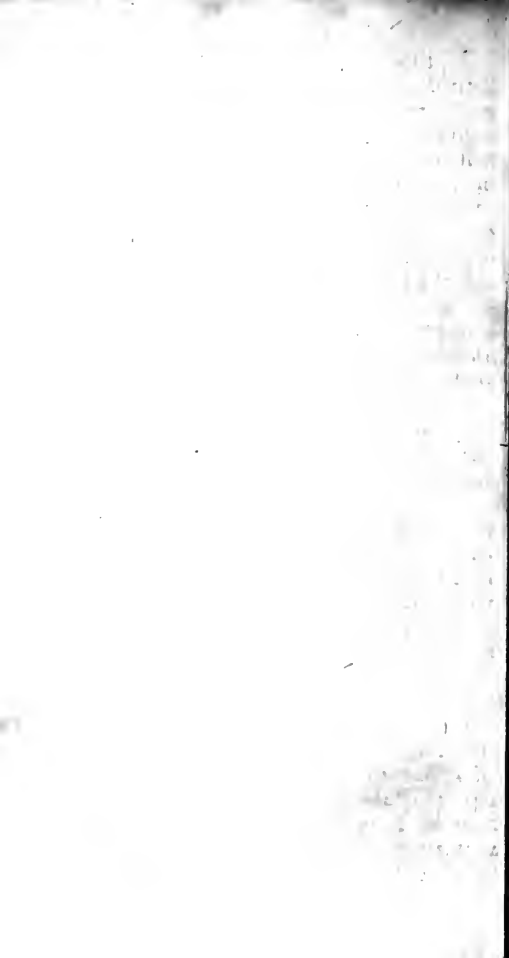
Pendant le temps de la capitulation , il faut bien se garder de laisser approcher par aucunes troupes ni d'autres sortes de gens , de votre brèche ni de vos portes. Vous donnez & recevez des Otages ; & crainte que l'on ne vous fasse prisonniers de guerre , vous devez avoir des munitions de guerre & des vivres pour trois jours , autrement vous n'êtes pas en état d'être reçu à capitulation ; & l'on peut sans contrevenir à la capitulation , vous faire prisonniers de guerre. Le

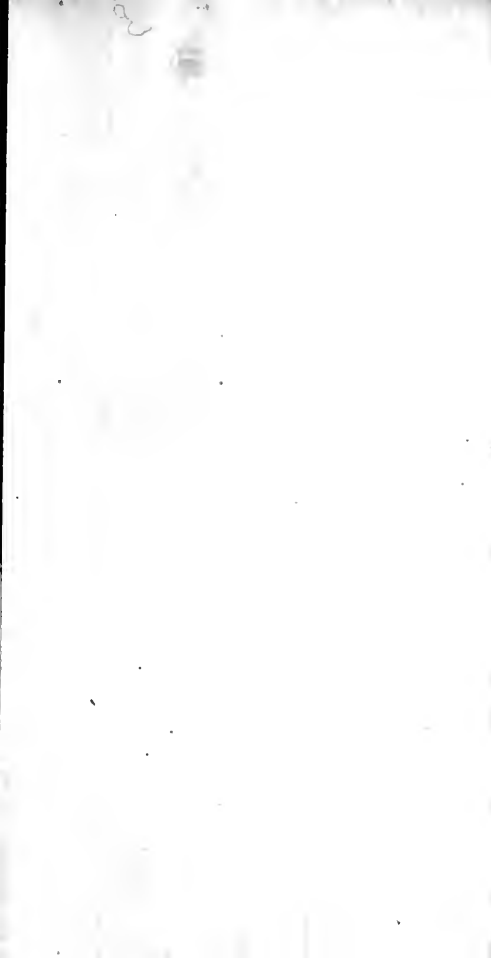
Le jour & l'heure prise de vôtre sortie, lorsque les chariots ou bâteaux que l'on vous a promis, sont entrez dans la Ville, vous y faites charger vos malades, blesez & bagages, & sortez à l'heure dite, au meilleur ordre qu'il vous est possible, mettant les vieilles troupes à la tête & à la queue, les autres au milieu avec les bagages. Si l'on a de la cavalerie, on la met de même que l'infanterie aux trois endroits susdits. La place du Gouverneur, doit être à la tête du premier bataillon; du Lieutenant de Roy, à la queue de l'infanterie; de la troisième personne de l'infanterie au milieu. Celuy qui commande la cavalerie à la tête de tous, la seconde personne à la queue de tous, & la troisième au milieu.

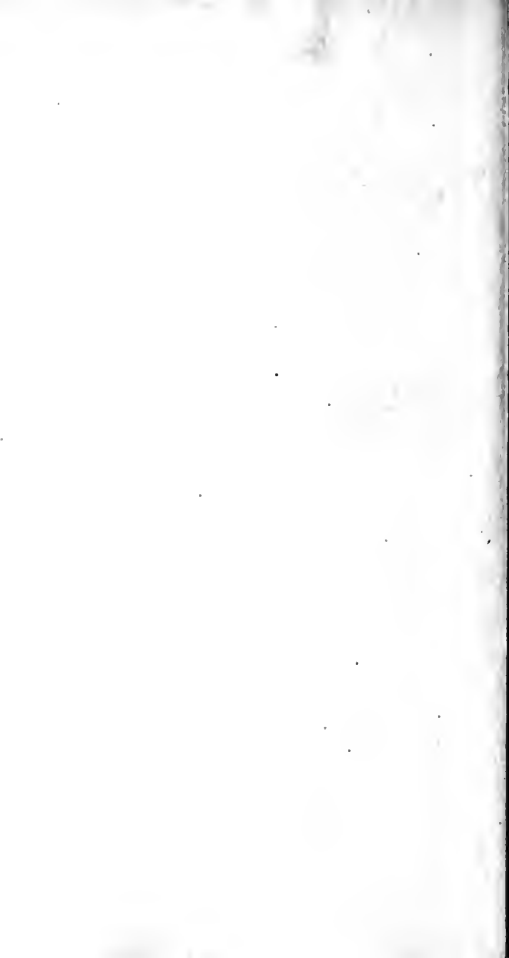
On doit détacher des cavaliers & des pelotons d'infanterie pour en faire marcher le long du bagage, pour aider à ceux qu'on a donné pour escorte, à empêcher qu'on ne pille rien dans le bagage. Quant à l'artillerie, si l'on a accordé que l'on en sorte, il la faut faire marcher après le second bataillon; & lorsque l'on est arrivé à la Ville, où l'on vous doit conduire par vôtre capitulation, vous y faites recevoir vôtre escorte le mieux qu'il vous est possible. Faites remercier les Messieurs qui vous ont conduits, & les priez de vous faire renvoyer les Otages que vous avez laissez pour la sûreté de leur escorte, & des chariots qu'on vous a donnez.

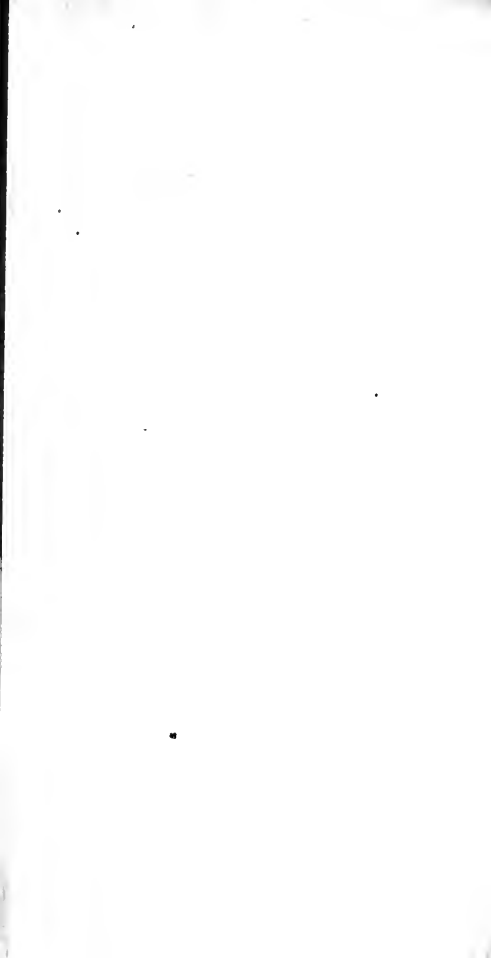
F I N.











**The Library
University of Ottawa**

Date due

wa



a 39003



009545517b

